EMBLEMES
PAR
BAVDOIN

12615/B
The 11th Emblem is the same as the preceding one in this edition instead of being the proper one for the text.
The preface contains a long explanation of the word Emblem.

O. XXIII

7/6.

See the Beckford sale
part 1. lot 683, there is a
Copy in 3 Vols Paris 1685:

2 vols

20/–

Auec Priuilege du Roy.

73508

EMBLEMES DIVERS,

REPRESENTEZ DANS CENT QVARANTE FIGVRES EN TAILLE-DOVCE.

Enrichis de diſcours Moraux, Philoſophiques, Politiques, & Hyſtoriques.

Par le Sieur BAVDOVIN.

Tirez d'Horace, Alciat, Paradin, Philoſtrate, Ceſar, Ripa, Lucian, Ouide, Virgile, & autres Celebres Autheurs, tant anciens que modernes.

Où il eſt traitè de la ſcience des Roys, Princes, Miniſtres d'Eſtats, & Generaux d'Armées, du deuoir de la Nobleſſe, de la prudence des Magiſtrats, de l'obeyſſance des Peuples, & de la parfaite connoiſſance de tous les Arts & Sciences.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,
Chez IEAN BAPTISTE LOYSON, ruë S. Iacques, à la Croix Royale.

M. DC. LIX.

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

PREFACE.

Comme tout le monde eſt vn Tableau, où les choſes qui s'y voyent dépeintes, nous font admirer l'ouurier qui les a faites; Ainſi les diuerſes Copies qui ſe tirent ſur ce grand Original, nous plaiſent quelque-fois autant que le naturel meſme, quand elles ſont bien imitées. Il s'enſuit de là, que pour pluſieurs aduantages qu'a la Peinture par deſſus les autres Arts, elle merite à bon droit d'eſtre vniuerſellement dans l'aprobation, & dans l'eſtime des hommes. Auſſi l'a t'elle touſiours eſté, pour diuerſes raiſons; La principale deſquelles eſt, ce me ſemble, pour auoir contribué de tout temps à la conſeruation de l'Hiſtoire; car les Tableaux qu'elle fait, ſe peuuent nommer autant de Lettres myſtiques, qui ſont connuës generalement de tous les peuples du monde. Il ne faut donc pas s'eſtonner, ſi telles Figures ſeruoient autres-fois de Caractheres aux Egyptiens, comme elles en ſeruent encore auiourd'huy, à

la pluſpart des Nations du nouueau monde. Et d'autant que les actions vertueuſes eſtoient ordinairement ſignifiées par ces Caractheres Hyeroglyphiques, c'eſtoit la couſtume auſſi, de les appeller myſterieux & ſacrez. A leur imitation ont eſté inuentez les Emblemes; qui ſont touſiours tels, tant que le principal but qu'on s'y propoſe, eſt d'inſtruire le public; mais qui paſſent pour Deuiſes, quand ils ſe rapportent directement à faire connoiſtre l'intention de quelque particulier.

Que ſi l'on recherche la vraye definition de *l'Embleme*, on trouuera que *c'eſt vne Peinture ſeruant à inſtruire*, & qui ſous vne Figure, ou ſous plusieurs, comprend des aduis vtiles à toute ſorte de perſonnes. L'Ethimologie en eſt tirée du Verbe Grec ἐπεμβλῆσθαι, qui ſignifie *Enchaſſer*, pource que telles Figures eſtoient faites autres-fois de pluſieurs petites pierres de diuerſes couleurs, artiſtement enchaſſées; ce qu'on appelle encore auiourd'huy vn ouurage à la Moſaïque; tel qu'eſt celuy qui ſe voit à preſent à Florence, dans l'incomparable Chapelle du Grand Duc de Thoſcane Quelques-vns veulent que cette inuention ſoit venuë des Goths mais ils ſe trompent aſſeurement; puis qu' long-temps auant qu'ils paruſſent, Pline, & quelques autres Hiſtoriens en auoient parlé

Quoy qu'il en ſoit, cette ſorte de beſoigne eſt maintenant fort en vſage en Europe ; Et n'eſt pas iuſques à nos Relieurs, qui n'en faſſent la principale parure des liures. I'obmets que dans les Palais des Grands, ſe voyent des Cabinets de Menuiſerie, & des Tableaux meſme faits à pieces de rapport ; Et que cela s'obſeruoit encore anciennement dans la vaiſſelle d'or & d'argent, où les fueillages, & les bouquets d'Orfévrerie qu'on y appliquoit, eſtoient appellez *Emblemes*. C'eſt ainſi que le remarque Ciceron, qui par Metaphore attribuë ce nom aux ornemens & aux figures de Rethorique, dont on ſe ſert pour embellir vn Diſcours.

Or bien que l'Embleme & la Deuiſe ſe reſſemblent en quelque choſe, ce ſeroit neantmoins vne grande faute de iugement, que de les vouloir confondre, veu que pour trois conformitez qu'il y a de l'vn à l'autre, il s'y treuue ſix differences bien remarquables.

Premierement, il y a du rapport, en ce que les Emblemes ſe font de Figures qui ſignifient; & qui toutes muëttes qu'elles ſont, ne laiſſent pas de parler par ſignes ; où à tout le moins, celuy qui en eſt inuenteur ſe fait entendre par leur moyen.

Secondement, en ce qu'on les peut compoſer de Figures ſeules, comme l'on fait la pluſ-

part du temps ; ou bien de Figures & de Lettres ensemble, qui seruent de Mot : Car au jugement des plus habiles en cét Art, tant plus l'Embleme approche des regles de la Deuise, & tant plus il est excellent.

En troisiesme lieu, il y a cette conformité; que les Emblemes peuuent demonstrer les choses par ce qu'elles ont de propre ; comme par exemple, s'ils representent l'Ingratitude, l'Enuie, & ainsi des autres Vices, ou mesme des Passions ; il est de leur Art de les donner à connoistre sous le voile des Figures : pourueu neantmoins que cela ne semble point grossier, ny aussi trop affetté. Voila pour ce qui regarde les conformitez les plus ordinaires, qui se rencontrent entrent les Emblemes & les Deuises. Passons maintenant à leurs differences, dont il y en a six principales.

La premiere, Qu'en la Deuise il n'y doit rien auoir qui ne signifie quelque chose. Mais quant à l'Embleme, il a ses embelissemens particuliers, qui sont, le Ciel, la Terre, les Arbres, les Plantes, & ainsi de plusieurs autres choses semblables, que l'on y peut adiouster. Il faut toutes fois que cela se face iudicieusement, & de telle sorte, qu'on puisse distinguer le principal, d'auec ce qui n'est qu'accessoire, & qui ne tient lieu que d'ornement.

La seconde, Qu'on peut faire entrer des paroles

dans les Emblemes, pour en expliquer les Figures; ce qui n'eſt aucunement permis en matiere de Deuiſes; où la Figure demonſtre vne partie de l'intention que l'on a, & le Mot declare l'autre. Il eſt vray qu'il eſt permis encore d'en donner à connoiſtre le ſujet par vne Inſcription, ou par vn tiltre; comme qui diroit; *Contre l'Ingratitude*; *Contre les mauuais Iuges*, & ainſi du reſte.

La troiſieſme, Qu'au contraire des Deuiſes, il y peut auoir dans les Emblemes, pluſieurs Figures humaines, de telle forme que l'on voudra; pourueu qu'il n'y ait aucun embarras entr'elles, & qu'on les accommode comme il faut, à l'explication & à l'exemple qu'on s'eſt proposé d'en donner.

La quatrieſme, Que les Emblemes peuuent eſtre compoſez de Figures fabuleuſes, d'animaux eſtranges, & de choſes dont les proprietez ſoient admirables & peu connuës. La raiſon eſt, pource que la Figure & l'explication ſont compriſes enſemble dans l'Embleme: Ce qui ne s'obſerue pas en la Deuiſe: où la ſeule Figure frappe d'abord l'imagination: Car pour le regard du Mot qu'elle contient, & qui eſt comme l'Ame de ce Corps, on ne le conçoit pas d'abord, & il y faut penſer vn peu, pour le bien entendre.

La cinquieſme, Que la Deuiſe ne doit point eſtre des choſes paſſées, mais bien de celles qui

ſont à venir. Mais quant à l'Embleme, il n'a rien de commun auec cette Regle, & ne s'y attache aucunement. Au contraire, il prend pour ſujet la pluſpart du temps, quelque ſuccez qu'on a deſia remarqué, ſoit dans la Fable, ſoit dans l'Hiſtoire; & ce qu'on le met en auant, n'eſt que pour inſtruire celuy qui le conſidere, en l'aduertiſſant par là, qu'il luy en peut arriuer autant.

La ſixieſme, Que puis que l'Embleme n'eſt inuenté que pour deſabuſer le Monde, & luy apprendre des verités toutes pures; Il ne faut pas que le fondement en ſoit faux, mais vray ſemblable, ou du moins authorisé par les eſcrits des anciens Mithologiſtes. On n'en vſe pas ainſi en matiere de Deuiſes; & il eſt certain qu'on en peut faire pluſieurs par galanterie, & les inuenter à plaiſir, pourueu toutesfois qu'en ſe tenant dans les regles, on y trouue l'agreement qu'on y cherche, & le mot pour rire.

Par ces differences (où i'en pourrois adiouſter quantité d'autres) il eſt aisé de iuger, qu'il s'en faut beaucoup que l'Embleme & la Deuiſe ne ſoient vne meſme choſe: Or pource que cette derniere eſt compriſe ſous le mot general de *Symbole*, entant qu'il ſignifie vne Marque, où ſe cache quelque ſecrette pensée, dont on laiſſe l'eſclairſiſſement & l'explication aux habiles gens, il eſt neceſſaire, ce me ſemble, que nous diſions

aussi quelque chose generalement touchant les Symboles ; dans le sens où l'on peut à peu pres les accommoder à la nature des Emblemes.

Les plus Sçauans des Caldées & des Egyptiens, furent les premiers, qui pour empescher que les Mysteres, qu'ils appelloient sacrez, ne fussent prophanez par le Vulgaire, s'il en auoit connoissance : s'aduiserent de les cacher sous plusieurs Symboles de Plantes & d'Animaux, qu'ils inuenterent expres, auant l'vsage des Caracthe-res. Les Grecs en firent de mesme à quelque temps de là : mais ils encherirent par dessus les Egyptiens, & apporterent le dernier trait de politesse à ces Figures Hyerogliphiques. Or il n'y a point de doute, que l'application n'en soit differente, comme le mot de *Symbole* est diuers aussi. Car estant certain qu'il se peut approprier en general à tout ce qui par conjecture, ou autrement, nous fait connoistre quelque chose, il se prend tantost pour le cachet d'vne Lettre, ou pour vn autre marque imprimée sur quoy que ce soit ; Tantost pour vne Bague Nuptiale, tantost pour la Monnoye d'vn Prince, ou mesme pour l'Escot que l'on fait payer en vn festin ; Et tantost pour vn Indice vraysemblable, ou pour le *Mot du guet*, que le Capitaine donne à ses Soldats, afin de les reconnoistre. D'où vient que pour la mesme raison,

en la profeſſion de la Foy, l'on appelle fort à propos *Symbole*, la ſalutaire & ſainte Doctrine des Apoſtres, d'autant qu'elle eſt la vraye Marque, qui fait diſtinguer le Chreſtien d'auec celuy qui ne l'eſt pas.

Cette haute connoiſſance des Symboles, eſtoit autres-fois, ſelon Plutarque, la ſcience des Roys, des Legiſlateurs, & des grands Preſtres, qui par la Figure du Sphinx, qu'ils mettoient ordinairement à l'entrée des Temples, vouloient donner à entendre; Que la doctrine des choſes ſacrées, dont ils faiſoient profeſſion, ne ſe deuoit point communiquer aux Ignorans, de peur qu'ils n'en abuſaſſent. Mais quelque gloire que ſe donnent les Sages d'Egypte, d'auoir inuenté cette diuine Philoſophie, il eſt pourtant à croire que Moyſe & Salomon en vſerent long-temps auant eux; Qu'elle paſſa depuis des Hebreux aux Egyptiens; & qu'en ſuitte des eſcrits que Chæremon & Orus Apollo en laiſſerent, Pythagore trauailla beaucoup à l'augmenter; iuſques là meſme, qu'il en comprit la meilleure partie dans ſes Symboles. A l'exemple de ceux-cy, pluſieurs autres grands perſonnages, dont les principaux furent Athenée, Clement & Cyrille d'Alexandrie, Pauſanias, Porphire, Pline, Apulée, & Plutarque, s'eſtudierent à la connoiſſance de

ces myſterieux ſecrets : que le docte Pierius a de noſtre temps recueillis, & ſi bien expliquez, qu'il n'eſt point de liure de cette nature, qui ſoit plus recommandable que le ſien, ny plus digne de la memoire des hommes. C'eſt là qu'il ſe voit, que par vn œil au bout d'vn Sceptre, ces anciens Peuples marquoient la Prouidence de Dieu tout-Puiſſant ; & que par les diuerſes Figures des choſes qu'il a faites de rien, ils mettoient en euidence leurs ſentimens, & leurs ſecrettes pensées. Ainſi par la Lune, ils ſignifioient les Mois : par le Soleil, l'Année : par le Bouc, la Luxure : par le Lion, la Colere : par le Laurier, la Victoire : par l'Oliuier, la Paix : par le Cypres, la Mort : & par le Pauot, la fertilité de la terre. Ainſi, diſ-ie, pour la merueilleuſe habitude qu'ils auoient priſe à cette ſorte d'expreſſion muette, appellée des Chinois *vne Peinture parlante*, il y auoit peu de choſes en toute la Philoſophie, qu'ils ne peuſſent repreſenter, ou par Symboles, ou par Emblemes. Auſſi eſt-il vray, que de tous les deux enſemble, l'eſtenduë en eſt fort vaſte, & qu'elle peut neantmoins auoir des bornes qui la reſſerrent. Car tous les ſujets en ſont tirez neceſſairement, ou de l'Hiſtoire, comme le Triomphe de Marc-Antoine, apres la mort de Ciceron ; ou de la Phyſique, comme les Statuës

de Bacchus & de Pallas, erigées sur vn mesme Autel ; ou de la Politique, comme l'Embleme du Minotaure, touchant les secrets des Princes ; ou de la Fable, comme celle de Pan, du Sphinx, de Prothée, de Narcisse, d'Orphée, des Geants, des Sirenes, & ainsi de quantité d'autres.

I'en ay fait entrer icy les principales, Lecteur, auec l'explication que le Docte Chancelier Bacon en a donnée dans quelques Discours, que i'ay autres-fois traduits. Car m'estant proposé de faire vn Recveil d'Emblemes, tirez des meilleurs Autheurs, il m'a semblé d'autant plus iuste de ne point oublier celuy-cy ; qu'il est veritable que son grand sçauoir luy a donné rang parmy les hommes les plus illustres. I'aduouë neantmoins, qu'en tout cét Ouurage ie me suis particulierement seruy d'Alciat, qui a excellé sur tous les autres en ce genre d'escrire ; & des Commentaires Latins du Docte Minos. I'en ay vsé de mesme des Obseruations Morales & Politiques de Iacques Bruck, & de Couarruuias, l'vn Aleman, & l'autre Espagnol ; si bien que de tous leurs Emblemes ensemble, i'ay composé ce Volume ; auquel i'en adiousteray possible vn second, si ie voy que celuy-cy vous soit agreable.

TABLE
DES DISCOVRS CONTENVS EN CE Volume.

DISCOVRS I.

QVil n'y a point de prosperité perdurable. 3

Discours II.

Que les choses douces deuiennent souuent ameres. 19

Discours III.

Que l'honneste Amour, l'Honneur & la Verité sont inseparables. 35

Discours IV.
Qu'il ne faut point publier le secret des Princes. 43
Discours V.
Que par la Valeur & par la Prudence, on vient à bout de la Fourberie, & des efforts les plus violens. 53
Discours VI.
Des qualitez d'un Juge equitable. 61
Discours VII.
Des Fruits de la Paix. 71
Discours VIII.
Que les Couronnes ont tousiours esté le prix des Vainqueurs. 77
Discours IX.
De la Prudence requise a faire la Guerre. 93
Discours X.
Qu'il n'est point de si contagieux venin que celuy d'vne mauuaise langue. 105
Discours XI.
De l'Astrologie, & de ses Professeurs. 115
Discours XII.
De la Musique, & qu'on ne peut la blas-

mer qu'injustement. 133

Discours XIII.

Des effets de la Philosophie. 155

Discours XIV.

De la Nature, & de ses divers effets. 165

Discours XV.

Contre la Gourmandise. 189

Discours XVI.

Contre l'Oysiveté. 201

Discours XVII.

Contre l'Amour de soy-mesme. 215

Discours XVIII.

De l'estat de l'Homme. 221

Discours XIX.

De la Convoitise, ou de la Passion, & de sa Nature. 249

Discours XX.

De la Science, & de la Pratique, jointes ensemble. 258

Discours XXI.

Des Voluptez, & de leurs allechemens. 269

Discours XXII.

De la Discorde, & de ses effets. 279

Diſcours XXIII.
De l'Eſprit du Monde. 287
Diſcours XXIV.
Des Rebellions. 297
Diſcours XXV.
Du Zele indiſcret. 305
Diſcours XXVI.
De la Matiere & de ſes conditions. 313
Diſcours XXVII.
Des Accords, ou des Traitez des Princes. 319
Diſcours XXVIII.
Qu'il n'eſt point de grandeur ſans déplaiſir. 325.
Diſcours XXIX.
Du combat de l'Art auec la Nature. 333
Diſcours XXX.
De l'Atome, ou du principe du mouuement. 339.
Diſcours XXXI.
Que la Curioſité eſt touſiours nuiſible. 349
Diſcours XXXII.
De l'vtilité des Arts mechaniques. 355
Diſcours XXXIII.
De l'origine des choſes. 363

Discours XXXIV.
Des Princes en general, & des qualitez qui les rendent considerables. 371
Discours XXXV.
De la force de l'Art en la nourriture du Prince. 389
Discours XXXVI.
Que la voye du milieu est la plus seure. 397
Discours XXXVII.
Que la Sagesse humaine est folie deuant Dieu. 401.
Discours XXXVIII.
Que les hommes bien auisez ne parlent iamais beaucoup. 407
Discours XXXIX.
De l'Abstinence, & qu'il ne faut iamais croire de leger. 415
Discours XL.
Du Soin, & de la Vigilance. 425
Discours XLI.
De la prudence requise en la conduite de la vie. 421

Discours XLII.

Qu'il faut auoir ſoin de la pudicité des filles. 439.

Diſcours XLIII.

Du Riche ignorant. 447

Diſcours XLIV.

Que les gens de bien ne doiuent point craindre la violence des Riches. 455

Diſcours XLV.

Du deuoir des Enfans enuers leurs Peres. 463

Diſcours XLVI.

Contre les Flatteurs. 471

Diſcours XLVII.

Qu'il n'y a point de Force indomptable. 477

Diſcours XLVIII.

Qu'il ne faut iamais offenſer perſonne, ny de fait, ny de parole. 485

Diſcours XLIX.

Qu'il ſe faut donner garde des filles d'Amour. 495

Diſcours L.

De trois ſortes de perſonnes, denotées par la Chauue-ſoury. 503

Discours LI.

De la Constance dans les trauaux. 511

Discours LIII.

Des Statuës en general, & particulierement de celle de Mercure. 519

Discours LIV.

Que l'Eloquence vaut plus que la Force. 533

Discours LV.

Que la Sobrieté sert de remede à l'Amour. 543.

Discours LVI.

Qu'vn Estat se maintient par les Armes, & par le Conseil. 549

Discours LVII.

Que le bon droit triomphe à la fin. 557

Discours LVIII.

De l'Enuie, & de ses effets. 565

Discours LIX.

Contre les Temeraires. 573

Discours LX.

De la Solitude. 581

Discours LXI.

De la Contemplation, ou du rauissement de

l'esprit. 589

Discours LXII.

Que la Clemence fait estimer & cherir un Prince. 597

Discours LXIII.

Que la Pauureté s'oppose à Fortune des bons Esprits. 611

Discours LXIV.

Que le Conseil surpasse la Force. 621

Discours LXV.

Qu'il faut obeïr aux Loix. 632

Discours LXVI.

De la Concorde, ou de l'Vnion mutuelle. 641.

Discours LXVII.

De l'administration de la Iustice. 653

Discours LXVIII.

De la Vigilance, & qu'il faut gagner le Temps. 667

RECVEIL D'EMBLEMES DIVERS.

Qu'il n'y a point de prosperité perdurable.

DICOVRS I.

LES perissables grandeurs du monde ne peuuent mieux estre demonstrées que par cét ingenieux Apologue de la Citroüille. Autrefois on en sema de la grene aupres d'vn Pin ; Et soit que la nature du terroir, ou le temperament de l'air, ou les frequentes pluyes qui l'arrousoient, la fissent croistre & grossir, tant y a qu'elle porta ses branches si haut, qu'à force d'étreindre celles du Pin, & de remper à l'entour,

elles en gaignerent le ſommet. Le Pin cependant chargé d'vn fruict eſtranger, le ſupportoit & le laiſſoit croiſtre; Ce qui fut cauſe que parmi tant de citroüilles qui le tenoiēt enlaſſé, il s'en treuua vne, qui plus groſſe & plus audacieuſe que les autres, s'eſtant miſe à l'attaquer; Et bien luy dit-elle, arbre groſſier & peſant, n'auoües-tu pas que tu es fort peu de choſe au prix de moy? Vois-tu point comme mes feüilles ſont beaucoup plus vertes & plus larges que les tiennes? comme elles s'eſleuent par deſſus tes rameaux; & comme ie te ſerre ſi bien que tu en es à la geſne? Voilà ce que dit la Citroüille. Dequoy le Pin ne tint compte: mais ſe mocquant de ſon inſolence; Pauure fruit, luy reſpondit-il, que tu me fais de pitié! & qu'auec peu de ſuiet tu viens t'égaler à moy! Bien à peine es-tu encore au monde, & il y a deſia pluſieurs annees que i'y ſubſiſte. Il ne faut que la moindre gelee pour t'en oſter, au lieu que ie m'y ſuis touſiours maintenu

contre le froid le plus violent. Attends donc que l'Hyuer vienne, & tu verras à qui de nous deux demeurera la victoire.

Par ce myſterieux Embléme ſe doiuent entendre, ſi ie ne me trompe, les amoureux de la vaine gloire, & des trompeuſes proſperitez de la vie. Ces hommes ambitieux ſont de belles hapelourdes, qui n'ont que l'apparence & l'eſclat. Le deſguiſement fait la meilleure partie de leur vertu pretenduë. Tout ce qui manque d'oſtentation, paſſe pour extrauagant chez eux. Ils ne payent iamais que de mine; & pour peu qu'il leur arriue de bõ ſuccez, ils en deuiennent inſupportables. Ce n'eſt doncques pas merueille, ſi lors quils ſacrifient à leurs vanitez, ils s'immolent eux-meſmes à la riſée publique. Puis que leur humeur altiere les porte naturellement à mépriſer tout le monde, il eſt bien iuſte que tout le monde les mépriſe auſſi; Et que la ſoif qu'ils ont des grãdeurs, ſemblable à celle des hydropiques, les perde à

la fin, ſans qu'elle ſe puiſſe eſteindre. Cette violente ardeur qu'ils ne ceſſent d'auoir pour les choſes de la terre, eſt vn effet de leur Ambition, qu'ils entretiennent d'vne eſperãce friuole. C'eſt elle qui leur fait baſtir en l'air mille deſſeins ridicules, ou pour mieux dire, mille chimeres, qui ſe defont à meſure qu'elles ſe formẽt. C'eſt elle qui leur donne des ſonges pour des veritez, en les flatant d'vne puiſſance imaginaire; Elle qui leur perſuade folement, qu'ils ont aſſez de courage pour ſe rendre redoutables aux plus vaillãs aſſez de merite pour ſe faire aimer des plus belles dames, & aſſez de bonne fortune pour venir à bout des entrepriſes les plus difficiles. C'eſt elle qui de moment en moment leur inſpire de nouueaux deſirs qui s'eſtendent plus loing que leurs forces ne peuuent aller; Elle qui leur promet des conqueſtes & des threſors, des victoires & des triomphes, des Sceptres & des Couronnes. Mais cette eſperance,

qu'eſt elle autre choſe qu'vne belle fleur, auſſitoſt morte que née? Qu'eſt-elle qu'vne ombre fugitiue, qu'vn tourbillon de fumée, qu'vne ampoule qui flotte ſur l'eau, & qu'vne veſſie pleine de vent? Na-t'elle pas plus de monſtre que de rapport, plus d'apparence que d'effet, & plus d'enflûre que d'embon-poinct? En quoy, ce me ſemble, elle ne peut mieux eſtre cõparée qu'à la Citroüille, qui en eſt le veritable ſymbole. A la voir ſous l'eſtenduë de ſes larges fueilles s'eſtaler ſi groſſe, & ſi polie, ſur vne couche de terre, où elle repreſente diuerſes formes, & s'eſleue inſenſiblement à la faueur de ce qui l'appuye; on s'en eſtonne d'abord, & il ſemble meſme qu'elle doiue auoir de tres-grands aduantages ſur les autres fruits. Mais on trouue apres tout que ce n'eſt que ventre & qu'eſcorce; que le dedãs ne reſpond point au dehors; qu'il n'y a rien de ſi materiel, ny de ſi terreſte; & qu'en vn mot c'eſt vne citroüille, qui couſte plus

qu'elle ne vaut, pour la bien assaisonner, tant le goust en est emoussé de sa nature, si l'art des Cuisiniers ne l'aiguise, & ne luy donne vne pointe. Auec tout cela neantmoins, elle veut icy se comparer au Pin, iusques à se faire accroire, quoy qu'elle soit extremement foible, que cét arbre inesbranlable, qui est l'honneur des forests, luy doit ceder en toutes façons, & qu'il est bien fort au dessous d'elle.

En cela certes elle a pour imitateurs ces hommes insupportables, qui s'enorgueillissent des biens qu'ils possedent; ces Fanfarons, qui s'imaginent que tout le monde soit né pour eux; qui pour vn peu de bonne fortune qu'ils ont, se mocquent de ceux qu'elle traitte indignement; Et qui ne prennent pas garde que de toutes les Furies qu'on a mises aux Enfers pour le châtiment des coupables, les plus dangereuses, & les plus seueres sont celles qui doiuẽt punir les Orgueilleux, & se venger de leur insolence.

L'Hiſtoire nous marque peu de gens ſujets à ce vice, qui-toſt ou tard n'en ayent porté la peine: Teſmoin cét ancien Pauſanias, que ſes proſperitez continuelles firent mettre au nombre des plus heureux de ſon temps. Il luy prit fantaiſie vn iour de traiter le ſage Simonides; qui parmy la bonne chere eſtant preſſé de luy deſcouurir quelque ſecret de Philoſophie, & le voyant par trop attaché aux choſes du monde, dont il eſtoit idolatre; *Ne te meſconnoy point*, luy dit-il; *& dans le comble de tant de biens qui preuiennent tes ſouhaits, ſouuien-toy que tu es homme.* En effet, l'orgueilleux Pauſanias eſprouua bien-toſt apres la verité de ces paroles. Car l'inconſtante Deeſſe, qui l'auoit fauoriſé iuſques alors, changea tout à coup ſes careſſes en ſupplices, & le fit tomber entre les mains de ſes ennemis, qui luy teſmoignerent en meſme temps, qu'ils en vouloient à ſa vie. Comme il ſe vid donc ſur le poinct de la perdre; *Malheureux que ie*

suis, s'écria-t'il, *d'auoir mesprisé l'aduis du bon Simonide! O que si ie l'eusse creu, ie ne serois pas maintenant reduit en ce deplorable estat!* D'où l'on peut assez conjecturer, que cét homme pouuoit manquer difficilement d'estre mal traitté de la Fortune, pour la trop grande confiance qu'il mettoit en elle. Philippe de Macedoine n'en vsoit pas ainsi, & ne s'en défioit iamais tant, que lors qu'il en receuoit quelques faueurs extraordinaires. Il sçauoit trop bien que ny le tiltre de Souuerain, ny l'Empire qu'il auoit sur tant de peuples, ne pouuoient empescher qu'il ne fût luy-mesme suiet aux loix de la Parque. A raison dequoy, pour se souuenir tousiours qu'il éstoit mortel, il auoit mis ordre qu'vn de ses Pages se trouuât tous les matins à son leuer, pour luy dire ces mots remarquables, *N'oublie point Philippe que tu es homme.* Celuy qui l'obligea particulierement à cela, fut, à ce que l'on tient, le vaillant Archidamus, fils d'Agesilaus,

qui pour reſpondre à vne lettre pleine d'iniures & de menaces, qu'il auoit receuë de la part de ce Prince, luy eſcriuit ces genereuſes paroles: *Meſure ton ombre, Philippe, & tu ne la treuueras pas plus grande qu'auant la victoire.* Par où ce grand Conquerant apprit, Que ny les peuples dōptés, ny les villes priſes, ny les batailles gaignées, ny les ſuperbes Trophées dreſſés de la dépoüille des ennemis, ne ſont pas choſes ſur qui la Fortune n'ait de l'Empire, ny qui puiſſent empeſcher ſes reuolutions. Eſtant, comme elle eſt, de l'humeur d'vne infidelle Maiſtreſſe, elle aime le change: elle n'oblige que par caprice; elle donne à l'vn ce qu'elle oſte à l'autre, & fait quād il luy plaiſt, ſon galand & ſon fauory de l'homme du monde le plus infame, & le moins aimable. Tel fut autres fois ce fameux afranchy de Pompée, cét inſolent Menas, que les Satyriques de ſon temps traitterent ſi mal, & que l'aueugle Deïté dont nous parlons, voulut expoſer aux

yeux des Romains, pour le plus illuſtre exemple qu'elle leur euſt ſceu donner de ſa puiſſance tyrannique. Car apres l'auoir monſtré publiquement chargé de fers & de chaines, tout deſchiré de coups de foüet, & tout couuert de cicatrices, que le feu luy auoit laiſſées, comme autant de caracteres de ſes crimes, elle le fit voir enfin en la poſture d'vn homme libre, qui s'acqueroit tous les iours de nouueaux eſclaues, qui regorgeoit de toutes ſortes de biens, qui par ſon authorité ſe faiſoit craindre des plus Grands, & qui auoit l'honneur de commander l'armée nauale, en la guerre contre les Pyrates.

De tous ces exemples nous pouuons tirer pour noſtre inſtruction quelques cõſequences infaillibles, & qui meritent biẽ d'eſtre remarquées. La premiere, Que ceux qui par vn bon-heur particulier, ou par leur propre induſtrie, ſont en peu de temps deuenus riches, en deuiennent auſſi plus inſupportables. La ſeconde,

Que ce nouueau changement leur perd l'eſprit, & leur oſte la raiſon; tant il eſt veritable,

Que l'or eſt vn metal, par qui l'homme s'allie
Auec la folie.

Ces euenemens ſont pour l'ordinaire des ioüets de la Fortune, qui eſt non ſeulemẽt aueugle, mais qui rend auſſi aueugles ceux qui la ſeruent. Elle-meſme, & c'eſt la troiſieſme remarque, fait gloire & couſtume enſemble, d'aduancer aux grands honneurs ceux qui bien ſouuent en ont le moins, & de laiſſer en arriere les honneſtes gens; d'eſtre enuers les vns liberale des choſes ſuperfluës, & de priuer les autres des neceſſaires. Il eſt vray qu'elle repare quelquefois l'injure faite à ces derniers, & ſe venge de ſes propres creatures, qu'elle precipite, quand il luy plaiſt, du haut de ſa rouë. Par où elle leur apprend, Qu'elle n'eſt pas du tout iniuſte, puiſque pour les mettre à la raiſon, elle ſçait ſi bien abaiſſer leur orgueil, & cha-

ſtier leur méconnoiſſance. Il n'en faut point d'autre exemple que celuy de Sejanus & de Narciſſe. Elle finit les proſperitez du premier, par la plus honteuſe cheute que le monde euſt iamais veuë en la perſonne d'vn Fauory ; & ſe mocqua du dernier, en l'expoſant à la riſée des gens de guerre, dont il ne receut que des injures & des affronts, au lieu des ciuilitez & des honneurs qu'il en attendoit. Car en la guerre qu'eurent les Romains contre les peuples de la grande Bretagne, les Legionaires ayãt fait refus d'obeïr à Plantius leur General, quoy qu'il fût homme qui entendoit ſon meſtier, & dont le commandement ne pouuoit eſtre plus beau ; ce meſme Narciſſe, Afranchy de Claudius, fut enuoyé pour les ranger au deuoir. Mais d'autant qu'il n'eſtoit pas de condition pour le pouuoir faire, & qu'il ſe le promettoit neantmoins, tant il eſtoit vain, il ſe vid d'abord traitté auec ignominie par les ſoldats; qui d'vne com-

mune voix le renuoyerẽt aux Saturnales. Par ce trait de raillerie, dont ils picquoiẽt ordinairement les insolens venus de bas lieu, ils voulurent que celuy-cy se souuint de sa premiere condition d'esclaue, pource que durant les festes de Saturne les Esclaues commandoient en Maistres, & en portoient mesme l'habit aux festins qui leur estoient faits publiquement.

Il ne faut donc pas, ny que les petits deuenus grands s'imaginent de le deuoir tousiours estre, ny que les grands non plus se fassent accroire, qu'ils ne puissent deuenir petits. C'est à eux à se representer qu'en l'eternelle vicissitude des choses du monde, ce qui esleue les vns, sert à raualer les autres. C'est à eux à profiter de l'aduis du sage Pittachus, qui dedia jadis vne eschelle au Temple de Metelin, afin d'aduertir tous les mortels de leur commune condition, dans laquelle ils ne font que monter & descendre.

Qu'ils ſe ſouuiennent que ces meſmes Romains, qui ſous l'Empire d'Antonin virent en moins d'vn an Cincius Fuluius fait Conſul, & Gardien du Capitole; ſes fils Tribuns, & ſa femme Gouuernante des filles de l'Empereur, s'eſtonnerent de le voir depuis, dans le meſme an, & tout en vn iour, publiquement decapité, ſes enfans iettez dans le Tybre, ſa femme bannie de Rome, ſa maiſon raſée, & tous ſes biens confiſqués. Que ſi cét exemple ne ſuffit, qu'ils y adjouſtent, ſi bon leur ſemble, celuy de ce vainqueur des Vandales & des peuples d'Afrique, ce puiſſant & redouté Belliſaire, qui par ſa cheute prodigieuſe appreſta ſi fort à rire au Roy Gelimer ſon priſonnier, qu'il ne fit autre choſe depuis, & deuint le Democrite de ſon temps. Qu'ils conſiderent vn peu le miſerable eſtat de Creſus, de Valerian, Bajazet; & ie m'aſſeure qu'ils m'aduoüeront, Que plus on eſt bien auec la Fortune; &

& tant plus de mal il faut en attendre ; Que le vray moyen de ne l'irriter pas, c'est de se sçauoir connoiſtre soy-meſme ; & qu'elle n'a point de forceny de malice, que la reſolution & la patience ne puiſſent vaincre.

Que les choses douces deuiennent souuent ameres.

DICOVRS II.

I'AVROIS mauuaise grace de vouloir prouuer icy que ce qu'il y a de plus doux dans les prosperitez deuient amer à la fin, puis que c'est vne matiere que i'ay, ce me semble, assez amplement traitée en l'Embleme precedent. En celuy-cy donc c'est mon intention de faire voir, que si ce meslange de douceur & d'amertume se trouue par tout en general, c'est particulierement en amour qu'il se rencontre. Ce folastre Enfant se joüant vn iour parmi des

roſes, en voulut fortuitement cueillir vne, où ſe treuua cachée vne mouche à miel. Comme il ſentit qu'elle le picquoit, il ſe mit auſſitoſt à crier; Et s'adreſſant à Venus; Ie me meurs ma mere, luy dit-il; c'eſt fait de moy, ſi vous ne me ſecourez. Vn petit ſerpent, qui a des aiſles, & que ceux de ce païs appellent Abeille, m'a ſi fort bleſſé à la main, que ie n'en puis plus. Cette naïfueté de Cupidon toucha la belle Venus, qui luy reſpondit pour le conſoler: Taiſés-vous mon fils; voſtre douleur eſt trop violente, pour durer long-temps: Que ſi l'aiguillon d'vne mouche vous fait tant de mal, iugez par là combien vos fleches en doiuent faire.

Ie ne penſe pas qu'apres cette feinte, qu'Anacreon a iudicieuſement inuentée, il s'en puiſſe treuuer vne plus belle, ny qui ſoit plus côuenable à la nature d'Amour: Soit qu'il le faille nommer le plus ancien de tous les Dieux, au iugement du Poëte Heſiode, qui luy donne la gloire d'auoir

débroüillé le Chaos ; ou ſoit qu'auec les plus celebres Autheurs on doiue aduouër que ſon Empire eſt abſolu ſur toutes les creatures ; tant y a que par les tragiques effets qu'il produit, il paroiſt aſſez que ſon humeur eſt tyrannique, & que ſes roſes ne ſont iamais ſans eſpines. Eſtime qui voudra ſes atteintes douces, & ſes coups agreables ; De moy ie veux croire qu'il n'eſt point de playes qui ſe cicatriſent ſi tard, ny qui plutoſt ſe remettent à ſaigner, que celles qui viennent de luy. Ceux qui le font naiſtre de la Pauureté, luy attribuënt à mon aduis, vne naiſſance trop baſſe, & mal propre à ſon humeur, qui ne ſe plaiſt qu'aux richeſſes. Mais ceux qui luy dónent pour Nourrice vne lyonne, & qui veulent qu'elle l'ait alaité dans les deſerts, ont quelque ſujet de le feindre ainſi, pour repreſenter ſa cruauté. Elle eſt tellement fatale à ceux qui le ſeruẽt, qu'il s'en trouue peu qui n'en perdent la raiſon ; & qui dans l'ardeur violente qui les tranſ-

porte, ne souffrent tous les tourmens & toutes les inquietudes imaginables. Tel fut le sentiment d'Apollonius de Thianée; lors que se voyant pressé par le Roy de Babylone, de luy declarer de quel suplice assez rigoureux il pourroit punir vn Eunuque, s'il osoit aimer la plus chere de ses Maitresses; Sire, luy respondit-il, si quelqu'vn estoit si hardy que de l'entreprẽdre, vous ne sçauriés le mieux chastier qu'en le laissant viure. Par où il voulut monstrer au Roy, que c'estoit assez souffrir que d'estre amoureux.

La Fortune en tous lieux à l'homme est dange- [reuse;
Quelque chemin qu'il tienne, il treuue des com- [bats;
Mais des conditions où l'on vit icy bas,
Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.

Voila ce que dit de cette Passion le plus poly de nos Poëtes. Ceux qui l'ont precedé la definissent diuersement: Car ils la nomment selon ses effets, tantost vne loy tyrannique & ineuitable; tãtost vne chose pleine de crainte, tantost vne Fureur

aueugle, & tantoſt vne ſource de miel & de fiel.

Qu'il y ait de la tyrannie aux loix de l'Amour, c'eſt vne choſe ſi manifeſte de ſoy, qu'à moins que de manquer de ſens commun on ne la peut mettre en doute. Car depuis que ce Maitre imperieux a fait vn Eſclaue, il ne ſe contente pas de l'auoir priué de la liberté, qui eſt le plus doux bien de la vie, mais il prend plaiſir encore à le voir gemir ſeruilement ſous les chaines dont il l'a chargé. Il veut alors, qu'au peril meſme de ſa vie, il luy rende à tout moment vne obeïſſance aueugle ; & que s'il faut violer le droit, ce ne ſoit pas pour regner, comme fit Ceſar, mais pour ioüir de la choſe aimée. Il veut que ce preſſant deſir qui eſtouffe toutes les autres paſſions, luy ouure vn chemin à trauers les feux & les glaces, les mers & les Syrtes, les monts & les precipices. Il veut que ſuiuant ſes mouuemens dereglez, il s'eſtudie à mettre en pratique la diſſimulation & la

ruſe, la malice & la perfidie, la vengeance & la cruauté. Il veut qu'aux deſpens de ſes plus proches il fomente lâchemẽt des inimitiez, & des querelles ſanglantes; Qu'il ſe declare ennemi mortel de tous ceux qui choquent ſes deſſeins: & que pour le moindre ombrage que ce ſoit, il mette la main aux armes. Il veut en vn mot, qu'il prefere l'ignominie à la gloire, l'injure au deuoir, l'oiſiueté au trauail, la moleſſe à la valeur; & qu'en toutes ces choſes indignes d'vn grand courage, il ne ſe propoſe pour but que de flechir ſous la tyrannie de la Volupté. Pour elle le plus ſage de tous les hommes negligea de cultiuer les vertus morales, & les hautes connoiſſances que Dieu luy auoit infuſes. Pour elle le premier des Philoſophes donna de l'encens à la Beauté qui luy auoit donné de l'amour, & fit ſa Diuinité d'vne Creature mortelle. Quoy dauantage? Ne fut ce pas pour elle qu'Hercule changea ſa maſſuë en quenoüille? qu'Achille

ſeruit à genous Polixene, adoration qui luy couſta la vie; & que par ie ne ſçay quel Deſtin fatal à la gloire des Conquerans, Maſſiniſſe & Anthoine ne furent iamais ſi fort hays de leurs ſoldats, que lors qu'ils furent le plus aimez, l'vn de Sophoniſbe, & l'autre de Cleopatre?

De ne voir pas maintenãt que la Crainte eſt inſeparable d'auec vn Amant, ce ſe roit n'auoir ny connoiſſance ny lumiere naturelle. L'experiẽce le monſtre, toutes les fois qu'il s'en rencontre quelqu'vn parmy les Dames, & particulierement quand il approche de la perſonne aimée. Car à cét abord il ſe la figure par deſſus l'humaine conditiõ, & telle qu'vne Deeſſe, ſans laquelle il ne peut viure. Il ſent en ſon ame vne ſecrette eſmotion; & frappé de ſes regards, comme d'vn eſclat de foudre, il friſſonne, il tremble, il ne ſçait que dire, tant il a peur qu'ils ne luy ſoient pas fauorables. Que ſi pour luy renouueller ſes ſeruices, il ſe met en deuoir de l'en-

tretenir, il ſemble pour lors auoir la langue noüée ; & s'en acquite ſi mal dans le tranſport où il eſt, qu'on iuge auſſi toſt qu'il n'apartient qu'aux Amans d'vſer en parlant d'vne eternelle Hyperbole. Cette timidité procede encore de ce que la paſſion qui eſt exceſſiue en celuy cy, confond peſle-meſle ſes eſprits, & les accable ſi fort, qu'ils ne peuuent faire leur operation. Adjouſtons y pour vne troiſieſme marque de ſa crainte, qu'on le voit tantoſt rougir ; & tantoſt pâlir à la rencontre de ſa Dame, ſoit qu'il faille attribuer la cauſe de l'vn à certains rayons imperceptibles, qui des yeux de la choſe aimee, paſſant au cœur de l'Amant, le troublent d'abord, & font que pour le ſecourir ce qu'il y a de ſang au viſage s'eſmeut & s'agite ; ou ſoit qu'on doiue imputer l'autre à ce que le meſme ſang ſentant le cœur foible, s'y retire pour le fortifier. Mais ces apprehenſions, naturelles aux Amans, ſeroient peu de choſe, ſi elles n'eſtoient

ſuiuies d'vne iufinité de chagrins & d'inquietudes, qu'eux meſmes ſe donnent, & dont i'alleguerois en vain des exemples, puiſque les effets qu'ils en reſſentét preuuét beaucoup mieux cette verité, que ne font mes paroles.

Comme il eſt donc vray que le fils de Citheree eſt pere des défiãces, des craintes & des ſoubçons; Auſſi eſt-il certain qu'eſtant luy meſme Creature de la Folie, il oſte la raiſon & le iugement à ceux qui ſont ſes adorateurs. Ils ont beau voir le precipice ouuert deuant eux; Au lieu de reculer, ils aduancent, pour s'y ietter dedans; & quelque grande que ſoit leur bleſſure, ils ſe plaiſent à baiſer les armes qui l'ont cauſee. Cette paſſion n'eſt donc pas mal nommee par le plus ingenieux de tous les Poëtes, vne certaine Fureur aueugle, par qui les ſens ſont bouleuerſés, & les plus nobles fonctions de l'ame entierement ruinees. Depuis qu'vne fois elle poſſede quelqu'vn, il n'eſt pas poſſible

de luy faire lacher priſe, principalement ſi c'eſt au cœur d'vne femme qu'elles'attache. Car alors elle y commande inſolemment, & tire aduantage de la foibleſſe de ce beau Sexe, qu'elle ſe plaiſt à perſecuter. Aainſi la pauure Didon, les cheueux eſpars, & les yeux noyez de larmes, courut forcenée par la ville de Carthage, apres que ſon fugitif Enée eut mis la voile au vent; & pour ne ſuruiure à cette perte, ſe laiſſa cheoir courageuſement ſur la pointe de la meſme eſpée que cét Infidelle luy auoit laiſſée.

Ainſi fut ſourde au reconfort,
Quand elle eut trouué dans le port
La perte qu'elle auoit ſongée;
Celle de qui les paßions
Firent voir à la mer Egée
Le premier nid des Alcyons.

Ainſi dans le deſtroit de Seſte & d'Abyde, la dolente Hero voyant du haut d'vne tour ſon cher Leandre, que la violence de la tépeſte auoit ietté mort ſur le riuage,

ouït retentir tous les eſcueils d'alentour des cris qu'elle fit à la feneſtre, d'où elle ſe precipita pour ſe ioindre à luy. En vn mot, ainſi finirent leur vie pluſieurs infortunés Amans, dont les deplorables aduantures, tous les iours repreſentées ſur le Theatre, aprennent aſſez, que cét imperieux Tyran qu'on appelle Amour, eſt l'Autheur & le ſujet enſemble des aduantures le plus tragiques. Que ſi les Poëtes l'accuſent d'auoir tourmenté Iupiter meſme, iuſques à luy faire negliger le ſoin des choſes du monde, & de s'eſtre opposé generalement au repos de tous les Dieux ; quelle apparence y a t'il de treuuer eſtrange qu'il perſecute les hommes? Ne ſçait-on pas bien qu'il s'eſt toûjours pleu à voir repandre le ſang humain? que par ſon mouuement Hermionne donna la mort à Pirrhus, Martie à Commode, Timandre à Alcibiades? & qu'au point de deſeſpoir & de rage, où il mit le mal-heureux Iphis, il le reduiſit à

s'estrangler pour la belle Anaxarete? Toutes ces choses sont à mon aduis, d'assez visibles effets d'vne fureur extraordinaire, qui seule fut cause que la guerre d'Asie se vid de toutes parts allumée par Helene; celle des Samiens, par Aspasie; celle des Phrygiens par Hipodamie; & celle des Centaures par Dejanire. Par elle-mesme Gyges, Roy des Lydiens, se laissa porter à l'adoration d'vne femme publique; la mort de laquelle le mit dans vne profonde resuerie d'esprit, qui ne l'abandonna iamais iusqu'à la fin de ses iours. Par elle Alexandre fit mettre le feu dans les sacrez Temples de Persepolis : Et par elle encore le renommé Pericles porta ses armes dans le Peloponnese.

Apres auoir monstré iusques icy qu'il n'y a que de l'amertume en Amour, quelqu'vn me demandera possible, d'où vient donc que les Poëtes l'appellent vne source inépuisable de miel & de fiel? C'est ie m'asseure, pource qu'il tient de tous les

deux enſemble. En effet il a des appas qui flatent les ſens, des douceurs qui les rauiſſent, & des charmes qui les enchantent. Il a des attraits inéuitables aux Creatures viuantes, & des allechemens ſenſibles aux choſes inanimées. Quelques ſauuages que ſoient les beſtes, il ſçait l'art de les apriuoiſer. Il chatoüille la moelle des Tygres; il eſchauffe la ſeue des Arbres: il ſe gliſſe auec plaiſir iuſques dans les veines des Metaux. Mais quoy? c'eſt vn poiſon confit dans du ſucre, & vn ſerpent caché ſous de belles fleurs; que nous auons à peine cueillies, qu'auec vn effort impetueux & nuiſible, il nous fait ſentir ſa venimeuſe morſure. En cela certes ſemblable à l'Abeille, qui ſe plaiſt bien à faire le miel qu'elle nous donne, mais qui ne laiſſe pas d'auoir vn dangereux aiguillon, dont elle nous picque, ſi nous en approchons de trop pres. C'eſt vne comparaiſon ingenieuſe, dont vſe Plutarque, qui dit là deſſus; Qu'elle meſme eſtant mor-

telle ennemie de l'ordure & de l'impudicité, s'irrite particulierement contre les hommes lascifs, dont elle ne peut souffrir l'abord, ny en supporter l'haleine. Par où il veut donner à entendre, qu'il n'est rien si doux, ny rien si amer que la Volupté : Aussi le tesmoigne-t'elle bien au grand dommage de ceux qui la suiuent. Car ce qu'au commencement elle les mene par vn chemin agreable, & semé de fleurs, n'est que pour les precipiter insensiblement dans vn goufre horrible, & tout plein d'espines. Ainsi quelque bon visage qu'elle leur face, elle les trahit toûjours, & les traitte enfin comme vne Furie, apres les auoir amadoüez comme vne Syrene. Ce n'est donc pas sans sujet que les Poëtes qui escriuent de l'Amour, se monstrent aussi volages que luy, dans les choses qu'ils en disent; & qu'en la pluspart de leurs vers se repentans de l'auoir loüé, ils ne cessent de luy reprocher sa cruauté, son inconstance, & sa perfidie.

A raison

A raiſon dequoy le Docte Bacon dit fort agreablement, *Que cette paßion a ſon flux & ſon reflux dans les ſaiſons des choſes humaines, & qu'il faut tenir pour bien aduiſeZ ceux qui la ſeparent entierement des principales actions de la vie, dont elle ne fait que troubler le commerce.*

Briot fe.

Que l'honneste Amour, l'Honneur, & la Verité sont inseparables.

DICOVRS III.

CET Embléme semble tiré d'vn ancien marbre, qui se voit à Rome encore auiourd'huy. Il represente la Foy, par l'vnion mutuelle de trois qualitez inseparables, qui sont l'Honneur, la Verité, & l'honneste Amour.

L'Honneur est vestu d'vne robe de pourpre, pour nous apprendre, Qu'estant ennemy des fausses couleurs, c'est à dire, des apparences trompeuses, il ayme tousiours à se produire auec vn veritable

éclat, & à porter des liurées qui ne soient point susceptibles d'aucune tache. Sçachant que ce luy en seroit vne grande, de n'auoir rien de beau que l'exterieur, & de recourir aux déguisemens pour en accroistre son estime, il ne se dément iamais soy-mesme, & tel qu'il est au dedans, tel il paroist au dehors. Aussi n'est-il pas de ces Acteurs ridicules, qui monstrent aux autres à iouër plusieurs mauuais personnages, & qui n'en sçauent pas eux-mesmes representer vn seul qui soit bon. Luy tout au contraire n'enseigne que d'hónestes actions, pource qu'autrement il ruïneroit ce qui le soustiët, & toute la gloire de son nom se changeroit en infamie. Mais pour empescher que cela n'aduienne, il apprend aux hommes à estre constans en ce qu'ils disent, & inébranlables en ce qu'ils font. Il est vray aussi qu'en ces deux points principalement consiste la Foy, que l'Honneur appuye, & qui est la creature de la Verité, à laquelle il tend la main.

Cette Vierge incorruptible, qu'on peut nommer la fille du Temps, la ruyne du Crime, & le ſupport de l'Innocence, a ſur le viſage mille beautez adorables; & tant de viues lumieres dans les yeux, qu'à la honte des meſchans elle perce les plus obſcures tenebres. Elle eſt peinte nuë, pour nous donner à connoiſtre, Que ceux qui luy font la cour, ſont pour l'ordinaire gens de probité, pleins de franchiſe, amis des Vertus, ennemis des vices; & tels, comme dit le Sage, qu'ils ne tournent iamais leurs pas à la malice, ny à la ſupercherie: Ou poſſible qu'on la repreſente ſans habillement, & ſans parure, à cauſe qu'elle fait gloire de paroiſtre à deſcouuert aux yeux du monde, & de s'exprimer nuement, ne pouuant ſouffrir en ſon langage aucune ſorte d'affetterie.

L'honneſte Amour tient le milieu entre l'Honneur & la Verité, d'autant qu'il eſt comme le ciment de tous les deux, & que le nœud dont il les eſtreint,

eſt ſi durable & ſi fort, que le temps meſme, qui briſe tout, a de la peine à le rompre. Cela ſembleroit incroyable, ſi dans l'Hiſtoire Grecque & Romaine il ne ſe parloit encore de pluſieurs hommes illuſtres, qui nous empeſchent de le mettre en doute. Mais pource qu'il ſeroit ennuyeux d'en nommer tant à la fois, ie me contenteray de l'exemple de Socrate, & de celuy du valeureux Curtius. Certes, quand l'vn de ces grands perſonnages, iniuſtement accuſé deuant l'Areopage, eſtima plus glorieux de ſortir du monde en aualant la ciguë, que d'y demeurer honteuſement, en trahiſſant ſon innocence; il fallut bien que ſon honneur propre, l'amour de ſa Patrie, & la deffenſe de la Verité, le portaſſent à cette noble reſolution; Et il fallut bien encore que ces meſmes conſiderations animaſſent l'autre, quand il ſe precipita ſi courageuſement dans vn gouffre horrible, & dont les exhalaiſons contagieuſes

eſtoient fatales à ſon païs.

Cela declare, aſſez, ſi ie ne me trompe, Que les trois figures de cét Embléme ne conuiennent pas mal à la Foy, puiſqu'à les bien conſiderer, elles en ſont le veritable ſymbole. A quoy l'on peut adjouſter encore, ſur le ſujet de ces trois belles Vertus, qui s'entretiennent inſeparablement auecque la Foy, Qu'auant la venuë de noſtre Sauueur, les vieux Sabins auoient en grande veneration vne Image à trois teſtes, & meſme qu'ils l'adoroient ſous les noms de *Sanctus*, de *Fidius*, & de *Semipater*: Par où ſembloit eſtre repreſentée la Sainᶜte Trinité, principal Myſtere de la Religion Chreſtienne.

Or ce qu'elles ſe donnent la main, fut premierement de l'inſtitution de Numa Pompilius, qui voulut que les Romains le practiquaſſent en leurs traictez, comme ils firent ſucceſſiuement, ainſi qu'il ſe verifie par pluſieurs Medailles de la Concorde. Depuis, cette Ceremonie paſſa ſi

bien en couſtume chez les autres Natiõs, qu'elle eſt à preſent obſeruée par la pluſpart des peuples du monde, & particulierement par ceux d'Afrique.

Il eſt neceſſaire de ſçauoir à ce propos, Que les Romains appelloient Saint, & Arbitre de la Paix, ce meſme Iupiter, à qui les Grecs ſouloient dõner en leur langue l'Epithete de *Piſtien*, c'eſt à dire Dieu de la Foy : ce que les Latins n'ont pû mieux ſignifier que par le mot de *Fidius*, dont i'ay parlé cy-deuant. Les curieux en repreſentent la figure apres les Anciens, dans vne niche de marbre, faite en forme de feneſtre, où ſe voyent trois ſtatuës, preſque ſemblables à celles que nous venons de deſcrire, & qui ſont plantées de meſme façon. Toute la difference qu'il y a, c'eſt que la Verité iointe à l'Honneur, porte ſur la teſte vne Couronne de laurier, & que l'Enfant qui leur tend la main n'eſt pas l'image de l'Amour, ny de l'Innocence. Ie tiens neantmoins qu'ils ne

different pas beaucoup l'vn de l'autre; Et que cét enfant sans malice peut estre pris pour l'honneste Amour. Il est icy couronné d'vne Guirlande de roses, à la façon des anciennes Deïtez, & particulierement de Pandore, qui la premiere de toutes en receut vne de la main des Graces lors que les autres Diuinitez contribuerent auec elle au chef-d'œuure de sa beauté: Où il est à remarquer, Que les Anciens ne couronnoient pas seulement les Dieux & les Deesses, mais encore leurs Statuës, & celles des Vertus mesmes, principalement de la Foy, de l'Honneur, de la Gloire, & du Respect, qu'ils disoient estre mariés ensemble; & que de leur mariage estoit née la Maiesté: Aussi est-ce par elle que les personnes vertueuses & de haute naissance se font connoistre, & se rendent recommandables.

S P Q R

Qu'il ne faut point publier le ſecret des Princes.

DISCOVRS IV.

LEs Romains mettoient au nombre de leurs Enſeignes militaires la myſterieuſe figure du Minotaure ; pour monſtrer par là, Qu'en quelque temps que ce ſoit, les ſecrets des Princes, & des Generaux d'armée, ne doiuent pas eſtre moins cachés, que l'eſtoit anciennement le fameux Labyrinthe qui ſeruoit de retraite à ce Monſtre. Que ſi cette maxime eſt conſiderable en toutes les grãdes entrepriſes, c'eſt particuliere-

ment en celles de la guerre qu'elle doit estre obseruée. Car comme il est vray que le silence importe beaucoup à la Victoire, il est tres certain aussi que le déreglement de la langue est cause de la perte des batailles, & de la desolation des Prouinces. Tybere, le plus accort Politique de son temps, souloit dire à ce propos, Qu'il falloit que peu de gens prissent part aux deliberations des Princes; Et que c'estoit pour cela qu'il n'admettoit en son Cóseil que des Ministres fidelles, sur l'integrité desquels il se pouuoit reposer en toute asseurance. Metellus le Macedonien n'ignoroit point cette verité; qui fit que se voyant vn iour pressé par vn Amy, de luy dire pourquoy ses entreprises auoient vn succez si bon & si prompt: C'est, luy respondit-il, pource qu'auant que d'en venir à l'executió, ie les tiens si secrettes, & si cachées, que si ma robe mesme y prenoit part, ie la dépoüillerois aussitost, & la brusserois. Aussi à vray dire, le Con-

ſeil eſtant de ſoy vne choſe diuine & ſacrée, il faut que le Conſeiller ſe garde bien de la profaner, & qu'il ne penetre point ſi auant dans l'intention de ceux qui en ſont les Chefs, qu'au lieu d'en eſtre éclairé, il en ſoit entierement ébloüy. Ce qu'apprehendant Philippides le Comique; & voyant que Lyſimachus luy vouloit communiquer quelque choſe d'importance Sire, luy dit il, cõmandez-moy ce qu'il vous plaira pour voſtre ſeruice; me voilà preſt à le faire, pourueu que vous ne me declariez rien de ſecret.

Les Roys ſouffrent volontiers qu'on faſſe mõtre de leurs Palais, de leurs beaux meubles, & de ce qu'ils ont de plus precieux, & de plus rare: Mais ils endurẽt difficilement que leurs plus affidés Conſeillers aillẽt chercher, s'il faut ainſi dire, iuſques au fonds de leur ame, ce qu'ils y tiennent de plus caché. Que ſi quelque-fois le Souuerain leur fait l'honneur de ſe decouurir à eux, il eſt de leur deuoir de n'en

parler à perſonne; & de n'imiter point cét ancien Fuluius, qui perdit en vn inſtant les bonnes graces d'Auguſte, pour auoir eſté ſi mal aduiſé, que de reueler à ſa Maitreſſe quelque ſecret de ſon Maiſtre.

Les anciens Perſes ſe gardoient bien d'en vſer ainſi. Au contraire, ils ſe montroient ſi religieux à ne point violer le ſecret de leur Prince, que ny la crainte, ny l'eſperãce ne les y pouuoient faire reſoudre. A quoy les obligeoit ſur toutes choſes l'ancienne diſcipline de leurs Roys, qui vouloit qu'en matiere d'affaires d'Eſtat le ſilence ne ſe pûſt rompre, à moins que de ſe rendre criminel, & digne de mort. C'eſtoit leur maxime, de chaſtier les grãds par leurs plus ſeuerement que toute autre ſorte de coupables; & de ne croire point capable d'aucune choſe de conſequence, celuy qui auoit de la peine à ſe taire, quand il le falloit neceſſairement. Vn excellent homme des ſiecles paſſez

nous apprend cecy, lors que traitant de la fidelité des ſuiets; Certainement, dit-il, ſi quelque choſe les peut rendre recommendables à leur Prince, c'eſt la diſcretion qu'ils monſtrent auoir à ne reueler iamais ce qu'ils ont oüy dire dans ſon Conſeil.

Mais pour s'aſſeurer de cette moderation, il eſt neceſſaire d'auoir ſouuent épreuué leur foy, & ſondé l'integrité de leur vie. Car bien que les bonnes actions meritent d'eſtre publiques, & dans la bouche de tout le monde, ſi eſt-ce qu'il y en a quelques-vnes qui ſont d'vne autre nature, & qu'il ne faut pas que lon ſçache, qu'apres que le ſuccez s'en eſt enſuiuy: tellement que plus on deſire de les connoiſtre, & plus il importe de les tenir cachées.

Les Grands ne doiuent donc faire part de leurs deſſeins & de leurs ſecrets, qu'à ceux qu'ils ſçauēt eſtre gens de bien, & ſi retenus en leur parole, qu'ils ne deſcou-

urent iamais le deſſein de leur Maiſtre, mais ſe tiennẽt touiours ſur leurs gardes, quãd on eſſaye de les ſurprẽdre. Ainſi l'on peut dire d'eux en quelque façon, qu'à l'exemple des Eſprits celeſtes, ils agiſſent pluſtoſt par la penſée que par la langue; & qu'encore qu'il y ait ſouuent du vice à ne ſe declarer pas en certaines choſes, c'eſt en eux vne vertu, de diſſimuler tout, comme s'ils ne ſçauoient rien. A quoy, ſi ie ne me trompe, il eſt neceſſaire qu'ils ſe reduiſent pour le commũ bien des affaires, dont beaucoup d'eſprit plus penetrans que les autres, tirent quelquefois des conjectures par la ſeule mine de ceux qu'ils prient de leur en apprendre l'eſtat, s'ils ne ſont aſſez ingenieux à ſe déguiſer.

L'Empereur Leon veut pour cét effet que le Conſeiller du Prince apprenne à eſtre fidelle, par l'exacte obſeruation du ſilence; n'y ayant point de pire trahiſon dans le monde, que celle qui ſe fait par la langue. Par elle auſſi les mauuais Citoyens

toyens

toyens violent indignement les loix de l'amour & du respect enuers leur patrie: Par elle ils animent les mutins, à force de publier la sedition & le meurtre; Par elle ils entretiennent les peuples dans la Rebellion; & par elle mesme ils font que les Traitres se vont laschement ietter dans le party des ennemis, pour en estre les espions; sur l'esperance qu'ils ont que ce leur sera vn chemin pour s'auancer aux grandes charges, & pour se mettre en fortune. Cela se void si souuent, que l'experience ne souffre pas qu'on le mette en doute; puis qu'ordinairement dans les armées, ces courages mercenaires & poltrons espargnent ceux qu'ils deuroient combatre, & les fortifient par les aduis qu'ils leur donnent, sur tout quand ils ont descouuert quelque secret d'importance, & lors qu'on est sur le poinct d'en venir aux mains.

Pour remedier à ces laschetez & à ces desordres, les Egyptiens auoient vne loy,

par laquelle ils condamnoient à auoir la langue coupée tous ceux qu'ils pouuoiét couaincre d'auoir descouuert quelque poinct important à leur Estat. Les Atheniens en faisoient de mesme; & vouloient que ceux qui apprenoient quelque chose de leur Republique, ou par oüy-dire, ou autrement, en aduertissent le Magistrat auant que tout autre; de peur que s'ils en parloient aux particuliers, tout le public n'en receust quelque dommage. Il se racôte à ce propos, qu'en la ville d'Athenes vn certain homme ayant dit fortuitemét dans la boutique d'vn Barbier, que les Atheniens auoient perdu la bataille en Sicile, fut aussi-tost saisi par celuy à qui il en faisoit le conte, & mené deuãt le Magistrat. Or soit que cét Imprudét manquast d'asseurance à soustenir ce qu'il auoit dit; ou que par ce bruit il eust donné l'alarme à la Ville; tant y a qu'il fut mis en prison, d'où il ne bougea, iusques à ce qu'on eut de plus certaines nouuelles de cette affai-

re. Par cét exemple, & par plusieurs autres que ie pourrois alleguer, il me seroit tres-facile de preuuer icy combien il importe de ne semer iamais de faux bruits, ou peu vrais-semblables, en des affaires de consequence; de peur que d'vne trop grande joye il ne s'ensuiue à la fin vn excez de déplaisir. Mais ie me croirois blasmable, si apres auoir loüé le silence, ie ne me l'imposois moy-mesme, pour expliquer l'Embleme suiuant.

Br f.

Que par la Valeur & par la Prudence on vient à bout de la Fourberie, & des efforts les plus violens.

DISCOVRS V.

VOicy l'image de la parfaite Valeur, qui nous eſt repreſentée par celle de l'inuincible Bellerophon. Ce vertueux ieune homme, eſgalement recommandable pour ſon grand courage, & pour ſa merueilleuſe beauté, ayant donné de l'amour innocemment à la Reyne des Argiens, n'eſpreuua que trop à ſon dommage, à quelles extremi-

tez se porte vne femme, quand elle se laisse posseder vne fois à la plus violente de toutes les passions: Car dans l'ardeur de la sienne, cette Impudique ne pouuant treuuer la satisfaction qu'elle attendoit de celuy qu'elle sollicitoit si violemment; l'excez de la haine & du deplaisir qu'elle en conceut, la fit recourir à son Mary, pour estre vengée. Elle luy persuada follement, que Bellerophon auoit du dessein pour elle, & que ce dessein estoit si peu honneste, qu'il ne pouuoit auoir de succez que par la ruyne de son honneur. Le voylà donc bãny en mesme tẽps, & laschement exposé à toute sorte d'embuches, & à tous les accidens, qui pouuoient apparemment luy faire perdre la vie. Il ne s'en estonna pas neantmoins, & vainquit par sa constance tous les obstacles que la rage de ses ennemis luy opposa pour l'oster du monde. Or bien qu'en de si glorieuses victoires il n'y en eust pas vne seule qui ne fust illustre, si est-

ce que le plus haut chef-d'œuure de sa valeur fut la deffaite de la Chimere. De quelque façon qu'on pût regarder ce Monstre, qui tenoit du Lyon, de la Cheure, & du Dragon tout ensemble, il est bien à croire qu'il n'estoit pas moins épouuentable que dangereux, pour les dégats qu'il faisoit: Et toute-fois ce ieune Herôs reduit à le combatre, & monté sur le cheual Pegase, en vint à bout fort heureusement.

Plusieurs Autheurs serieux & dignes de foy, nous ont assez bien expliqué cette fable: mais ie n'en treuue point qui s'en soit mieux acquité que Plutarque. Il n'est rien si fabuleux, dit-il, que ce qu'on publie de la Chimere: Ce qui n'empesche pas toutesfois, qu'vn si beau conte n'ait pris naissance de quelque euenement vray-semblable. Car c'est vne verité receuë parmy tous les peuples de Lycie, qu'Amisodarus, autrement Isaras, s'en vint autre-fois en leur païs dans vn vaisse-

au de Corsaires; qui sous la conduite d'vn certain Chimarus, homme de courage, mais grandement cruel & brutal, couroit cette coste, & y faisoit d'estranges rauages. Le nauire de ce Pyrate, qui auoit pour enseigne à la prouë, vn Lyon, & vn Dragon à la poupe, en attira plusieurs autres, qui se grossirent en flotte; & incommoderent si fort les Lyciens, dont ils rompoient le trafic sur mer, qu'ils se resolurent de la purger de ces voleurs, affin de restablir le commerce, & de repeupler leurs villes desertes. Cette resolutiõ prise, il ne fut plus questiõ que de treuuer quelqu'vn qui l'executât. A quoy le valeureux Bellerophon s'estant offert, il fut declaré Chef de cette entreprise, & s'en acquita si bien, qu'ayant donné la chasse aux Pyrates, il les défit tous, & vainquit depuis les Amazones.

Ce que ie viens de rapporter, n'est pas sans apparence d'auoir esté, cõme tenant plustot de l'Histoire que de la Fable. Quel

ques-vns neantmoins ont vn ſentiment contraire: & ſouſtiennent pour veritable, que cette anciẽne Chimere, ſi fort vantée dans les eſcrits des anciens Poëtes, n'eſtoit autre choſe qu'vne montagne opposée au Soleil; qui par la reflexion de ſes rayons ſur cette grande maſſe de rocher, bruſloit ſi fort la campagne d'alentour, qu'elle en eſtoit ſterile: ou ſi elle produiſoit quelques fruits, ils deuenoient ſecs à l'inſtant, par cette chaleur exceſſiue: Ce qui fit que Bellerophon connoiſſant la cauſe de ce mal, y voulut mettre remede; & commanda pour cét effet, que cét endroit de la montagne, où la reuerberation du Soleil eſtoit la plus forte, fuſt promptement abatu: D'où il s'enſuiuit qu'il ne fit plus ſi grand chaud aux plaines voiſines, & qu'ainſi elles deuindrent fertiles. Mais d'autant que les Lyciens ne luy ſceurent aucun gré d'vn ſi bon office, il s'en alla fondre ſur eux, pour chaſtier leur ingratitude: Ce qu'il euſt fait aſſeu-

rement, ſi les Dames du païs ne l'euſſent flechi.

Que ſi dans ſa diuine Eneide le grand Virgile dit là deſſus,

De tourbillons de feu la Chimere eſt armée;

Il ſuit en cela l'opinion de quelques Naturaliſtes, qui tiennent que ce qu'on appelle Chimere, eſt vn mont en Lycie, dont le ſommet qui bruſle touiours, a pres de luy pluſieurs Lyons, au milieu quãtité de Cheures, & en bas vne infinité de Serpens que Bellerophon fit mourir, s'eſtant ſaiſi de ceſte Montagne. Or ce qu'on donne trois formes à la Chimere, c'eſt pour mõſtrer que la Volupté brutale ſurprend les ſens en Lyon, qu'elle rend le corps laſcif, & plus puant que n'eſt vn Bouc; Et qu'enfin elle l'infecte d'vn venin contagieux, tel que celuy du Dragon.

Quant à Bellerophon, bien qu'on le repreſente ſur vn cheual qui auoit des aiſles, ce ne fut pas neantmoins ſur cét ani-

mal prodigieux qu'il fit de ſi grandes choſes, mais bien dans vn nauire nommé Pegaſe. Auſſi eſt-il vray, que les vaiſſeaux de rame, à cauſe de leur merueilleuſe viteſſe, & du juſte contre temps auec lequel ceux qui manient les auirós, les font mouuoir de part & d'autre, paroiſſent d'abord des animaux aiſlez, à quiconque les conſidere de loing. Et d'autant que par la defaite de la Chimere, & par ſes autres faits heroïques, Bellerophon merita de viure dans la memoire des plus grands hommes ; c'eſt à raiſon de cela qu'on le peint monté ſur le cheual Pegaſe, à qui la mort de Meduſe donna naiſſance, & qui eſt vn Symbole de Renommée & d'Immortalité ; La Vertu ayant cela de propre, que de donner de l'eſtime aux honneſtes gens, apres que par ſon moyen ils ont abbatu la crainte, qui nous eſt repreſentée par la Gorgone.

Des qualitez d'vn Iuge equitable.

DISCOVRS VI.

CETTE Aiguiere & ce Bassin, qu'on a mis sur ce Tombeau, sont les symboles d'vn Iuge equitable, que l'or ny l'argent, non plus que les faueurs, ny les promesses des Grands n'ont sceu corrompre durant sa vie. Car anciennement, quand quelqu'vn se vouloit iustifier d'vn crime dont on le soupçonnoit, & monstrer qu'il n'y trempoit en façon quelconque, il auoit accoustumé de se lauer les mains en pleine assemblée. Ce fut ainsi qu'en vsa Pilate, le plus detesta-

ble de tous ſes Iuges, lors qu'apres auoir méchamment condamné à mort l'Autheur de la vie, il voulut ſe declarer innocent, & en reietta la faute ſur les Iuifs. Or bien que cette ablution exterieure n'ait rien de commun auecque la pureté de l'ame, puis qu'elle n'en efface pas les ordures, comme les Mahomettans ſe le perſuadent; ſi eſt-ce qu'elle fait ſouuenir les hommes qui ſont dans les grandes charges, de tenir leur conſcience nette de toute ſorte de corruptions, en l'adminiſtration de la Iuſtice. C'eſtoit ce qu'Auguſte recommandoit aux Romains, & ce qu'il obſeruoit luy-meſme ponctuellement; en leur apprenant par ſon exemple les qualités que les bons Iuges doiuent auoir. La principale leur eſt repreſentée dans cét Embleme, qui leur apprend à ne violer iamais le droit, pour ſatisfaire à leur auarice. Car depuis qu'ils ſe laiſſent vaincre vne foit, ſoit par leurs intereſts propres, ſoit par vn lâche

desir de plaire aux riches, il faut de necessité qu'ils abandonnent la bonne cause des pauures. Isidore le remarque ainsi, quand il dit à ce propos, *Qu'on ne donne pas volontiers audience à celuy qui n'a rien à donner; mais que la plus-part du temps on le traitte iniustement, & à toute rigueur.* A raison dequoy le Prophete Esaye parlant aux Iuges d'Israel; *Malheur à vous*, s'escrie-t'il, *qui iustifiez le mechant, & qui ostés le bon droit aux Iustes.*

Le vray Iuge ne doit ny flechir sous la crainte, ny s'espouuenter des menaces qui luy sont faites; d'autant qu'il n'est point de puissance, quelque forte qu'elle soit, qui ne doiue ceder à la Iustice. Aussi fut ce pour la faire obseruer par son exemple, que Phocion n'espargna point son gendre, ny Brutus ses deux enfans, ny Zeleucus son fils, ny soy mesme Pour cette fin encore, Antiochus Roy d'Asie escriuit exprés à tous les peuples de son Royaume, Qu'ils n'eussent point à luy

obeïr, en cas qu'il leur cōmandât quelque chose, qui fust contraire aux bonnes Loix du pays. Trajan & Anastase, Empereurs Romains, en ordonnerent autant; Et parmi les Grecs il se remarque, que Theopompe, Roy de Lacedemone, ayma si fort l'equité, que pour la mieux obseruer il créa luy-mesme les Ephores, pour estre Controlleurs de ses actions. A quoy sa femme ayāt voulu s'opposer, sous pretexte que cette integrité trop religieuse, choqueroit vn iour la puissance de ses Enfans; Cela ne m'importe point, respódit-il; si leur pouuoir n'est si grand, il en sera plus durable. Et sans mentir, ie ne me represente iamais, Que tous ces grands hommes qui sont fameux dans l'anciēne Histoire, ont esté si ardemment amoureux de la Iustice, qu'en mesme temps ie ne treuue, Que les vns l'ont aymée d'inclination, les autres pour y estre obligez par le deuoir de leur charge, & tous ensemble, pour ioüir des fruits & des hau-
tes

tes preeminences qu'elle dóne à ceux qui la seruent. Car s'il est vray que par l'experience on iuge des choses, elle nous fait voir à l'œil, Qu'entre tant de priuileges acquis aux Iustes ; ils en ont quatre fort remarquables ; en ce qu'ils peuuent tenir dans le respect, ceux qui sont au dessous d'eux ; estouffer l'enuie de leurs égaux, se rendre redoutables aux Tyrans, & vaincre leurs ennemis plus par la Vertu que par la Force.

Nous lisons à ce propos dans l'ancienne Histoire, Que Denys de Syracuse, ne craignoit personne comme Platon, & dans les Saintes Letres ; Que Saul se cachoit plustost de Dauid son Gendre, que des Philistins ses ennemis : Qu'Aman s'affligeoit plus de se voir desdaigné de Mardochée, qu'il ne se plaisoit à estre adoré de tous les autres : Et qu'Herode craignoit plus Saint Iean Baptiste que tout le Royaume de Iudée. Ce qui monstre assez, Que l'effort des armes est moins

fascheux aux méchans, que n'est l'authorité des gens de bien. Si le Iuge veut conseruer la sienne, Qu'il prenne bien garde à ne point suiure les mouuemens de sa passion, & à se comporter prudemment en tout ce qu'il fait; se representant, comme dit Saint Ierosme, Qu'il n'appartient pas à tous de bien iuger, mais seulement à ceux qui ne se reglent que par la prudence. Auec tout cela, Que l'amitié ny la parenté ne l'obligent point à se laisser corrompre, puisque selon Ciceron, Celuy qui en matiere de Iustice fauorise son Amy, se despoüille de la personne de vray Iuge: Que s'il se connoist enclin à estre touché de la misere d'autruy, qu'en tel cas il se souuienne, que la compassion doit estre equitable, & non pas iniuste; estant bien certain, comme le remarque Saint Ambroise, Qu'vne trop grande misericorde se tourne quelquefois en iniustice. Qu'il fasse dóc en sorte de tenir en esgale balance la Iustice & la Pitié, par

qui l'Empereur Trajan fut estimé le meilleur de tous les Princes ; & qui furent les deux Vertus où recourut autrefois Anne Reyne d'Angleterre, quand elle voulut prier Henry VIII. de ne point rompre le mariage qu'ils auoient legitimement contracté ensemble.

A ce que ie viens de dire eut esgard anciennement le genereux Titus Manlius, lors qu'estant iuge de son propre fils en vne certaine cause, en laquelle les Macedoniens l'accusoient de concussion, il prononça cét Arrest contre luy-mesme, Que son fils Tilanus estant manifestement conuaincu de deniers mal pris, il le desauoüoit pour sien, & le declaroit indigne d'estre mis au nombre de ses ancestres. Et certainement, comme il n'est rien qui range les peuples au deuoir, à l'égal d'vne iuste seuerité, le Iuge en doit monstrer des effets, & dire auec Ciceron, *Qu'il faut si bien proceder au iugemẽt que l'on donne, qu'auec toute la moderation que l'on ap-*

porte à la peine, elle ne laisse pas de s'y trouuer tousiours iointe; Aussi est il vray que sans elle il n'est pas possible de pouuoir iamais bien gouuerner vn Estat. C'est ce que les Poëtes nous representent par les qualités qu'ils attribuent à Radamante, à l'ancien Minos, & au rigoureux Eacus, tous trois Iuges Souuerains au Royaume de Pluton. C'est là, comme le feint ingenieusement le plus illustre de tous les Poëtes Latins, que ceux qui durãt leur vie ont imaginé toute sorte de vices enormes, pour s'en seruir à la ruïne de leur prochain, sont punis aussi de toutes les peines imaginables que leurs mauuaises actions ont meritées. A quoy particulieremẽt il veut que soiẽt exposez les hommes auares, les Blasphemateurs, les Traistres, & les Impies, dont il represente les supplices en la personne de Tantale, de Sysiphe, d'Ixion, de Salomonée, & de leurs semblables. Ce n'est pas pourtant qu'il faille inferer de là, Que les Iuges doiuent laisser

en arriere cette diuine Vertu, par qui l'on est touché de la misere d'autruy. Au contraire, il est de leur deuoir de la pratiquer autãt que l'equité le peut permettre, à l'imitation de celuy qui nous iugera tous à la fin du monde, & dont le Prophete Abacuc a escrit, *Qu'il se souuiendra de sa misericorde, quand il sera courroucé.*

Des fruicts de la Paix.

DISCOVRS VII.

CET Alcyon, qui de plusieurs arestes de poisson jointes ensemble, & cimentées de bouë, bastit son nid dans la mer, & que Neptune mesme respecte, puis qu'en sa faueur & de ses petits il apaise les vents, & calme les vagues, est le plus mysterieux Symbole que l'on sçauroit donner de la Paix. A la prendre en particulier auecque S. Augustin; *C'est vne serenité d'esprit, vn lien d'amour, & vne simplicité de pensée.* Mais à parler generalement de ses effects, elle estouffe les guerres, reconcilie les Ennemis, met à la raison les Mutins, [illegible] les desseins des seditieux, rabaisse les courages altiers, esleue les humbles, & pour dire beaucoup en peu de parolles,

C'est en la Paix que toutes choses
Succedent selon nos desirs;
Comme au Printemps naissent les roses,
En la Paix naissent les plaisirs.
Elle met les pompes aux Villes,
Donne aux champs les moissons fertiles;
Et de la Maiesté des loix
Appuyant les pouuoirs supremes,
Fait demeurer les diademes
Fermes sur la teste des Rois.

Les anciens Poëtes nous ont figuré cette verité, quãd ils ont feint, qu'vn certain differend estant suruenu entre Neptune & Minerue, pour sçauoir lequel des deux apportoit plus de commodités au monde, ou l'vn par l'Eau, ou l'autre par l'Oliuier, on trouua bõ d'adjuger le prix à Minerue: Et certainemẽt ce ne fut pas sans raison, pource qu'à le bien considerer, il n'est rien qui soit plus agreable à Dieu que la Paix. C'est elle aussi qui l'a fait descendre du Ciel en terre, pour l'establir parmy nous. Car ce n'a pas esté par les pa-

roles seulement, mais par les effects qu'il nous l'a monstrée, jusqu'à nous la laisser comme hereditaire, & par testamēt. Cela estant, il nous faut estre d'autant plus soigneux de la garder, qu'il est veritable, comme le remarquent les Iurisconsultes, que celuy doit estre priué de l'heritage, qui n'obserue pas de point en poinct le Testament de la derniere volonté de son Pere; Et voyla pourquoy, *Bien-heureux sont les Pacifiques, pource qu'ils seront nōmez Enfans de Dieu:* Comme au contraire, malheureux sont les boute-feux, & les ennemis de la Paix, d'autant qu'ils seront appellez Enfans de Sathan, & qu'ils n'auront jamais part à l'heritage celeste.

Nous deuons donc bien cherir la Paix, & la priser par dessus toutes les choses du monde, puis que c'est Dieu qui nous l'a donnée. A quoy certes quand nous ne serions pas obligez par les Loix Chrestiennes, l'exemple mesme des Anciens nous y deuroit inciter. Car tous despourueus qu'ils estoient des lumieres qui nous font

infuſes, ils l'eſtimoient à vn poinct, que pour joüir du bien qu'elle apporte, Antiochus donna liberalement aux Romains douze mille talens Attiques, qui valent neuf millions d'or enſemble cinq cens quarante mille boiſſeaux de fourment. Auſſi tenoient ils entr'eux pour vne maxime tres-aſſeurée, Que la Paix eſtoit ſi neceſſaire à la conſeruation des Eſtats, qu'ils ne pouuoient aucunement ſubſiſter ſans elle. Ce que le Roy Iugurtha ſçeut ſagement remonſtrer à ſes Enfans; lors que les ayant fait venir deuant luy, vn peu auant que rẽdre l'eſprit: *Souuenez-vous*, leur dit-il, *que par l'Vniõ & la Concorde les moindres choſes s'accroiſſent; comme au contraire par le diſcord & la diuiſion les plus grandes ſe ruynent, & ſe diſsipent.*

Pour cette raiſon encore les Poëtes ont feint, que le Roy Geryon auoit trois corps, pource qu'il viuoit en vne ſi bonne intelligence auec ſes deux freres, qu'on euſt dit que tous enſemble n'auoient qu'vne ame, & qu'ils n'eſtoient qu'vne

mesme chose. Sur quoy l'on remarque qu'Hercule, quelque inuincible qu'il fust, ne les pût iamais vaincre, qu'apres qu'ils furent separez l'vn d'auec l'autre. Par où l'on peut voir, combiẽ est veritable cette maxime des Philosophes, Que des forces diuisées ne font iamais d'effet, que lors qu'elles sont vnies. Qu'on ne trouue donc pas estrange, si pour la mesme raison que le corps naturel ne peut estre sain, s'il y a du desreglement, & de l'intemperie dans les humeurs; il n'est pas possible non plus que le Politique se porte bien, tant qu'il y a du desordre en ses Prouinces, & en ses principales Villes, qui en sont comme les membres & les plus nobles parties. Car depuis que la licence & l'impunité authorisent vne fois les desseins des Factieux, & leur mettent les armes à la main, on est tout estonné que la guerre s'allume dans vn Royaume, & qu'ainsi la Paix en estant bannie, ses fruits les plus doux en sont de mesme bannis.

Que les Couronnes ont tousiours esté le prix des Vaincœurs.

DISCOVRS VIII.

QVelques plaintes que puissent faire les hommes du mauuais traittemẽt que reçoiuent de la Fortune les personnes d'vne eminente vertu, si faut-il pourtant qu'ils m'aduoüent, que dans les Siecles les plus ingrats on n'a pas tout à fait perdu le soing de donner aux Vertueux, sinon de grandes recompenses, à tout le moins des marques d'honneur, qui les ont rendus cõsiderables à leur païs. En voicy vne entre les autres que les Romains estimoient beaucoup, & dont il est fait mention à

tout propos dans leur Hiſtoire, comme d'vne choſe recommandable de ſoy, pour auoir ſeruy de prix à la valeur de leurs Citoyens. C'eſt la Couronne *Obſidionale*, dont ils ſouloient honnorer celuy de leurs Capitaines, qui commendant en quelque place que les ennemis tenoient aſſiegée, s'eſtoit defendu vaillamment, & les auoit reduits à leuer le ſiege. La meſme Couronne eſtoit autremẽt nommée, *Graminée*, pource qu'on la faiſoit de *Gramen*, c'eſt à dire de toutes les herbes generalement, qui ſe trouuoient ſur le lieu, apres la retraite de l'ennemi. Quelques-vns neantmoins ont voulu que cela ne s'entendiſt que de cette ſorte de plante qu'on appelle vugairement *Dent de chien*. Quoy qu'il en ſoit, il eſt bien certain, que chez les Anciens le *Gramen* eſtoit vn ſymbole de defence & de ſauuegarde; Que l'Aloüette, oiſeau de Mars, s'en ſert d'ordinaire à fortifier ſon nid; Que ce Dieu de la guerre, & le vieil Sa-

turne voulurent jadis que cette herbe leur fuſt conſacrée; & que pour en auoir mangé, Glaucus deuint Dieu Marin. Que ſi l'on recherche maintenant la ſource de cét Embleme, on trouuera qu'elle eſt tirée d'vne ancienne couſtume qu'auoient les Bergers, de s'exercer à la courſe dãs les prairies, où le moins diſpos arrachoit de l'herbe, & la preſentoit à celuy qui l'auoit deuancé, par où il ſe confeſſoit vaincu. Les aſſiegés en faiſoiẽt de meſme, quand pour s'acquiter de leur deuoir enuers leur liberateur, ils luy offroiẽt, cõme i'ay deſia dit, la Couronne Obſidionale. Telle fut autrefois celle dont le Senat & le peuple Romain honnorerent le valeureux Q. Fabius, Æmilius, Scipiõ, Calphurnius & Sicinnius Dẽtatus; pour auoir durãt la ſeconde guerre Punique deliuré leur ville de la violẽce des ennemis, par qui elle étoit aſſiegée. Or bien qu'au rapport de Pline, cette Couronne de *Gramen*, fuſt grandement eſtimée, elle n'eſtoit pas la ſeule ne.

antmoins que l'on donnoit aux vain-cœurs, pour leur seruir de marque d'honneur. Car il y en auoit quantité d'autres differentes, & qu'on distribuoit aussi diuersement, selon la valeur & l'importance des actions militaires. Mais d'autant que cette matiere n'est pas des moins agreables de l'Antiquité, ie ne feindray point de la prendre vn peu de loing, pour la deduire plus amplement, ny de rapporter icy ce qu'autrefois i'en ay remarqué.

L'inuention des Couronnes est venuë des Egyptiẽs, comme le remarque Elanicus, qui dit, Qu'en Egypte est vne certaine Ville appellée Tindon, située sur le fleuue du Nil, où ceux du païs s'assembloient anciennemẽt, pour y consulter du fait de la Religiõ, & des sacrées ceremonies. Cette consultation se faisoit pour l'ordinaire aux iours solemnels, dans vn magnifique Temple, qu'ils souloient orner de Courõnes faites de fleurs de vigne, & de pampres; affin de renoueller la memoire de

ce que

ce que les Dieux mirent iadis en depos en ce lieu de semblables guirlandes, quand ils s'apperceurét que Babys ou Tiphon devoit regner quelque iour. Le mesme Autheur rapporte, Que par le moyen d'vne Couronne, tissue de diuerses fleurs symboliques, Amasis fut fait Roy d'Egypte. Car l'ayant donnée au Roy Parthemis, il luy en sceut si bon gré, qu'il le mit au rang de ses plus grands Fauoris, si bien qu'il fut fait General de son Armée, & luy succeda depuis au Royaume.

Bien que ce tesmoignage semble suffire, pour accorder aux Egyptiens le premier vsage des Couronnes, les Poëtes neantmoins l'attribuent à Promethée, & disent qu'apres qu'il fut deliuré des liens qui le tenoient attaché sur le Mont Caucase, pour la reuelation faite à Iupiter, que par vn decret souuerain des Parques & du Destin, le fils de Thetis deuoit estre vn iour plus grand & plus puissant que son Pere, il se couronna le chef d'vne guirlan-

de de fleurs, pour marque de ſa deliurance, & de la victoire par luy gaignée. Poſſible auſſi que pour ce meſme ſujet on ſouloit vſer de Couronnes apres les grandes victoires, & pareillement aux Sacrifices des Dieux.

Ariſton Cee, Peripateticien, & André Tenedius, parlent tout autrement de l'origine des Couronnes, & diſent qu'aux anciens temps, quelques bons Yurongnes ſe ſentans la teſte peſante, à cauſe des vapeurs & des fumées du vin, s'aduiſerent de ſe ſerrer les tempes de rubans & de bandelettes, ſi bien qu'en eſtant ſoulagez, ils y adjouſterent depuis pour ornement des bouquets de fleurs. A quoy ſe rapporte ce que dit le Medecin Philonides, à ſçauoir que les Anciens ſe couronnoient de Lierre, pource qu'il eſt reſtringeãt & refrigeratif. A raiſon dequoy pluſieurs font le Dieu Bacchus Autheur des Couronnes, & luy conſacrẽt le Lierre, d'autant que par vne vertu ſpecifique,

il apaiſe les furieux mouuemens cauſés par le vin, proprieté qui eſt encore particuliere aux Couronnes de Myrthe, de Roſes, & de Laurier.

Ces Couronnes, que Petrarque appelle Guirlandes, ſe portoient ordinairemét ſur le teſte, ou autour du col, comme il eſt confirmé par les Eſcrits d'Anacreon & d'Alcée. Elles eſtoient toutes de forme ronde, & autãt de Symboles de Victoire & d'Eternité. Sozomene rapporte à ce propos, qu'vn iour comme Iulien l'Apoſtat ſacrifioit aux Dieux des Gentils, on trouua dans les entrailles de la Victime l'image d'vne Croix couronnée; Dequoy s'eſpouuenterent ſi fort les Miniſtres du Sacrifice, qu'ils aduoüerent tous enſemble, que la Religion Chreſtienne ſeroit touſiours victorieuſe, & dureroit eternellement. I'obmets ce recit fabuleux des Poëtes; Que Bacchus plaça dans le Ciel la Couronne d'Ariane ſa femme, pour vne immortelle marque de l'amour ex-

treme qu'il auoit eu pour elle. Ces vers d'Aratus le tesmoignent.

Parmy les Estoilles des Cieux,
Ariane monstre à nos yeux
Sa Couronne d'or & de flame;
Et Bacchus d'amour transporté
Ne sent point de feu dans son ame
Que celuy de cette Beauté.

Il faut remarquer encore, que pour vn symbole de perfection, les Anciens couronnoient les Vases mesmes en leurs Sacrifices, & pareillement les Victimes qu'ils immoloient. Aristote en rend la raison, quand il dit, Qu'il ne faut rien offrir aux Dieux qui ne soit parfait, & accomply de tout point. A quoy i'adjouste, qu'ils dedioient aux Diuinités des Guirlandes particulieres, suiuant les Plantes particulierement dediées à chaque Dieu. Car selon Callimachus, la Vigne estoit voüée à Iunon, l'Oliuier sauuage à Hercule, le Laurier à Apollon, le Lierre à Bacchus, le Myrthe à Venus, & le Chesf-

ne à Iupiter. Pandore fut la premiere des Deïtés que les Graces couronnerent : il est vray que les vns attribuent cét honneur à Iupiter, & les autres à Saturne. La Couronne estoit de plus vn mysterieux symbole d'amour parmy les Anciens, ainsi que le tesmoigne Clearque; Et voilà pourquoy les Amans en portoient vne ordinairement, pour monstrer qu'en la Beauté sensible ils adoroient la Beauté premiere immaterielle.

Comme les Couronnes estoient differẽtes en espece, on les portoit aussi à diuerses fins. Ie mets au premier rang la *Naucratique*, faite de Myrthe & de roses. Elle estoit vn symbole de joye, à cause qu'on auoit accoustumé de chanter jadis parmy les festins, & de porter à la main vn rameau de Myrthe, comme l'on peut voir dans les Symposiaques de Plutarque. La Rose nous figure aussi la Vertu, d'autant qu'elle naist parmy les espines, & que les plus belles fleurs de nostre vie sont suiuies

d'amertumes & de fatigues diuerſes. Quant au Myrthe dedié à Venus, c'eſt vn Hierogliphe de la Beauté intelligible, & du rauiſſement d'eſprit, que les Platoniciens appellẽt Extaſe, ou fureur diuine. Pour ce meſme ſuiet l'Enfant Ganimede, ſymbole d'vn eſprit que Dieu a eſleué à la ioüiſſance des delices ſpirituelles, eſtoit ſignifié par cette Plante; d'où vient que les Myrthes croiſſent abondamment au meſme lieu, où ce beau Troyen fut enleué par Iupiter, qui prit la forme d'vne Aigle.

La Couronne ditte *Antinoa*, dont il eſt fait mention dans les eſcrits de Calixene Rhodien, eſtoit faite de feuilles de Lothe, Plante qui ſignifie l'Eternité. Vn Poëte Egyptien nommé Panerate, voulant flatter l'Empereur Adrian, durãt ſon ſejour en Alexandrie, luy fit accroire que cette Couronne ſe nommoit ainſi, parce que cette eſpece de Lothe à fleur rouge eſtoit née de la terre, abreuuée du ſang

du Lion Maurusien, que ce mesme Adrian auoit mis à mort. Mais il y a bien plus d'apparence qu'elle ait pris son nom d'vn certain ieune homme Bithinien, nommé Antinoüs, qui fut tellemēt aimé de l'Empereur Adrian, qu'apres sa mort il fit bastir à sa memoire la ville d'Antinoüs, auiourd'huy nominée Antime. La Couronne *Pilée*, faite de feuilles de Vigne, estoit fort prisée des Lacedemoniens, lesquels, selon Pamphile, en souloient orner le chef de la Deesse Iunon. Seleüque en son Liure des Langues, dit que les Hælortes portoient ordinairement en leurs festes solemnelles, la Couronne *Hellotide*, faite de Myrthe, & qui auoit enuiron vingt brasses de circonference. Les Lacedemoniens vsoient encore de la Couronne *Tineatice*, ou *Psiline*, faite de Palmes, en signe de victoire, comme le remarque Sesibius en son Liure des *Sacrifices*. Les peuples d'Eolie & d'Ionie ceignoient leur front de Couronnes Hypothimides

montionnées dans les Efcrits d'Alcée & d'Anacreon. On les fouloit faire de Myrthe, & les embellir d'vn meflange de violettes, & d'autres fleurs odorantes. La Couronne Cylifte, dont il eft parlé dans Nicandre Thyatireme, fe faifoit de rofes & de feuïlles de figuier. Or d'autãt que la rofe marque la difficulté de la vie vertueufe, & que le figuier en demonftre la douceur & la tranquilité, cette Couronne fignifioit, Que les trauaux des Vertueux aboutiffent au repos de l'Efprit.

La Couronne *Struthio*, de laquelle Afclepiades a traitté, eftoit faite d'vne certaine herbe ainfi nommée par Theophrafte, qui dit que la fleur en eft grandement agreable à la veuë, mais fans odeur, fi bien que cette Couronne eftoit vn Symbole d'vn amour fans fruit, ou, fi vous voulés, d'vn homme qui ne tient rien de ce qu'il promet. Nicandre Colophonien, parle d'vne autre Couronne nommée *Petho*, Plante que Theophrafte diuife en deux,

dont l'vne ressemble à l'Hyacinthe; & l'autre, qui tire sur le blanc, seruoit iadis à l'ornemét des tombeaux. Ie pourrois rapporter icy la Couronne Egidienne, tissuë de diuerses fleurs; la Philinie, qui n'auoit aucunes fueïlles; celle de Lierre, & de Narcisse, que les habitans d'Alexandrie prenoient pour vn Symbole d'Abstinence; La Sinthemée, dont il est traitté dans Aristophane en ses Cereales; L'Hypoglosside rapportée par Platon, & l'Isthmiaque, qu'Aristophane a descrite.

L'on prenoit pour l'ordinaire les fleurs suiuantes, pour en faire des Couronnes; La violette blanche, le Serpoulet, le Lys sauuage, la Valeriane, qu'on a feint estre née de Venus, quand elle coucha auecque Vulcan; Le Narcisse, le grand Trifoliũ, le Lys rouge & blanc, le Thim le Melilot, l'Hyacinthe, le Iasmin, l'Amarãthe, & le Saffran; Où il il est à remarquer que ce dernier, comme le Lierre, par

vne Vertu ſecrette, arreſte les fureurs violentes, que le vin produit dans les cerueaux des Yurongnes. Du-Bartas eſt de cette opinion, quand il dit.

Si dans ta chaude teſte,
L'immoderé Bacchus eſmeut quelque tempeſte,
Ceins ton front de Saffran freſchemẽt amaſſé,
Et tu verras bientoſt cét orage paſſé.

Ie laiſſe à part vne infinité d'autres fleurs deduites au long par Athenée, & par Theophraſte, qui diſent à ce propos, Que les Anciens faiſoiét leurs Couronnes, ou de fleurs odorantes, ou qui n'auoient aucune ſenteur, ou meſme de ſimples feuilles. Philoxene adjouſte, Qu'à l'entrée des feſtins, chacun des Conuiés mettoit ſur ſa teſte vne Couronne, pour vn teſmoignage d'allegreſſe; & Nicoſtrate affirme, que cette meſme couſtume fut introduitte en Egypte.

Pluſieurs ſortes de Couronnes furent encore en vſage parmy les Romains; comme la Triomphale, l'Ouale, la Ciui-

que, la Murale, la Vallaire, la Nauale, la Castrense, & l'Obsidionale, delaquelle i'ay desia parlé à l'entrée de ce Discours. La Triomphale ne fut que de Laurier au commencement: mais depuis on la fit d'or: Et les seuls Empereurs entrans dans Rome Victorieux, en furent honorés. L'Ouale faite de Myrthe, plante cõsacrée à Venus, estoit pour les plus signalés d'entre tous les Chefs, pour lesquels on ordonnoit le petit Triomphe, qu'on appelloit *Ouation*. Où il sera bon de remarquer que l'Ethimologie en est tirée selon quelques-vns, du mot Latin *Ouis*, qui signifie Brebis, d'autant qu'en cette resiouïssance publique, on auoit accoustumé d'en sacrifier des troupeaux entiers aux Deïtez boccageres, & particulierement à la Deesse Pales. D'autres neantmoins veulent que ce mot soit deriué du bruit que les soldats souloient faire en repetant plusieurs fois o o, lors qu'ils marchoient pesle-mesle

deuant celuy qui triomphoit. On donnoit la Ciuique à quiconque auoit saué la vie à vn Citoyen; & l'on tient que Cicinius Dentatus receut quatorze de ces Couronnes. La Murale, faite à creneaux de fin or, estoit le prix de celuy qui alloit tout le premier à l'escalade. Manlius Capitolin, Trebellius, & Sextus Digitius, la receurent pour marque de leur courage. A celle-cy ressembloit à peu pres la Castrense; de laquelle on couronnoit vn soldat, lors qu'il entroit le premier dãs les trenchées. La Nauale, faite en proüe, ou en beq de Nauire, estoit toute d'or & seruoit de prix à celuy, qui plus hardy que les autres se iettoit dans quelque galere de l'Armée ennemie. M. Varron en receut vne de Pompée, en la guerre contre les Corsaires, & M. Agrippa en eut vne autre de la main d'Auguste. Ie laisse à part plusieurs Couronnes semblables, instituées par les Anciens, qu'il me

ſeroit facile de mettre en ſuitte de celles que i'ay deſcrittes, n'eſtoit qu'il me ſemble temps de finir ce Diſcours, & de paſſer de ce ſuiet à vn autre.

De la Prudence requiſe à faire la guerre.

DISCOVRS IX.

LA Fable dit que Perſée eut commandement de la Deeſſe Pallas d'aller couper la teſte à Meduſe, qui cauſoit pluſieurs grands degaſts aux peuples d'Occident, dans les dernieres contrées d'Eſpagne. Car ce Monſtre eſtoit ſi felon & ſi horrible, que par ſa veuë il changeoit les hommes en pierres. Or d'autant que toutes les autres Gorgonnes eſtoient invulnerables, & Meduſe ſeule ſujette à la mort, Perſée s'appre-

ſtant à vne ſi genereuſe entrepriſe, receut des Dieux des armes & des preſens. Mercure luy donna ſes tallonnieres, Pluton ſon heaume, Pallas ſon bouclier & ſon miroir. Ainſi quoy qu'il fuſt aſſez bien pourueu de forces, au lieu d'attaquer Minerue de plain abord, il tourna ſes pas vers les Grecs. Celles-cy eſtoient encore ſœurs des Gorgonnes, mais nées d'vne autre mere, & dés leur naiſſance venuës au monde auec les rides au front, & toutes chenuës. Elles n'auoient ſeulement qu'vne dent & vn œil, dont elles ſe ſeruoient en commun. Quand quelqu'vne de leur troupe vouloit ſortir ſelō l'occurrence, elle ſouloit prendre cét œil auec cette dent, & à ſon retour elle poſoit l'vn & l'autre. Elles preſterēt donc leur dent & leur œil à Perſée, qui s'eſtimant alors bien armé, s'en alla droit à Meduſe pour l'aſſaillir. Ce luy fut vn grand auantage de la treuuer endormie; & toutefois la peur qu'il eut qu'elle s'eſueillaſt, luy oſta l'aſ-
ſeurance

ſeurance de la regarder; De maniere que luy tournant le dos, & tenant ſa veuë attachée ſur le miroir de Pallas, il approcha de cette Gorgonne, & luy trencha la teſte, d'vn coup qu'il luy deſchargea deſſus. Du ſang de Meduſe ainſi reſpandu naſquit auſſi-toſt le cheual Pegaſe, ayant des aiſles ſur les deux flans. Perſée attacha depuis le chef de Meduſe à l'Eſcu de Pallas, qui retint touſiours cette force occulte, de rendre eſperdus, & comme hors d'eux meſmes tous ceux qui le regardoient.

Il ne faut point mettre en doute que cette Fable n'ait eſté inuentée pour monſtrer la diſcretion & la Prudence requiſe à faire la guerre. Elle nous propoſe trois preceptes grandement profitables & graues, qui ſemblét venus du conſeil de Pallas, touchant la deliberation & la reſolution qu'il faut ſuiure, en l'entrepriſe de quelque fait d'armes.

Le premier eſt, qu'aucun ne ſe doit

trop mettre en peine de ſubjuguer les peuples voiſins,atendu qu'il y a differen-ce entre accroiſtre le patrimoine & l'Empire. En ce qui touche les particu-lieres poſſeſſions, il eſt certain qu'on y peut eſtre induit par le facile accez des terres voiſines. Mais quand il eſt que-ſtion d'eſlargir les bornes d'vn Empire, il faut auoir plus d'eſgard au profit qui en reuient, & à l'occaſion de faire la guerre, que non pas aux confins, quelques pro-ches qu'ils puiſſent eſtre. Ainſi les Ro-mains s'eſtoient bien à peine ouuert vn paſſage par delà la Ligurie, du coſté de l'Occident, quand par la force des armes & de leur Empire, ils auoient déja ſub-iugué les Prouinces de l'Orient, iuſques aux limites du Mont Taurus.

Le ſecond precepte conſiſte à prendre vn extreme ſoin pour connoiſtre ſi les cauſes de faire la guerre ſont honorables & iuſtes: ce qui eſt le vray moyen de rẽdre enſemble les ſoldats prompts à combat-

tre, & les ſuiets touſiours preſts à contribuer aux deſpenſes qui ſont neceſſaires.

Le troiſieſme enſeignement ſe tire de ce qui eſt adioûté à la Fable, auec vne merueilleuſe prudence, à ſçauoir que Perſee n'aſſaillit que celle des Gorgonnes (par leſquelles nous eſt repreſentee la guerre) qui eſtoit ſuiette à la mort. Cela nous apprend, qu'il ne faut iamais entreprendre vne guerre, qu'auparauant on ne ſçache bien le moyen de l'acheminer à ſa fin. Auſſi Perſee n'entrant point en des eſperances de ſi large eſtenduë, & comme infinies, fit prouiſion de tout ce qu'il iugea neceſſaire pour le duel qu'il s'en alloit faire, & sembla tirer la bonne fortune auecque ſoy: Car il fut doüé de la viſteſſe de Mercure, du profond conſeil de l'Orque, & de la prouidence de Pallas.

Or ie treuue encore fort à propos de remarquer que ſes aiſles eſtoient entees à ſes pieds, & non pas à ſes eſpaules; pour

monſtrer que la dexterité n'eſt pas tant requiſe aux premieres entrepriſes de la guerre, qu'à celles qui ſuyuent, & à la neceſſité de les ſecourir. La plus grande & plus ordinaire faute qu'on puiſſe faire en matiere de guerre, aduient lors que les pourſuites & les forces du ſecours ne correſpondent point à la promptitude, ny à la dexterité des commencemens. Bref le Heaume de Pluton laiſſé à part (qui ſouloit rendre les hommes inuiſibles, ce qui eſt vne Parabole aſſez forte de ſoy) il me ſemble que la Preuoyance eſt auec beaucoup d'eſprit diuiſée du Bouclier & du miroir: Car il ne faut pas que l'hõme ſe ſerue ſeulemẽt de cette meſme Preuoyance, qui repouſſe comme vn eſcu les coups qui luy ſont portez, mais bien de cette autre encore, par le moyen de laquelle, cõme par le miroir de Pallas, les forces, les conſeils, & les demarches de l'ennemy ſe manifeſtẽt preſque touſiours. C'eſt pourquoy quelque fort & courageux que fuſt

Perſée, il reconnut bien que pour entre-prendre la guerre, il luy manquoit ie ne ſçay quoy de grande importance: ce qui fut cauſe qu'il s'en alla trouuer les Grecs.

Par celles-cy ſont denotées les Trahiſons, ou les Sœurs des guerres, qui neantmoins n'ont rien de legitime, veu que les guerres teſmoignent vne grandeur de courage, & les trahiſons vn effet de baſſeſſe & de laſcheté. Auſſi les inquietudes & les continuelles apprehenſions qui accompagnent les Traiſtres nous ſont fort gentiment denotées par la naiſſance de ces meſmes Grecs, qui vindrent au monde chenuës & vieilles. D'ailleurs les forces des traiſtres deuant qu'aboutir à vne manifeſte Rebellion, conſiſtent ou en l'œil, ou en la dent; pource que toute action des ſujets qui ont du mécontentement & de la mauuaiſe volonté, a cela de propre de regarder de loing, & de mordre. De plus l'vſage de cét œil & de cette dent ſemble eſtre commun, pource que

les desseins des traistres passent entr'eux ; & courent de l'vn à l'autre. Ils n'ont tous qu'vne dent quand ils veulent mordre, & chantent tousiours vne mesme notte : tellement qu'il n'en faut oüyr qu'vn seul, pour sçauoir tout ce que les autres veulent dire. Persee fit donc bien de gaigner ces Grees, afin qu'elles l'accommodassent de cét œil, & de cette dent : de l'œil, pour espier de loing ; & de la dent, affin de semer de faux bruits, de causer des inimitiez, & d'irriter les courages des hommes. Apres tous ces preparatifs s'ensuiuit l'action militaire, pour l'execution de laquelle il treuua Minerue endormie. Ce qui nous apprend, qu'vn Guerrier bien aduisé doit prendre son ennemy au despourueu, & sur le poinct qu'il se défie le moins, ou quand il s'estime l'hóme du monde le plus asseuré. C'est alors que le miroir de Pallas luy est grandement necessaire, pource que plusieurs, deuant que s'engager aux perils, peuuét auec attétion

Medose

& ſubtilité penetrer dãs les reſolutions de l'ennemy. Mais l'vſage de ce miroir eſt principalement requis en la naiſſance du danger, affin d'en voir l'eſtat, & de ne ſe laiſſer eſbloüir à la crainte ; ce qui nous eſt figuré par le regard de Perſee deſtourné du chef de Meduſe. La guerre eſtant ainſi miſe à fin, deux principaux effects s'en enſuiuent. Le premier eſt la generation, ou la naiſſance de Pegaſe, qui eſt vn ſymbole aſſez euidēt de la Renommée, qui vole de toutes parts, & s'en va publiant les loüanges de la Victoire. Le ſecond depend de la teſte de Meduſe, attachee au bouclier de Pallas, qui eſt vne eſpece de ſecours ſi excellent, qu'il n'a point ſon pareil; eſtant veritable, Qu'vne ſignalee entrepriſe, & vn memorable fait d'armes, heureuſement mis à fin, ſuffiſent enſemble, pour tenir en arreſt tous les deſordres des ennemis, & pour en rendre la mal-veillance aſſoupie.

Qu'il n'eſt point de ſi contagieux venin que celuy d'vne mauuaiſe langue.

DISCOVRS X.

IL ſeroit difficile de mieux repreſẽter les pernicieux effects de la Meſdiſance, que par la nature des gueſpes, qui volẽt par troupes ſur ce tombeau. Car comme il ne faut attendre ny plaiſir ny profit de ces mouches importunes; Il n'y a de meſme rien de bon à eſperer d'vne langue meſdiſante. Telle fut autres-fois celle du Poëte Archilocus, qui ſert de ſujet à cet Embleme. Ce meſchant homme ſe pleut

ſi fort à parler mal de tout le monde, qu'il n'eſpargna point ſon propre beau-pere, & le reduiſit à s'aller pendre, tant il eut de honte de voir ſa reputation publiquement deſchiree par ſes eſcrits ſatyriques. Et à vray dire, il ne faut qu'vne parolle picquante, ou qu'vn faux rapport fait à deſſein par l'artifice d'vn Fourbe, pour produire en moins de rien vne infinité de querelles, de partialités, & d'actes ſanglans.

L'ingenieux Ouide nous a voulu donner à entendre cecy fort delicatement, quand il a feint, que des dents de ce dangereux ſerpent, à qui Cadmus les arracha pour les ſemer, on vid naiſtre en meſme temps des hommes armés, qui s'entretuoient. Ce qu'on ne peut plus proprement appliquer qu'aux langues des Meſdiſans, qui pour cét effet ſon appellées ſerpentines, à cauſe qu'elles portent leur venin iuſques dans le cœur, & font perdre aux plus innocens l'honneur & la vie

ensemble. C'est pour cela mesme que S. Pierre souloit dire, Qu'il y a trois sortes d'Homicide, dont l'vn tuë par le glaiue, l'autre par la langue, & le troisiesme par les oreilles ; Où il est à remarquer, que la Mesdisance comprend les deux derniers, qui ne sont pas moins pernicieux, ny moins à craindre que le premier. Cette verité nous est confirmee par les saintes Lettres, où il est dit, Que *le Medisant est l'abomination des hommes*, & qu'il est maudit de tous, à cause qu'il trouble le commun repos & la tranquilité de la vie. Aussi est-il vray que les plus puissans, & les plus sages l'ont en horreur, & l'apprehendent comme vne peste ; En cela semblables à l'Elephant, qui pour estre, au rapport de Pline, le plus grand & le plus aduisé de tous les animaux, ne laisse pas de craindre le rat, à cause qu'il a des dents aigües, & qui rongent iusques à l'os. Mais plus aiguë encore & plus tranchante est la langue du Mesdisant, de qui l'on peut dire

fort à propos, Qu'elle couppe traiſtreuſement comme vn raſoir neuf; & qu'il n'eſt point de ſi bonne reputation, que ſon venin n'eſſaye de rendre mauuaiſe. C'eſtoit pour cela que Themiſtocles, cet illuſtre Capitaine Thebain, ne pouuoit trouuer d'aſſez grand ſuplice pour les Meſdiſans, qu'il vouloit eſtre punis plus cruellement que les Voleurs, à cauſe que ces derniers ne s'attaquent qu'aux biens de Fortune, au lieu que ces autres vont ſi auant, qu'il ne tient pas à eux, que par les artifices de leur langue ils n'attirent inſenſiblement les plus gens de bien, & qu'à la fin couuant vn poiſon mortel ſous des diſcours emmiellez, ils ne les engagent malicieuſement dans des pieges dont il leur eſt impoſſible de ſe tirer qu'à leur grand dommage. Pour preuue de cette verité, on n'a qu'à lire la vie de Dauid, où l'on trouuera ſans doute, que toutes les plaintes qu'il fait de la perſecution de ſes Ennemis, ſont fondées ſur ce qu'ils auoient

accouſtumé de meſdire de luy ; & que de leur ſeule detraction il en tire tout le ſuiet de la hayne qu'il leur porte.

Il eſt des hommes d'vn ſi mauuais naturel, qu'ils font gloire de meſdire de leur prochain, & de le railler, ſans conſiderer combien dangereuſes & damnables en ſont les conſequences. Il y en a d'autres, qui ſont bien-aiſes en leur ame d'oüir blaſmer en compagnie quelques-vns de leur cõnoiſſance, quoy qu'ils n'en faſſent aucun ſemblant ; Et d'autres encore, qui au lieu de prendre puiſſamment leur cauſe en main, ou pallient lachement ce que l'on en dit, ou ſe font meſme de la partie, & leur reprochent de petits defauts, tandis que les leurs propres ſont ſi grands, qu'ils ne ſouffrent point de comparaiſon. I'obmets ceux qui par vne mauuaiſe habitude, qu'ils ont priſe de blaſmer les autres, font paſſer leurs railleries iuſques à leurs parens meſmes, ou iuſques à ceux qui leur font du

bien; Et qui ne croyent pas mesdire de bonne grace, s'ils n'emportent tout à fait la piece, ou du moins, s'ils ne picquent iusques au sang. De cette nature estoit jadis vn certain Medius, si grand gausseur, & si ennemi des personnes de probité, qu'vn iour s'estant mis à discourir ouuertement de la Raillerie, deuant les Courtisans d'Alexandre, *Messieurs*, leur dit-il, *vous ne faites qu'effleurer la peau, quand vous parlez de quelqu'vn: Et ne considerés pas, qu'il n'est que de mordre tout de bon. Car de cette façon, bien que la playe puisse guerir, la cicatrice en reste tousiours*; paroles qu'on ne peut autrement appeller, qu'abominables & diaboliques.

Or parmy toutes les diuerses especes de mesdisance, ie n'en trouue point de pire que celle de ces ames perduës, qui de leur Createur mesme en font le suiet de leurs parolles injurieuses, & de leurs blasphemes horribles, iusques à tourner en risee la Saincte Escriture, qu'ils expliquent à

contre-ſens; En cela certes plus dignes du feu, & de tous les autres ſupplices, que n'eſtoient anciennemét ceux qui ſe mocquoient des liures de la Sybille, les gardiens deſquels pouuoient de puiſſance abſoluë condamner à mort tels hommes impies, s'ils eſtoient conuaincus d'auoir proferé le moindre mot contre le reſpect qui ſe deuoit à ces volumes ſacrez.

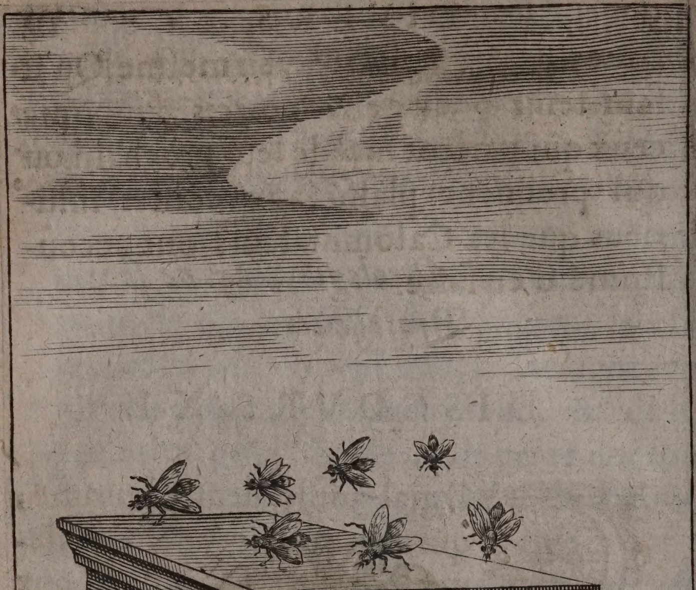
Que ſi l'on demande maintenant, d'où vient que la Meſdiſance eſt auiourd'huy ſi commune; Ie reſpondray en peu de parolles, que cela procede de ce qu'on y preſte ordinairement l'oreille trop volontiers; A raiſon dequoy l'Empereur Domitian haïſſoit non ſeulement les Meſdiſans, mais ceux auſſi qui les eſcoutant ſans les reprendre, deuenoient pires qu'eux-meſmes. Ce qui a fait dire au grand Saint Bernard, Que le Calomniateur porte le diable en la bouche, & que celuy qui l'eſcoute le porte en l'oreille. Et certainement, comme nous auons

trois differentes vies, à ſçauoir la ſpirituelle, qui conſiſte en la grace de Dieu; la corporelle, qui eſt attachee à l'ame, & la ciuile, qui depend de la bonne reputation; il n'y a point de doute qu'vne meſchante langue ne ſoit d'autant plus pernicieuſe, qu'elle fait ſouuent trois meurtres par vn ſeul coup. Car auec ce qu'elle tuë l'ame du meſdiſant, & de la perſonne qui l'eſcoute, elle priue encore de la vie ciuile celuy à qui elle oſte l'honneur.

Voilà generalement pour ce qui eſt du vice de la langue, dont nous pourrons nous exempter, ſi nous conſiderons auecque Lactance, Qu'il n'eſt point d'homme ſi aduiſé, qui ne puiſſe faillir quelquesfois: auec Saint Hieroſme, Qu'il faut fuyr la Detraction de la bouche, autant que celle des oreilles; auec Saint Chryſoſtome, Que pour n'oüyr blaſmer autruy, c'eſt vne eſpece de prudence bien grande, que de fuyr les aſſemblees des

faineants

faineants, & auec vn Payen mesme, Qu'il faut tenir pour gens noircis d'infamie ceux qui parlent mal de leur prochain, ou qui prennent plaisir aux contes iniurieus que les Calomniateurs ont accoustumé d'en faire.



De l'Astrologie, & de ses Professeurs.

DISCOVRS XI.

CE mal-aduisé ieune homme, qui pour auoir voulu s'esleuer trop haut, fondit aux rayons du Soleil ses aisles de cire, & se precipita dans la mer, est le vray Embleme de la pretenduë suffisance de la plus-part des Sçauans du monde. La curiosité qu'ils ont pour les choses qui sont au dessus d'eux, est ce qui les perd, & qui leur fait rencontrer des goufres & des abysmes, lors qu'au lieu d'étudier les merueilles de la terre, ils s'obstinent à vouloir penetrer iusques dans

les ſecrets du Ciel. Tels ſont pour l'ordinaire, les Aſtrologues, & tous ceux de leur Cabale, de la profeſſion deſquels ayant à parler en ce Diſcours, ie dois pluſtoſt craindre de ne m'en pouuoir acquitter comme il faut, que de manquer de matiere, en ayant vne ſi ample.

Ie commenceray donc par la difference qu'il y a de *l'Aſtrologie* à *l'Aſtronomie*: Car au lieu que cette derniere, comme agiſſant ſur la Theorie, traitte du monde en general, & des Spheres en particulier, enſemble de leur ſituation, de leur cours, & de leur mouuement; des Eſtoiles fixes de leurs aſpects, de la Theorie des Planetes, des Eclypſes, des Poles, des Clymats, de diuers Cercles, Eccentriques, Concentriques, & Epicicles; s'arreſtant particulierement ſur les Ethimologies des mots; L'Aſtrologie au contraire (i'entens parler de celle qu'on nomme *naturelle*) met en pratique les mouuemẽts des Eſtoiles & des Cieux, outre qu'elle iuge du futur euenement des choſes.

Iſidore au 3. liure de ſes Ethimologies attribuë aux vieux Egyptiens l'inuention de l'Aſtronomie : Car quant à la pratique de l'Aſtrologie, & aux obſeruations des Horoſcopes, les Caldees furent les premiers qui en monſtrerent l'vſage, apres l'auoir appris d'Abraam. C'eſt l'opinion de la plus-part des Grecs, qu'Atlas a eſté l'inuenteur de cette Science, d'où vient que les Poëtes feignent qu'il ſouſtient le Ciel ſur ſes eſpaules. Pline dit, qu'elle eſt deriuee de Belu ; & Lucian, au liure qu'il en a fait, affirme que les Ethiopiens l'enſeignerent aux Egyptiens. Voilà pourquoy Philon-Iuif & Diodore Sicilien donnent la gloire aux Babyloniens & aux Caldees, d'y auoir excellé par deſſus tous ceux de leur temps.

Parmy le grand nombre d'Autheurs que cette Science a rendus recommendables, on priſe fort Anaximandre Mileſien Diſciple de Thales, & premier inuenteur de la Sphere ; Eudoxe Gordien, qui en a

doctement escrit, Conon Egyptien; loüé par Virgile en ses Bucoliques, Iules Hygin, grand amy de Quintilian; Hiparque de Nicee, qui a traitté des Estoiles fixes, & du mouuement de la Lune, contre Platon, & trouué, selon Pline, l'vsage des instrumens de Mathematique; G. Manilius d'Antioche, Pub. Nigidius Cleostrate; Endimion, premier Inuenteur de la nature de la Lune, ce qui a donné lieu à ce que les Poëtes ont feint de ses Amours auec elle; Necepse Roy des Egyptiens, Thales Milesien, Theon d'Alexandrie, Protagoras, Enopides, Architas, Horus, Apollonius de Thianée, Ptolomée Egyptien, Timochares, Leptinus, Proclus, Thrasibule, Dorochius, Alfarabius, Azurcheles, Thebith, Andruzogur, Albumater, Albumazar, Albategni, Messebala, Zael, Albozali, & vne infinité d'autres Anciés, ausquels ont succedé plusieurs Modernes qui ont dignement escrit de cette haute connoissance.

Or il eſt hors de doute que l'Aſtrologie eſt vne partie de la Philoſophie naturelle, & par conſequent grandement vtile à ceux qui en ſçauent bien vſer. Ce qui oblige particulierement Auerroës à l'aprouuer, c'eſt qu'il attribuë les quatre premieres qualitez aux actions des Corps ſuperieurs, comme l'on peut voir au 2. Chapitre de ſon Liure, *De la ſubſtance du monde*, où il loüe fort les Anciens, pour auoir dit auec apparence de verité, que parmy les Corps celeſtes ceux cy communiquent le ſec & le chaud, ceux-là le chaud & l'humide; les vns le froid & le ſec, les autres le froid & l'humide; & qu'ainſi les autres premieres qualitez ſont communes aux Corps celeſtes: Et au Commen. 68. du 2. du Ciel, il ſouſtient que les Eſtoiles ont non ſeulement leur action commune, mais propre à chaque choſe en ſon genre: comme par exemple, ſi Saturne auoit ſon action propre aux Plantes, & aux Mineraux, & ainſi

des autres Eſtoiles. Conformemẽt à cecy, Platon en ſon Timée, dit qu'en ce bas monde il ne ſe fait rien qui n'ait ſa naiſſance, & qui ne procede d'vne cauſe celeſte ; Galien en ſon liure *de la ſemence*, Que les Planettes & les Eſtoiles du Zodiaque communiquent leurs influences à toute ſorte de corps; Damaſcene en ſes Aphoriſmes, Que les indiſpoſitions & les maladies procedent de la reuolution, & du changement des Eſtoiles ; Et Saint Thomas d'Aquin en ſon liure de la Foy, Que Dieu gouuerne les choſes du mõde par les creations d'enhaut, c'eſt à dire par les cauſes ſecondes, adiouſtant que les corps inferieurs reçoiuent leurs formes & leurs eſpeces des Vertus du Ciel. Saint Ieroſme eſcriuant à Paulin, appelle l'Aſtrologie vne Science fort profitable aux hommes. Auſſi fut-ce par ſon moyen, que Sainct Denis Areopagite reconnut que l'Eclypſe aduenu durant la Paſſion du Sauueur, eſtoit miraculeux, & ſurnaturel. Ce qui me

fait croire qu'elle eſt neceſſaire en quelque façon au vray Theologien, pour l'intelligence de pluſieurs & diuers paſſages de la Sainte Eſcriture, où il eſt traité des Cieux, enſemble du cours du Soleil, des Eſtoiles, & de la Lune.

Or bien que l'Aſtrologie naturelle, comme vraye ſcience qu'elle eſt, aporte à la vie des hommes beaucoup de contentement & de fruict; cela n'empeſche pas toutesfois, que parmy les Autheurs qui en ont eſcrit, il n'y ait de grandes contrarietés, qui la rédent ſuſpecte au monde. Car touchant ſa premiere inuention, l'on treuue differans d'opinion les Indiens, les Caldees, les Egyptiens, les Mores, les Iuifs les Arabes, les Grecs & les Latins anciens & modernes. Platon, Ariſtote, Proclus, & Auerroës, ont mis ſeulement huict Spheres, bien qu'Hermes, & quelques Babyloniens en mettent neuf, & que les Modernes y en adiouſtent vne dixieſme. Les Egyptiens & les Caldées diſent que la hui-

ctiesme Sphere n'aqu'vn mouuement; Et tout au contraire ceux qui tiennent le party d'Hipparque, luy en donnent plusieurs. I'obmets les mouuemens qu'ils appellent de *Trepidation*, & *d'Aggiration*, comme aussi leurs cõtraires opinions en la consideration tant des Images du Ciel & de l'ordre des Planettes que de la mesure du mouuement des Estoiles fixes.

Quant à l'Astrologie Iudiciaire, elle differe de la Naturelle, en ce qu'elle ne s'arreste qu'aux natiuitez & aux Horoscopes, c'est à dire qu'à iuger de ce qui doit arriuer aux hommes, par le Signe sous lequel ils ont pris naissance. La trop grande curiotsié, qui accompagne ordinairement les Professeurs de cette science, en a fait tomber plusieurs en des erreurs qui chocquent directement les poincts de la Foy. De ce nombre sont les Stoïciens, & les Heretiques Priscillianistes, qui ont creu que les Cieux agissoient en nous par necessité, comme le remarque Saint Au-

guſtin en ſon 4. liure de la Cité de Dieu, & Saint Thomas en ſon liure de la Verité Catholique. Telles furent auſſi autrefois les opinions de Democrite, d'Heraclite, d'Empedocles, d'Ariſtote, & d'autres ſemblables; qui tous d'vn commun accord ont voulu attacher les hommes à vne infaillible neceſſité du Deſtin; Creance qui s'authoriſa de telle ſorte auec le temps, parmy les Babyloniens & les Caldees, qu'ils ſouloient offrir des Sacrifices aux Intelligences qui font mouuoir les Corps celeſtes, & ſe gouuerner en toutes leurs actions par le cours des Eſtoiles, comme ſi elles ſeules auoient vn empire ſouuerain ſur la vie des mortels. C'eſt pourquoy dans le Prophete Eſaye, chap. 47. Dieu menace grandement tels Conſulteurs d'Eſtoiles, qui le delaiſſent pour ſuiure la vanité d'vne opinion du tout fauſſe & impie; puiſque nous priuant de la liberté du franc Arbitre, elle fait Dieu vn Agant naturel, & non pas volontaire.

Scot. au 2. des Sent. dict. 14. quest. 3 dit Que les Estoiles operent naturellement en nos corps; Saint Damascene, Qu'elles produisent en nous des complexions, ou des habitudes diuerses; Et Saint Thomas en la 1. partie de sa Som. quest. 115. art 4. Que l'Astrologie iuge quelquefois veritablement des actions des hommes, parce qu'il s'en trouue fort peu qui sçachent resister aux sensualitez.

Les obiections que plusieurs font là dessus, sont differentes, & en fort grand nombre, à sçauoir, Que les premiers Philosophes du monde, comme Platon, Aristote, Democrite, Seneque, & autres n'ont point fait estat de cette Science, & par consequent qu'elle est inutile, Que Ptolomee l'appelle incertaine, au premier de ses Apotelesmes, où il escrit en termes exprés, Que les choses traittees par les Astrologues, tiennent plus du vray-semblable que de la Verité; Qu'il n'est rien si absurde, que de croire qu'vn miserable s'ap-

prochant d'vn homme auſſi mal-heureux que luy, l'vn participe à la qualité de l'autre, à l'égal du pouuoir des figures, & ſelon qu'elles predominent; Qu'il ſe peut faire que le fils d'vn Roy & celuy d'vn païſan naiſſent dãs vne ville, en vne meſme heure, & ſous vne meſme conſtellation, & qu'il aduiendra neantmoins par ſucceſſion de temps, que l'vn ſera Roy, & l'autre ſimple laboureur. Bref, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſçache les choſes futures, & que les vrayes conjonctures ſe treuuent eſgales fort rarement.

A toutes ces obiections on reſpond, Qu'encore que Democrite, Platon, Ariſtote, & Seneque, n'ayent non plus eſcrit de l'Aſtrologie que de la Muſique, de la Geometrie, & de la Perſpectiue; il ne faut pourtãt pas inferer que ces ſciences ſoient vaines; Que les parolles de Ptolomée ne peuuent eſtre entenduës de l'Aſtrologie, puiſque luy-meſme teſmoigne, Qu'il n'eſt pas impoſſible de preuoir par ſon moyen

les choſes futures ; Qu'eſtant veritable que par vne ſecrette vertu l'aymant attire le fer, & l'ambre la paille, rien n'empeſche qu'il ne ſe trouue des hommes qui par l'impreſſion des Corps celeſtes viennent à bout d'vne choſe que les autres ne ſçauroient faire; Qu'en la natiuité de deux enfans on n'a iamais remarqué qu'ils ſoient nez à meſme poinct d'heure : & que ſi telle choſe aduenoit en diuerſes contrees, les Horizons & les Meridiens ſeroient touſiours differens : Qu'il eſt tres-veritable, que Dieu ſeul ſçait aſſeurément les choſes à venir : que les hommes neantmoins en peuuent auoir vne connoiſſance vniuerſelle, bien qu'elle ne ſoit point diſtincte ; Et pour concluſion, Que iamais l'Aſtrologue ne doit iuger affirmatiuement du futur, puiſque ſes iugemens tiennent vn milieu entre le neceſſaire & le poſſible, comme le remarque Ptolomée en la premiere propoſition de ſon Centiloque: d'où vient que cette Science

n'eſt blaſmée, que lors qu'elle impoſe aux choſes vne abſoluë neceſſité.

Outre les reſponſes faictes aux obiections ſus mentionnees, on peut alleguer pour la deffenſe de l'Aſtrologie iudiciaire pluſieurs predictions veritablement reüſſies. Il me ſuffit de produire icy celle de Spurinna, qui, ſelon Plutarque & Suetone, ayant aduerty Ceſar de ſe donner garde des Ides des Mars, ne predit rien que de veritable, & qui n'aduint ce meſme iour auquel vn ſi puiſſant Empereur fut mis à mort en plein Senat. Nous liſons que le Mathematicien Aſcletarius ne pût euiter d'eſtre déterré & mangé des chiens, apres qu'on l'eut tué par l'exprés cõmandemẽt de Domitian; ny ce Prince meſme ſe garantir de la mort, dãs le temps qu'elle luy fut predite. Il en aduint de meſme au Poëte Eſchile, lequel, ſelon Valere le Grand, eſtant aduerty, Qu'il deuoit mourir d'vn coup qui viendroit d'enhaut, fut écraſé d'vne Tortuë, qu'vne Aigle luy laiſ-

ſa cheoir ſur la teſte. L'Aſtrologue Seleücus predit à Othon, qu'il ſuccederoit bien-toſt à Neron, comme il aduint quelque temps apres : Sulla ne mentit point, quand il aduiſa Caligula qu'il ſeroit tué ; ny le Mathematicien Elius, lors qu'il dit qu'Adrian paruiendroit vn iour à l'Empire. Ie trouue du tout admirable la remarque de Pline, lequel parlant d'Anaxagoras, affirme qu'il predit veritablement qu'en l'Olympiade 70. vne groſſe pierre tomberoit du Ciel: Ce qui aduint pres de la riuiere Egee ; Et au 7. liure il adjouſte, Que pour memoire à la poſterité des infallibles predictions de Beroſe, ancien Aſtrologue, les Atheniens luy dedierent vne Statuë, auec vne langue d'or. I'obmets l'exemple d'Auguſte, lequel ayant oüy dire au Mathematicien Theagene, que ſon Aſtre luy promettoit l'Empire Romain, eut tant de creance ſur cette prediction, qu'il fit battre en meſme temps vne eſpece de monnoye d'argent

gent marquee au reuers du Signe du Capricorne, sous lequel il estoit né. Tous ces tesmoignages que ie viens de rapporter doiuent suffire, ce me semble, pour preuuer la verité de l'Astrologie Iudiciaire qui a cela de propre de declarer les dispositions des Estoilles fixes, les figures des Natiuités, les conionctions & les aspects des Planetes, les directions des Maisons celestes, leurs Tables, & en vn mot tous les iugemens des choses vniuerselles.

Il faut donc aduoüer que si l'Astrologie a quelque chose de blasmable, ou qui doiue estre defenduë, ses Professeurs mesme en sont la cause, pour la trop grande creance qu'ils mettẽt aux demonstrations de cette Science, & aux influences des Astres. Et à vray dire, ie m'estonne fort de ce qu'ils ont les yeux de l'entendement si troublés & si louches, de ne voir pas que vouloir iuger asseuremẽt des actions humaines, & de leurs euenemẽs, en vne chose qui sent la superstition & l'impieté, par

ce qu'elle oste la liberté du franc-Arbitre. Car outre que les Estoiles n'ont aucune influences sur nos ames, elles ne peuuent directemēt mouuoir la volonté de l'homme, bien qu'elles produisent sur les corps des dispositions ou des complexions differentes, dont les qualités reueillent dans les puissances sensitiues attachées aux organes, diuers mouuemens de passions, & d'inclinations à beaucoup de vices ; C'est de la mesme façon qu'on dit des Estoiles, qu'elles inclinent l'homme à pecher, bien que telles inclinations puissent proceder de plusieurs autres causes, comme d'vne mauuaise habitude, qui par succession de temps se tourne en nature, ou de quelque suggestion diabolique. Par où l'on peut inferer, qu'il n'y a que les Astrologues indiscrets & pleins de vanité, qui se vantent de pouuoir predire l'aduenir auec vne science certaine. Ce n'est doncques pas merueille, si Suetone dit que Tibere bannit de Rome cette espece de Mathe-

maticiens. Aussi n'y a t'il que les insencé qui s'arrestent à leurs predictions ridicules. Car si la vie de l'homme & ses euenemens dependoient necessairement des Astres, il ne seruiroit de rien de s'appliquer à bien faire, & nous aurions suiet à tout coup d'imiter la folie des Poëtes, lesquels en la description de leurs Amours, appellent à châque mot le Destin cruel, & les Estoiles impitoyables, sans considerer qu'elles ne peuuent contraindre les volontés, & que les mouuemens en sont libres.

De la Musique, & qu'on ne peut la blsmer qu'injustement.

DISCOVRS XII.

CEt Embleme me semble tiré de Strabon, qui dans sa Geographie parlant du Musicien Eunomius dit, que pour son grand sçauoir en ce bel Art, il merita que ceux de Locres luy dressassent vne Statuë, tenant à la main vn Cistre, sur qui se voyoit vne Cigale. Ce qu'ils creurent auoir raison de faire, pour memoire d'vn accident remarquable', qui luy aduint en vn défi par luy fait au Musicien Ariston, lors qu'vne corde de son Cistre venant à se rompre, com-

me il en ioüoit, vne Cigale y estant volee dessus, supplea fortuitement à ce defaut. Cette Histoire, qui est rapportee encor par Clement d'Alexandrie, en vne Harangue qu'il fait au peuple, pour l'exhorter à la pieté, monstre clairement combien on doit priser la Musique, soit pource qu'il semble que les puissances celestes l'ayent particulierement en leur protection, soit pour la merueilleuse estime où elle a tousiours esté parmy les Anciens, qui n'ont iamais manqué d'en vser en leurs festins, en leurs assemblees, & en tous leurs Sacrifices. Auec cela neantmoins, comme la Calomnie s'attaque souuent aux meilleures choses, celle-cy de mesme n'en est pas exemte, & ne manque point de Medisans qui s'opposent à sa gloire, s'imaginant d'en pouuoir ternir l'esclat par ie ne sçay quelles obiections qu'ils font contre elle, qui ne me semblét pas moins friuoles qu'elles sont fausses & ridicules.

Ils disent donc, que tant s'en faut qu'on doiue loüer la Musique, qu'au contraire l'vsage en est grandement blasmable, puisque les plus Sages de l'Antiquité ne l'ont iamais approuué. Plutarque en la vie d'Alexandre le Grand raporte à ce propos, que son pere Philippe ayant sçeu comme ce ieune Prince auoit fait le Musicien en compagnie. *N'as-tu point de honte*, luy dit il, *de si bien chanter? Sçache qu'vn Prince abuse assez de son loisir, quand il prend la peine d'oüir ceux qui chantent, sans en faire mestier luy-mesme.* L'on raconte encore de luy, qu'vn iour comme il chantoit auec trop d'attention, son Gouuerneur Antigonus luy arracha le luth des mains, & luy dit, *En l'aage où vous estes, il faut apprendre à regner, & non pas à chanter.* A ces exemples on adioûte celuy d'Alcibiades l'Athenien, qui faisoit si peu d'estime de la Musique, qu'il la nommoit ordinairement vne profession indigne d'vne ame libre. Ce qui fit qu'Alcibiades & Platon

la rejetterent entierement de leur Republique.

Les Roys de Perse, continuent-ils, ne tenoient les Musiciens qu'en qualité de Bouffons, & d'Escornifleurs, dont ils se seruoient pour en tirer du plaisir à la table. Les Egyptiens les prisoient encore moins, comme le remarque Diodore; & ne vouloient point que leurs enfans apprissent la Musique, de peur qu'ils auoient qu'elle ne les rendît trop effeminez. Cela faisoit dire à Polibe Megalopolitain, au rapport d'Athenée & d'Ephore, qu'elle n'auoit esté inuentee qu'afin de tromper les hommes plus doucement. Ce qui fut encore cause que les femmes des Sicioniens poursuiuirent cruellement Orphee, & conspirerent sa mort, pour empescher, disoient elles, que par les charmes de sa voix il ne corrompist les courages masles. Pour ce mesme suiet Homere en son Iliade introduit le vaillant Hector, qui par maniere de gausse-

rie reproche à Paris, qu'il eſtoit indigne de porter les armes, & qu'il n'auoit gaigné l'amour d'Helene que par le moyen de ſes chants laſcifs.

Pour rendre encore la Muſique plus odieuſe, ils alleguent, auec Plutarque, l'exemple du Roy Pirrhus, lequel oyant vn certain homme qui l'entretenoit des loüanges d'vn loüeur d'inſtrumens, excellent en ſa profeſſion, donna bien à connoiſtre que ce diſcours ne luy plaiſoit pas: car changeant de propos auſſitoſt; *Il me ſemble*, reſpondit-il, *que Polipercon eſtoit vn grand Capitaine.* Ils adiouſtent en ſuitte, Que le Philoſophe Antiſthenes ayant ouy ioüer le fluſteur Iſmenias, luy reprocha, *Qu'il en ſçauoit trop, pour eſtre honneſte homme*; Que Pallas rompit ſon flageollet au bord du marais Tritonien, comme elle vid à ſon ombre l'enfleure de ſes ioües, & les grimaſſes qu'il luy falloit faire pour en ioüer? Qu'Alcibiades en fit de meſme d'vn inſtrument en façon de

cornemuſe, qui luy fut donné par Antigenides, le plus ſçauant fluſteur de ſon temps ; Et finalement qu'entre les Docteurs de l'Egliſe, Saint Ieroſme écriuãt à Leta, apres pluſieurs bonnes inſtructions qu'il luy donne pour le bien de ſa fille, il adiouſte en termes exprés ces parolles, Qu'elle ſoit ſourde au ſon des Orgues, des Luths, & des Ciſtres, & meſme qu'elle ne ſçache pas à quelle fin ils ſont faits.

Voylà ce qu'alleguent à leur aduantage les ennemis de la Muſique, auſquels ie reſponds hardiment, & de poinct en poinct ; Que ſi les Romains la meſpriſerent jadis, & en reprirent Neron, ce fut parce qu'eſtans d'vn naturel aguerry, & enclin à la ſeuerité, ils ne pouuoient ſouffrir que leur Prince en fiſt meſtier, & qu'en plein Theatre il s'amuſaſt à chanter deuant le peuple, pour en tirer vne gloire commune, & trop petite, à comparaiſon de l'honneur que les Empereurs ſes Predeceſſeurs auoient acquis par les armes ;

Que pour le regard d'Alexandre il ne fut blasmé ny par son pere Philippe, ny par Antigonus pour autre occasion, si-non parce qu'au lieu d'vser de la Musique comme d'vn ieu, il y employoit le temps destiné aux plus importantes affaires de son Royaume; Que pour ce mesme suiet Alcibiades ne s'y voulut point adonner, de peur qu'il eut de s'y attacher par trop, & qu'vn si doux diuertissement ne luy fist negliger vn plus grand employ; Que les Perses, les Medes, les Egyptiens, & les femmes des Sicioniens la detesterent veritablement, à cause que les Musiciens de leur temps n'en rapportoient l'vsage qu'à des actions de molesse. Que si le valeureux Hector blama Paris, ce fut seulement pour monstrer, qu'vn grand Capitaine comme luy, voulant gaigner l'amour de sa Dame, deuoit plustost auoir recours aux armes qu'à sa belle voix; Que le Roy Pirrhus preferant le Capitaine Polipercon à vn ioüeur d'instrumens, parloit en Caualier, & non pas

en Muſicien; Que ſi Pallas & Alcibiades ne ſe plaiſoient point à la cornemuſe ; parce qu'elle desfigure & bouffit d'ordinaire ceux qui en joüent, cela n'empeſchoit point qu'ils n'en aymaſſent le ſon: Bref, que l'authorité de S. Ierosme ne reprend aucunement la Muſique, mais pluſtoſt cette particuliere façon de chanter toute pleine de diſſolution, dont ſe ſeruoient les Anciens ſur les Theatres.

Ce ſont les reſponſes que l'on peut faire aux ennemis de ce bel Art, dont l'origine, ſelon Beroalde, eſt vrayement celeſte: & c'eſt pourquoy les Pytagoriciens ont tiré de l'Harmonie la naiſſance de l'Vniuers. Auſſi à vray dire leur opinion n'eſt pas ſans raiſon, ny ſans fondement. Car les Cieux, au rapport de Macrobe, & de Ciceron au Songe de Scipion, font vne maniere de concert harmonieux en leur mouuement. A raiſon dequoy Platon en ſon Timée, attribuë à chacun d'eux en particulier, vne

Syrene, qui leur donne le bransle, parce que le mot Grec *Sirene*, signifie Harmonie; Et c'est l'opinion que tiennent encore Marcil Ficin, Calcidius Platonicien, Angel. Politian, au neufiesme liure du Panepistemon, & Pons de Tyard en son Traittê de la Musique. A cela se rendent conformes les Stoïciens, qui croyent le monde auoir esté fait auec vn artifice harmonieux & musical: Et pareillement Iamblicus, Porphire, Calcidius, Proculus, & Syrianus; qui tous d'vn cõmun accord, & selon le tesmoignage de François Gorgia, en la preface de son Harmonie du monde, affirment que la Nature voulant produire la machine de l'Vniuers, ne treuua rien de si propre que l'Harmonie: ce qui faisoit dire à Timagenes, que son antiquité surpassoit celle des Lettres.

Quant à son inuention, les Anciens l'attribuent diuersement à plusieurs. Pline en son liure 5. en fait autheur Amphion, fils d'Antiope & de Iupiter: à quoy se

rapportent ces vers de Virgile en ses Bucoliques.

Ie dis les mesmes chants sur ma Lyre champestre,
Qu'entonnoit Amphion, au temps qu'il menoit paistre,
Tantost dās les pastis, tantost sur les coupeaux
Des monts voisins du Ciel, l'hōneur de ses troupeaux.

Et Stace au 1. de sa Thebaïde.

Ie diray comme par troupes,
Des monts les hautaines croupes
Suiuoient insensiblement
La docte Lyre d'Orphee,
Qui les menoit en trophées,
Et les charmoit doucement.

Les Grecs, selon Eusebe liu. 10. donnēt la premiere gloire de cette discipline à Zethés, & à Amphion, tous deux freres & qui viuoient au temps de Cadmus. Solin en defere l'origine aux Candiots, Polibe aux Arcadiens, Diodore auec Philostrate à Mercure, & Cameleon le Pontique au chant des oyseaux, comme le remarque Athenee au 9. Liure de ses Gym-

nosophistes. Mais l'opinion d'Isidore est bien differente de celles que nous venons d'allèguer. Car luy-mesme au troisiesme Liure de ses Ethimologies, affirme que Pytagore fut le premier, qui du battement des marteaux, & du son que rendent les cordes estenduës en long, s'aduisa de tirer en consequence les concerts où les accords qui se forment de l'Harmonie. Et toutesfois Moise au quatriesme Chapitre de la Genese en fait Tubal inuenteur, le nõmant, *Le Pere de ceux qui iouoient en ce tẽps-là du Cistre & de l'Orgue.*

Or l'on eut à peine inuenté cette excellente discipline, qu'elle fut approuuee & suiuie du commun consentement de tout le monde. Athenee dit à ce propos, en son troisiesme Liure du Banquet des Sages, Que les Arcadiens estoient obligez à l'apprẽdre dés leur enfance, pour chanter des Hymnes à la loüange de leurs faux Dieux; De maniere que si quelqu'vn d'entreux l'ignoroit, ils le reiettoient des meilleures

compagnies, & n'en tenoient compte. Les Anciens auoient encore cette couſtume, au rapport de Philocorus, de meſler les Hymnes & les Chanſons aux Sacrifices qu'ils faiſoient à Apollon, & au bon Pere Liber. Mais les Grecs principalement cheriſſoient la Muſique par deſſus tout. Ciceron en ſes Queſtions Tuſculanes remarque à ce propos, que l'Athenien Themiſtoles fut eſtimé mal habile, pour auoir refuſé de chanter en vn certain feſtin, & de ioüer de la Lyre; Et qu'au contraire Epaminondas le Thebain eſtoit grandement eſtimé parce qu'il ſçauoit la Muſique, la ſeule connoiſſance de laquelle, comme dit Quintilian, au premier de ſes Inſtitutions, rendoit les plus ſçauans des Grecs dignes de la faueur des Grecs & des Muſes. C'eſt pourquoy Lycurgue, quelque ſeuere Legiſlateur qu'il fuſt, diſoit ordinairement, Que la Muſique auoit eſté donnée à l'homme par la Nature, affin de ſupporter plus facilement

cilement les fatigues. Auſſi trouuera-t'on peu d'Autheurs qui ne l'ayent fort priſee. Platon la nomme vne Science entieremẽt neceſſaire au vray Politique; adiouſtant que les gens de bien ont vne inclination naturelle à chanter les loüäges d'autruy : comme au contraire les méchans ſe plaiſent preſque touſiours à les taire. Ariſtote en ſes Politiques la met au rang des diſciplines les plus illuſtres, & Beroalde en vne ſienne Harangue, luy donna vn pouuoir abſolu ſur les Sciences les plus hautes. Philoſtrate la voulant loüer; *C'eſt elle*, dit-il, *qui oſte aux affligez les ennuis qui les trauaillent, qui redouble les contentemens des ames ioyeuſes, & qui attire les courages où bon luy ſemble.* Le docte Iſidore, au troiſieſme de ſes Ethimologies, dit à ſa loüange, Que ſans elle aucune diſcipline ne peut eſtre parfaite; & Ptolomee, Que par la force de la Muſique, les Anciens ſouloient appaiſer le courroux de leurs Dieux, & les rendre propices à leurs prieres.

Dans la ſainte Eſcriture, combien de fois ſommes-nous inuitez aux Hymnes ſacrez? Le Prophete ne dit il point, *Qu'il faut chanter au Seigneur vn nouueau Cantique?* Le Sage, *Que le vin & la Muſique reſiouyſſent le cœur?* Et ſaint Iean en ſon Apocalypſe, *Qu'il voyoit des Animaux qui chantoient, & ſe réjouyſſoient deuant le Thrône de l'Agneau.* Les effets miraculeux de cette excellente profeſſion ſe deſcouurirent aſſez, quand par ſon moyen (comme Ciceron & Boëce l'ont remarqué) le Philoſophe Pythagore calma la folle paſſion d'vn ieune homme; dequoy il vint à bout par vn ſeul changement de voix. Nous liſons le meſme de Damon, au rapport de Galien. Et pareillement, que par l'artifice de la Muſique le Medecin Pronus guerit vn malade que les plus experimentez de ſon temps auoient abandonné. A cecy eſt conforme l'opinion d'Aſclepiades, qui tient qu'il importe beaucoup à l'allegement des frene-

tiques de chanter deuant eux, ou de ioüer de quelque inſtrument de Muſique; celle de Theophraſte & d'Aule-Gelle, qui eſcriuent que la Muſique appaiſe les douleurs de la goutte; celle d'Empedocles, qui affirme d'auoir arreſté par l'harmonie de ſa voix le furieux mouuement de la colere d'vn de ſes hoſtes, qu'vn autre auoit offencé; Et finalement celle de Boëce, qui rapporte qu'Iſmenias le Thebain par les doux concerts de ſa voix, guerit des malades qu'on eſtimoit incurables. Dion & Plutarque remarquent, que le Muſicien Timee auoit tant de puiſſance ſur Alexandre, qu'il l'incitoit à courir aux armes toutes les fois qu'il ſe mettoit à chanter. Le meſme Autheur a laiſſé par eſcrit, que la belle Leſbie gouuerna comme il luy plut les affections du Roy Demetrius par le moyen de ſa belle voix; Et en ſon Traitté de la Muſique il adiouſte, que pour chaſſer la peſte hors du Royaume de Candie, Tha-

les le Milesien n'eut recours qu'à la seule Harmonie. I'obmets la Fable d'Arion le Lsbbien, pour estre assez commune dans les escrits des Poëtes, qui tous d'vn accord disent qu'vn Dauphin l'ayant oüy ioüer de la Harpe, luy presta l'eschine, pour le garantir de la violence des vagues, apres que les Mariniers l'eurent ietté dans la mer.

Ie pourrois encore alleguer icy l'exemple du Musicien Crisogonus, qui selon Pline, du frappement des mains que faisoient par sa conduite ceux qui nauigeoient, & du bruit des auirons maniés auec industrie, en formoit vne maniere de concert, grandement agreable à l'oreille. Le mesme Autheur parlant de Terpandre le Lesbien, dit qu'auec la douce Harmonie de sa voix il appaisa plusieurs fois les courages des Lacedemoniens portés à la sedition. Il me seroit fort facile d'en produire icy quantité d'autres, qui ont excellé en cette profession, comme

vn Ariſtoxene Tarentin, vn Theon, vn Alypius, vn Gaudentius, & ainſi de leurs ſemblables, que i'obmets pour venir à la melodie des inſtrumens.

Il faut que les plus iudicieux m'aduoüent, qu'on ne ſçauroit aſſez loüer l'inuention des inſtrumens de Muſique; leſquels bien que trop recommendables pour leur Harmonie, le ſont encore plus pour leur antiquité. Quintilian au premier Liure de ſes Inſtitutions, affirme que les Romains, quoy qu'aſſez auſteres en leur façon de viure, s'en ſeruoient neantmoins en leurs feſtins ordinaires. A ce meſme propos nous liſons, que le ſon des inſtrumens eſtoit iadis en ſi grande eſtime parmy les Grecs, qu'en vn banquet ſolemnel vn certain Cimon fut preferé à Themiſtocles, pour auoir excellé par deſſus tous à joüer de la Lyre. Martiã adiouſte à cecy, Que pluſieurs villes de la Grece auoient acouſtumé de faire publier leurs Edits au ſon de ce meſme inſtrumẽt,

& Thucidide, Que les Lacedemoniens en souloient vser à la guerre, pour animer les soldats, ce qu'Aule-Gelle attribuë à ceux de Candie. Mais parmy les diuers exemples qu'on pourroit produire sur ce suiet, celuy des Lacedemoniens me semble fort memorable. En la iournee qu'ils eurent contre les Meceniens, la valeur de leurs ennemis commençoit desia de les mettre en deroute, lors qu'en vn instant le flusteur Tirtee ayant changé de notte, & entonné ie ne sçay quoy de guerrier, remit tellement le courage des siens, qu'ils se mirent à charger l'ennemy tout de bon, & ainsi de vaincus qu'ils estoient, ils deuindrent victorieux. L'Historien Erodote dit conformément à cecy, Qu'Haliates Roy de Lydie n'alloit iamais à la guerre, qu'il n'eust à sa suitte des ioüeurs de Cistre & de Fluste; Et que les anciennes Amazonnes combattoient au son des Cornets & des Hautbois. Theopompe rapporte le mesme des Ger-

tes, qui auoient accouſtumé de ioüer du Ciſtre, pour vn teſmoignage de leur commune reſiouïſſance, apres le bon ſuccez de leur Ambaſſade. Quoy d'auantage? N'eſt il pas vray que les Dieux meſmes ſont Muſiciens? Et qu'au commencement de ſon Illiade le Poëte Homere introduit Apollon, tenant en main vne Lyre? Virgile en dit autant d'Iopas; & Quintilian affirme que le Philoſophe Socrate, quelque auſtere qu'il fuſt en ſa maniere de viure, ne laiſſa pas toutefois d'aprēdre à ioüer ue la Lyre, en l'aage de ſoixante ans. Ce fut auſſi la premiere diſcipline que le Centaure Chiron apprit au vaillant Achille, affin que ſes mains, qui deuoient vn iour reſpandre tant de ſang Troyen, quitaſſent quelquesfois l'eſpee, pour prendre le Luth. Que s'il me falloit maintenant faire vne liſte de ces excellents ioüeurs d'inſtrumens, que les Anciens Autheurs ont ſi fort recommandez, ie ne manquerois iamais de matiere. Ie

dirois qu'Homere appelle Demodocus incomparable en cette profeſſion; Que Philamon eſt loüé dans Ouide pour les merueilles de ſa voix, & que Martianus Capella, & Valerius Flaccus mettent au rang des premiers Muſiciens de leur temps, Orphee, Amphion, & Arion; Et pareillement qu'Hiparchius, Ruffin, & Dorcee, eſtoient les meilleurs ioüeurs d'inſtrumens qu'euſſent les Grecs & les Thraces. Mais ie ne le pourrois faire, ſans eſtendre bien plus auant ce diſcours, que ie finiray par trois conſequences fort remarquables, qu'on peut tirer de cét Embleme. La premiere, Que les Anciens, quelques dépourueus qu'ils fuſſent de la connoiſſance du vray Dieu, ne laiſſoient pas toutesfois de croire qu'il y auoit certaines Diuinitez, qui ne manquoient iamais d'eſtre ſecourables à ceux qui eſperoient en elles. La ſeconde, Qu'il arriue ordinairement que ceux qui par ſupercherie veulent rauir à leurs eſgaux la gloi-

re qui leur eſt deuë, s'en trouuerent fort mal ; Comme au contraire les gens de bien, quand ils ſemblent foibles, l'emportent ſouuent ſur les plus forts, dont ils demeurent victorieux; Et le troiſieſme, Que le ſecours du Ciel vient aux hommes par des reſſorts inconnus, & dans les affaires les plus preſſantes, du bon ſuccez deſquelles ils deſeſperent entierement.

Des effets de la Philosophie.

DISCOVRS XIII.

LA Fable qu'on a escritte d'Orphee, qui n'a iamais esté fidellement expliquée, nous figure la ressemblãce de toute la Philosophie. Car la personne d'Orphee (homme merueilleux & vrayement diuin, si excellent en l'art de bien chanter, que par la douceur de son Harmonie il attiroit à soy toutes choses) est capable de nous conduire à la description de la Philosophie, par vn chemin grandement facile: Estant veritable que les trauaux d'vn si excellent homme, sont

preferables à ceux d'Hercule; tout ainsi que les effets de la Sagesse gaignent le dessus à ceux de la Force.

Orphee animoit tellement sa femme, que la mort l'ayant rauie au plus beau de son aage, a grande confiance qu'il auoit en la douceur de sa Lyre, luy fit entreprendre de s'en aller aux Enfers, esperant que par ses prieres il flechiroit à pitié les Ombres; comme en effet son esperance eut le succez qu'il se promettoit. Car les ayant appaisees & adoucies par les charmes de sa voix & de sa Lyre, il fit si bien qu'il luy fut permis de reprendre sa femme, & de la ramener: à condition neantmoins qu'elle le suiuroit, & que luy ne regarderoit iamais derriere, qu'il ne ioüit de la lumiere du iour. Il s'en falloit fort peu qu'il ne fust hors de danger, quand l'impatience de son amour, & l'inquietude où il estoit, luy firent rompre sa promesse; & ainsi sa femme tomba derechef aux Enfers. Le regret qu'en eut Orphee

fut ſi grand, qu'il ne voulut plus depuis oüir parler d'aucune femme, & ſe retira dans les ſolitudes. Ce fut là que par les charmes de ſa Lyre, & de ſa belle voix, il pût ſi bien attirer à ſoy toute ſorte d'animaux, que ſe deſpoüillans de leur naturel ſauuage, ſans ſe laiſſer plus emporter à la felonnie, ny aux aiguillons de leurs furieuſes brutalitez, ny au gourmand appetit de ſe ſaouller, & de courir apres la curee; ils l'enuironnoient comme en vn Theatre, & n'auoient de l'attention que pour oüyr la melodie de cette Lyre merueilleuſe, & qui les ſçauoit ſi bien appriuoiſer. Diſons encore que cette Muſique auoit tant de pouuoir & de force, qu'elle eſbranloit hors de leurs fondemens naturels les montagnes & les foreſts, qui ſe tranſportoient de leur place, pour ſe renger pres de luy. Il fut quelque temps à voir auec admiration l'heureux ſuccez de ces prodiges, lors qu'il aduint à la fin que les femmes de Thrace eſpriſes

& forcenées des furieux mouuemens du Dieu Bacchus, se mirent à faire vn bruit si horrible auec leurs cornets enroüez, qu'il ne fut pas possible d'oüyr la Musique d'Orphée.

Ainsi toute cette force, qui estoit comme le lien de cet ordre, venant à se rompre, la confusion s'y m'esla tout aussi tost: De sorte que les animaux retournans à leur naturel sauuage, se firent la guerre comme auparauant; outre que les rochers & les forests reprirent leur premiere place: En vn mot, Orphée mesme fut mis en pieces par ces Forcenées, qui en semerent les membres par la campagne. Cependant le Fleuue d'Helicon consacré aux Muses, s'attrista de telle sorte de cette mort, que du regret qu'il en eut, il cacha son eau dans les lieux sousterrains; puis il en fit derechef réjalir la source par vn autre endroit.

L'intention de cette Fable me semble estre telle: La Musique d'Orphée eut ces

deux proprietez, d'apaiser les Enfers, & d'atirer à soy les bestes sauuages & les forests. L'vn se peut rapporter fort à propos à la Philosophie Naturelle ; l'autre à la Morale & à la Ciuile. Car pour en parler veritablement, le plus excellent chef-d'œuure de la Philosophie Naturelle, consiste à sçauoir rendre à vn corps sa premiere forme, apres l'auoir comme renouuellé, en le purgeant de toute matiere corruptible, & terrestre ; & pareillement (ce qui semble estre le moindre degré des operations naturelles) à conseruer ce mesme corps en estat, & en retarder la dissolution, & la putrefaction.

Or presupposant qu'il y ait moyen de le faire, il est impossible d'en voir l'effet autrement, qu'en y procedant par la voye des temperamens que la Nature requiert, comme par la parfaite Harmonie d'vne Lyre, & par vn concert acomply.

Que si la chose semble trop difficile de

ſoy, la principale raiſon pour laquelle on n'en vient pas à bout la pluſpart du tẽps, ne procede, comme il eſt vray-ſemblable, que d'vn ſoin trop curieux & hors de ſaiſon, qui ſe joint à vn excez d'impatience. Doncques la Philoſophie s'attriſtant auec beaucoup de raiſon, de ne pouuoir ſuffire à vn tel effet, ſe tourne du coſté des choſes humaines, & par le moyen des perſuaſions & de la force de l'eloquence, diſtillant dans les courages des hommes l'amour de la Vertu, de la Paix, & de l'Equité, elle fait que les peuples s'vniſſent tous en vn corps, qu'ils reçoiuent tres volontiers le joug des loix, & que ſe ſoumettans à l'Empire ils oublient entierement leurs affections indomptées, en eſcoutant les preceptes de la Diſcipline, auſquels ils rendent obeïſſance. De cette vnion de volontez il s'enſuit en fin, qu'ils ſe bâtiſſent des villes, & que les cãpagnes ſont labourées, & les jardins cultiuez, & embellis d'arbres fruitiers qu'on y plante.

Suiuant

Suiuant cecy, la Fable n'a pas feint ſans ſuiet que les rochers & les bois eſtoient tranſportez enſemble hors de leur lieu naturel, par l'harmonieuſe Lyre d'Orphee. Or c'eſt auec vn fort bon ordre, accompagné d'vne excellente inuention, que le ſoin des choſes ciuiles ſuit apres le vain effort qu'on à fait de renouueller le corps humain, & de le maintenir touſiours en vne parfaite ſanté ; Et voila pourquoy l'ineuitable neceſſité de la mort, qui ne ſe fait que trop connoiſtre par ſes effets, inſpire dans les courages des hommes vn ardent deſir de ſe mettre en honneur par leurs merites, & par le moyen d'vne loüable reputation. Dauantage la Fable n'adjouſte pas ſans raiſon, qu'Orphee ayant perdu ſon Eſpouſe, quitta les femmes & le Mariage, pource que les plaiſirs des Nopces, & l'amour des enfans deſtournent les hommes des choſes grandes, & des plus ſublimes merites enuers la Patrie, lors qu'il ſe conten-

tent de chercher l'immortalité en leurs descendans, pluftoft que de l'acquerir eux mesmes par leurs beaux faits. Adjoûtons à cecy, qu'encore que les œuures de la Sagesse paroissent le plus entre les choses humaines, elles ne laissent pas toutefois d'estre encloses dans leurs limites: Car il aduient souuent qu'apres que les Royaumes & les Estats ont esté bien fleurissans durant quelque temps, ils se trouuent enfin exposez aux troubles, aux seditiõs, & aux guerres cõme à des orages impetueux. C'est alors que dãs ces desordres les Loix deuiennent muëtes d'abord, & que les hõmes retournent au premier train de leurs peruerses inclinations Alors, dis je, l'on ne voit que dégasts & que ruynes, soit parmy les champs, soit dans les villes. Que s'il aduient que telles fureurs soient de trop longue duree, il est certain que la Philosophie mesme, & les bonnes lettres sont aussi-tost desmembrees; De maniere que s'il en reste quel-

que eſchantillon en fort peu d'endroits ; c'eſt comme vne table qui ſe treuue apres le naufrage. En cette déplorable ſaiſon, la Barbarie eſt ſi auant introduite dans le monde, que les eaux d'Helicon cachent ſous la terre leurs viues ſources, iuſques à ce qu'apres la reuolution ordinaire des choſes, elles rejalliſſent derechef, & s'eſtendent parmy d'autres peuples.

De la Nature, & de ses diuers effets.

DISCOVRS XIV.

LES Anciens voulant repreſenter la Nature, l'ont fort exactement deſcritte ſous la perſonne de Pan ; bien que toutesfois ils ne parlent point de la Genealogie de ce Dieu. Les vns luy donnent pour frere Mercure, & les autres luy attribuent vne extraction bien differente. Car ils diſent que Penelope s'eſtant abandonnée à la paſſion de tous les Amans qui la recherchoient, engendra Pan leur commun

Enfant, pour eſtre né de ce meſlange d'accouplemens. Cette meſme opinion a ſans doute donné ſujet à quelques-vns des plus modernes, d'aproprier au nom de Penelope l'ancienne Fable de Pan, choſe qui n'eſt que trop commune à plu-ſieurs, dont la couſtume eſt de rapporter les vieilles Narrations aux perſonnes, & aux noms de plus fraiche memoire, ſans s'aduiſer de la grande obſcurité qui s'en enſuit. Cela ſe peut remarquer pour deux raiſons. L'vne, Que Pan, Dieu fort an-cien, eſtoit long-temps auant qu'Vliſſe; Et l'autre, Que ſi quelque particuliere Vertu rendoit Penelope recommanda-ble, c'eſtoit ſans doute ſa Chaſteté. Il ne faut non plus oublier icy la troiſieſme ge-neration qui s'attribuë au Dieu Pan, à ſçauoir qu'il naſquit de Iupiter, & d'I-brie, qui ſignifie iniure, ou affront. Mais de quelque façon qu'il ait eſté engendré, on luy donne pour Sœurs les trois Par-ques.

Les Anciens le peignoient auec des cor-
nes aiguës, qui s'esleuoient vers le Ciel,
tout velu par le corps, & portant la bar-
be longue. Il estoit my-homme & my-
beste, depuis le haut iusques en bas, &
auoit des pieds de Cheure. Pour marque
de sa puissance, il portoit en sa main droi-
te vne Fluste à sept tuyaux; En la gau-
che vne Houlette recourbée par le haut-
bout, & se couuroit de la peau d'vn Leo-
pard. Entre les plus honnorables char-
ges qu'on luy donnoit, il pouuoit se van-
ter d'estre le Dieu des Chasseurs, des Ber-
gers, & de tous les Villageois en gene-
ral. Luy-mesme presidoit encore aux
montaignes; & apres Mercure, il estoit le
second Messager des Dieux. Les Nym-
phes le reconnoissanr pour leur Chef, ne
cessoient de sauteller, & de danser à l'en-
tour de luy. Auecque cela les Satyres le
courtisoient d'ordinaire, principalement
les plus vieux d'entr'eux, appellez Sile-
nes. I'obmets le pouuoir qu'il auoit, de

trauailler les esprits de certaines frayeurs superstitieuses & vaines, que pour ce mesme suiet on nommoit *terreurs Paniques.* Les effets de son courage, & de sa vaillance ne furent pas en grand nombre. Il défia Cupidon à la lutte, qui le vainquit, & prit dans ses rets le Geant Typhon. L'on raconte encore de luy, que sa bonne fortune voulut, qu'allant à la chasse il descouurit la Deesse Ceres ; laquelle surprise de regret & de facherie, à cause du rauissement de Proserpine, auoit grandement mis en peine tous les Dieux, qui pour la chercher s'estoient separés l'vn d'auec l'autre. Ayant eu l'asseurance de se dire aussi grand Musicien qu'Apollon, il fut declaré Victorieux par Mydas, à qui des oreilles d'asne furent données secrettement, pour punition d'auoir fait vn iugement si iniuste & si temeraire. L'on ne raconte pas beaucoup de choses des Amours de Pan ; dequoy ie m'estonne d'autant plus, qu'entre les Dieux à peine

s'en trouuoit il vn ſeul qui ne fuſt de complexion amoureuſe. Tout ce qu'on en dit, c'eſt qu'il ayma la Nymphe Echo, & meſme qu'il la tint pour ſa femme, enſemble vne autre Nymphe appellee Syringue; & que Cupidon l'embarqua dans cét Amour, pour ſe venger de la hardieſſe qu'il auoit euë de le défier à la lutte. C'eſt merueille qu'il n'eut aucuns enfans, puiſque l'ordinaire des Dieux eſt d'eſtre feconds. Il eſt vray qu'on luy donnoit comme pour fille vne certaine *Iambe*, qui ſouloit entretenir ſes hoſtes auecque des contes faits à plaiſir, pour les inciter à rire; Et meſme quelques-vns tenoient, qu'il auoit eu cette fille de ſa femme Echo. Dans toutes les anciennes Fables ie n'en trouue point de plus excellente que celle-cy, ny qui ſoit pleine de plus de ſecrets & de myſteres de la Nature. Par le nom de *Pan* nous eſt repreſentée l'vniuerſelle Generalité des choſes; ou ſi vous voulez, cette meſme Nature dont nous venons

de parler. Less Philoſophes n'ont iamais eu que deux opinions touchant ſon origine; comme en effet ils n'en ſçauroient auoir dauantage. Car il faut de neceſſité qu'elle procede, ou de Mercure, qui eſt le Verbe *Diuin*, ou des confuſes ſemences des choſes. Pour le regard du premier, outre que les ſaincts Eſcrits n'y mettent aucune doute, les Philoſophes ne le nient non plus, ceux-là principalement dont les argumens ont approché de plus prez de la Diuinité. C'eſt vne maxime infaillible, Que tous ceux qui ont mis vn principe aux choſes, l'ont rapporté à Dieu, ou du moins que luy donnant vne Matiere, ils l'ont eſtimée diuerſe en puiſſance. De maniere que tout ce different aboutit à cette diſtribution, Que le monde a pris ſon origine de Mercure, ou bien de tous les Amoureux ou Riuaux.

Il chantoit curieux, comme en vn profond vuide,
Se pouuoient aſſembler les ſemences des corps,

Des ames, de la terre, & de la mer liquide,
Puis, comme desliant leurs inconnus ressorts,
Ils venoient à s'vnir, pour animer l'essence
De ce grand Uniuers, & luy donner naissance.

La troisiesme generation de Pan, est telle, qu'il semble, comme l'on dit, que les Grecs ayent eu le vent des mysteres des Iuifs par le moyen des Egyptiens, ou que la connoissance leur en soit venuë par quelque autre voye. C'est icy qu'en ce qui touche l'estat du monde, ie le considere, non en sa pure naissance, mais tel qu'il fut apres la cheute d'Adam, à sçauoir, suiet à corruption & à peché; suiuant quoy l'estat dont ie parle, se peut appeller en certaine façon, la creature de Dieu, & du peché mesme. Les trois differentes generations de Pan peuuent encore sembler veritables, si l'on en fait vne distinction qui soit conforme aux temps & aux choses. Car Pan, tel que nous le contemplons mainte-

nant, & à qui nous deferons plus d'honneur qu'il n'eſt requis, prend ſon origine du *Verbe Diuin*, moyennant la matiere confuſe, la *Preuarication* & la corruption s'y faiſant vne entrée au dedans. Or c'eſt auec beaucoup de raiſon qu'on luy donne pour ſœurs les Deſtinées & la Nature des choſes, puis qu'en effet c'eſt la liaiſon des cauſes naturelles, qui attire auecque ſoy la Naiſſance, la Durée, la Decadence, les Eminences, les Defauts, & l'heureuſe iſſuë des choſes, ou finalement tout ce qu'on tient leur arriuer par la volonté du Deſtin. L'on attribuë de plus des cornes à l'Vniuers, & ces cornes, cõme toutes les autres, ſont d'ordinaire plus larges par le bas, & plus aiguës par le bout. Cela nous apprend, qu'en quelque choſe que ce ſoit, il n'eſt point de Nature qui n'aboutiſſe en pointe & en Pyramide. Par exemple, les Indiuidus, comme infinis, ſe raſſemblent auec les Eſpeces, qui ſont encore pluſieurs en nombre; les Eſpeces

montent par apres iusques aux Genres, qui s'esleuant au dessus se resserrent plus generalement, si bien qu'il semble à la fin, que la Nature se reduise toute en vn corps. Or ie ne pense pas qu'on s'estonne, si les cornes de Pan s'auoisinent des plus hautes nuës, si l'on considere que le sommet de la Nature, ou plûtost les Idées vniuerselles, paruiennent en certaine façon aux choses diuines, & qu'il n'est pas difficile de passer bientost de la Metaphysique à la Theologie naturelle.

Disons encore que c'est auecque beaucoup de gentillesse & de verité, qu'on dépeint le corps de la Nature tout velu, à cause des rayons des choses qui en sont comme les poils. Car toutes les choses du monde ont leurs rayons, les vnes plus, & les autres moins. Cela se descouure assez clairement en la puissance visuelle, & en châque Vertu qui opere vn peu de loing; de qui l'on peut dire veritablement, quelle darde ses rais par dehors. Mais entre les

poils du Dieu Pan, ceux de la barbe pa-
roissent fort longs, pour monstrer que les
rayõs des Corps celestes penetrẽt mieux,
& qu'ils operent de beaucoup plus loing
que ceux de tout autre corps. De là vient
que le Soleil nous semble barbu, quand il
essāce icy bas quelques-vns de ses rayons,
en perçant le nuage qui s'oppose à sa clar-
té. La Nature nous est aussi representée par
deux formes, pour la differẽce qu'il y a des
corps superieurs aux inferieurs. Les supe-
rieurs sont à bon droit denotés sous vne fi-
gure humaine, tant à cause de leur beauté
& de l'égalité de leurs mouuemens, que
pour la constãce & l'empire qu'ils ont sur
la terre, & sur les choses terrestres. Quant
aux inferieurs, il leur doit suffire d'estre
peints en bestes irraisonnables, & brutes,
puis qu'ils n'ont rien de reglé, outre que
ce sont les corps celestes qui les gouuer-
nent. Or cette mesme description du
corps appartient à la participation des
Especes, veu qu'on ne peut dire d'aucune

Nature qu'elle soit simple ; mais bien qu'elle tient de tous les deux. Ainsi nous voyons que l'homme a ie ne sçay quoy de commun auec la Plante, & la Plante vn partie du corps inanimé ; ce qui monstre assez, qu'il n'est rien dans le monde qui n'ait deux formes, & qui ne soit composé de l'espece superieure, & de l'inferieure. Quant à l'Allegorie des pieds de Chevre, ie treuue qu'elle est fort subtile, à cause du mouuement des corps celestes aux parties superieure de l'air & du Ciel. Car comme la Chevre est vn animal dispos à monter, & qui grimpe d'ordinaire sur les rochers, y sautelant à petits bonds ; Les choses destinees au globe inferieur en font de mesme, auec vne merueilleuse vistesse ; comme il est aisé de remarquer aux nuees, & dans les autres Metheores.

Les Enseignes d'Harmonie & de Souueraineté, que le Dieu Pan porte en ses mains, ne sont pas sans vn mystere parti-

culier. Par sa Fluste à sept tuyaux, il faut entendre le concert de l'Harmonie des choses; ou plustost leur commune concorde, composee d'vn meslange des contraires accords, & causee par le mouuement des sept Estoiles errantes. Sa Houlette est grandement bien appropriée aux voyes de la Nature, qui sont en partie tortuës & droittes. Mais sur tout ce qu'il y a de courbé dans les parties d'enhaut, monstre que les œuures de la Prouidence diuine se font dans le monde par diuers tournoyemens; & qu'à telle fois, lors que nous attendons le succez de quelque affaire, nous en voyons reüssir vne autre à laquelle nous ne pensons nullement; comme il aduint en la vente de Ioseph en Egypte, & ainsi des autres. Nous esprouuons ordinairement dans les Estats Politiques, Que ceux qui les veulent gouuerner auec la Prudence requise, ont recours à diuers pretextes, & à certaines voyes obliques, par le moyen desquelles ils ne

laissent pas de faire pour le peuple tout ce qu'ils iugent luy pouuoir estre proffitable: ce qui nous apprend, Qu'il n'est point de Sceptre ny de baston, pour vn Symbole d'Empire, qui veritablement ne se courbe, & ne se plie par le haut bout.

L'on a feint que le manteau de Pan estoit d'vne peau de Leopard, semee de petites taches; pour monstrer, que le Ciel est embelly d'Estoiles, la Mer de diuerses Isles, & la Terre de Fleurs. D'ailleurs, les choses particulieres ont accoustumé d'estre diuerses autour de la surface, qui leur sert comme de toit. L'office de Pan ne se pouuoit proposer ny expliquer plus au vif, qu'en le faisant Dieu des Chasseurs. La raison que i'en donne, est; Que toute action naturelle, soit de mouuement, soit de progrez, ne sçauroit mieux estre composee qu'à vne chasse. Les Arts & les Sciences chassent apres leurs propres œuures, & les desseins des hommes ont pareillement leurs pretentions & leur fin.

Et vn mot, l'on peut dire à bon droit que les actions naturelles vont toutes à la chasse, lors que par des moyens artificieux & subtils, elles cherchent ce qui peut contenter leur goust, ensemble les plaisirs & les delices du corps.

Le Lion suit le Loup ; & le Loup suit la Chevre.

L'on tient que Pan est le Dieu de tous les Laboureurs en general, pource qu'ils sont les hommes du monde, qui en leur façon de viure s'accommodent le mieux à la Nature; qui tout au contraire est corrompuë dans les Villes, & à la Cour des grands Rois, par vn excés de déguisemens & d'affetteries. Ce vers du Poëte le demonstre, lors que parlant de la Fille encore ieune, & à marier, il dit,

Qu'elle a de soy la plus petite part.

Or l'on attribuë plus particulierement au Dieu Pan vn Empire dans les montagnes, pource que la nature des choses se descouure mieux des lieux haut esleuez,

que des basses vallees ; si bien que tels lieux sont ordinairement les plus propres à la Contemplation. De dire maintenant, que Pan est apres Mercure vn second Messager des Dieux; c'est vne Allegorie toute Diuine; estant veritable qu'apres le *Verbe Diuin*, la forme de cét Vniuers entonne les loüanges & les grandeurs de la Sapience eternelle. Ce Cantique du Royal Prophete le tesmoigne assez.

Les Cieux vont publiant la gloire du grand
Dieu;
Et le Firmament dit; Ie suis sa Creature,
Et l'œuure de ses mains.

Les Nymphes font passer le temps au Dieu Pan; c'est à dire les Ames des viuans; qui sont les delices du monde; & Pan mesme en est le coducteur. Nous voyons aussi que les choses suiuent leur inclination naturelle comme leur chef, autour duquel elles dansent l'vne apres l'autre, auec vne infinie diuersité, conforme à

leur propre coustume, sans mettre iamais aucune fin à leur mouuemenr. Quelque part où se puisse transporter cette Nature, signifiee par le Dieu Pan, elle est tousiours accompagnee des Satyres & des Silenes, c'est à dire de la Ieunesse. Car il n'y a rien dans le mõde qui ne se laisse flestrir à la fin, apres auoir poussé dehors les rejettós de sa premiere vigueur. De maniere que si quelqu'vn regarde de bien pres, comme vn second Democrite, les affections de l'vn & de l'autre aage, il les trouuera possible aussi ridicules, que celles de Syllenes & de Satyres.

Quant à la doctrine qui nous est proposee touchant les terreurs Paniques, elle me semble inuentee auec beaucoup de Prudéce. Il n'y a celuy qui ne sçache, que tous les hommes en general tiennent de la Nature vne certaine crainte, & vne aprehension de la vie, ou de l'essence, qu'on appelle conseruation, capable de bannir & d'effacer tous les maux qui leur

peuuent furuenir. Il eſt vray neantmoins que cette meſme Nature ne ſçait tenir aucune mediocrité, veu que ce luy eſt vne choſe ordinaire de meſler enſemble les aprehenſions profitables, & les terreurs inutiles & vaines. C'eſt pourquoy ſi des yeux de l'ame on pouuoit penetrer bien auant dans la nature des choſes, on les trouueroit toutes pleines de telles erreurs, principalement les affaires humaines, leſquelles durant l'affliction & l'aduerſité, ne manquent iamais d'eſtre fort trauaillées d'vne certaine ſuperſtition, qui ne peut mieux eſtre comparée qu'à vne terreur Panique.

Par l'audace de Pan, qui fut ſi hardy que de défier Cupidon au combat, les Poëtes nous ont voulu repreſéter, Que la Matiere a ie ne ſçay quelle inclination, & vn certain appetit à ruiner le monde, & à le reduire à ſon ancien Chaos; mais que l'extreme concorde, ou la parfaite vnion des choſes, denotée par l'amour, ou par le

Dieu Cupidon, tient cette violence en arrest, & la contraint de ne point sortir des bornes, ny hors de l'ordre requis; tellement que c'est vn grand bien pour les hõmes, & pour les choses du monde, qu'en ce combat le Dieu Pan demeure vaincu. A cecy se rapporte encore ce qui aduint à Typhon, lors qu'il se trouua pris dans des filets. Car quelques grandes & extraordinaires que puissent estre les choses, veu que Typhon signifie tumeur; soit que la terre, les mers, & les nuages viennent à s'enfler, rien n'empeche que la Nature n'enueloppe en des rets indissolubles les superfluités des corps, & qu'elle ne les lie ensemble, comme si elle en faisoit vne chaine de diamans, affin qu'ils ne sortent point hors de leurs bornes.

Pour le regard de ce qu'on attribuë à ce Dieu, qu'allant à la chasse le bon-heur voulut pour luy seul, qu'il trouuât la Deesse Cerés; & que tous les autres Dieux ne la peurent iamais rencontrer, quelque

peine qu'ils y priſſent; cela contient vn aduis, qui n'eſt pas moins veritable qu'il eſt iudicieux, & plein de Prudence. Cét aduis nous apprend, Que ce n'eſt pas des Philoſophes, comme des plus grands Dieux, dont il faut attendre l'inuention des choſes vtiles, & bien-ſeantes à la vie, quand meſme ils employeroient à cét effet toutes les forces de leur eſprit; mais ſeulement du Dieu Pan, c'eſt à dire, de la ſubtile experience, & de la reconnoiſſance vniuerſelle de l'eſtat du monde; inuention qui n'aduient la plus-part du temps que par accident, & comme en chaſſant. Par le défi de Pan & d'Apollon en l'Art de Muſique, & par ce qui en aduint, nous eſt enſeignée cette ſalutaire doctrine, Qu'il eſt impoſſible que celuy qui a trop bonne opinion de ſoy-meſme, & qui s'emporte hors des limites, puiſſe reſſerrer des liens de ſobrieté la raiſon & le iugement humain. Car il faut remarquer icy, qu'il y a deux ſortes d'Harmonie, ou

de Musique ; l'vne de la Prouidence diuine, & l'autre de l'humaine Raison. Le gouuernement des choses du monde, & les plus secrets iugemés de Dieu, sonnent à l'entendement humain, ou, pour mieux dire, aux oreilles des mortels, ie nesçay quoy de rude & de discordant : Or bien que cette ignorance soit à bon droit demonstrée par des oreilles d'Asne, il est vray neantmoins qu'on les porte pour l'ordinaire en cachette, & non pas en public ; d'où vient que le grossier populaire ne peut ny voir ny remarquer la deformité de tels iugemens. Bref, il ne faut pas s'estonner si l'on a dit que le Dieu Pan n'aimoit que la Deésse Echo, pour monstrer que le monde ioüit de soy mesme, & en soy de toutes les autres choses. Et comme celuy qui aime ne desire que de ioüir, le desir tout au contraire n'a point de bien où l'abondance se troue. Voylà pourquoy le monde, comme content de soy-mesme, est sans amour,

& ſans deſirs de ioüir, ſi ce n'eſt poſſible qu'il aime le Diſcours, repreſenté par les Nimphes & par l'Echo, ou, s'il eſt plus exact, par Syringue. Or entre les plus excellentes parties de la parolle, on choiſit la ſeule Echo, pour la marier auec le monde. Auſſi eſt-elle la vray Philoſophie, qui repete fidellement les parolles de l'Vniuers, qui eſcrit ce que ſa bouche luy dit; & qui n'eſtant qu'vne reſſemblance & vne reflexion de luy-meſme, n'y adjoute rien du ſien, & ne fait ſeulement que reïterer les mots apres luy. Il appartient à la perfection & au merite du monde de ne faire aucuns Enfans, eſtant bien veritable que le monde engendre quant à ſes parties; mais quant à ſon tout, comment peut-il engendrer, ſi hors de luy-meſme il ne ſe trouue aucun corps? Touchant ſa fille putatiue, appellée *Iambe*, c'eſt vne certaine addition à la Fable, ſagement inuétée pour repreſenter les ſciences, qui agiſſent autour de la Nature des choſes,

& s'eſtendent par tout en quelque temps que ce ſoit ; mais qui en effet ſont inutiles, & comme autant d'enfans expoſés ; tantoſt plaiſantes, à cauſe de leur cajolerie, & quelquefois auſſi facheuſes & importunes.

TOVT ce que ie viens de dire eſt vn pur raiſonnement du grand Chancelier Bacon, ſur le ſuiet de cét Embleme, dont l'explication eſt preſque toute compriſe dans les vers ſuiuans imitez d'Alciat.

Ce PAN, *velu par tout le corps,*
Dont tu vois icy la peinture,
Nous repreſente les efforts,
Que fait en l'homme la Nature.

Par le haut il s'eſleue aux Cieux,
Par le bas il tient de la beſte ;
Le moindre obiet charme ſes yeux,
La moindre Paßion l'arreſte.

Mais cette partie Animale,
Ou ſe perd, ou s'enfuit de luy;
Si contre ſon humeur Brutale
Il prend la Raiſon pour appuy.

Contre la Gourmandiſe.

DISCOVRS XV.

A Voir cét homme qui n'eſt que ventre, on iuge auſſitoſt qu'il repreſente la Gourmandiſe. Il a le col d'vne gruë, tel que le ſouhaittoit auoir autrefois le diſſolu Philoxene, afin de gouſter mieux les viãdes, & de les ſauourer plus long temps. Auec cela il tient d'vne main vn Loir, & de l'autre vn Butor, pource qu'à l'imitation de ces oiſeaux inſatiables, il ne ſe peut iamais ſaouler; & tant plus il mange, tant plus il s'imagine d'en auoir beſoin.

Ce vice, à vray dire, eſt vne brutalité bien monſtrueuſe, & bien grande, puis qu'au rapport de Seneque, l'homme a le ventre ſi vaſte, que la mer & la terre luy peuuent à peine ſuffire, au lieu qu'vn pré ſuffit à vn Bœuf, & vne foreſt à quantité d'Elephans. Auſſi faut-il aduoüer, que les deſreglemens & les excez inſupportables à la Nature, ont touſiours rendu odieux ceux qui les ont faits, & particulierement les Princes. Suetone le dit ainſi en la vie de Vitellius, où il luy reproche, Qu'il deuoroit la chair des Sacrifices, ſans ſe donner preſque le loiſir d'attẽdre qu'on l'euſt tiree hors du feu; Qu'au reſte il meſloit enſemble la ceruelle des Faiſans & des Paons, les entrailles des Murenes; & les langues des Fenicopteres. Ce que Tacite remarque encore; & il a adiouſté, que dans les huict mois de ſon Empire, il conſomma vingt deux millions cinq cens mille eſcus, en ſes diſſolutiõs, & en ſes desbauches. Cela m'oblige à croire, que les plus grandes calamitez qui s'attacherent autresfois à la

fortune des Romains, ne procederét que de leur luxe, & particulierement de leur Gourmandise, qui en faisoit la principale partie. Et sans mentir, comme les maux qui naissent de cette Hydre sont infinis, aussi est-il impossible de les descrire tous. Le grand S. Ierosme en rapporte deux bien remarquables, quand il dit, Qu'elle est vn obstacle aux fonctions de l'esprit, & au corps vn brasier de Concupiscence. A quoy se rapporte encore le sentiment de S. Chrysostome, qui l'appelle la cause efficiente de toutes les maladies qui mettent l'homme au tombeau. Eusebe raconte à ce propos, Que Domitius Afer mourut à la table, & que les viandes qu'il auoit englouties l'estoufferent en la compagnie de ses amis; ce qui verifie assés ce dire de Galien; *Que ceux qui ont trop de soing de leur ventre, ne peuuent ny estre sains, ny viure long temps.* Ils se procurent la mort eux mesmes, par le desespoir, qui est le pire de tous les maux, & leur refuge ordinaire,

quand il ne leur reste plus dequoy fournir à leur despense superfluë: tesmoin Gabinius, cét homme voluptueux, qui s'estrangla miserablement, ayant vn iour veu ses comptes, & trouué qu'apres auoir despensé la meilleure partie de ses biens en festins & en autres desbauches, il ne luy restoit plus que cent sesterces. I'en pourrois nommer quantité d'autres, qui ont passé leur vie comme luy, & qui l'ont finie aussi de mesme. Mais il me suffit de dire que les plus celebres Autheurs de leur temps les ont tous eu en execration, & que leur memoire est & sera tousiours infame dans les Escrits qu'ils en ont laissez. Possidonius en ses Epigrames, & Theodore d'Hieropolis pestent tous deux contre l'Athlete Theaginee, & contre Milon Crotoniate, l'vn desquels mangeoit vn Bœuf, & l'autre vn Taureau. Solithee le tragique reproche à Lythiersa, fils de Mydas, qu'il estoit suiet à sa bouche plus qu'homme du monde. Theopompe at-

tribuë

tribuë ce mesme vice à Thiar, Roy des Paphlegoniens. Hellamie fait vne inuectiue sur le mesme suiet contre Erisicthon, fils de Myrmedon, surnommé Atho; c'est à dire *insatiable*. Eubole en son Anthiope, reproche le mesme aux Thessaliens; & Palemon escriuant à Timee, dit que les Atheniens furent si peu ialoux de l'hõneur de leur Nation, & si effrontés, qu'ils dedierent vn Temple à la Gourmandise. I'obmets là dessus les pensees des Comiques, entre lesquels vn certain Platon rapporté par Athenee, eut fort bonne grace de reprocher à la Philoxène le Leucadien, Que ses plus serieuses occupatiõs estoient dans vne cuisine, où il faisoit son Dieu de son ventre; Et Hermippe l'eut encore meilleure, lors que parlant de Notippe le Tragique; homme gourmand, s'il en fut iamais: Certainement, s'escria-t'il, si tous les autres soldats sçauoient ioüer des cousteaux aussi bien que celui cy, il ne faudroit que les enuoyer à la guerre, car ie

m'asseure qu'en vniour ils engloutiroient tout le Peloponese.

Mais qu'est-il besoin de tant d'exemples, puis qu'on sçait bien que toutes les Histoires generalement blasment le luxe des tables ? N'a t'il point tousiours esté banny des Republiques bien policees ? Les Atheniens ne defendirent ils pas à leurs Enfans de n'entrer iamais dans la maison de Gnosippe, pource qu'il estoit insatiable à vn point, que la Gourmandise le faisoit haïr de tout les monde? Les Lacedemoniens n'apprirent-il pas de Lycurgue leur Legislateur, l'Art de regler leur despense? Et n'est-il pas vray encore, que les anciens Romain firent vne Loy, par laquelle ils ordonnerent à tous les Bourgeois de manger en public, pour leur oster par ce moyen la trop grande liberté qu'ils souloient prendre de se remplir de vin & de viande? Ne lisons nous point qu'Epaminondas, ce grand Capitaine Thebain, haïssoit si fort les yuron-

gnes & les gourmands, qu'il chassa de son armee auec ignominie vn certain soldat, qu'il sçauoit estre suiet à ces deux vices infames, & qui à force de les pratiquer estoit deuenu si gros & si gras, que trois targes pouuoient à peine suffire à luy couurir le ventre.

Tels hommes materiels & terrestres, qui semblent ne faire gloire que de leur monstrueux em-bon-point, & qui souhaitteroient volontiers que leur ame fust comme leur corps, vne pesante masse de chair, ne nous loüeront-ils point encore les banquets de Cothys Roy de Thrace ceux de Cleopatre Reyne d'Egypte, deduicts au long par Socrate le Rhodien; ceux d'Ariane, dont il est fait mention dans Plutarque; ceux d'Antiochus Roy de Syrie, ceux de Demetrius Phaleree, qui despensoit tous les ans six cents talents; ceux d'Alexandre le Grand, qui dissipoit en delicatesses de table tout ce qu'il gaignoit de butin dans les païs de conques-

ſte; ceux de Lucullus par qui fut premie-
rement introduict le Luxe dans Rome; &
encore plus ceux de Neron, & de Com-
mode; qui pour contenter leurs ventres
touſiours affamez, dépeuplerent l'air d'oi-
ſeaux, la mer de poiſſons, & la terre de ce
qu'elle a de plus delicieux? Ne voudront-
ils point eſleuer au Ciel toute cette en-
geance d'hommes goulus, qui rampent
comme eux contre la terre? Tel fut au-
tresfois le Romain Apicius, ce deuora-
teur public des finances du Capitole,
qu'on tiét auoir compoſé vn liure de l'Art
de faire des ſaupiquets, des ſauſſes, & des
ragouſts; outre qu'il prit bien la peine
luy meſme de nauiguer iuſques en Ly-
bie, ſur vn ſimple rapport qu'on luy fit,
qu'il y auoit en ce païs-là certaines figues
delicieuſes, & d'vne groſſeur demeſurée.
Tel fut le prodigue Criſpin, qui achetta
vn mulot ſix mille ſeſterces; Tel Caligula
qui parmy les putains & les maquereaus,
engloutit preſque tout le Threſor que

Tybere luy auoit laiſſé; Et tel encore Neron, qui ne ceſſoit d'yurógner depuis midy iuſqu'à la minuict. Ie ne parle point d'Heliogabale, qui ne faiſoit point de feſtin à moins de cẽt ſeſterces, ny du ieune Maximin, qui en vn ſeul repas beut vn demi-muid de vin, & mangea quarante liures de chair; ny de l'Empereur Getha, qui ſe fit ſeruir par ordre Alphabetique de toute ſorte de mets exquis; & qui fut trois iours entiers à ſe ſaouler; ny de Claudius Albinus, qui en vn ſeul ſoupé mangea cent poiſſons, dix melons, cinq cens figues, trois cens huiſtres, & vingt liures de raiſins; ny pareillement d'Aſtidamante Mileſien, qui deuora luy ſeul toute la viande qu'on auoit ſeruie au Roy Ariobarzanes en vn feſtin ſolemnel.

Voila les braues gens que loüeront ces Sardanapales, pour tant d'explois remarquables qu'ils aurõt faits à la table; Comme au contraire, ils blaſmeront publiquement les diettes de Pythagore, les ban-

quets Attiques, les difners des peuples d'Arcadie, les foupers des Lacedemoniens, & l'abftinence des Thraces. Ils tiendront pour ridicules les Preftres Egyptiens, qui eftoient trois iours entiers fans manger; les Mages de Perfe, qui ne viuoient que d'herbages, & les Gymnofophiftes des Indes, qui n'auoient que des pommes en leurs repas ordinaires. Ils ne voudront point ouyr parler, ny d'Anacharfis, ny de Zenon, ny de Telemachus, ny de Protogenes, qui faifoient leur plus delicieufe nourriture de féves, de glands, de raues, de poires fauuages, & de lupins: cette aufterité leur fera mal au cœur: Elle paffera chés eux pour oftentation, & ne leur feruira que d'vn fuiet de rifée. Mais qu'ils fe mocquent tant qu'ils voudront de la fobrieté de ces grands hommes: pour tout cela leur memoire ne laiffera pas d'eftre à iamais en veneration. Cette glorieufe habitude, par laquelle ils ont trouué l'art de dompter la faim auec peu

de chose, les a mis en possession de toutes les vertus; au lieu que la Gourmandise a rendu esclaues de tous les Vices ceux qui n'ont vescu que pour elle, qui les a fait mourir miserablement. Que si l'on recherche bien quelle a esté leur vie, & quelle est ordinairement celle de leurs semblables, on trouuera que c'est vn Monstre espouuentable, qui tient beaucoup plus de la beste que de l'homme, & d'auec qui sont inseparables generalement tous les defaut les plus imparfaits de l'ame & du corps.

Contre l'Oisiueté.

DISCOVRS XVI.

CE mysterieux Embleme est tiré d'vn Symbole de Pythagore, qui defend de s'asseoir sur le Boisseau ; comme s'il vouloit monstrer par là, Que l'homme ne doit iamais estre Oisif, ny s'attendre aux biensfaits d'autruy; mais plustost se faire du bien à soy-mesme par son trauail, & par sa propre industrie. Car c'est asseurement ce que signifie le Boisseau, ancienne mesure d'Athenes, contenant autant de bled qu'il en falloit en vn iour, pour la nourriture d'vne per-

ſonne. De maniere que quand Pythagore dit, Qu'il ne faut point s'y aſſeoir deſſus, c'eſt tout de meſme que s'il diſoit, Que ce n'eſt pas aſſez d'auoir auiourd'huy gaigné ſa vie; mais qu'il faut penſer encore à la gaigner pour demain, & fuïr de tout ſon poſſible l'Oiſiueté; comme la pire de toutes les choſes du monde.

Elle eſt en effet le plus grand mal de la vie: & cette propoſition n'eſt pas ſi obſcure, qu'elle ne paroiſſe claire à quiconque la voudra conſiderer. Ie veux qu'il ſoit veritable, qu'entre tant de maux qu'on abhorre naturellement, il n'y en a point de plus odieux aux hommes que ceux qui ſont attachez à la Pauureté, comme encore les maladies du corps, & les vices de l'ame; ſi eſt-ce que pour contagieuſes que ſoient ces imperfections, il n'eſt pas incompatible qu'on n'en retire quelquesfois de l'vtilité, & meſme qu'il n'y puiſſe auoir en elles ie ne ſçay quoy de loüable. Car nous voyons par eſpreu-

ue, que celuy n'eſt pas moins genereux, qui ſçait vertueuſemét vſer des richeſſes, que cét autre qui n'en poſſedant aucunes les meſpriſe au lieu de les deſirer. L'on en peut dire de meſme des maladies, leſquelles quoy qu'inſuportables au corps, ſont neantmoins cauſe bien ſouuent, que l'ame ſe détachant des affections de la terre ſe ramaſſe toute en ſoy, pour s'eſleuer auec moins de peine à la contemplation des choſes celeſtes. Quant au Vice, encore qu'il ne puiſſe de ſoy cauſer aucun bien, il peut toutesfois eſtre ioint à beaucoup de bonnes choſes. De maniere que dans les tenebres meſme de celuy qui en eſt entaché, l'on voit quelquefois eſclatter vne merueilleuſe viuacité d'eſprit, accompagnée d'autant de reſolution que de grandeur de courage. Dequoy ſans mentir l'ancienne Hiſtoire nous donne de beaux exemples, en la perſonne d'Anibal, d'Alcibiades, de Sylla, de Catilina & de pluſieurs autres; qui dans le meſlan-

ge de leurs vices, ne laiſſoient pas de cacher de grandes vertus, ſi bien que pour leurs qualitez bonnes & mauuaiſes, on les pouuoit proprement nommer des Monſtres compoſez d'vne diuerſe nature.

S'il eſt donc vray que le Vice, tout pernicieux qu'il eſt, peut auoir quelque liaiſon auec les choſes bonnes & loüables; de ce que ie viens de dire, il faut inferer, Que l'Oiſiueté doit eſtre fuye, non ſeulement plus que les maladies du corps, & les diſgraces de la Fortune: mais encore plus que le Vice meſme. Car outre qu'vne ſi dangereuſe peſte n'a iamais eſté cauſe d'aucun bien, il eſt impoſſible qu'il y ait la moindre conformité entre elle, & les qualitez qui ſont reellement bonnes, ou du moins qui en ont quelque apparence. Où cét Hydre croupit lâchement, là n'eſclatte aucun rayon d'eſprit. là n'eſt conceuë la moindre penſée de gloire: Et là finalement ne ſe re-

marque ny trace de Vertu ny ombre d'Immortalité. L'on peut donc bien dire que les ames oisiues n'ont point de vie, non plus que ces eaux marescageuses qui à force de croupir deuiennent mortes, ou corrompuës. En quoy certes les hommes oisifs sont d'autant plus à blasmer, qu'au lieu que les vicieux n'imitent seulement que les Bestes, en perdant l'vsage de la Raison, qui est le plus precieux don de Dieu & de la Nature; ces autres par leur moilesse engagent leur condition dans vn malheur sans exemple, d'autant qu'ils se priuét ensemble & de la vraye Raison, & du bon sens, toutes leurs meditations n'estant que pure folie. C'est estre plus qu'insensé, dit le plus Sage de tous les hommes, que de mener vne vie oisiue. Que si lon en demande la cause; c'est que par l'Oisiueté les passions sont aux hommes, ce que les escueils sont d'ordinaire aux mal aduisez Nauigateurs; & qu'elle est à proprement parler, la racine & la

ſource de toutes ſortes de maux, comme eſtant plus dommageable que n'eſt le Vice. On ne mettra iamais en doute cette verité, ſi l'on ſçait bien conſiderer; qu'encore que le Vice ſoit cõme naturel à plusieurs, il n'eſt pourtant pas contraire à la nature de l'homme, de qui les mauuaiſes inclinatiõs ſont comme des rejettons, que pouſſe au dehors vn confus meſlange d'humeurs conetaires & mal reglees. Mais quant à l'Oiſiueté, c'eſt vne contagiõ fatale à l'humaine Nature, de qui elle eſt mortelle ennemie. Car eſtant certain que l'Action & la Contemplation ſont naturelles à l'homme; c'eſt aſſeurément contre ſa Nature, quand il aduient qu'il ne s'adonne ny à l'vn ny à l'autre. Ainſi d'autant plus que ſont infames, odieuſes & deteſtables les choſes contre Nature; d'autãt plus auſſi doit eſtre fuye l'Oiſiueté pluſtoſt que le Vice, bien que non pas comme ennemi; mais comme vne choſe qui gaſte & qui deſtruit entierement la

Raiſon ; le ſens, & l'Humanité.

Or ce n'eſt pas ſeulement au corps naturel, mais encore au Politique, que l'Oiſiueté cauſe ces pertes & ces dommages. Elle meſme ne deſtruit pas moins les grands que les petits, & ruyne auſſi-toſt les Eſtats des Princes, que les maiſons des particuliers.

Elle a perdu les Rois, elle a perdu les Villes;
Et par elle ont regné les diſcordes ciuiles.

Poſſible auſſi fut-ce pour exterminer vn ſi grand mal, que durant le Regne d'Amaſis on ordonna que châque Citoyen euſt à comparoiſtre tous les ans deuant ſon Iuge, pour luy declarer à quoy il employoit le temps, ſur peine d'eſtre condamné à mort. Solon ayant appris cette meſme Loy des peuples d'Egypte, l'impoſa depuis aux Atheniens; & voulut de plus, qu'il fuſt permis à chacun d'accuſer en iugement les pareſſeux & les faineants, comme perſonnes que l'Oiſiueté rendoit eſclaues des vices.

On pratiqua le ſemblable à Rome; où pas vn Citoyen n'oſoit paroiſtre en public, s'il ne portoit ſur luy quelque marque de ſa Profeſſion, ou du meſtier dont il ſe ſeruoit à gaigner ſa vie.

L'homme a donc bien tort d'eſtre pareſſeux, puis qu'au dire d'Ariſtote il n'y a rien d'oiſif en la Nature, & qu'il eſt certain que toutes les choſes de l'Vniuers ont leur trauail, & leur taſche à faire. Cette verité ne peut eſtre contredite; & nous auons vne connoiſſance plus forte que celle de la Nature, qui nous oblige à la confeſſer. Car auec ce qu'il eſt à croire que les Anges s'occupent perpetuellement à ſeruir Dieu, les Cieux à rouler, les Aſtres à communiquer leurs influences, & les Elemens à les receuoir, pour en produire diuerſes choſes; nous voyons par experience que toutes les Creatures trauaillent, comme les oiſeaux à voler, les poiſſons à nager, les Quadrupedes à courir, les Reptiles à ramper, & les Plantes à ſe

renouueller

renouueller. Iugeons par là de ce que doit faire l'homme, qui eſt le plus noble de tous les Animaux, & comme le but principal pour lequel Dieu a crée l'Vniuers. Il a tort ſans doute, s'il ne deteſte l'Oiſiueté, & s'il ne mange ſon pain à la ſueur de ſon viſage, comme le deuoir & les Loix diuines l'y obligent. Car il luy vaudroit autant eſtre enſeuely tout en vie que de viure dans le monde, & de n'agir pas. Tel a eſté le ſentiment des Anciens, comme il ſe verifie par l'exemple de Turrantius Senateur Romain. Ce grand homme voyant qu'en conſideration de ſes trauaux paſſez, & encore plus de ſon âge qui eſtoit de quatre-vingts dix ans, Iules Ceſar l'auoit diſpenſé d'aller au Senat, s'en retourna en ſon logis, & n'y fut pas pluſtoſt arriué, qu'il voulut que ſes gens l'enſeueliſſent, & le pleuraſſent comme s'il euſt eſté mort. Cependant quelques-vns de ſes voiſins, qui accoururent au bruit, l'ayant prié de leur dire pourquoy

il faisoit cela; C'est, leur respondit-il, qu'on m'a osté mon Employ, pour me reduire à l'Oisiueté, qui est la mort de l'esprit, & le tombeau de l'homme viuant. Ce qui fit vne si forte impression dans son ame, qu'il ne voulut point ressusciter de cette mort imaginaire, qu'on ne l'eust auparauant remis en sa charge, pour l'exercer à l'accoustumée. En effet ç'a esté par la trauail que les plus grands Politiques ont tousiours fait heureusement fleurir les Estats. Car il s'est veu par espreuue, qu'en toute sorte de perils & d'euenemens de mauuais Augure, leur vigilance a sçeu destourner l'orage dont ils estoient menacez. De maniere qu'on ne peut desaduoüer, qu'en agissant de l'esprit dans le Cabinet, ou de la main dans le Camp, ils n'ayent fait les plus illustres actions qui se lisent dans l'Histoire. Elle nous le tesmoigne par l'exemple d'Alexandre, dont la plus forte raison, pour animer ses soldats, estoit de leur dire, qu'il

deuoit à sa diligence toutes ses Victoires & ses Conquestes.

A cecy se rapporte ce que nous lisons de Marc Aurele, qui sur le mesme suiet parlât à ceux de sa Cour: L'Oisiueté, leur dit-il, offence les Dieux, scandalize les hommes, gaste les Estats, corromp les Bons, & acheue de perdre les méchans. Les voiries des villes, les cloaques des ruës & les sentines des nauires, infectét moins l'air, que cette cõmune peste n'infecte le monde. Voyla pourquoy ie puis dire sans mentir (& i'en atteste les Dieux immortels) que durant vingt ans que i'ay esté en charge au Senat; & depuis dix autres qu'il y a que ie gouuerne l'Empire, i'ay fait foüetter, ietter dans des puits, enterrer tous vifs, pendre, gesner & bannir plus de trente mille vagabons, & plus de dix mille putains, que la seule faineantise auoit débauchees. Ce grand Empereur traittoit ainsi les hõmes oisifs; & ainsi les punissoit encore Caton le Censeur. Car

il n'alloit iamais par la ville, qu'il ne donnât de l'apprehension aux gens de mestier, qui se hastoient de trauailler quand ils le voyoient, pour n'estre tancez & mis à l'amende, s'ils n'auoient la main à l'œuure.

L'homme estant donc né pour trauailler, comme l'oiseau pour voler, il faut qu'en ses plus tendres années il apprenne à s'y accoustumer, & qu'il se souuienne de ces peuples dont fait mention Aristote; lesquels dés aussi-tost que les Enfans estoient nais, les souloient plonger dans de l'eau froide, pour les endurcir à la fatigue, comme les Poëtes feignent que Thetys y plongea son fils Achille. Aussi à vray dire c'est se seul trauail,

Qui vient à bout des plus penibles choses,
Qui peut changer nos espines en roses,

& qui a mesme esleué par dessus la condition des mortels tous ces illustres Herôs que l'Antiquité nous vante si fort. Tels sont dans les saintes Lettres, Moyse, Io-

feph, Samuel, Dauid: Tels dans l'Hiftoi-
re prophane, Hercule, Thefée, Iafon,
Pyrithous, Vlyffe, Alexandre; & tels fe-
ront encore en la bouche de la Pofterité
tous ceux qui fçauront imiter ces grands
Chefs par des actions laborieufes, & di-
gnes de la memoire des hommes.

Mario Briot. fecit

Contre l'Amour de ſoy-meſme.

DISCOVRS XVII.

LA Nature auoit comblé Narciſſe de tant de beautez & de graces, qu'il eſtoit vn ſujet d'admiration à tous ceux qui le regardoient. Mais la bonne opinion qu'il ſe donnoit de ſoy-meſme à cauſe de ſa beauté, luy faiſoit auoir vn dégouſt inſupportable de toutes choſes. Ainſi s'aymant vn peu trop, au deſauantage de tous les autres, qu'il meſpriſoit, il ſe retira dans les foreſts, pour y mener vne vie ſolitaire parmy les plaiſirs de la chaſſe, auec quelques-vns de ſes compagnons

qui en eſtoient idolatres. Dés-ja meſme la Nymphe Echo commençoit d'en eſtre amoureuſe, & l'accompagnoit en quelque lieu qu'il allaſt. Cependant qu'il paſſoit ainſi ſa vie, ſon Deſtin le conduiſoit d'ordinaire au bord d'vne claire fõtaine, pour s'y repoſer au plus chaud du iour. Ce fut là que voyant à ſa perte ſa propre image, il ſe mit à la contempler auec paſſion. Plus il ſe miroit dans cette onde, & plus il admiroit ſa beauté. Mais enfin, ne ſe pouuant laſſer de regarder ſon portrait, l'excez du plaiſir qu'il y prit le fit deuenir immobile ? Tellement qu'il fut changé en la Fleur appellée de ſon nom. Or cette meſme fleur s'eſpanoüit au commencement du Printemps ; & l'on tient qu'elle eſt conſacrée aux Dieux infernaux, comme à Pluton, à Proſerpine, & aux Eumenides.

Cette Fable repreſente le ſuccez & le naturel de ceux qui de la beauté du corps, ou de telle autre qualité, dont la ſeule Na-

ture les adoüez, & non leur propre industrie; en tirent vn suiet de s'aymer eux-mesmes, auec vne passion excessiue. Aussi voit-on ordinairemẽt que les esprits qui en sont là reduits, ne s'employent guere volontiers au bien du public, ny aux affaires Politiques. Toute la raison que j'en puis alleguer est, que dans l'estat de la vie qu'ils menent, il leur aduient souuent d'estre baffoüés & tenus à mespris. De maniere que se voyant ainsi mocquez, ils se troublent, & s'auilissent. C'est pourquoy la plus-part du temps ils se retirent aux champs, pour y mener vne vie solitaire & priuée auec quelques-vns de ceux qui ont accoustumé de les courtiser; & qui pareils à la Nymphe Echo, les flattent en tout ce qu'ils disent, & les secondent toujours, auec vne complaisance de paroles. Cependant, ceux-cy gastez & rendus encore plus vains, tant par la conuersation de telles personnes, que par leur molle façon de viure, demeurent

comme eſperdus & rauis dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-meſmes. De cét amour propre ſe forme en eux vne extréme faineantiſe, & vn aſſoupiſſement qui les ſaiſit de toutes parts; & les engourdit ſi fort, que toute la viuacité de l'eſprit les abandonne auſſitoſt: Et voilà pourquoy les hommes de cette humeur ſont fort à propos comparez aux fleurs du Printemps. La raiſon eſt, pource que tels eſprits fleuriſſent, & ſont en eſtime en leurs commencemens: Mais depuis qu'ils viennent ſur l'aage, ils ne font que languir: ſi bien que tout l'eſpoir qu'on s'eſt donné d'eux, ſe perd & s'eſuanoüit. A cecy ſe rapporte encore, que la Fleur ſuſdite eſt voüée aux Dieux infernaux, pour monſtrer que les hommes de cette eſtoffe ne ſont bons à rien. Car les Anciens auoiét accouſtumé de conſacrer aux Ombres & aux Deïtez infernales, tout ce qui ne portoit aucun fruit, & qui ne faiſoit que paſſer, comme le vaiſſeau, qui vo-

guant en pleine mer fend les vagues legerement, & sans laisser aucune trace de la route qu'il tient.

Ce docte Discours touchant l'Amour propre, est du mesme Autheur que i'ay nommé cy-deuant, & se peut conclure par cét Epigrame tiré d'Alciat.

Narcisse pour auoir esté
Trop amoureux de sa beauté,
Se mirant dans vne fontaine;
Par vn insensible mal-heur,
Se perdit dans son humeur vaine,
Et prit la forme d'vne Fleur;

Ainsi, quand les ieunes Esprits
Ont les vieux Autheurs à mespris,
Et blasment les grands Personnages;
Dans cét amoureux sentiment
Qu'ils ont de leurs propres Ouurages,
Ils se perdent honteusement.

De l'Estat de l'Homme,

DISCOVRS XVIII.

LEs Anciens nous ont voulu faire accroire, que l'Homme estoit l'ouurage de Promethee, qui ne le pestrit que de bouë, si ce n'est qu'il mesla parmy cette masse les parties de diuers animaux. Ils adioustent à cela, que luy mesme voulant deffendre son ouurage, & se faire estimer ensemble Autheur & Cōseruateur de la race des Mortels, monta secrettement au Ciel, portant auec soy certains faisseaux de jong, qu'il alluma pres du chariot du Soleil ; & qu'ainsi

retourné qu'il fut sur la terre, il apprit aux mortels l'ysage du feu. Mais au lieu que ce bon office de Promethee meritoit de treuuer quelque effect de recognoissance parmy les hommes, ils conspirerent meschamment contre luy, & l'accuserent pardeuant Iupiter. Cette accusation luy pleut grandement, & à tous les autres Dieux, si bien qu'outre le don qu'ils firẽt aux hommes du commun vsage de cét Element, ils les obligerent encore d'vn nouueau present; qui meritoit biẽ d'estre preferé à tous les autres, à sçauoir d'vne perpetuelle ieunesse. Dequoy les hommes furent fort contens; mais ils eurent tort de suiure le mauuais conseil qu'on leur donna, qui fut de charger vn asne du don qu'ils auoiẽt receu des Dieux. D'où il s'ensuiuit qu'à son retour le pauure asne se trouuãt grandement affligé de soif, rencontra sur le bord d'vne fontaine vn serpent, qui estoit comme la garde de cette eau, & qui ne luy voulut iamais permet-

tre d'en boire, qu'à condition qu'il luy donneroit ce qu'il portoit sur son dos. Le miserable asne accepta d'abord cette condition; & ainsi pour vn peu d'eau, le pouuoir de renouueller sa ieunesse passa des hommes aux serpens. A quelque temps de là Promethée plus malicieux qu'il n'auoit encore esté, s'aduisa de se re-concilier auecque les hommes, depuis qu'ils furent frustrez de la recompense qu'ils auoiét receuë, & s'irrita si fort contre Iupiter, qu'il osa mesler au Sacrifice la Supercherie. Car on tient qu'immolant vne fois deux taureaux à ce Pere des Dieux, il enferma la chair & la graisse de tous les deux dans la peau d'vn seul, & qu'il remplit d'os l'autre peau, priant Iu-piter auec vne action couuerte d'vn faux zele, & d'vne Religion desguisée, de prendre en Sacrifice l'vn de ces bœufs. Or bien que Iupiter detestât la ruse & la mauuaise foy de Promethée, neantmoins pour auoir suiet de se venger, il choisit la

Victime où estoient les os; & alors tournant son bras à la vengeance, comme il vid qu'il ne pouuoit reprimer autrement l'insolence de Promethée, qu'en affligeant toute la race des hommes (que cét Impie tenoit pour ses creatures) il commanda à Vulcan de luy former vne femme belle par excellence, & qui fut appellee Pandore, pource que pour la rendre plus accomplie, chacun des Dieux y contribua quelque chose du sien. On luy mit en main par apres vn excellent vaze, dans lequel furent enfermees toutes sortes des disgrace, & la seule esperance laissee au fond; Promethee fut le premier que Pandore alla trouuer auecque le vaze, pour voir si de cas fortuit il ne se mettroit point à l'ouurir; mais luy cauteleux & subtil, ne manqua pas de le reietter. Pandore se voyant ainsi mesprisee, s'en alla treuuer Epimethee, frere de Promethee, de la complexiō duquel il differoit grandement. Celuy cy sans autre delay, ouurit

urit temerairement le vaze; puis comme il vid que tous les maux qu'on y auoit enclos, s'enuoloient dehors, il s'aduiſa de le fermer à la haſte, & de toute ſa force; mais il n'eſtoit deſia plus temps, ſi bien que tout ce qu'il pût faire, fut de retenir l'Eſperance, qui demeura ſeule au fonds de la boëte. Enfin Iupiter imputant à Promethee pluſieurs grands & enormes forfaits, comme d'auoir deſrobé le feu du Ciel, & deſdaigné ſa Maieſté diuine, en luy offrãt vn Sacrifice plein de tromperie, enſemble de s'eſtre mocqué d'vn don receu de la part des Dieux, y adiouſta ce nouueau crime, d'auoir voulu prendre à force la Deeſſe Pallas. L'ayãt donc eſtroitement fait lier, il s'aduiſa de rendre eternel ſon ſupplice.

Pour cét effet il commanda qu'il fût mené au mont Caucaſe, & là ſi bien attaché, qu'il n'euſt plus moyen de ſe remuer. Dauantage, pour le tourmenter plus ſenſiblement, il voulut qu'vn Aigle

ſe repeuſt de ſon foye, & qu'il en creuſt autant de nuict, que l'oyſeau en auroit becqueté le iour ; tellement que par ce moyen ſa douleur ne manquoit iamais de matiere, bien qu'ils diſent qu'elle finit auec le temps, & qu'Hercule ayant nauigué par tout l'Ocean dans vne couppe que luy donna le Soleil, arriua finalement au mont Caucaſe, où il deſliura Promethee, tuant à coups de fleches l'oyſeau qui le bourreloit. Certains peuples inſtituerẽt depuis à l'honneur de Promethée, les ieux des Porte-flambeaux; ainſi appellez, pource que ſi le flambeau de quelques-vns des ioüeurs venoit à s'eſteindre en courant, il eſtoit contraint de ſe retirer, & de ceder la victoire au ſuiuant. De cette façon celuy-là gaignoit entierement le prix, qui le premier de tous portoit le flambeau toûjours allumé, iuſques à ce qu'on luy donnât le ſignal pour s'en reuenir.

Cette Fable eſt pleine de pluſieurs vrayes & graues Contemplations, dont

les vnes ont esté iusques à present assez bien remarquées, sans qu'on ait aucunement touché aux autres. Il est euident que Promethee signifie la Prouidence, à laquelle les Anciens ont attribué la Generalité de toutes choses; & de qui la *Constitution* de l'Homme est tirée. Or cette mesme Generalité est le propre ouurage de la Prouidence. L'on peut alleguer pour raison de cecy, que la nature de l'Homme a le siege de la Prouidence en l'esprit & en l'intellect. Mais d'autant qu'en certaine façon il semble incroyable, & comme impossible, de tirer la raison & l'entendement des Principes qui n'ont ny sens ny intelligence; il faut conclure de necessité, que la Prouidence est infuse en l'ame de l'homme, par le moyen du Modele, de l'intention, & de la confirmation d'vne autre Prouidence plus grande. Cecy nous est proposé plus particulierement par cette consideration, *Que l'Homme est comme le centre du monde*, quant aux causes finales;

De maniere que si luy mesme en est retranché, il faudra que tout le reste s'esgare, & qu'il chancelle de part & d'autre, le diuisant de soy, sans s'acheminer à aucune fin. Car comme toutes les choses du monde seruent à l'homme, il tire aussi l'vsage & le fruit de chacune d'elles: Ainsi voyons nous que les tournoyemens des Estoilles seruent pour la distinction des saisons, & pour la distribution des parties du monde; que les Meteores nous mettent dans les moyens de preuoir les tempestes & les orages; de tenir la vraye route en la nauigation, & d'entrer en la connoissance des machines, & des artifices de guerre. Ainsi, dis-je, les animaux & les plantes de toutes sortes, seruent grandement à la vie; soit pour se vestir, ou pour s'entretenir en santé par medicaments, ou finalement pour le plaisir des mortels; si bien qu'il semble que les choses de l'Vniuers n'agissent seulement que pour l'Homme. Or ce n'a pas esté sans

vn grãd myſtere que les Poëtes ont feint qu'en cette maſſe & premiere preparation Promethée meſla confuſement dans la bouë les parties tirées de diuerſes choſes viuantes ; eſtant veritable que de toutes les matieres contenuës en ce grand Vniuers, l'Homme eſt le plus *mixte*, & le plus *composé*: D'où vient qu'auec beaucoup de raiſon, les Anciens l'ont appellé vn petit monde. Il eſt vray que les Philoſophes Chymiques épluchent de trop pres la beauté de ce mot, *Microcoſme*; lors que le prenãt au pied de la lettre, ils veulent que toute ſorte de Mineral, & de Vegetable, ou autre choſe ſemblable proportiõnée à cecy, ſe deſcouure en l'Homme. Et toutesfois il eſt bien certain, comme nous auons deſ-ja dit, que le corps humain ſe treuue *mixte* & *organique* pardeſſus toute autre choſe; ce qui fait que ſes vertus & ſes proprietez en ſont d'autant plus admirables; Car les forces des ſimples, bien que certaines & promptes à l'operation, ne

ſont pas en grand nombre, pource que le meſlange ne les emouſſe point, & ne les balance nõ plus en aucune façon que ce ſoit. Or eſt-il que le nombre & l'excellence des vertus qui ſe treuuent au corps humain, habitent dans le meſlange & en la compoſition : ce qui n'empeſche pas que l'homme en ſes principes ne ſemble e tre vne choſe deſarmée, nuë, & retiue à ſe pouuoir ſoulager ſoy-meſme, comme ayant beſoin de beaucoup de commoditez. C'eſt pourquoy Promethée fit en ſorte de recouurer promptement du feu, dont le propre eſt de fournir aux hommes vne infinité d'allegemens & de ſecours neceſſaires à la vie. Certes ſi l'ame eſt appellée *la forme des formes*, & la main, *l'inſtrument des inſtrumens*; c'eſt auec beaucoup de raiſon que le Feu merite d'eſtre nommé *le ſecours des ſecours*; attendu que de luy les Arts mechaniques, & les Sciences meſmes reçoiuent vne prompte aſſiſtance par des moyens infinis. La façon

auec laquelle Promethée desroba ce Feu, me semble encore fort bien descrite, selon la nature de la chose. Il approcha, disent les Poëtes, du chariot du Soleil, vne baguette de jōg appellée *Ferule*, pour mōtrer que le Feu s'engendre de la violente collision des corps, par le moyen de laquelle les matieres se subtilisant reçoiuēt mouuement, & se rendent susceptibles de la chaleur du Ciel. De cette façon elles rauissent par des voyes occultes, & comme à la desrobée, ce mesme Feu au chariot du Soleil. A cette Parabole se ioint vne chose fort remarquable, à sçauoir, qu'au lieu de recognoistre vn si grand bien-fait, les hommes eurent recours à la mesconnoissance, se plaignant à Iupiter, & de Promethée & du Feu. De quoy neantmoins Iupiter fut tellement aise, qu'il les combla d'vne nouuelle liberalité. Mais à quel propos, dira-t'on, approuuer, & reconnnoistre l'ingratitude commise contre son Autheur, puis

qu'elle est vn vice qui contient tous les autres vices ensemble?

Cette Allegorie se doit entendre tout autrement; à sçauoir que les plaintes des hommes faites contre la Nature, & contre l'Art, procedent d'vn esprit fort bien moderé, & reüssissent heureusement, mais que le contraire est desplaisant, & desagreable aux Dieux. Car ceux qui sont excessifs à surhausser la nature humaine, ensemble les Arts qu'ils ont receus; & qui tournent en admiration les choses dont ils ioüissent, iusques à vouloir qu'on estime parfaites les sciẽces dont ils font profession, ne deferẽt point à la Nature diuine le respect qu'ils luy deuroient rendre, puis qu'ils semblent vouloir esgaler à sa perfection les choses qui leur sont particuliers & propres. D'ailleurs, telles gens sont peu profitables aux hommes, en ce que se faisant accroire d'auoir atteint au plus haut sommet des choses, quand ils les ont acheuées, ils ne cherchẽt

point à paſſer plus outre. Au contraire ceux qui ſe plaignent de la Nature & des Arts, retiennent veritablemẽt en eux vn reſſentiment d'eſprit plus modeſte, & ſe ſentẽt de iour en iour eſguillonnez à vne nouuelle induſtrie, & à d'autres inuentions. Ce qui fait que ie ne me puis aſſez eſtonner de l'ignorãce & du mauuais Genie de quelques vns, qui pour ſeruir à l'arrogance de peu de perſonnes, reuerẽt tellemẽt la Philoſophie des Peripateticiens, qui neantmoins n'eſt qu'vn petit eſchantillon de la ſageſſe des Grecs, qu'ils rendẽt non ſeulement inutile, mais encore ſuſpecte, & comme perilleuſe toute accuſatiõ faite contr'elle. A quel propos approuuera-ton l'opinion du furieux Empedocle, ou celle du reſveur Democrite, qui neãtmoins ne fut pas entieremẽt deſpourueu de modeſtie, lors qu'en ſe plaignant il dit, Que toutes choſes nous ſont cachées, que nous ſommes de vrais ignorãs, que nous ne voyõs rien; que la Verité demeure cõ-

me submergée au profond d'vn puits, & que le Faux se mesle d'vne estrange façõ auec le Vray. Et toutesfois cette opinion des Academiciens ne s'estãt point tout à fait iettée dans l'excez, possible vaudroit il mieux approuuer Empedocle & Democrite, que l'eschole d'Aristote, pour auoir eu trop bonne opinion de soy-mesme. Les hommes doiuent donc estre aduertis en cecy, Que les accusatiõs de la nature des Arts sont si agreables à Dieu, qu'elles impetrent de sa diuine bonté de nouuelles aumosnes, & de nouueaux dons: que les plaintes de Promethée, bien qu'autheur & maistre, quelques fortes & violentes qu'elles fussent, sont plus saines & plus vtiles que les superfluës actions de graces: finalement, que penser estre bien riche, est vne chose qui se doit mettre entre les principaux suiets de la Pauureté. Quant au don que les hommes receurent des Dieux, pour auoir accusé Promethée (qui fut vne fleur de perpetuelle Ieunesse)

il eſt tel, que les Anciés ſembloiét n'auoir aucunement perdu l'eſperance de treuuer des remedes propres à retarder la Vieilleſſe, & prolonger la vie. Ils ont mis auſſi ces remedes au rang des choſes que les hommes ont perduës par leur nonchalance, apres les auoir poſſedées, ſi bien qu'elles ſont reſtées ſans effet) pluſtoſt qu'entre celles qui leur ont eſté tout à fait deſniées. Car il eſt euident, qu'apres que les hommes eurent appris le vray vſage du Feu, & que les abus qui ſe commettent dans les Arts, furent manifeſtement deſcouuerts, la diuine liberalité ne faillit pas d'octroyer tous ces dons aux Mortels, qui firent vne grande faute de les mettre ſur le dos d'vn aſne pareſſeux & retif. Cet aſne ne ſemble eſtre autre choſe que l'Experience, ſi aſſoupie & ſi laſſe d'aller, que ſes pas de tortuë & tardifs ont donné lieu à cette ancienne plainte, *Que la Vie eſt courte, & l'Art fort long*. Et de verité c'eſt mon opinion, que les deux facultez

de la Dogmatique, n'ont iamais esté bien iointes ensemble, & qu'on a mis ces nouueaux dons de Dieu, sur vne certaine Philosophie *abstracte*, comme sur vn leger oyseau, ou sur la tardiue & paresseuse Experience, comme sur vn asne retif. Il est vray que cét asne ne nous seroit pas vn Augure de trop grand mal, si les accidents du chemin & de la soif ne le trauersoient. Ie pense pour moy, que si quelqu'vn s'attache constamment à l'experience, comme à vne certaine Loy, il ne portera pas en vain les accroissemés de la liberalité diuine, pourueu qu'au milieu du chemin il ne luy vienne vne soif de ces vaines experiences, qui regardent le gain & la vanité, & qu'il quitte là toutes ces alterations, pour mieux porter le fardeau dont il s'est chargé. La Fable adjoûte, Que ce dó de Ieunesse passa des hommes aux serpens, tant par vne maniere d'ornement, que possible pour les faire rougir de honte, en leur monstrant com-

meny par le moyen de leur feu, ny de tous les preceptes de l'Art, ils ne peuuent acquerir vne chose que la mesme Nature a donnee à plusieurs autres animaux. Quant à la soudaine reconciliation des hommes auec Promethee, apres estre decheus de leurs esperances, elle contient en soy vn aduis prudent & vtile, comme aprenant aux mortels combien est grande leür inconstance & leur temerité, en matiere d'experiences nouuelles. Car si l'effect ne reüssit selon leurs desirs, ils abandonnent aussitost l'entreprise commencee; & retournât hastiuement à leurs premieres coustumes, se reconcilient auec elles. Ayant descrit l'estat de l'homme; & tout ce qui touche les Arts & les choses intellectuelles, la Fable passe plus auant à la Religion: En effet le culte diuin accompagna l'exercice des Arts, & fut aussi-tost soüillé par l'Hypocrisie: c'est pourquoy par ce double Sacrifice nous est fort à propos representée la personne du vray

Religieux, & de l'Hypocrite aussi. En l'vn le Sacrifice est gras, & les flammes auec les douces odeurs en montent iusques au Ciel, c'est à dire les sinceres affections, & le zele à la gloire de Dieu: outre qu'au dedans se voyent les entrailles de la Charité, & les chairs profitables & saines. Mais pour le regard de cét autre, il n'a que les os arides & secs, qui neantmoins remplissent la peau, & ressemblent à quelque belle Victime. Par où nous sont denotées les apparences de ceux, qui sous de beaux semblans de Pieté font mine d'estre gens de bien par des actions desguisées d'Hypocrisie, & qui seruent plustost à vne vaine monstre, qu'à vne deuotion veritable. Ce que ie treuue encore plus deplorable en cela; est qu'il ne suffit point à ceux-cy d'offrir de semblables Sacrifices à Dieu, s'ils ne font accroire aux autres, que c'est Dieu mesme qui les a esleus à cet effet.

Le Prophete se plaint de telles gens,

quand il dit en la personne de Dieu: *Num tandem hoc est illud ieiunium quod elegi, vt homo animam suam in diem vnum affligat, & caput instar junceæ demittat?*

Apres l'estat de la Religion, la Parabole se tourne aux coustumes, & aux conditions de la vie humaine. C'est vne chose assez commune, & rapportee fort à propos, que Pandore signifie la Volupté, laquelle apres les Arts & les fonctions de la vie ciuile, s'embraze de ses propres plaisirs, comme du don du Feu: D'où vient qu'on la tient creature de Vulcan, pource que c'est luy qui represente le Feu. De cette Volupté, comme d'vne source, se sont espandus sur la terre des maux infinis, tant au corps qu'en l'ame des hõmes, & pareillement en leurs biens, à quoy se ioint le trop tardif repétir. Bref, c'est-elle qui a ruyné l'estat de chacun en particulier; & en general, les Republiques & les Royaumes. Il est vray encore, que de cete mesme source les guerres, les troubles,

& les tyrannies ont tiré leur premiere origine. Icy l'on peut remarquer fort à propos, que cette Fable nous dépeint gentiment deux conditions de vie, cõmme autant de modeles & de portraits, sous les deux personnes de Promethée, & d'Epimetée. Ceux qui suiuent la secte d'Epimetée, n'ont point de preuoyance, & ne sçauent aucunement considerer les euenemens. Ils ne font estat que des choses presentes & delicieuses à leur goust; ce qui est cause qu'ils sont trauaillez d'vne infinité d'angoisses & de miseres, qui ne cessent de leur faire la guerre. Cependant ils ne laissent pas de se dõner du bon temps; & mesme pour le peu de pratique qu'ils ont des choses du monde, il vont roulant dans leur esprit plusieurs vaines esperances, dont ils s'entretiennent, comme de quelque songe agreable: ce qui leur semble seruir en certaine façon, pour adoucir l'amertume de leur misere. Ce mesme n'a-uient pas aux escholiers de Promethee,

c'est

c'est à dire aux hommes prudens, qui par la consideration de l'aduenir euitent subtilement plusieurs disgraces qui les menacent, & les rejettent bien loin. Mais il est vray aussi que tels hommes se priuent volontairement de beaucoup de plaisirs, qu'ils sont comme traistres à leur inclination; & ce qui est encore pire, qu'ils se trauaillent & se consument eux mesmes d'vne infinité d'apprehensions & de soins. De cette façon comme ils sont liez contre les escueils de la necessité, des soucis sans nombre (signifiez par l'Aigle, pource qu'ils sont *valatilles*) les mordent & les rongent au plus profond des entrailles; Que s'il aduient par fois que la nuict donne quelque relasche à leur mal, & les laisse vn peu respirer, c'est de telle sorte qu'ils retournent aussi-tost à leurs premieres inquietudes, & à leurs ordinaires apprehensions. Tellement qu'il se trouue peu de personnes si heureuses d'vn & d'autre costé, que de ioüir

enſemble des commoditez de la preuoyance, & d'eſtre libres des maux qui mettent vn eſprit en deſordre. Nul ne peut atteindre à vn ſi parfait bon-heur autrement que par le moyen d'Hercule, c'eſt à dire de la Force, ou de la Conſtance, qui a cela de propre d'eſtre toûjours preſte contre toute ſorte d'euenemens, de ſe monſtrer eſgale dans les faueurs, & dans les diſgraces de la Fortune, de preuoir ſans apprehenſion, de ioüyr ſans ennuy, & d'endurer ſans impatience. D'ailleurs, on peut remarquer que cette vertu de Promethee n'eſtoit point naturelle, mais bien accidentaire, & acquiſe par l'aſſiſtance d'autruy. Car il eſt vray qu'aucune force naturelle ne pouuoit ſuffire à vn ſi grand effect. Promethée receut dõc cette Vertu de l'Ocean & du Soleil, puis il l'apporta ſur la terre: par où il nous eſt mõſtré, qu'elle meſme ſe tire de la Sageſſe comme du Soleil, enſemble de la meditation de l'inconſtance & des flots de la vie humaine;

qui battent les pauures mortels ; comme ceux qui nauiguent ſur l'Ocean. Virgile a fort bien ioint ces deux choſes, quand il a dit,

Heureux l'hõme qui peut auoir la connoiſſance
Des choſes d'icy bas, & qui ſçait ſurmonter
La Peur, & le Deſtin, qu'on ne peut eſuiter,
De l'auare Acheron meſpriſant la puiſſance.

L'ancienne Fable adjoûte encore fort gentiment, pour mieux fortifier le courage aux hommes, Que ce grand Herôs paſſa la mer dans vne couppe; afin qu'ils ne s'eſtonnent trop par la conſideration des miſeres & des fragilitez de la Nature; & qu'en s'excuſant ils ne diſent, qu'elle n'eſt point capable de tant de force, ny d'vne ſi grande Conſtance. Le Philoſophe Seneque nous remet en memoire cecy, lors qu'il dit, *Que c'eſt vne grande choſe d'auoir enſemble la fragilité d'vn homme, & l'aſſeurance d'vn Dieu.* Mais il eſt temps maintenant de reprendre vn point que i'ay à deſſein laiſſé en arriere, pour

interrõpre la liaiſon des choſes, à ſçauoir l'effort que fit Promethée à la pudicité de Minerue. Ce fut veritablement pour punition de ce crime, qu'vn Aigle luy deſchira les entrailles. Cela nous eſt vn ſymbole de l'extreme vanité des hommes, qui bouffis d'orgueil pour la connoiſſance qu'ils ont des Arts, & des Sciences, taſchent bien ſouuent de ſouſmettre aux ſens, & à l'humaine raiſon, la Sapience diuine; d'où s'enſuit infalliblement la ruine de leur eſprit, & vn chagrin qui les eſguillonne touſiours. Il faut donc d'vn iugement ſobre & modeſte, ſçauoir diſtinguer les choſes humaines d'auec les diuines, & les oracles des ſens d'auecque ceux de la Foy; ſi ce n'eſt poſſible que les hommes ſe laiſſent emporter à des maximes heretiques, & à ie ne ſçay quelle Philoſophie capricieuſe.

Venons maintenant aux Feſtes & aux jeux inſtituez à l'honneur de Promethee, où les hommes couroient, ayans en main

des flambeaux ardans. Cecy appartient proprement à la connoissance des Arts, & des Sciences, & contient en soy ce prudent aduis, Qu'il faut attendre la perfection des Sciences, de la succession des fatigues, plustost que de la prõptitude ny de la viuacité de personne. Car il se peut faire que ceux qui ont plus de vitesse à la course ne sont pas si propres à conseruer leur flambeau tousiours allumé; estant veritable qu'on peut aussi tost esteindre vn flambeau en courant viste, qu'en allant bellement. Mais il semble qu'il y a desia long-temps que ces courses & ces combats ont cessé: car nous voyons que les Sciences ont fleury, principalement sous leurs premiers Autheurs; comme par exemple au temps d'Aristote, de Galien, d'Euclide, & de Ptolomée; & que la posterité n'a fait ny tasché de faire beaucoup de choses. L'on deuroit donc bien desirer que ces Ieux à l'honneur de Promethée, ou de l'humaine Nature, se re-

nouuellassent; que l'emulation & la bonne yssuë entrassent en lice, & que la Science ne dependist point du tremblotant & fresle flambeau d'vn seul. Cela doit inciter les hommes à s'esueiller, & à faire preuue de leurs forces, pour ne se point mettre dans l'esprit, que tout le fonds de la Science depend du foible cerueau d'vne poignée de gens. Voilà ce qui me semble esbauché par cette Fable, qui est assez commune, & publiée par les escrits des Anciens.

Ie ne puis nier qu'elle ne contienne encore plusieurs grãdes choses, dont le merueilleux accord sert grandement aux mysteres de nostre Foy. Mais il me semble sur tout que la nauigation d'Hercule dans vne couppe, pour la deliurance de Promethée, est vne figure du Verbe eternel, descendu du Ciel, & enclos dans le foible vaisseau de la chair humaine, pour la redemption des mortels.

Cette matiere est si haute, que ie m'oste

à moy meſme toute licence d'en diſcourir, afin que ie ne me ſerue d'vn feu eſtranger & emprunté, pour l'allumer ſur l'Autel du Seigneur.

De la Conuoitiſe ; ou de la Paſſion, & de ſa nature.

DISCOVRS XIX.

NOvs liſons que Semele amoureuſe de Iupiter, l'obligea d'vn inuiolable ſerment, à luy promettre de ne l'eſconduire d'aucune choſe qu'elle luy puſt demander, ſi bien qu'ayant requis le Pere des Dieux de s'accoupler auec elle, de meſme qu'auec Iunon, ſon indiſcrette demande fut cauſe qu'elle mourut dans les flammes. Apres ſa mort, l'Enfant qu'elle auoit conceu dans ſon ventre, en fut tiré dehors, & mis

par Iupiter en ſon propre flanc, iuſques à ce que le terme deſtiné à l'accouchement arriua. Cependant ce Roy des Dieux ne pouuoit marcher, & ſembloit eſtre boiteux, pour la grande incommodité que luy cauſoit cét Enfant; qui pour ce ſuiet fut appellé *Bacchus*, ou *Denis*, à cauſe de la peine qu'il luy donna, durãt qu'il l'eût dans la cuiſſe. Mais apres qu'il fut venu au monde, Proſerpine eut charge de l'eſleuer durant quelques années. Son viſage auoit de l'air de celuy d'vne femme; tellement qu'il paroiſſoit ambigu de ſexe, ou Hermaphrodite. On tient qu'il demeura mort & enſeuely quelque eſpace de tẽps, au bout duquel il reuint au monde. En ſa ieuneſſe il inuenta le premier l'vſage du vin, & les moyens de cultiuer la vigne; ce qui le mit ſi fort en eſtime, qu'il ſubjugua tout le monde, iuſques aux dernieres contrées des Indes. On le voyoit ordinairement ſur vn char tiré par des Tygres; & autour de luy certains Demõs tous difformes, appellez *Cubales*, qui trepignoient

deuant ce Dieu, dont la compagnie estoit encore honorée de celle des Muses. Il prit à femme Ariane, apres que Thesée l'eut abandonnée. Les Anciens luy consacroient le Lierre, & le disoient estre inuenteur de certaines ceremonies, qu'ils nommoient sacrées, bien qu'elles fussent pleines de fureur, de desbauche, & de cruauté; Aussi son vray mestier estoit de rendre les autres forcenez, & de tourner la Raison en rage. Il est certain qu'aux Festes solemnelles de Bacchus, appellées *Orgies*, deux excellens hommes furent mis en pieces par ses Prestresses, à sçauoir Penthée, & Orphée; l'vn pour auoir voulu regarder ses ceremoneis du haut d'vn arbre, & l'autre en joüant de la Lyre. Or peu s'en faut que les proüesses de ce Dieu ne se confondent auec celles de Iupiter.

Cette Fable a ie ne sçay quel raport auec la Coustume, ou l'Habitude; ne s'en pouuant treuuer de meilleure en toute la Philosophie Morale. Sous la personne de Bacchus, nous est descrite la na-

ture de la Conuoitise, ou de la Passion, La mere de la plus nuisible Conuoitise qu'on puisse treuuer, n'est autre que l'appetit, ou le desir d'vn bien apparent: Cette Passiõ se conçoit par vne enuie illicite, deuant qu'estre bien estenduë, ou examinée. Mais lors que l'affection commencé à boüillir, sa propre mere, à sçauoir la nature du bien, se ruïne & se perd dans vn embrazement superflu. Ainsi tant qu'il se treuue de la Conuoitise dans l'esprit de l'homme, qui en est comme le Pere, signifié par Iupiter, elle se cache & se nourrit au dedans, principalement en la partie inferieure; où elle picque l'ame si auant, que ses actions en sont incommodées, & vont de trauers. Mais depuis que par le moyen du Consentement & de l'Habitude, elle est confirmée & reduite en acte, Proserpine prend soing de l'esleuer durant quelque temps: Cela veut dire, qu'elle cherche à se cacher dans les lieux escartez & sousterrains, iusques à ce

que ſecoüant le frein de la honte, & de l'apprehenſion, elle deuient effrontée, & ſe couure du pretexte de quelque Vertu, meſpriſant finalement l'Infamie. Il eſt encore tres-veritable, Qu'vne forte affection ſemble auoir vn ſexe ambigu, pource que ſon impetuoſité tient de l'hōme, & ſon impuiſſance de la femme.

Ils ont feint que Bacchus reuint en vie, apres eſtre mort, pour monſtrer qu'il ne faut pas adjoûter foy aux Paſſions, qui ont cela de propre de paroiſtre endormies, & comme eſteintes: mais qui ne manquent iamais de ſe reſueiller bien-toſt, quand l'occaſion s'en preſente, ou lors qu'elles ont tant ſoit peu de matiere. Quant à l'inuention de la Vigne, ie la trouue ingenieuſe & prudente, pource que toute Affection eſt accorte & actiue à chercher des allechemens. Mais entre tant de choſes qui ſont paruenuës à la connoiſſance des hommes, il n'en eſt point de plus puiſſante que le Vin, pour eſueiller & en-

flammer quelque Passion que ce soit: aussi tout le reste n'a rien de commun auec cecy. L'on attribuë à Bacchus l'honneur d'auoir cõquis plusieurs Prouinces, & entrepris vne guerre eternelle, pource que la Conuoitise ne se contente iamais des choses acquises; au cõtraire elle veut tousiours passer outre, esprise qu'elle est d'vn desir insatiable & sans bornes.

Les Tygres se tiennent aupres d'vne Passion si dereglée; & tirent son Char, pour monstrer que lors que l'Affection ne va plus à pied, mais en coche, ayant gaigné la victoire sur la Raison, elle se monstre cruelle & indomptable à tous ceux qui s'opposent à ses forces. Or ce n'est pas sans suiet que certains Demons ridicules sautent autour du chariot de Bacchus, à cause que toute Passion desbordee produit aux yeux, en la bouche, & en l'action, des mouuemens inciuils, brutaux, mal-seants, & pleins de legereté: d'où vient que tel paroist agreable à soy-mesme en quelque esmotion de Cholere

d'orgueil, où d'Amour, qui ſemble tout à fait ridicule & difforme aux autres.

Les Muſes tiennent compagnie à Bacchus; pour monſtrer qu'il n'eſt point d'Affection qui ne ſemble fauoriſée de quelque Doctrine; Et c'eſt en cecy que la complaiſãce des eſprits amoindrit la majeſté des Muſes, lors qu'elles ſe rendent eſclaues de l'Affection, au lieu d'eſtre les guides de la vie. Entre les autres Allegories celle-cy me plaiſt; à ſçauoir que Bacchus ſe rendit amoureux d'vne femme abandonnée d'vn autre mary; eſtant certain que l'Affection veut & deſire ce que l'Experience a rebuté. Enquoy j'aduiſe tous ceux qui s'aſſujettiſſent à leurs propres affections, & qui les ſuiuant ne font qu'accroiſtre le prix des choſes dont ils veulent joüir (ſoit qu'elles conſiſtent aux honneurs, aux richeſſes, amours, en la gloire, en la ſcience, ou en telles autres qualités) qu'ils ſuiuent indiſcrettement des paſſions, que les autres ont quittees il y a long-tẽps, apres les auoir eſprouuees.

Le Lierre fut consacré à Bacchus auec beaucoup de mystere. Cét arbre a cela de propre, de conseruer sa verdure en Hyuer: puis de ramper autour des murailles, & de les embrasser de ses rameaux. Quant au premier, il n'est point d'Affection, qui par le moyen de la repugnance, & cõme par vne maniere d'Antiperistase ne se maintienne en vigueur & en verdure en Hyuer, à l'imitation du Lierre. Pour le regard du second, l'excez de la Passion qui predomine en l'homme, embrasse toutes les actions & tous les conseils humains, se meslant comme le Lierre & tournoyant parmy eux. Ce n'est pas merueille encore, si les coutumes supicieuses s'attribuẽt au Dieu Bacchus, estãt veritable que toute Affection desreglée se laisse emporter entierement aux fausses Religions, & qu'elle se tourne en fureur, s'il luy aduient d'assieger l'homme auec trop d'effort & de violence.

L'outrage fait à Pentee par les Pre-

ſtreſſes de Bacchus qui le deſmembrerent auec Orphée, nous apprend qu'vne Affection ardente ſe rend ordinairement reueſche, & du tout cōtraire, ſoit aux curieuſes recherches, ſoit aux aduis ſalutaires & libres. Bref, la cōfuſion entre les perſonnes de Bacchus, & de Iupiter, peut eſtre fort proprement adaptée à noſtre propos, veu que les entrepriſes illuſtres & honorables, iointes aux merites ſignalez & glorieux, procedēt tantoſt de la Valeur ou de la Raiſon, & tantoſt d'vne Affection cachee, ou d'vne Conuoitiſe ſecrette; quelques loüanges qu'y puiſſent apporter les langues, & les voix de la Renommée; de maniere qu'il n'eſt pas beaucoup facile de diſtinguer les faits de Bacchus d'auec ceux de Iupiter.

De la Science & de la Pratique joinctes ensemble.

DISCOVRS XX.

LEs Anciés ont tenu le Sphinx pour vn Monstre, qui paroissoit diuersement à la veuë: il auoit le visage & la voix d'vne jeune fille, les plumes d'vn oyseau, & les pieds d'vn griffon. Sa demeure ordinaire estoit au pays de Thebes, sur le sommet d'vne haute montagne, d'où il sortoit pour se mettre en embusche dans les grands chemins: Puis comme il auoit assailly, & reduit sous sa puissance les voyageurs, il leur proposoit certains Enigmes enbarrassez & obscurs,

qu'on eſtimoit venir de la part des Muſes. Si ceux auſquels il les propoſoit eſtoient ſi mal heureux, que de ne ſçauoir expliquer, ny reſoudre ſes demandes, qui eſtoient touſiours confuſes, & ambiguës, il les deſchiroit tout auſſi-toſt. Cette miſere ayant duré long temps; les Thebains propoſerent pour recompenſe l'Empire de Thebes, à quiconque pourroit expliquer les Enigmes du Sphinx, puis qu'il n'y auoit point d'autre moyen pour le vaincre.

La grandeur de ce ſalaire eſmeut tellement Oedipe, homme prudent, & plein de viuacité, mais incommodé de ſes jambes, qu'il ſe reſolut d'en venir à l'eſpreuue. S'eſtant donc preſenté au Monſtre auec beaucoup de confiance, d'abord il luy fut demãdé, Quel pouuoit eſtre l'animal qui venoit au mõde à quatre pieds, qui n'en auoit que deux par apres, puis trois, & à la fin quatre, comme auparauant. Oedipe reſpondit à cecy ſans s'e-

ſtonnet, Que cét Animal n'eſtoit autre que l'homme, qui apres ſa naiſſance ſembloit aller à quatre pieds, tant qu'il eſtoit enfant, ſe ſouſtenant par le moyen de ſes iambes & de ſes mains: mais qui deuenu grand à quelque temps de là, ſe ſeruoit des deux pieds, iuſques à ce qu'en ſa vieilleſſe il prenoit vn baſton pour s'appuyer, ſi bien qu'il ſembloit en auoir trois; & finalement en ſon dernier âge, ſes nerfs eſtant affoiblis, il demeuroit couché dans ſon lict, où il rampoit, cóme s'il en auoit quatre. Oedipe ayant gaigné la victoire par cette veritable reſponſe, donna la mort au Monſtre, dont le corps fut mis ſur vn aſne, & ainſi mené en triomphe. Dauantage on le fit Roy des Thebains, ſuiuant les conditions accordées.

Cette Fable, qui n'eſt pas moins ingenieuſe que belle, sẽble auoir eſté inuẽteé ſur le ſuiet de la Science iointe à la Pratique. Car ce n'eſt pas ſans raiſon que la Science peut eſtre appellée vn Monſtre,

d'autant qu'elle produit dans les esprits des ignorans d'estranges estonnemens. Elle est differente de figure & de veuë, pour les aduersitez des suiets ausquels elle s'occupe. Son visage ressemble à celuy d'vne femme,& sa voix aussi, à cause de son agréement, & des charmes de son langage. On luy donne des aisles, pource que ses inuentions discourent & volent en mesme temps ; car les Sciēces se communiquent entr'elles, comme nous voyons qu'en vn instant vn feu en allume vn autre. C'est fort à propos qu'on luy attribuë des griffes aigües & rauissantes, pour mōstrer que les aeguments & les axiomes des Sciēces penetrent bien auant dās l'esprit & qu'ils s'y attachent de telle sorte, qu'il luy est presque impossible de bouger, & de se desueloper. Le Saint Philosophe remarque cecy, lors qu'il dit, *Que les paroles des Sages sont comme des aiguillons, & des cloux, qui penetrent fort auant.* Or il n'est point de Science qui ne semble faire sa

demeure sur les montagnes : car on la tient de soy pour vne chose sublime, & qui d'en-haut descouure l'Ignorance de toutes parts, comme du sommet de quelque rocher.

L'on feint encore que la Science se met en embusche aux chemins publics, pour ce qu'en quelque lieu qu'ō se treuue ; durant ce pelerinage de la vie humaine, il se presente tousiours assez de matiere & de suiet à la Contemplation. Ce Monstre propose aux hommes des questions difficiles, & des Enigmes diuers, approuuez des Muses, & possible ennemis de la cruauté, durant qu'ils font leur sejour parmy elles. Car tant que nos estudes, nos meditations, & nos recherches n'ont point d'autre fin que la Science, l'entendement n'est ny resserré ny gesné : au contraire il discourt libremēt, & quelque doute qu'il puisse auoir, il semble estre chatoüillé de je ne sçay quel plaisir, qui ne se peut exprimer. Mais depuis que ces Enigmes pas-

ſent des Muſes au Sphinx, c'eſt à dire à la Pratique, ſi bien qu'ils mettent en inquietude l'Action, l'Election, & la Reſolution; c'eſt alors que les Enigmes commencent d'eſtre faſcheus & cruels; D'où il s'enſuit, qu'en cas qu'on ne les puiſſe ny expliquer, ny reſoudre, ils trauaillent eſtrangement les eſprits des hommes, iuſques à les diſtraire de toutes parts, & à les déchirer entierement. C'eſt pourquoy deux conditions ſe propoſent en cét Enigme, à ſçauoir la ruyne de l'eſprit à celuy qui ne les ſçait point expliquer, & l'Empire, à quiconque en donne l'intelligence. Car l'homme qui entend bien vne choſe, en acquiert la fin; & il n'eſt point d'Ouurier qui n'ait de l'empire ſur ſon ouurage. Bref, ces Enigmes ſont de deux ſortes; dont l'vne comprend la nature des choſes, & l'autre celle de l'homme: Auſſi deux Empires ſont les recompenſes de ceux qui les ſçauent expliquer; à ſçauoir l'Empire ſur la Nature, & l'Empire ſur les

hommes. La propre & derniere fin de la vraye Physique, n'est autre que l'Empire sur les choses naturelles, c'est à dire sur les Corps, sur la Medecine, & sur vne infinité d'autres objets sẽblables, bien que les Professeurs, qui dans les Escoles demeurent satisfaits de tout ce qui se presente d'abord, semblẽt mespriser, & comme rejetter les choses, & leurs effets. L'Enigme proposé à Oedipe, pour l'explication duquel il s'acquit le Royaume de Thebes, appartient à la nature des mortels. Aussi celuy qui a penetré comme il faut dans celle de l'homme, peut de soy-mesme forger sa Fortune, & se dire nay pour commander, chose qui fut attribuee autrefois aux Arts des Romains.

Souuien-toy, Romain, de regir sous tes Loix.

Les Peuples de la terre, &c.

Suiuant ce que ie viens de dire, ce ne fut pas sans sujet qu'Auguste Cesar prit pour Embleme le Sphinx, soit qu'il le

fist à dessein, ou de cas fortuit ; Et à vray dire, ce Prince bien plus sçauant que tous les autres dans les maximes d'Estat, expliqua fort heureusement durant le cours de sa vie plusieurs Enigmes, sur la nature de l'homme: En quoy certes s'il eût manqué d'inclination & de viuacité, il fust tombé plusieurs fois en des perils manifestes, & qui eussent attiré sa ruyne. La Fable adjoûte, Que le corps du Monstre vaincu fut mis sur vn Asne ; ce qui me semble inuenté auec beaucoup de gentillesse, pour monstrer qu'il n'est point de chose si subtile ny si cachee, qui ne puisse estre comprise par vn esprit pesant & retif, apres auoir esté publiee, & bien entenduë.

Il ne faut point oublier icy, Que le Sphinx fut vaincu par vn hôme qui auoit les jambes toutes gastées ; estant certain que ceux qui courent à la haste à l'explication des Enigmes, sont enfin vaincus par le Sphinx ; & qu'au lieu de venir

veritablement aux effets, ils ne font que laſſer & deſchirer leur eſprit, à force de controuerſes & de diſputes.

Marie Briot fe

Des Volupte Z & de leurs allechemens.

DISCOVRS XXI.

CE que l'on raconte des Syrenes s'approprie fort bien, mais en vn ſens aſſez commun, aux pernicieux allechemens de la Volupté. Surquoy ie diray, que la Sageſſe des Anciens eſt comme vn raiſin qui n'a pas eſté bien eſpreint : car quelque choſe qu'on en puiſſe tirer, le meilleur y demeure touſiours. Les Syrenes, filles d'Acheloüs & de Terpſichere, qui eſt vne des neuf Muſes, eurent des aiſles au commencement ;

mais elles en furent enfin priuees, pour auoir temerairement desfié les Sœurs d'Apollon. De leurs plumes les Muſes en firent des guirlandes; depuis elles eurent touſiours des aiſles ſur leur teſte, hormis les Sœurs des Syrenes: leur demeure ordinaire eſtoit en certaines Iſles delicieuſes: d'où deſcouurant les vaiſſeaux de loin; apres les auoir abordés, elles amuſoient premierement par leur chant les nauigateurs, puis les charmoient de telle ſorte, qu'elles leur dónoient la mort; s'il leur aduenoit de tomber vne fois en leur puiſſance. Elles ne chantoient pas touſiours vne meſme choſe; mais allechoient vn chacun par les moyens qui leur ſembloient les plus conformes à ſon inclination. Cependant elles cauſoient de ſi grandes pertes, que leurs Iſles ſe deſcouuroient de fort loing toutes blanches d'oſſemens, pitoyables reſtes des corps qu'on n'auoit daigné enſeuelir. A ce mal vniuerſel furent trouués deux differens

remedes, l'vn par Vlysse, & l'autre par Orphee. Les compagnons d'Vlysse eurent commandement de leur Chef de se boucher les oreilles de cire. Luy-mesme desirant d'en voir l'espreuue, & de s'exempter du peril qui le menaçoit, se fit attacher fort & ferme au mast du nauire, & commanda tres-expressément à ses gens de ne le point deslier; quelques instantes prieres qu'il leur en fist. Pour le regard d'Orphée, sans se reduire aux fers ny aux chaines, il se mit à chanter tout haut sur sa lyre les loüanges des Dieux immortels; Et ce fut par ce moyen qu'il se tira de danger, en euitant les chants de Syrenes.

Cette fiction regarde les diuerses façons de viure des hommes, & semble contenir en soy vne Parabole, qui n'est pas moins euidente qu'elle est agreable. Les Voluptés, qui par maniere de dire, procedent d'vne trop grande abondance de choses, & d'vn excez de plaisir, sou-

loient autrefois, comme aiſlées, rauir les perſonnes par leurs premiers allechemens; mais la Science a fait en ſorte de tenir l'eſprit humain tant ſoit peu en arreſt, & de penſer à ce qui luy peut aduenir; ſi bien que par ce moyen elle a couppé les aiſles aux voluptez, choſe qui eſt aduenuë au plus grand honneur des Muſes. Car depuis que par l'exemple de quelques-vns, l'on deſcouurit que la Philoſophie pouuoit faire naiſtre le meſpris de la Volupté, on la tint auſſitoſt pour vne Science aſſez forte, pour eſleuer l'ame au deſſus de la terre, où elle eſtoit attachee, & rendre meſme celeſter les penſées humaines; dont la vigueur eſt au chef. La mere des Syrenes demeura ſeule ſans aiſles, & fut cõtrainte d'aller à pied. Celle-cy n'eſt ſans doute autre choſe, qu'vn amas de Sciences legeres; qui n'eſtant inuentées, que pour la Volupté, ſemblent neantmoins auoir eſté grandement eſtimées par cét Ancien

Petronius,

Petronius, qui apres auoir receu vn arrest de mort, chercha les delices au bord de sa fosse; de sorte, comme dit Tacite, que se voulant seruir des Lettres à sa consolation, il ne dit rien de conforme à la vraye Constance, s'amusant à proferer des vers pleins de bagatelles, tels que ceux-cy.

Passons ma chere Lesbie
Heureusement nostre vie,
Et n'estimons vn festu
Le trop seuere langage
Des Vieillards, dont la vertu
S'abat sur le dernier âge.

Et ces autres,

Que le Vieillard au droict s'applicque,
Et qu'vn Esprit melancholique
Examine auec passion
Le Vice, ou la perfection.

Tel sçauoir semble vouloir derechef

ofter la Couronne aux Muſes, & rendre aux Syrenes leurs aiſles. Nous auons deſia dit que leur ſejour eſtoit en certaines Iſles delicieuſes; pour monſtrer, que ceux qui ayment les Voluptés, cherchent des lieux à l'eſcart, pour les y gouſter auecque plus de molleſſe & de liberté. Quant au chant artificiel de Syrenes, & au dommage qui s'en enſuiuoit, c'eſt vne choſe ſi commune à tous, & ſi claire de ſoy, qu'elle n'a pas beſoin d'interprete. Ce qu'on dit des oſſemens des corps qu'elles deuoroient, qui ſe deſcouuroient de loing, comme des montagnes blanchiſſantes, eſt vne choſe qui tient plus du ſubtil que du vray-ſemblable. Et toutesfois cela nous apprend, que les exemples qui nous viennent d'autruy, ne ſeruent de gueres contre la corruption des Voluptés, quelques clairs & manifeſtes qu'ils ſoient. Il ne reſte maintenant que le Symbole des remedes, qui n'eſt ny ſecret, ny

destitué de prudence. Car trois choses nous sont proposees, pour guerir vn mal si grand & si violent que celuy-cy; dont il y en a deux qui viennent de la Philosophie, & le troisiesme de la Religion.

Le premier moyen d'euiter le danger, est de luy resister d'abord, en fuyant soigneusement toutes les occasions qui peuuent tenter l'esprit, ou bien le porter au mal. Dequoy nous est vne fort belle figure la prudence qu'eurent les compagnons d'Vlysse à se boucher les oreilles de cire; remede qui s'applique pour l'ordinaire aux courages mediocres & rampans, au lieu que les esprits sublimes & genereux ont moyen de se trouuer en seureté, mesme au milieu des Voluptés, pourueu qu'auparauant ils se soient fortifiés d'vne ferme & inuincible resolution. Ie diray bien d'auantage, c'est qu'ils n'ont rien de plus agreable que de voir l'experience de leurs propres

vertus, & de descouurir la brutalité des Voluptés iointe à vn excez de folie, la cõtemplant plutost pour la mespriser, que pour en aprouuer l'vsage. C'est ce que dit Salomon, lors que dans les plaisirs où il s'est trouué plongé, il conclud par cette belle sentence, *la Sapience ne m'a iamais abandonné.*

Aussi est-il veritable, que ces Herôs peuuent quelque-fois estre comme inébranlables au milieu des plaisirs, & se tenir debout dans leurs precipices ; pourueu toutesfois qu'à l'imitation d'Vlysse ils defendent à ceux de leur conseil de ne leur obeyr en ce qui est nuisible, & capable de leur corrompre l'esprit. Mais de tous les remedes que nous venons de donner, le plus vtile & de plus grand efficace est celuy d'Orphée, qui rendit sans effect les voix des Syrenes, en chantant les loüanges des Dieux. Par où nous sommes

aduisés, que les meditations des choses diuines surpassent en douceur & en force tous les plaisirs de nos sens.

Marie. Briot fe.

De la Discorde, & de ses effets.

DISCOVRS XXII.

CEs deux personnes illustres, que vous voyés assises dans vn mesme Throsne, tesmoignét assez à leur mine combien est grande l'inquietude de leur Ame, & le iuste suiet qu'elles ont d'aprehender cette Furie qui les menace. C'est la plus dangereuse des Eumenides; i'entends la Discorde, dont le regard contagieux n'est pas moins à craindre que le Flambeau qu'elle porte. Elle s'en sert d'ordinaire à brusler les

Cœurs, apres qu'elle y a fait gliſſer dedans vne Hayne ſecrette, & vn inſatiable deſir de Vengeance. Ainſi d'vne petite flammeche elle en allume ſouuent vn grand Braſier, & reduit en cendre en moins de rien des Villes entieres, qui ſont l'ouurage de pluſieurs ſiecles. Car c'eſt par elle, comme dit Saluſte, que les plus grandes choſes s'aneantiſſent, ainſi que les moindres prennent accroiſſement par l'Vnion mutuelle. A cecy ſe rapporte l'exemple de cét ancien Roy des Parthes, qui ſe voyant ſur le poinct de ſortir du monde, fit appeller deux de ſes Enfans, à l'vn deſquels il donna ſix fleches, & luy commanda de les rompre toutes enſemble. Ce que n'ayant peu faire, apres que le plus ieune les eut priſes, & miſes en pieces l'vne apres l'autre, ce ſage Prince ſe ſeruit de cette inuention comme d'vn ſujet ingenieux, pour leur apprendre, Que tant qu'ils viuroient enſemble en bonne intelligence, les ennemis, quel-

que puiſſance qu'ils euſſent, ne leur pourroient iamais nuire. C'eſt pourquoy Ariſtote en ſes Oeconomiques, donnant la definition d'vne vraye Cité; Elle n'eſt autre choſe, dit-il, qu'vne mutuelle vnion entre les Citoyens. Car ſi les habitans d'vne ville veulēt bien viure, il eſt neceſſaire qu'il n'y ait entr'eux ny Diuiſion ny Diſcorde; Et en ſa Politique, il preuue que l'homme n'a point de plus beau chemin que l'Vnion, pour atteindre à la parfaite Felicité. Cela fait dire fort ſagemēt à Democrite, Qu'vne ville qui ſe donne en proye à la Diſcorde, eſt entierement perduë; à Socrate, Qu'il n'eſt point de peſte qui ſoit pareille à la Diſſenſion; & à Piſiſtratus, Que la plus grande faute que puiſſent faire des Citoyens, c'eſt d'eſtre eux-meſmes les Boute-feus des guerres ciuiles.

Mais qu'eſt-il beſoin de recourir aux raiſons, pour appuyer vne Verité qui ſe ſouſtient d'elle-meſme, & que tant

d'exemples que nous en auons, ont renduë indubitable? N'eſt-il pas vray que les partialités des habitans de Babylone, furent cauſe que Cyrus ruïna leur ville de fond en comble? L'ancienne Carthage ne fut elle pas deſtruite par les ſanglantes mutineries de ſes principaux Citoyens? Ne ſçait-on pas qu'Alexandre ſe ſeruit accortement de la diuiſion des Grecs, pour ſe les aſſujettir, & que les Iuifs trouuerent la perte de leur Eſtat dans les propres deſordres de leurs Tribus? Il faut qu'ō m'aduoüe, que Semiramis n'euſt pas ſi facilement ſubjugué les Indiens, ſans les impetueux orages qui s'eſleuerent entr'eux; Ny que le peuple d'Athene n'euſt pas ſi ſouuent vaincu le Lacedemoniens, ſi la ſeule Diſcorde n'euſt eſté la principale cauſe de leur malheur. Ce fut elle-meſme qui fit tōber les Numides ſous la puiſſance des Romains, & qui perdit enfin la fleuriſſante Ville de Rome, apres qu'elle eut durant tant d'annees veſcu dans le

calme. Il ne faut donc pas s'estonner, si l'Athenien Aristides fit autrefois de si grands efforts, pour pacifier les troubles, qui naissoient de iour en iour, & qui prenoient de nouueaux accroissemens entre ses Compatriotes; Ny si le Censeur Cassius preferant à toute autre chose le bien de la Republique, consacra son Palais à la Concorde, & luy dressa vne riche Statuë, affin que tous ceux qui le visiteroient fussent aduertis; Que les ennemis de la tranquilité publique n'estoient point les bien-venus chés luy.

Le diuin Platon traittant de la Discorde, dit que c'est le propre de ce mal contagieux, de s'attaquer aux plus saines parties d'vn Estat; de renuerser pesle-mesle les bonnes loix; de mespriser les Magistrats, de forcer les Iugemens, & de remplir toutes choses de cruauté, de violence, & de rage. Car il est certain que tous les lieux où elle se donne de l'empire, deuiennent enfin autant de Forests, qui ne

ſont peuplées que d'hommes ſauuages & brutaux. Apres la ruine de Numance, que les Romains auoient long temps tenuë aſſiegee, bien que toutesfois en vain; Scipion ayant vn jour prié Tireſias, Prince des Celtes, de luy dire la cauſe d'vne ſi forte reſiſtance, n'en eut point d'autre reſponce; ſinon que la mutuelle vnion des forces de l'ennemi l'auoit touſiours defenduë, & que ſon mal-heur ne procedoit que de ſa propre Diſcorde. Par où l'on peut bien iuger, que tout ce qui eſt aduenu de tragique & de lamentable aux hommes, a touſiours pris ſon origine de ce pernicieux venin, & de cette peſte vniuerſelle. D'elle meſme auſſi ſe doit enſuiure la derniere decadence des choſes du monde, qui n'arriuera iamais qu'on ne voye incontinent tout l'ordre de la Nature ſe des-vnir, & tous les Elemens ſe diſſoudre, à force de renouueller l'vn contre l'autre leur ancienne querelle. Ce qui monſtre aſſez, que les plus celebres Autheurs de

l'Antiquité, n'ont pas ſans raiſon accuſé cette Furie d'eſtre cauſe de la deſolation des Royaumes, & de celle des grāds Princes; Ce qu'vn des meilleurs eſprits de noſtre ſiecle a iudicieuſement exprimé par ces beaux vers,

La Diſcorde au crein de Couleuures,
Peſte fatale aux Potentats,
Ne finit ſes tragiques œuures,
Qu'en la fin meſme des Eſtats:
D'elle naſquit la freneſie
De la Grece contre l'Aſie;
Et d'elle prirent le Flambeau,
Dont ils deſolerent leurs terres,
Ces deux Freres, de qui les guerres
Durent encore dans le Tombeau.

Marie.B. f.

De l'Esprit du Monde.

DISCOVRS XXIII.

LOn dit de Pluton, Que l'Enfer luy estant escheu en partage, il perdit toute esperance de se pouuoir iamais marier auec quelque Deïté celeste, s'il y procedoit par les voyes qui sont ordinaires à l'Amour : si bien qu'il falut de necessité qu'il tournast ses desseins au Rauissement.

Il sceut donc si bien prendre son temps, qu'il rauit Proserpine fille de Ceres, tandis qu'elle cueilloit des Narcisses dans les prairies de Sicile, & ainsi l'ayant enleuée

dans ſon coche, il la mena droit aux lieux ſouſterrains, où d'abord elle fut honorablement receuë, & ſaluée Reyne des Enfers. Cependant Cerés ne pouuant trouuer ſa Fille, qu'elle aymoit fort, en fut tellement faſchée, qu'auec vn flambeau qu'elle prit en main, elle courut tout le monde pour la chercher. Mais comme elle vid que toute ſa queſte eſtoit inutile & qu'il y auoit quelque apparence qu'elle eſtoit dans les Enfers, elle eut recours aux gemiſſemens & aux larmes, ne ceſſant d'importuner le Pere des Dieux qu'il luy fiſt rendre ſa fille. En effect, Iupiter touché de ſes prieres, ordonna en ſa faueur, Que ſi Proſerpine n'auoit encore gouſté d'aucune choſe de celles qui eſtoient en Enfer, il ſeroit permis à Cerés de l'enleuer : mais cette condition fut nuiſible à Cerés, d'autant qu'il ſe treuua, que Proſerpine auoit mangé trois grains d'vne Pomme de Grenade. Pour tout cela neantmoins Cerés ne quitta
point

point son entreprise, & recourut derechef aux plaintes & aux prieres. A raison dequoy Iupiter voulut, Que Proserpine partageant le temps de l'année seroit six mois auec son mary, & autant de temps auec sa mere. Il aduint depuis, que par vn effort vn peu trop audacieux, Thesee & Pirithous essayerent de la rauir à Pluton, & de l'enleuer hors de sa couche. Mais le mal-heur voulut pour eux, qu'estans lassez du chemin, comme ils furent arriuez là bas, ils s'assirent sur vne pierre, d'où ils ne purent jamais bouger, mais y demeurerent attachez eternellement. Le Royaume des Enfers demeura doncques à Proserpine, à laquelle fut deferé vn excellent priuilege. C'estoit vne Loy generale, Que quiconque descendroit aux Enfers, n'en pourroit iamais reuenir. Or à cette Loy fut adioutée cette exception, Que si quelqu'vn portoit vn rameau d'or en la maison de Proserpine, il auroit moyẽ d'aller dans ces demeures sombres, &

mesme de s'en tirer. Ce Rameau, vnique en son espece, se treuuoit dans vne grande & obscure forest, & n'auoit aucune tyge. Il poussoit d'vn autre arbre que du sien ses rameaux dorez, dont les fueilles ressembloient à des gluaux: Que si l'on en coupoit vn, il en croissoit aussitost vn autre.

Cette Fable, qui apartient à la Nature, semble esplucher de prez la Force, l'Abondance, & la Fecondité, qui se treuuẽt aux lieux sousterrains. C'est d'où les choses du monde empruntent leurs rejettons, & leurs germes; jusqu'à ce qu'elles retournent enfin à leur premier estre, & qu'il s'en faict vne resolution entiere. Par Proserpine les Anciens ont voulu signifier cét Esprit celeste, qui se cache & se renferme dans la terre, representée par Pluton; Cét Esprit, dis-ie, qui separé du Globe superieur se retient soy-mesme, comme il nous est declaré par ces vers:

Soit que par sa fraischeur, il faille que la terre
Les semences du Ciel en ses veines enserre.

L'on feint que ce mesme Esprit a esté enleué de terre, pource qu'il est impossible de le rendre *Fixe*, tant qu'on luy donne le temps de se rendre *Volatile* : si bien que par vne soudaine distraction ; on le voit se cógeler & se fixer, comme si quelqu'vn vouloit mesler ensemble l'air auec l'eau; ce qui ne se peut autrement que par le moyen d'vne *Circulation* rapide, & precipitée: D'où il s'ensuit que l'on voit ces deux corps assemblez dans leur propre escume, & l'air comme enleué hors de l'eau. Ce n'est pas sans suiet qu'on adjouste, Que le rauissement de Proserpine aduint, lors qu'elle cueilloit des Narcisses dans la valées, pource que Narcisse préd son nom de l'assoupissement, qui le saisit quand il fut changé en cette fleur. Cela nous apprend, Qu'il faut rauir l'Esprit de la Matiere terrestre, puis le preparer & le disposer, quand il commence de s'endur-

cir ; & de ſe congeler. C'eſt encore auec vne tres- grande raiſon qu'on attribuë à Proſerpine vn honneur qui n'appartient qu'à elle ſeule, quand on l'appelle Dame, & maiſtreſſe de *Dis* ; à cauſe que cét Eſprit là gouuerne toutes choſes en ces lieux ſouſterrains, ſans qu'il ſemble que Pluton, qui en eſt eſtonné, s'en aperçoiue luy meſme. C'eſt encore ce meſme Eſprit que les forces celeſtes, denotées par Ceres, taſchent de tirer, & de reünir auec vn ſoin merueilleux. Quant au flambeau tout ardent qui ſe voit dans la main de Ceres, il nous figure ſans doute le Soleil, qui court autour de la terre; & qui auroit plus de force que toute autre choſe à recouurer Proſerpine, ſi cela ſe pouuoit, & ſi elle ne demeuroit immobile & ferme. La raiſon de cecy nous eſt fort bien expliquée par les conditions accordées entre Iupiter & Ceres; eſtant certain qu'il y a deux moyens de reſſerrer l'Eſprit dãs vne matiere ſolide & terreſtre. Le pre-

mier ſe peut par *Obſtruction*, ou *par Conſtipation*, qui eſt vne pure violence, & vn empriſonnement: Le ſecond par l'adminiſtration de l'aliment proportionné; en quoy ne ſe trouue rien de violent, ny qui agiſſe auec reſiſtance: car l'Eſprit enclos treuuant dequoy ſe nourrir, ne cherche point à ſe rẽdre *Volatile*, & demeure *Fixe*, en ſa propre terre. Cela nous eſt démonſtré par la pomme de Grenade que Proſerpine gouſta; qui fut cauſe que ſa mere Cerés ne la pût tirer des Enfers, quand pour cét effect elle courut tout le monde auec vn flambeau à la main. Auſſi la principale cauſe pour laquelle l'Eſprit des corps metalliques & des Mineraux ſe reſſerre pour l'ordinaire au dedans, c'eſt à raiſõ de la ſolidité de leur maſſe; Mais celuy des Animaux & des Plantes, habite des corps qui ſont poreux, tellement que le chemin d'en ſortir luy ſeroit ouuert, s'il n'y eſtoit retenu par le gouſt, & par le plaiſir qu'il y prend. Quant à la conditiõ

de six mois, elle n'est autre qu'vne gentille description de la diuision de l'an; veu que cét Esprit espandu sur terre à l'esgard des choses Vegetables, s'esleue durant l'Esté aux parties d'enhaut, & se rencontre en Hyuer en celles d'embas.

Ie viens maintenant à l'effort que Thesée & Pirithous firent ensemble, de mettre Proserpine hors des Enfers. Ce nous est vn exemple, Qu'il aduiét souuent que les plus subtils Esprits, qui descendent icy bas dans plusieurs corps, ne peuuent si bien faire, que de tirer & vnir à eux les Esprits sousterrains; mais qu'au contraire estant vne fois fixes, & incorporez, iamais plus ils ne s'esleuent en haut: tellemẽt que Proserpine augmente par leur moyen, & son Empire & son monde. Pour le regard du Rameau d'or, je diray que c'est icy que nous ne pouuons plus soustenir l'effort des Philosophes Chymiques, qui se promettent de reformer entieremẽt les corps naturels, & de les tirer, par maniere de dire, de leur Enfer. Quoy qu'il en soit, il est

certain que la Chymie ne peut auoir vn fondement de Theorie: l'aprehẽde fort encore, qu'en matiere de pratique, elle n'ait aucunes arres asseurées.

Ie la laisse donc à part, pour venir à ce dernier point de nostre Fable. Nous auons vne connoissance certaine tirée de plusieurs figures des Anciens, qu'ils n'ont pas tenu pour vne chose du tout impossible, de pouuoir en quelque partie renouueller & reformer les Corps naturels; bien que neantmoins telle chose leur ait toûjours semblé cachée, & hors de la voye ordinaire. A quoy se rapporte possible cette Feinte, que ce Rameau d'or se treuuoit dãs vne espaisse forest, entre vne infinité d'autres arbres. Ils ont feint, qu'il estoit d'or, pour denoter la longue durée de ce Metal, le representant comme enté, à cause que c'est de l'Art seulement qu'il faut esperer vn tel effect, & non pas d'aucune medecine, ny d'aucun moyen non plus qui soit naturel & simple.

Des Rebellions.

DISCOVRS XXIV.

LEs Poëtes ont feint, Que la Deesse Iunon faschée de ce que Iupiter auoit de soy-mesme enfanté Pallas, pria les Dieux qu'il luy fust permis encore à elle, de pouuoir engendrer toute seule, sans ioüissance de son mary. Ils disent là dessus, qu'elle fit si bien par ses importunes prieres, que sa demande luy fut enfin accordée: De maniere qu'ayant esbranlé la terre, de ce mouuement violent nasquit aussi-tost Tiphon, Monstre grand & horrible, qui fut donné à

vn Serpent, comme à vne nourrice, qui eut ſoing de l'eſleuer en ſon enfance. Mais à quelque temps de là, deuenu grãd & robuſte, il fit la guerre au Pere des Dieux. En ce combat le pauure Iupiter tresbucha ſous la force de ce Geant; qui l'ayant chargé ſur ſes eſpaules, le tranſ-porta en vn pays obſcur & fort eſloigné, où il le laiſſa tout impuiſſant, & mutilé de ſes membres, apres luy auoir coupé les principaux nerfs des pieds & des mains, qu'il emporta quant & ſoy. Peu apres il arriua que Mercure deſroba ſes nerfs au Geant, & les rendit à Iupiter; qui s'en eſtant renforcé, aſſaillit derechef Ti-phon. La premiere atteinte qu'il luy don-na, fut vn coup de Foudre, qui luy fit reſpandre quantité de ſang, d'où naſquit la venimeuſe engeance des Serpens qui ſont ſur la terre. Tiphon cependant vou-lut mettre ſon ſalut en la fuite; mais il fut contraint de ſe laiſſer choir, affoibly du coup qu'il auoit receu. A quoy Iupiter ayãt

pris garde, il le precipita soudainement au pied du mont Ætna, ainsi il l'escrasa dessous le faix de cette Montagne.

Cette Fable a esté inuentée, pour estre comme vn Symbole de la Fortune des Roys, & des Rebellions qu'on voit ordinairement aduertir dans les Monarchies. Car les Rois sont, par maniere de dire, mariez auec leurs Royaumes, comme Iupiter auec Iunon. Mais il aduint la plusspart du temps, que l'habitude qu'ils ont à regner, est la chose du monde qui les trauaille dauantage, & qui les reduit plustost à la Tyrannie. De maniere que sans se soucier de se tenir à l'auis de leurs Estats, ils ne veulét engendrer que d'eux-mesmes: C'est à dire, que leur intention est, de gouuerner toutes choses comme il leur plaist, & de ne suiure point d'autre Loy que leur propre volonté. Cependát, tel procedé insuportable à vn Peuple, fait qu'il tasche encore de son costé de creer vn Chef, & de l'aggrandir. Or comme

ces menees naiſſent ordinairemẽt des ſecrettes intelligences de la Nobleſſe, & des plus grands du Royaume; apres qu'on les a bien diſſimulées, l'on taſche de faire ſouſleuer le peuple, d'où s'enſuit vne certaine tumeur aux affaires, denotée par l'enfance de Tiphon. Les choſes reduites en tel eſtat ſe fomentẽt encore plus par la malignité naturelle du Vulgaire, qui eſt vn Serpent grandement dommageable aux Roys. comme ces nouueaux troubles ont pris tant ſoit peu d'haleine & de force, ils aboutiſſent en fin à vne manifeſte Rebellion: Et d'autant que les maux qui en reuiennent aux Roys & aux Peuples ſont infinis, elle nous eſt repreſentee ſous l'horrible figure du monſtre Tiphon. On luy donne cent teſtes, pour les diuerſes entrepriſes, & les executions qu'elle fait. Ses bouches qui vomiſſent le feu, denotent les embraſemens; & les Serpens dont elle eſt enuironnée, demonſtrent les maladies contagieuſes

qui l'accompagnent par tout, principalement dans les sieges des Villes. Ses mains de fer signifiét les assassinats & les meurtres: Ses griffes plus rauissantes que celles de l'Aigle, les extorsions & les voleries. En vn mot, tout son corps semé de plumes est vn Hierogliphe des apprehensions, & des nouuelles que les Courriers apportent à tout moment. Ces Rebellions sont quelquefois si puissantes, & se fortifient de telle sorte, que les Roys, cóme transportez ailleurs par leurs suiets mutinez, sont contraints de quitter leurs Thrônes, & leurs meilleures villes, pour se retirer en des lieux obscurs, mesmes aux confins de leur Royaume, comme ils ont perdu leurs principaux nerfs, qui sont l'argent & la Maiesté. Mais apres que leur Prudence a bien combatu les disgraces de la Fortune, ils recouurent enfin ces nerfs, par l'industrie & par la Vertu de Mercure; c'est à dire, que deuenus affables & recóciliez auec les volontez & les

courages de leurs ſuiets, ils regaignent ſouuent par leur moyē, vne prompte aſſiſtance d'argent, & en eux-meſmes vne nouuelle vigueur de leur propre authorité. Toutefois, ceux qui ſçauent joindre la ruſe à la Prudence, ſe gardent fort bien de tenter derechef la Fortune, & de reprendre les armes; ce qui n'empeſche pas pourtant qu'ils ne ſoient toûjours attentifs à conſiderer s'il n'y a point moyen de ruyner les factions des Rebelles, par quelque action illuſtre & memorable.

Que ſi leur deſſein reüſſit; ces Mutinez deuenus foibles à l'inſtant, & tous effrayez, ſe tournent d'abord aux menaces & aux inſolēces, qui ne ſont que ſifflemens de Serpens. Mais enfin, comme ils voyent leurs affaires au deſeſpoir, ils mettent toute leur aſſeurance en la fuite, ſi bien qu'ils commencent à ſe laiſſer choir: Et c'eſt alors que les Roys ont beau moyen de leur mettre en queuë vne bonne Armée, & de les pourſuiure en toute aſſeu-

rance, pour les accabler; comme auec le mont Ætna, par les forces de leurs Royaumes.

Du Zele indiſcret.

DISCOVRS XXV

LEs ſignalez faits d'armes de Diomede rendoient ſa gloire fleuriſſante de toutes parts; quand la Deeſſe Pallas, qui l'aymoit extremement, & qui le connoiſſoit aſſez prompt, luy dit vn iour qu'il frapaſt hardiment ſur Venus, s'il la rencontroit dans la meſlée. Il arriua donc que Diomede ne manqua point de mettre en execution le commandement de la Deeſſe, & de bleſſer Venus au bras droit; Acte qui luy reüſſit ſans chaſtiment durant

quelque temps. Ainsi apres s'estre bié mis en honneur par ses illustres faits d'armes, il s'en retourna en son pays, où apres auoir espreuué plusieurs fascheuses disgraces, il fut contraint de s'enfuir en Italie à la mercy d'vn peuple estranger. A son arriuée, la bonne Fortune le fauorisant plus qu'auparauant, luy donna pour hoste le Roy Daunus, qui l'honnora de plusieurs dons, outre que des Statuës luy furēt dressées en diuers lieux du païs. Mais il aduint depuis, que ce mesme peuple, vers lequel Diomede s'estoit retiré, se sentant affligé de plusieurs grands fleaux, le Roy Daunus se mit dans l'esprit, que la cause en procedoit, de ce qu'il auoit donné entrée dans son pays à vn homme Impie, mal voulu des Dieux, & qui auoit eu l'asseurāce d'assaillir à force d'armes vne Deesse, qu'on ne pouuoit toucher seulemēt, sans commettre vne grande Impieté. Ayant donc à deliurer son païs, que les méchancetés de son Hoste auoient perdu, & sça-

chant d'ailleurs qu'il valoit mieux violer le droit d'Hospitalité, que le respect qui se doit à la Religion; il fit trencher la teste à Diomede; & voulut de plus que ses Statuës fussent demolies; afin qu'à l'aduenir il n'en restast aucune memoire. Il y auoit si peu d'asseurance à souspirer pour vn si estrange accident, que ses compagnons mesmes s'abandonnans aux gemissemens & aux larmes, à cause de la mort de leur Chef, furent changez en certains oyseaux de l'espece des Cignes, qui chantent à l'heure de leure mort ie ne sçay quoy de melodieux & de funeste.

Le suiet de cette fiction n'est pas commun. Car toutes les autres Fables ne disent point qu'aucun Heros, reserué vn seul Diomede, ait iamais esté si hardy, que d'attaquer vne Diuinité, les armes à la main. Cette Fable nous semble depeindre l'image & la Fortune d'vn homme violent, & qui n'a point d'autre but en ses actions, que de vouloir par la seule

force pourſuiure, & exterminer quelque ſorte de culte diuin, ou de Religion quoy que vaine & legere. Or bien que les entrepriſes de ſang, faites pour la Religió, fuſſent inconnues aux Payens (eſtant veritable que les Dieux de Gentils n'eſtoient nullement jaloux de leur culte, ce qui eſt le propre attribut du vray Dieu) il ſemble neantmoins qu'en ces premiers Siecles, la Sageſſe eſtoit ſi grande & ſi ample, que par le moyen des meditations & des ſimulacres, ils comprenoient ce qu'ils ne pouuoient ſçauoir par experience. Ie dis donc, que ceux qui par des effects de ſang & de feu, ou bien par l'aigreur des ſupplices, taſchent d'arracher, & d'abolir quelque Secte, ou quelque Religion, bien que vaine, gaſtée, corrompuë & infame (dequoy Venus eſt vn Hyeroglyphe) & qui ſe trauaillent à la corriger & à la conuaincre par les armes, pluſtoſt que par la force de la Raiſon, de la Doctrine, & de la Sainteté de vie; ou par le

poids des exemples & de l'Authorité, sõt possible incitez à cela par la Deesse Pallas; c'est à dire par vne certaine Prudence violente, & par vn iugement trop seuere. L'efficace, ou la vigueur de ces choses, les fait entrer si auant dans la consideration de telles tromperies, & des abus qui s'ensuiuẽt de semblables fautes, qu'esmus ensemble d'vn bõ zele, & d'vne hayne qu'ils ont conceuë contre les faussetez, ils s'acquierent fortuitement, & pour quelque tẽps, vne grande gloire. De là vient que le menu peuple, à qui les choses moderées ne peuuẽt estre agreables, estimãt tous les autres hommes froids & timides à comparaison de ceux-cy, publie leurs merites par tout, & les considere comme insignes deffenseurs de la Religiõ & de la Verité. Et toutefois cette espece de bonheur & de gloire paruient rarement au bout de sa course. D'où il s'ensuit que si par la mort elle n'euite bien-tost la reuolution des choses, comme toute autre violence, sa

profperité fe perd fur la fin. Mais s'il aduient auffi que les affaires changent de face, ou que la Secte raualée & perfecutée vienne à s'efleuer, & à prẽdre de nouuelles forces; c'eft alors que les hommes voyent leur zele indifcret entierement condamné, leur imprudence abatuë, leur nom rendu odieux, & tous les honneurs qui leur eftoient auparauant deferez, changez en autant d'opprobres & d'infamies. L'accident tragique de Diomede, tué par fon hofte mefme, nous apprend, Que les troubles fufcitez pour la Religiõ, allument entre les plus proches parens vne infinité de trahifons & de guerres fecrettes. Les deffenfes faites de pleurer fa mort, fur peine de punition, feruent à monftrer, Que les hommes ont vne inclination naturelle à la pitié; Que les ennemis des mefchancetez ne laiffent pas d'eftre touchez de la mifere de ceux qui les ont commifes; & qu'ainfi il faut biẽ qu'vn mal ait atteint à fon extre-

mité, quand on ne donne point de lieu aux larmes. Cela se voit ordinairement en matiere de Religiō & d'Impieté. Car en cette cause, si les hōmes font le moindre semblant d'auoir de la compassion pour autruy, ils sont remarquez incontinent, & tenus pour suspects. Au contraire, les gemissemens & les pleurs de ceux d'vne Secte n'esclattēt iamais si fort qu'au dernier moment de leur vie; En cela semblables au chant de ces Oyseaux plaintifs, en la forme desquels les Compagnons de Diomede furent changez. Cette partie de l'Allegorie est encore fort remarquable, en ce que ceux qu'on fait mourir pour le suiet de la vraye Religion, ont accoustumé, comme de beaux Cygnes, de fléchir d'vne merueilleuse façon les courages les moins sensibles à la pitié, & de viure dans la memoire des hommes, sans pouuoir iamais en estre effacez.

De la Matiere, & de ses conditions.

DISCOVRS XXVI.

LE Vieillard Prothée, comme disent les Poëtes, seruit de Berger à Neptune, & fut appellé trois fois tres-grand, pour la merueilleuse connoissãce qu'il auoit de l'Aduenir; car il ne sçauoit pas seulement le Futur, mais encore le passé & le Present. De maniere qu'outre sa grande intelligence en l'Art de deuiner, il estoit cõme Ambassadeur & Interprete de plusieurs secrets, & de toute l'Antiquité. Son ordinaire sejour estoit dans vne grande Cauerne, où il auoit ac-

coustumé de conter sur le midy ses troupeaux de Balenes, & de s'endormir là dessus. Ceux qui se vouloient seruir de luy en quelque chose, n'en pouuoient venir à bout autrement, qu'en la liant estroitement par les bras: Alors, cõme il se voyoit enchaisné; pour se deslier plus facilement il auoit accoustumé de prendre toute sorte de formes esmerueillables, & de se trãsmuer, tantost en feu, tantost en riuiere, & maintenant en beste sauuage ; jusques à ce qu'enfin il reprenoit sa premiere forme.

Les sens de cette fiction Poëtique semble toucher les secrets de la Nature, & les conditions de la Matiere. Sous la personne de Protée est comprise cette mesme Matiere, qui est la chose la plus ancienne apres Dieu. Elle fait sa demeure en la concauité du Ciel, comme dans vne Cauerne, & sert le Dieu Neptune, pource qu'il n'est point d'action, ny point de distribution de la Nature, qui ne s'exerce principale-

ment dans les choſes liquides. Par les troupeaux de Protée ſont figurees les ordinaires Eſpeces des Animaux, des Plantes, & des Metaux : où la Matiere s'eſpād & ſe conſerue de telle ſorte, qu'ayant vne fois acheué de former les Eſpeces, & faict ce qui eſt de ſon deuoir, l'on diroit par apres qu'elle dort & ſe repoſe, ſans faire le moindre effort de s'apprester à la procreation d'aucune autre Eſpece. Cela nous eſt demóſtré par le compte que fait Protée de ſes troupeaux, deuant que dormir. A quoy il ne s'amuſe ny au matin, ny au ſoir, mais en plein midy; pource que la generation & la corruption des choſes ne ſe font jamais qu'en leur ſaiſon legitime, & lors que la Matiere eſtant preparée, & diſpoſée comme il faut, ſe produiſent les Eſpeces des choſes. Or ce temps doit tenir vn milieu entre les premiers principes, & leur derniere vieilleſſe, tel qu'il fut en la premiere creation de châque Eſpece, comme la ſainte Eſcriture

nous l'apprend: Car par la vertu de cette parole de Dieu *Producat*, la Matiere obeït aussi-tost au cõmandement de son Createur, sans suiure ses circulations ordinaires; Si bien que tout à ce coup il se mit à reduire en acte ses œuures, & fit l'Espece.

La Fable de Prothée, libre & deslié auec son Bestail, estẽd jusques icy sa Narratiõ; Et nous monstre que l'vniuerselle Generalité des choses, auec sa fabrique, & sa tissure ordinaire, est la face de la Matiere, qui n'estant ny liée ny resserrée, se peut mettre au rang des choses appellées des Latins *Materiatæ*: Toutesfois, s'il aduient qu'vn Esprit, qui excelle en la connoissãce des secrets de la Nature, la trauaille & la violente en quelque façon; comme si c'estoit auec dessein de la reduire à neant (ce qui ne peut aduenir que par la toute-puissance de Dieu) c'est alors que se trouuant à cette extremité, elle se transforme & se change diuersement, prenant plusieurs ressemblances de choses du tout

admirables, jusqu'à ce qu'en fin ayãt faict só tour, elle se voit sur le point de retourner en son premier estat, si la violence fatale va continuant. Alors le moyen de lier estroitement la Matiere sera plus aisé, si on l'estreint par les bras; c'est à dire par les extremitez. Pour le regard de ce que la Fable adjoûte, Que Prothée fut vn excellent Deuin, par qui furent cogneus trois diuers temps, qui sont le Passé, le Present, & l'Aduenir; cela se rapporte fort bien à la Matiere. Car pour auoir vne parfaite connoissance de ses proprietez, & de son progrez, il faut de necessité comprendre ensemble le principal acte des choses qui ont esté desia faites, qui se font, & qui se feront, bien que cette connoissance ne s'estende point sur châque partie en son particulier.

Des Accords, ou des Traittez des Princes.

DISCOVRS XXVII.

TOVTES les Fables sont pleines de cét vnique serment, dont les Dieux celestes auoient accoustumé de s'obliger, quand ils vouloient qu'aucun lieu ne leur restât à la repentance. Par ce serment ils n'inuoquoyent ny la Maiesté du Ciel, ny aucun attribut diuin, mais bien le seul Styx, qu'ils feignoient estre vn certain fleuue d'Enfer, qui serpentant par la Cour de *Dis* y rouloit ses noires ondes, & tournoyoit en diuers endroits. C'estoit la seule

formalité qu'ils obſeruoient en iurant; hors laquelle nul autre ſerment ne leur ſembloit inuiolable ny ferme. Que ſi quelqu'vn y contreuenoit, il encouroit auſſi-toſt le nom & la peine de Pariure, que les Puiſſances celeſtes redoutoiẽt par deſſus toute autre choſe; outre que durant quelques annees, il eſtoit banny des feſtins & des aſſemblées des Dieux.

Cette Fable a ie ne ſçay quel rapport auec les accords, & les traitez que les Princes font d'ordinaire; où la Verité fait voir ſouuent, que les conuentions confirmées par quelque ſermẽt, ne ſont pas touſiours bien fermes : De maniere qu'on peut dire que tels ſermens ſe pratiquent pluſtoſt par vne certaine oſtentation d'honneur, de reputation, & de compliment que pour vn teſmoignage de Foy, d'aſſeurance & de veritable effet. Que ſi meſme on y adioûte les liens de la Parenté, comme de certains ſermens de la Nature, cela n'oſte rien pour tant, ny à

l'Ambition

l'Ambitiō, ny à l'intereſt particulier, ny à la licence de commander, à qui l'aduantage demeure touſiours. Ce qui eſt d'autant plus facile, qu'il eſt bien-aiſé aux Princes de couurir enſemble leur Conuoitiſe, & d'authoriſer le peu de ſincerité de leur Foy par diuers pretextes, & par belles apparences; comme n'ayant à rendre compte à perſonne, qui leur puiſſe ſeruir d'Arbitre. Par ce moyen il ne leur reſte qu'vn propre & ſeul fondement de bōne Foy, laquelle ne conſiſte point en aucune Deité celeſte, mais bien en vne preſente Neceſſité, qui eſt aux Grands vne puiſſante Deeſſe. Elle nous eſt fort bien repreſentée par le Styx, fleuue fatal, & qu'on ne peut repaſſer. Ce fut le Dieu qu'inuoqua l'Athenien Iphicrates, en la concluſion de la Paix qu'il fit auec les Lacedemoniens. Or d'autant que luy ſeul profeſera tout ouuertement ce que pluſieurs autres s'imaginoient en leur ame, ſans l'oſer dire; il ne ſera pas hors de propos de

rapporter icy ſes propres paroles. Ce grand homme s'aduiſant que ces Lacedemoniens ne faiſoient qu'inuenter, & propoſer vne infinité de ruſes, de Loix & de diuers liens, pour eſtreindre & arreſter des Articles de Paix, ſe mit à parler ainſi: *L'on ne peut, ô Lacedemoniens, treuuer qu'vn ſeul lien parmy vous, ny eſtablir qu'vn ſeule aſſeurance, que nous tiendrons pour inuiolable, ſi vous demeurés d'accord de nous auoir remis entre les mains des choſes qui vous ayant oſté le pouuoir d'offencer autruy, quand meſme vous en auriez toute la volonté qu'on ſçauroit auoir.* Cela monſtre aſſez, que s'il n'y a plus de lieu à l'offence, ou ſi des accords & des articles rompus s'enſuit vn peril euident de perdre l'Eſtat, ou d'amondrir enſemble le reuenu du Public: & l'on peut bien enfin eſtimer telles conuentions inuiolables & ſaintes, ou pour mieux dire, comme confirmées auec vn ſerment ſolemnel, preſté ſur le fleuue Styx. L'on ne laiſſe pas cependant d'eſtre dans vne per-

petuelle apprehension de se voir banny pour ce temps du banquet des Dieux ; par où les Anciens nous ont voulu signifier les prerogatiues & les raisons d'vn Estat, ensemble l'abondance & le bon-heur qui peuuent l'accompagner.

Qu'il n'est point de Grandeur sans deplaisir.

DISCOVRS XXVIII.

NEMESIS, selon la Fable, fut vne Deesse reuerée d'vn chacun, & redoutable à ceux qui estoient le plus en Fortune. Les Poëtes la font fille de l'Ocean & de la Nuict, & nous la peignent ainsi. Elle auoit des aisles au dos, sur la teste vne Couronne, en sa main droite vn jauelot de hestre, & en la gauche vn vase, dans lequel estoient enclos certains Ethiopiens. Bref elle estoit

montée sur vn Cerf, animal d'extreme vistesse à la course.

Le sujet de cette feinte semble estre tel. Par le nom de Nemesis, la Vengeance est signifiée assez clairement. Car la principale charge de cete Déesse, comme de quelque Tribun du Peuple, estoit de se glisser dans la constante & perpetuelle felicité des plus fortunez; d'y apporter de l'empeschement, de tenir en arrest les insolences, & d'en faire de mesme des prosperitez, quelques innocentes & moderées qu'elles fussent; comme n'estant permis d'admettre au banquet des Dieux aucun de la race des hommes, si ce n'étoit pour luy faire affront. Aussi à n'en point mentir, ie ne lis iamais ce chapitre de C. Pline, où il raconte les disgraces & les miseres d'Auguste Cesar (Prince d'ailleurs grandement heureux, qui auoit de la Nature vne certaine industrie de sçauoir gouuerner la Fortune, & de la posseder entierement, si bien qu'il fut im-

possible de remarquer jamais en son esprit la moindre apparéce d'Orgueil, d'inconstance, & de bassesse de courage, veu qu'il se monstroit quelquefois resolu de mourir volontairement,) qu'en mesme temps ie ne me figure qu'il falloit que cette Déesse fust bien puissante, pour tirer vne telle Victime sur son Autel. Elle estoit fille de l'Ocean & de la Nuict, c'est à dire de la reuolution des choses, & du jugement diuin, obscur, & secret. Telle reuolution, ou plustost cette Vicissitude, nous est fort propremēt denotée par l'Ocean, à cause de son perpetuel flux & reflux; & quant à la Nuict, elle est vn Symbole de la Prouidence Diuine. Les Payens mesme ont sçeu fort bien remarquer cette Nemesis Nocturne, pour mostrer que le jugement des hommes est for different de celuy de Dieu.

Riphée y tomba mort, accident lamentable,
Bien qu'il fust des Troyens vn Chef tres-
equitable.

Le plus aymé des Dieux, & le plus iuste
aussi:
Mais quoy? les Immortels le voulurent
ainsi.

Nemesis est descrite auec des aisles, à cause des soudaines reuolutions des accidens humains, qui aduiennent pour l'ordinaire, lors qu'on y pense le moins: Aussi le souuenir que nous auons des affaires du passé, nous fait voir qu'il est presque toûjours aduenu, que les grands hommes, & les plus aduisez, ont trouué leur perte dans les dangers qu'ils ont méprisez. Ainsi M. Ciceron ayant eu aduis de la part de Decius Brutus, de la mauuaise volonté qu'Octauius Cesar auoit pour luy, & de son courage vlceré, ne luy fit point d'autre responce que celle-cy; *Vrayment, mon cher Brutus, ie vous ayme d'autant plus que mon deuoir m'y oblige, ayant pris la peine de me dõner aduis de toutes ces bagatelles, qui ne meritẽt pas qu'on en parle.* Par l'enseigne de Souueraineté que Nemesis

a ſur la teſte, eſt ſignifié l'enuieux & le malin naturel du Commun, qui a cette couſtume de ſe reſioüir, & de couronner Neſis, quand il void tomber du haut de la rouë les plus aduancez en Fortune. Elle porte en ſa main droite vne lance, ou vn Iauelot, pour en trauerſer ceux que bon luy ſemble. Quant aux autres, qu'elle ne veut pas tout à faict abbatre ſous le joug des miſeres & des diſgraces, elle leur met deuant les yeux la bouteille ou la fiolle qu'elle ſouſtient de ſa main gauche, où ſe deſcouure vn ſpectacle malencôtreux & hideux à voir. Car les Grands du monde, ou ceux qui ſont eſleuez au plus haut côble des felicitez de la terre, ſe repreſentent ſans ceſſe la mort, les maladies, les diſgraces, les trahiſons, qui leur ſont tramées par les artifices des leurs; Bref les embuſches des ennemis, les reuolutions des affaires, & autres tels accidens, qui ſemblent autant de Mores dans cette fiolle; objet effroyable à la veuë des regardans.

Virgile descriuant le faict d'armes de Cleopatre en la journée Actiacque, adjoûte auec beaucoup d'eloquence & de grace,

La Reyne auec son luth semond de toutes parts
Les ardens escadrons qui suiuent le Dieu Mars;
Et ne voit pas encor la piqueure mortelle
De deux cruels Serpens s'enuenimer contr'elle.

Et à vray dire, elle ne tarda gueres à voir les bataillons entiers de ces Ethiopiés, se presenter à ses yeux, quelque part qu'elle se tournast. En vn mot, ce n'est pas sans raison que la Fable adjoûte sur la fin; Que Nemesis est assise sur vn Cerf. Car bien que cét animal soit plein de viuacité, il peut arriuer neantmoins que l'homme rauy par la mort en la fleur de son aage, preuienne & esuite les coups de Nemesis; comme au contraire, il faut ne-

cessairement qu'il luy soit sujet ; s'il deuient puissant, & aduancé dans vne grande Fortune.

Du combat de l'Art auec la Nature

DISCOVRS XXIX.

ATalante estant fort prompte à la course, fit vn deffi à Hypomene, pour esprouuer lequel des deux iroit plus viste, & gaigneroit la victoire. Les conditions de ce combat furent, Qu'en cas qu'Hypomene vainquist, il auroit pour femme Atalante ; & qu'au contraire s'il demeuroit vaincu, il le payeroit aux despens de sa vie. Il sembloit aisé de juger à qui demeureroit la victoire; puis qu'Atalante, inuincible à la course, s'estoit desja mise en honneur,

par la ruine de plusieurs, ausquels elle auoit gaigné le deuant: Ce qui fut cause qu'Hypomene ayant recours à la tromperie & à l'artifice, fit prouision de trois pommes d'or, & les porta quant & soy: Comme il fut donc question d'entrer dans la lice, Atalante ne manqua point à deuancer Hypomene; qui se voyant laissé en arriere, recourut à son artifice, & ietta en mesme temps l'vne des trois pommes d'or à la veuë d'Atalante; Ce qu'il ne fit pas en pleine lice, mais à l'escart, pour l'amuser d'auantage, & pour la mieux destourner de sa route. Ainsi la conuoitise commune aux femmes, & la beauté de cét or roulant l'allecherent si bien, qu'au lieu de courre tout droit, elle tourna ses pas vers la Pomme; afin de la prendre: Cependant Hypomene eust loisir de s'aduancer vn peu, & de laisser Atalante derriere soy. Mais par le moyen de sa naturelle vistesse, elle ne tarda guerre à reparer le dommage du

temps perdu ; & mesme elle gaigna le deuant à Hypomene ; qui neantmoins l'ayant amusée auec ses pommes d'or, iusques à la troisiesme fois, fit en sorte qu'enfin il demeura victorieux, non pas tant par les effets de son courage, que par ceux de son propre artifice.

Cette feinte nous semble proposer vne Allegorie bien remarquable, du contraste de l'Art auec la Nature. Car il est certain que l'Art signifié par Atalante, se rend par sa propre force beaucoup plus prompt & plus habile que la Nature, s'il ne treuue point d'empeschemēt ny d'obstacle, & qu'ainsi par la grande vistesse de son cours, il atteint le premier au but. L'experience nous apprend cecy tous les iours; comme il se void par le fruit de l'arbre, qui se treuue bien meilleur enté, que celuy qui prend son accroissement par le moyen du noyau que l'on plante. I'adjoûte à cecy, Qu'en la generation des pierres, la terre fangeuse de soy, ne s'en-

durcit pas si tost qu'elle fait, quand on y cuit des carreaux de brique. Que s'il est question de venir aux choses morales, l'ōn peut remarquer qu'vn allegement de douleur, & la consolation qui s'ensuit apres quelque perte qu'on a faite, se donnent tous deux vne entrée dans l'ame par la longueur du temps, comme par vn bien-fait de la Nature; au lieu que la Philosophie, qui semble estre le vray Art de bien viure, n'vse point de delay, & nous presente aussi-tost le temps propre à la consolation. Ie sçay neantmoins qu'il est vray, que par le moyen des pommes d'or, cette force & ces priuileges de l'Art sont retardez, au grand dommage des choses humaines. Car parmy les Sciences & les Arts, il ne s'en est iamais trouué aucũ, qui ait constamment cõtinué iusques à la fin, sa vraye & legitime course, pour y atteindre comme à son but. Au contraire, c'est l'ordinaire des Arts commencez, d'abreger leur cours, & de le quitter; pour se

tourner

tourner du costé du gain, & vers leur propre commodité, à l'imitation d'Atalante.

Sa course elle retarde, & prend les pommes d'or.

Ce n'est donc pas merueille, s'il n'est point permis à l'Art de surpasser la Nature, ny de la ruïner quand il l'auroit vaincuë, à cause des conditions & des loix de ce Deffi. Mais il y a bien dequoy s'estonner du contraire, à sçauoir de ce que l'Art demeure soûs le pouuoir de la Nature, en luy obeïssant, comme fait la femme à son mary.

DE L'ATOME,

Ou des Principes du mouuement.

DISCOVRS XXX.

Es choses que les Poëtes racontent de l'Amour, ou de Cupidon, ne peuuent pas étre toutes apropriées à vne certaine personne; Et toutesfois si elles sont differentes, c'est de telle sorte, que bien qu'on rejette la confusion des personnes, l'on ne laisse pas toutesfois d'en retenir la ressemblance. Ils disent qu'Amour est le plus ancien de tous les Dieux, & par consequent de toute autre chose, reserué le Chaos, auec lequel ils le font contemporain, quoy que les Anciens ne l'ayent iamais honoré de tiltres di-

uins. L'on ne luy donne ny Pere ny mere, si ce n'est que quelques-vns le font enfant de la Nuict. Mais ce fut luy-mesme, qui du Chaos engendra les Dieux, & toutes les autres choses du monde. Les proprietez qu'on luy attribuë sont quatre, à sçauoir d'estre tousiours Enfant, Aueugle, Nud, & Archer. Ils mettent encore vn autre Amour, qui est fils de Venus, & le plus ieune de tous les Dieux. A celuy-là se donnent pareillement les proprietez du plus ancien Amour, cy-deuant alleguées, & qui luy sont conuenables en quelque façon.

La Fable penetre entierement dans la premiere naissance de la Nature. Cét Amour semble estre l'appetit, ou l'aiguillon de la premiere Matiere; ou pour le mieux expliquer, le mouuement naturel de l'Atome. Car luy mesme est cette Force ancienne & vnique, qui forme de tout la Matiere. Elle n'a ny pere ny mere, comme ne dependant d'aucune cause: (or la

cauſe eſt pere de l'effect) mais bien de cette ſeule Force dont nous venons de parler. L'on ne peut donner aucune cauſe de la Nature, ſi nous en exceptons Dieu, qui eſt auant toute choſe : Et ainſi il n'eſt ny Cauſe efficiente ny autre qui ſoit plus connuë à la Nature : tellement qu'elle n'eſt ny Genre ny Forme. Quoy qu'il en ſoit, elle eſt poſitiue, & ne peut eſtre expliquée ; Et quand bien il y auroit moyen de ſçauoir ſon progrez, l'on n'y pourroit iamais paruenir par ſa Cauſe ; Cette Force eſtant apres Dieu la Cauſe des Cauſes, & elle meſme ſans Cauſe. Or d'autant que les hommes ſont hors d'eſperance de pouuoir comprendre vn ſi haut ſecret, quelque recherche qu'ils en faſſent, c'eſt auec beaucoup de raiſon qu'on feint qu'il eſt de cecy comme du voile obſcur de la Nuict. A raiſon dequoy le Sainct Prophete dit, *Que Dieu a fait toutes choſes belles en leur ſaiſon, & qu'il a laiſſé le monde aux diſputes des humains ;*

mais de telle ſorte, qu'ils ne pourront iamais trouuer les œuures qu'il a produites, depuis le commencement iuſques à la fin. Et à vray dire, la Loy de Nature reduite en ſommaire, ou, ſi vous voulez, la vertu de ce Cupidon imprimée par la main de Dieu ſur les échantillons des choſes (de la repetition & multiplication deſquelles ſe forme toute diuerſité) afin de les joindre enſemble, peut bien toucher legerement les penſées des hommes, & non pas s'y ſoumettre.

La ſcience des Grecs à deſcouurir les Principes des choſes materielles, paroiſt plus ſubtile & plus exacte que toute autre Philoſophie. Mais quand il eſt queſtion de mettre en euidence les Principes des mouuemens, c'eſt alors qu'on la treuue fort lâche & rampante. Cela ſe remarque en particulier dans le ſujet dont nous diſcourons à preſent, où elle ne voit gueres clair, & en parle encore auec moins de perfection. Car l'opinion des Pe-

ripateticiens, traittans de l'aiguillon de la Matiere par la priuation, n'a que de vaines paroles; Et publie seulement la chose, au lieu de la faire voir par demonstration. Ceux qui rapportent cecy à Dieu, ne parlent pas mal; mais ils y montent en sautant, plustost que par eschellons. Car il ne faut pas douter qu'il n'y ait vne seule Loy establie par la bouche de Dieu, & qui agit auec la Nature. C'est d'elle-mesme dont nous auons parlé cy-deuant, & qui est contenuë en ces paroles, *Les œuures que Dieu a faites, depuis le commencement iusques à la fin.* Democrite considerant cette Philosophie de plus haut que les autres; apres auoir fait son Atome de telle grandeur qu'il se le figuroit, ne luy attribuë qu'vn seul Cupidon, ny qu'vn mouuement, y en adjoutant vn autre par forme de comparaison. Car il est d'opinion, que toutes choses courent proprement vers le centre du monde; & que ce qui contient en soy

plus de Matiere, s'en allant au meſme centre auec plus de viſteſſe, frappe ce qui en a le moins, & le chaſſe en haut vers ſon contraire. Mais cette penſée me ſemble encore trop reſſerrée, & recherchée auec moins de preuoyance qu'il n'en faudroit; veu qu'il eſt impoſſible que la circulation des choſes celeſtes, ou leur eſtenduë, & leur reſtreſſiſſement, puiſſent s'accommoder à ce principe. Quant à l'opinion d'Epicure, touchant l'accidentaire agitation des Atomes, elle aboutit à des bagatelles, & à vne pure ignorance des choſes, ce qui nous eſt figuré par ce Cupidon enuelopé des tenebres de la Nuict. Conſiderons maintenãt les quatre proprietez qu'on luy donne.

C'eſt fort à propos qu'on le feint touſiours Enfant, pource que les choſes compoſées, ſont d'ordinaire plus grandes, & plus ſujettes à l'âge: mais pour le regard de leurs premieres ſemences, ou de leurs Atomes, ils ne

ſortent iamais d'enfance. A cecy ſe rapporte fort bien, que l'Amour eſt nud, pour monſtrer qu'il n'eſt rien de composé, qui ne ſoit comme couuert d'vn maſque, & deſguiſé, ſi on le conſidere de prés. Auſſi pour en parler propremēt, ces premiers échantillons des choſes, ſont tous nuds & deſcouuerts. De l'aueuglement de Cupidon l'on en tire vne Allegorie fort iudicieuſe, à ſçauoir que ce Cupidon, quelque puiſſant qu'il ſoit, n'eſt pas beaucoup preuoyant, puis qu'il marche à taſtons, comme les aueugles. Cecy nous doit faire admirer d'autant plus la Sageſſe Diuine, que des choſes qui ont le moins de preuoyance, & qui ſont comme aueugles, il en tire cét ordre & cette beauté par vne certaine Loy fatale. La premiere proprieté de Cupidon eſt d'eſtre Archer; c'eſt à dire, Que cette vertu eſt telle qu'elle opere de loin, comme la fleche décochée de la main d'vn puiſſant Archer. Car preſuppo-

ſant l'Atome & le Vuide, il s'enſuit de neceſſité que la vertu de l'Atome opere de loin. Si cela n'eſtoit, aucun mouuement ne s'en pourroit enſuiure, à cauſe de l'oppoſition du meſme Atome : au contraire, toutes choſes demeureroient aſſoupies & immobiles.

Touchant le dernier Cupidon, c'eſt auec beaucoup de raiſon qu'il eſt tenu pour le plus ieune de tous les Dieux, n'ayant peu ſe mettre en vigueur, qu'apres que toutes les Eſpeces furent ordonnées. Or bien qu'en cette deſcription l'Allegorie ſemble faire joug, & ſe tranſporter à ce qui touche les couſtumes, elle ne laiſſe pas pour cela d'auoir ie ne ſçay quelle conformité auec l'ancien Amour : Car à le prendre en general, Venus eſueille & prouoque l'affection de procréer, que ſon fils Cupidon applique à l'indiuidu. La diſpoſition generale vient donc de Venus, & la plus exacte ſimpathie, de Cupidon. Ainſi celle-là dé-

pend des occaſions les plus proches, & celle cy naiſt des Principes les plus hauts, & qui ont vne certaine Fatalité; comme de cét ancien Cupidon, duquel toute ſimpathie deriue.

QVE LA CVRIOSITÉ *est tousiours nuisible.*

DISCOVRS XXXI.

LA Curiosité des hommes à rechercher auec passion les choses secrettes, peut-estre tenuë en arrest par la considera-tion de ces deux exemples anciens ; l'vn d'Acteon & l'autre de Penthée. Acteon ayant fortuitement veu toute nuë la Chasseresse Diane, fut transformé en Cerf, & deschiré par ses propres chiens. Quant à Penthée, pource qu'il osa monter sur vn arbre, en intention de regar-

der les Sacrifices de Bacchus, qui se faisoient en secret; il deuint si hors de soy-mesme, & si transporté, qu'il luy sembloit que toutes choses étoient doubles: tellement qu'il croyoit voir deux Soleils, & deux Villes de Thebes, ce qui le faisoit courir tantost d'vn costé, tantost de l'autre; & rebrousser chemin au lieu d'auancer; n'ayant de cette façon aucun repos, quelque part qu'il se tournât.

Ainsi l'insensé Penthée,
Voit les infernales Sœurs,
Et les flambeaux punisseurs
De leur trouppe reuoltée:
Il void deux Thebes paroistre;
Et deux Soleils radieux
Se descouurant à ses yeux,
Luy semble leur flamme accroistre.

La premiere de ces Fables se rapporte aux secrets des Princes, & l'autre à ceux de Dieu. Car il est hors

de doute, que les ſujets qui n'eſtans admis aux ſecrets de leurs Souuerains, cherchent à les découurir, contre la volonté de leurs maiſtres, ſe rendent à la fin odieux : ce qui eſt cauſe que s'aſſeurans d'eſtre mal-traitez, comme ils voyent qu'on cherche de toutes parts les occaſions de leur nuire, ils viuent en Cerfs, c'eſt à dire pleins de ſoupçons & d'inquietudes. Auſſi la pluſpart du temps il arriue qu'ils ſont accuſez, & ruïnez par leurs propres Domeſtiques, qui les declarent aux Princes, pour ſe mettre bien aupres d'eux : Car où l'offenſe du Prince eſt manifeſte, en tel cas les ſeruiteurs ſont autant de traiſtres; Et ainſi les Curieux ſont ſujets à finir comme le pauure Acteon.

Quant à la diſgrace de Penthée, elle fut differente : Car les hommes qui ſont ſi mal-aduiſez, de ne ſe ſouuenir pas que la Nature les a fait naître mortels; ſe promettent d'attein-

dre iusques aux misteres Diuins, par les hauts degrez de la Nature, & de la Philosophie, comme s'ils estoient montez sur vn arbre. Ce qui est cause que pour punition de leur trop grande curiosité, l'Inconstance & l'Incertitude ne les abandonnent jamais. La grande difference qui se treuue entre la lumiere de la Nature, & celle d'enhaut, fait qu'ils ne peuuent discerner les choses, & qu'il leur semble voir deux Soleils. D'ailleurs, comme les actions de la vie, & l'eslection de la Volonté, dependent de l'entendement, il s'ensuit encore qu'ils ne chancelent pas moins en la Volonté mesme qu'en l'Opinion; comme changeans de sentiment à tout coup. De cette façon ils semblent voir deux Villes de Thebes: par où nous sont figurées les bornes des actions: pource que Penthée auoit à Thebes, son lieu de retraite. De là vient enfin, que ceux-cy ne sçauent où aller, & que leur

leur deſſein n'ayant point de but, ils ſe treuuent comme agitez de vagues, & trauaillez en particulier des ſoudaines ſaillies de leur eſprit, qui les ébranlent par tout, & leur donnent de perpetuelles inquietudes.

Z

DE L'VTILITÉ DES ARTS *Mechaniques.*

DISCOVRS XXXII.

LEs Anciens, soûs la personne de Dedale, homme grandement ingenieux, mais tout à fait execrable, nous ont voulu ébaucher la pratique & l'industrie mechanique, ensemble les artifices illicites, & employez à quelque vsage mauuais de soy. Dedale estoit banny loin de son païs, pour auoir mis à mort vn de ses compagnons, emulateur de son Art; & toutesfois dans cét exil, il ne lais-

ſoit pas d'eſtre le bien venu chez les Princes, & recherché par les habitans des Villes où il ſe trouuoit. Auſſi à vray dire, il auoit fait pluſieurs beaux Ouurages, tant à l'honneur des Dieux, que pour l'embelliſſement des Villes & des places publiques; qui neantmoins ne le mirent pas tant en eſtime, que ſes artifices illicites. Ce fut luy qui donna l'inuention à Paſiphaë, d'aſſouuir ſa brutale ardeur de s'accoupler auec vn Taureau; tellement que de la méchante induſtrie de celui-cy, & de ſon méchant eſprit, s'enſuiuit l'infame, & mal-heureuſe naiſſance du Minotaure, à qui la ieune Nobleſſe ſeruoit de curée & de proye. Luy-meſme adjouſtant mal ſur mal, inuēta pour la ſeureté de ce Monſtre, ce fameux Labirinthe, qui fut appellé Dedale, du nom de ſon Autheur; Ouurage autant ſignalé par ſon artifice, qu'il eſtoit pernicieux pour ſa fin, & pour ſon vſage. Or pour ſe

rendre enſemble celebre en l'inuention qu'il donnoit de faire du mal, & ſçauant aux moyens d'y apporter du remede, il fut encore inuenteur de l'ingenieux moyen de ſe tirer auec vn fil des ſinueux deſtours de ce Labirinthe. La Fable adjoûte, que Minos eſtoit ſi grand ennemy de Dedale, qu'il le pourſuiuoit ſans ceſſe, auec vn ſoin accompagné d'vne eſtrange ſeuerité; mais que Dedale trouuoit touſiours l'inuention de s'échaper de ſes embuſches. Bref ce fut luy qui apprit l'Art de Voler à ſon fils Icare; qui par vn deffaut d'experience joint à vn excez de vanité, ſe laiſſa choir dans l'eau, où il ſe noya.

Il ſemble que l'explication de cette Fable ſoit telle. Par ſa premiere entrée nous eſt deſcouuerte l'enuie qui ſe treuue ordinairement entre lés plus excellens Ouuriers, ſur qui l'emulation a tant de force & d'empire, qu'elle ſemble ne mourir iamais parmy eux.

A cela ſuccede la conſideration de la peine, de laquelle Dedale fut chaſtié, lors que ſans preuoyance, & contre les maximes d'Eſtat, on ſe contenta de l'enuoyer en exil. En quoy certes on n'eut pas ſeulement l'eſprit de s'aduiſer, qu'en quelque part que les bons Ouuriers ſe trouuent, ils ſont tousjours les bien-venus chez tous les peuples, ſi bien que l'exil ne peut ſeruir de ſupplice à celuy qui excelle en ſon Art. Il eſt fort difficile que les autres conditions, & les differentes manieres de viure fleuriſſent hors de leur Païs: mais quant à celle d'vn bon Ouurier, le plus grand accroiſſement qu'elle prenne eſt entre les Eſtrangers, Car en ce qui touche la Mechanique, c'eſt vne couſtume enracinée dans les eſprits des hommes, de priſer plus les Ouuriers qui viennent de loin, que ceux de leur propre Païs. Paſſons maintenant au grand profit qui s'enſuit de l'vſage des Arts Mechaniques,

qui nous eſt declaré par la ſuitte de cette Fable. Il eſt hors de doute que la Vie Humaine eſt grandement rede-uable à ces Arts, puiſque d'eux-meſmes, comme d'vn riche Treſor, ont eſté tirées beaucoup de choſes vtiles à l'ornement de la Religion, à la magnificence des Villes, & à tout ce qui appartient au culte de la vie des hommes : Et toutesfois de cette meſme ſource rejalliſſent les inſtrumens de la Paillardiſe, & de la Mort meſme. Car laiſſant à part le meſtier de ceux qui ſeruent à Venus, nous ſçauons aſſez que l'inuention des poizons, enſemble les machines de guerre, & ſemblables peſtes, dont l'vſage ne doit s'attribuer qu'à la mechanique, ſurpaſſent en cruauté le fabuleux Minotaure, au grand prejudice de tous les hommes.

Ie treuue excellente l'Allegorie du Labirinthe, ſous laquelle nous eſt eſbauchée l'vniuerſelle nature de la Me-

chanique. Les choſes les plus ingenieuſes & les plus accomplies, peuuent eſtre eſtimées autant de labirinthes, ſoit pour leurs diuers deſtours, ſoit pour la reſſemblance qui paroiſt entr'elles; tellement que s'il eſt queſtion de les diſcerner, & de les regir, il faut que ce ſoit auec le ſeul fil de l'Experience, plutoſt que par la force du jugement. A quoy ne ſe rapporte pas mal, Que le meſme Ouurier (qui fut inuenteur des obliques détours de ce Labirinthe) treuua moyen de s'en tirer auec vn fil; pource que l'vſage des Arts Mechaniques eſt comme ambigu, attendu qu'ils ſont auſſi toſt nuiſibles que profitables, & que toute leur force ſemble ſe reſoudre d'elle-meſme. D'ailleurs, les artifices illicites ſont la pluſpart du temps pourſuiuies par le Roy Minos, c'eſt à dire par les Loix, qui les condamnent, & qui en defendent l'vſage aux peuples. Ce qui n'empeſche pas toutesfois,

que pour eſtre ainſi defendus, ils n'ayēt leur rendez-vous & leur retraitte par tout. Tacite le remarque fort bien, lors qu'en vne choſe aſſez conforme à celle-cy, parlant des Mathematiciens, & des faiſeurs d'Horoſcopes; *C'eſt vne maniere d'hommes*, dit-il, *auſquels on enioindra bien de vuider noſtre Ville, & qui neantmoins y ſeront touſiours retenus.* Or nous voyons pour l'ordinaire, que les Autheurs des Arts illicites & curieux, de quelque condition qu'ils puiſſent eſtre, ſe rauallent de leur reputation auec le temps, s'ils trouuent le moindre obſtacle à l'effet de ce qu'ils promettent; & que pareils à Icare, ils tombent en bas, à cauſe de la trop grande montre qu'ils font d'eux-meſmes. Et à vray dire, ils ſont plutoſt conuaincus par leur propre crainte, que tenus en bride par la puiſſance des Loix.

DE L'ORIGINE des choſes.

DISCOVRS XXXIII.

LEs Poëtes diſent, que le Ciel eſt le plus ancien de tous les Dieux, & que ſon fils Saturne l'ayant chaſtré d'vn coup de ſa faux, engendra depuis vn grand nombre d'enfans, que luy-meſme deuora; Mais qu'vn ſeul Iupiter eſchappé de ce vacarme, & deuenu grand, chaſſa dans les Enfers ſon pere Saturne, & luy oſta ſon Royaume, outre qu'il luy couppa les genitoires, de la meſme faux dont il auoit abattu ceux du Ciel ſon pere, & les jetta dans la mer, d'où naſquit Venus la mere d'Amour. Iupiter eſtoit à

peine eſtably dans ſon Royaume, quād il eut deux guerres ſanglantes. La premiere fut contre les Titans, en laquelle il ſe ſeruit grandement du ſecours du Soleil, qui ſeul d'entr'eux fauoriſoit ſon party. La ſeconde contre les Geants, qui furent encore exterminez, & domptez par les armes de Iupiter, qui reſta par ce moyen paiſible poſſeſſeur de ſon Royaume.

I'appelle cette Fable vn vray Enigme de l'origine des choſes, qui ne differe pas beaucoup de cette eſpece de Philoſophie que Democrite mit en auant. Celui-cy fut le ſeul de tous les anciens, qui ſceut le mieux eſclaircir l'eternité de la Matiere, mais qui neantmoins nia l'eternelle durée du monde: En quoy il approcha en certaine façon de la narration de la ſainte Eſcriture, qui met la Matiere informe deuant les œuures des ſix iours de la creation. Cette Fable nous apprend, que le Ciel eſt ce circuit, ou cette concauité qui contient en ſoy

a Matiere; Que Saturne est cette méme matiere, qui oste à son pere tout moyen d'engendrer, pource que la quantité de la Matiere est tousiours la mesme, la Nature ne pouuant ny croistre ny diminuer en la quantité susdite; Que les agitations & les mouuemens de la Matiere ont produit premierement les conjonctions des choses imparfaites, & mal vnies: mais que la succession du temps a donné naissance à ce bâtiment, ensemble le moyen de defendre, & de conseruer sa forme; C'est pourquoy par le Royaume de Saturne nous est denotée la premiere distributiō de l'Eternité, tout ainsi que luy-méme fut dit auoir deuoré ses propres enfans, à cause des ordinaires dissolutions des choses, & de leur peu de durée. La seconde distribution de l'Eternité s'estend par le Royaume de Iupiter, qui extermina dans le Tartare ces continuelles & passageres reuolutions. Le Tartare, ou l'Enfer, denote les troubles, & semble signifier l'espace

qui eſt au milieu, à ſçauoir entre la baſſe partie du Ciel, & les interieures parties de la terre, dans lequel eſpace principalement, les troubles, la fragilité, la mort, & les corruptions ſe trouuent. D'ailleurs, quand on dit que durant cette premiere generation des choſes, aduenuë ſous le regne de Saturne, Venus n'eſtoit pas encore née; c'eſt pour montrer que lors qu'en la Generalité de la Matiere, le diſcord gaignoit le deſſus, & ſurpaſſoit l'vnion en puiſſance, il falloit de neceſſité que la reuolution, ou le changement, ſe fit par tout, en l'edifice du monde. Telles furent doncques les generations des choſes, deuant que Saturne fut mutilé. Mais cette maniere de generation venant à ceſſer, il en ſucceda tout auſſi-toſt vne autre à ſa place, qui ſe fit par le moyen de Venus, lors que l'vnion des choſes eut pris accroiſſement, & gaigné l'aduantage ſur le diſcord: ſi bien que le changemẽt ne proceda que des parties, l'Architecture

vniuerſelle demeurant ferme, & en ſon entier. Auſſi Saturne fut bien chaſſé de ſon Royaume, mais non pas mis à mort, pource qu'on eut opinion que le monde pouuoit rechoir en ſon ancienne confuſion, & dans les interregnes. Le Poëte Lucreſſe prioit les Dieux que telle choſe n'aduint pas de ſon temps, quand il diſoit,

Que le ſort en cette ſaiſon
Chaſſe de nous ce malencontre,
Nous l'apprenant par la raiſon
Plutoſt que l'effet nous le montre.

Ils diſent encore, qu'apres que le monde ſe fut arreſté par ſa propre force, cette tranquilité n'aduint pas en meſme temps; mais qu'aux Regions Celeſtes s'enſuiuirent premierement des mouuemens remarquables, qui par la force du Soleil, lequel tient le premier rang entre les Corps Celeſtes, furent ſi bien arreſtez, que le monde ſe conſerua toujours depuis en eſtat. A quoy ils adjouſtent, Qu'en ces premiers commen-

cemens aduindrent aux parties inferieures des débordemens, des tempestes, des vents, & des tremblemens de terre vniuersels; qui ne furent pas si tost dissipez, que l'vnion des choses en fut plus calme, & de plus longue durée.

Car en mesme temps ces querelles,
Ces desordres, & ces combats,
Formez de mouuemens rebelles
Se terminerent icy bas.
Comme on voit la Mer irritée
Par les Aquilons agitée
Deuenir calme en vn instant;
Et les vents s'imposer silence,
Lors que Neptune l'inconstant
En arreste la violence.

Mais de moy, c'est mon opinion que l'on peut veritablement affirmer l'vn & l'autre de cette Fable; à sçauoir qu'elle compréd en soy la Philosophie, & que la Philosophie la comprend aussi. Il est vray que la Foy nous enseigne, Que ces

choſes, ne ſont proprement que les Oracles du ſens, qui ont ceſſé déja de long-temps, eſtant veritable que la Matiere enſemble, & l'edifice du monde, ne ſe doiuent rapporter qu'à Dieu ſeul, qui en eſt le ſouuerain Createur.

DES PRINCES EN GENERAL, & des qualitez qui les rendent considerables.

DISCOVRS XXXIV.

CEs deux miroirs posez sur vn tertre, auec vn Sceptre au milieu, representent, ce me sẽble, la cõdition des grands Princes. Car comme il est veritable que les choses hautes paroissent plus que les basses; Et qu'on n'a inuenté les miroirs, qu'afin d'y remarquer les defauts & les taches du visage; Ainsi est-il certain que le Prince, qui se doit entendre par le Sceptre, estant esleué par dessus les autres hommes, est aussi exposé à leurs yeux plus que toute autre personne. Car bien que les actions de sa vie ne se manifestent pas tousiours, si est-ce qu'il faut necessairement qu'elles se des-

couurent à Dieu, à qui elles ne ſe peuuent non plus cacher, qu'vne haute Tour ne peut ſe deſrober à la veuë. Il ne faut donc pas douter, que le Prince ne ſerue de miroir à ſes ſujets, toutes les fois qu'il les inſtruit par ſon exemple, ne faiſant rien qui ne ſoit digne de l'authorité qu'il a ſur eux, & du haut tiltre de Souuerain. Mais d'autant que pour atteindre à ce degré de perfection, plusieurs qualitez eminentes luy ſont neceſſaires; i'en rapporteray icy les principales, apres quantité d'excellens hõmes, de qui ie les ay tirées. C'eſt leur commun ſentiment, Qu'vn bon Prince doit eſtre zelé aux choſes qui touchent la Religion; honneſte en ſa maniere de viure, genereux en ſes actions, conſtant en ſes deportemens, exact en l'obſeruation des Loix, officieux enuers ſon Peuple, diſcret en matiere de Gouuerner, & equitable en ſes jugemens. Qui ſi toutes ces belles Vertus s'accompagnent de la beauté tant exte-

rieure qu'interieure, du corps & de l'a-me, il eſt hors de doute qu'alors la Nature aura donné les derniers traits à l'accompliſſement d'vn ſi haut Chef-d'œuure.

Or pour faire voir combien eſt neceſſaire au Prince vn religieux reſpect enuers les choſes diuines, ie me ſeruiray de ces belles paroles de Pline, lequel au Liure qu'il adreſſe à l'Empereur Trajan; *Le Prince*, dit-il, *bien que Chef de la Republique, doit obeïr à Dieu, & à ceux qui sont ſes Miniſtres en terre.* A quoy ſe trouue conforme ce beau trait de loüange que Poſſidonius donne aux Romains; lors que pour mettre en credit le zele qui les portoit au ſeruice de leurs Dieux, il dit, *Qu'ils étoient vrayement incomparables en leur Religion, & que la choſe du monde qu'ils priſoient le plus, c'eſtoit de rendre la Iuſtice à vn chacun.* A ce meſme propos le Legiſlateur Solon diſoit ordinairement, Que Minerue eſtoit ſon tutelaire Genie, en l'adminiſtration de la republique; tout

ainsi que Pisistratus la reconnoissoit pour l'vnique Deesse qui presidoit à ses actions militaires. Eusebe de Cesarée rapporte les grandes loüanges qu'Apollon donna jadis à Lycurgue, à cause de son culte enuers les Dieux. Didimus en ses Liures de la Narration Pindarique attribue à Melissée Roy de Crete, la gloire de s'estre montré tousiours fort zelé à la Religion; Et Plutarque en la vie de Sylla, raconte qu'en temps de guerre ce Chef souloit porter dans son sein l'image d'Apollon, & l'inuoquer deuotement au plus fort de la meslée. I'obmets cette belle remarque de Tite-Liue, Que Luc. Albin, homme Consulaire, commanda vne fois à sa femme & à ses enfans, d'aller à pied au deuant des Vierges Vestales, & de les accompagner, tandis qu'elles feroient dans leur Chariot : Ce qui fait encore, que le diuin Arioste loüe la deuotion & le zele de l'Empereur Charles, par dessus toutes ses autres Vertus.

La Continence ſuit apres la Religion, comme tout à fait digne d'vn Prince. C'eſt pourquoy Vegece en ſon ſecond Liure de l'Art Militaire, loüe grandement Alexandre, de ce qu'vne Dame extremement belle, luy eſtant vn iour preſentée, pour en faire à ſon plaiſir, il ne voulut pas ſeulement la regarder, & la rẽuoya, ſans la toucher, apres l'auoir comblée de biens-faits. Valere le Grand rehauſſe la gloire de Scipiõ l'Afriquain, par le recit memorable qu'il fait de ce genereux Guerrier ; qui apres auoir vaincu ſes ennemis, ſe voulut encore vaincre ſoy-meſme, lors qu'il chaſſa vne fois deux mille putains de l'Armée Romaine, purgeant par ce moyen tout ſon Camp du contagieux venin qui en infectoit les plus ſaines parties. Annibal de Carthage ne ſe montra pas moins retenu, quand la licence de la Victoire luy faiſant tomber entre les mains vn nõbre infiny de ieunes femmes, doüées d'vne excellente beauté, ſa merueilleu-

ſe Continence l'empeſcha touſiours d'en abuſer. Sainct Auguſtin au premier Liure de la Cité de Dieu, dit à ce propos, que Claudius Marcellus Conſul Romain, auant qu'aſſieger la Ville de Syracuſe, fit par vn Edict de tres-expreſſes defences à tous Soldats & autres ſuiuans la Guerre, d'attenter à la pudicité des femmes, & leur commenda de les maintenir contre la violence de ceux qui les voudroient offencer. Nous auons vn bel exemple de Continence dans le Poëte Seneque, qui dit que les prieres & les proteſtations de Phedre, n'eurent iamais aſſez de pouuoir ſur Hypolite, pour l'induire à vne action dés-honneſte, & qu'il euſt tousiours depuis vne hayne particuliere contre les Courtiſanes.

Car alors tenant pour infame
Le nom de l'impudique femme,
Qui l'auoit voulu deceuoir,
Il deteſta ſes artifices,

Fuyant par les Loix du deuoir
Amour, qui luy rendoit de ſi mauuais offices.

Mais ce que le Prince doit affectionner ſur toutes choſes, c'eſt d'eſtre veritable en ſes promeſſes, & de ne fauſſer iamais ſa foy. François Patrice parlant du Royaume, rapporte à ce propos, l'exemple d'Iſocrate; qui ne recommãde rien tant à ſon Prince, que d'honnorer la Verité; diſant qu'il faut plus adiouſter de creance à la ſeule parole d'vn Roy, qu'à tous les ſermens que ſçauroit faire vn particulier. Atilius Regulus ſceut fort bien obſeruer cecy, lors qu'il ayma mieux s'abandonner au ſupplice, & tomber pour la ſeconde fois entre les mains des Carthaginois, que violer la foy qu'il leur auoit donnée touchant ſon retour. Cette meſme conſideration euſt tant de pouuoir ſur Alexandre le Grand, que Parmenion ſon Fauory, luy voulant conſeiller vn iour de commettre vn acte entiere-

ment indigne de la foy qu'vn Prince est obligé de garder aux siens; *Je le ferois*, luy respondit-il, *si i'estois Parmenion; mais ie ne le puis, estant Alexandre.*

Que si le Prince se veut acquerir vn honneur qui dure tousiours en la memoire de la Posterité, il faut qu'en toutes ses actions il se montre inuincible aux disgraces de la Fortune. La grandeur du courage de Fabius restera immortelle dans les écrits de Tite-liue. Ce grand Chef ayant perdu cinq cens de ses hommes en vn combat, contre les Carthaginois, & receu luy-mesme vn coup mortel, ne laissa pas toutesfois de se jetter sur Annibal, auquel il aracha le Diadesme auant que mourir. A cét acte de valeur fût pareil celuy de Luc. Posth. Albinus, lequel estant abbatu d'vn coup, & laissé pour mort en vn assaut contre les Samnites; comme il eust repris courage la nuict d'apres, il se releua; & du mesme bras qu'il auoit trempé dans le sang de ses

Ennemis, il ramaſſa leurs Boucliers, & en erigea vn Trophée auec cette Inſcription. C'EST CE QVE LES ROMAINS VICTORIEVX DES SAMNITES VOÜENT AV GRAND IVPITER, EN LA PVISSANCE DVQVEL SONT LES TROPHÉES. Ciceron en ſon Liure de la Vielleſſe, louë grandement Maſſiniſſe Roy des Numides, de ce qu'en ſa maniere de viure, tout viel qu'il eſtoit, il teſmoignoit vne conſtance que les injures du Temps, ny les aduerſités ne pouuoient aucunement ébranler. *Herodian* en dit autant de l'Empereur Seuere, dont les entrepriſes ne furent iamais arreſtées par les merueilles de ſa conſtance, il ſe pouuoit iuſtement attribuer à ſoy-meſme ce beau trait d'HORACE.

Rien ne pourra me trauerſer,
Non pas meſme quand la Machine
Du Monde chargé de ruyne,
Sur moy ſe viendroit renuerſer.

Pour ce qui regarde l'obſeruation des Loix, il eſt certain qu'il faudra deferer beaucoup d'honneur au Prince, qui maintiendra les Ordonnances qu'il aura faites. Car ſelon ſainct Auguſtin, au cinquieſme Liure de la Cité de Dieu, la principale cauſe de la proſperité des Romains, & de l'eſtabliſſement de leur Empire, proceda de leur bonne intelligence, & du commun zele qu'ils eurent à faire garder leurs Edicts en temps de Guerre & de Paix; ce qui fut vn Miracle à eux-meſme en particulier, & vn eſtonnement aux Eſtrangers. Nous auons dans Valere le Grand, ce bel exemple de Torquatus, lequel voyant que ſon propre fils auoit aſſailly l'ennemy contre ſon cõmandement, ayma beaucoup mieux le faire mourir, que permettre qu'on reprochaſt aux Romains vne action de deſobeïſſance. Le Grand Roy François diſoit d'ordinaire à ce propos, *Qu'vn Roy deuoit commander à ſes ſuiets, &*

les Loix à luy. Conformement à cecy Athenée remarque fort iudicieusement, Que les Roix des Lacedemoniens se soubmettoient tres-volontiers au Magistrat, qu'ils appelloient *Ephore*, pour montrer par-là en quelle estime ils auoient les Loix du Royaume.

Apres l'obseruation des Loix, necessaire au Prince, ie fais suiure le soin qu'il doit auoir des honnestes gens, soit qu'ils fassent profession des Armes, ou des Lettres; la connoissance desquelles ne luy peut estre que grandement profitable : car comme dit fort bien Vegece, en son premier Liure de la Milice, *Il est bon que le Prince n'ignore rien, s'il est possible, puisque son sçauoir peut estre vtile à tous ses sujets en general.* C'est pourquoy Platon appelloit heureuse la Republique, où les Philosophes regnoiẽt, & où les Rois Philosophoient. Pour ce mesme suject Salomon ne demande autre chose à Dieu que la Sa-

pience, pour bien gouuerner ſon peu-ple. Iules Capitolin voulant loüer l'Empereur Gordian, dict qu'il ſe mõ-tra beaucoup plus ſoigneux d'acque-rir de la Science que des Threſors; Et qu'en ſa Bibliotheque il fit vn amas de ſoixante deux mille Volumes. Or pource que la Generoſité eſt propre-ment la Vertu des Princes, à cauſe qu'ils ont plus de moyen de l'exercer que tout le reſte des hommes; il eſt bien iuſte que les perſonnes doctes, qui les aſſiſtent de leurs ſoins & de leurs ſages aduis, en reſſentent des ef-fects particuliers. C'eſt ainſi qu'en vſa l'Empeur Antonin; qui ne ſe con-tentant pas d'eſleuer aux premieres charges ceux que leur ſçauoir en ren-doit dignes, les combloit ordinaire-ment de recompenſes & de bien-faits. Baptiſte Egnatius rapporte à ce pro-pos, que l'Empereur Sigiſmond ayant accouſtumé de blâmer les Princes d'A-lemagne, à cauſe du peu d'inclination

qu'ils auoient aux Lettres; comme quelques Seigneurs de ſa Cour ſe licentierent vn iour de luy dire, Qu'il ſe portoit auec trop d'ardeur pour des hommes de peu (mais qui tenoient rang entre les plus Vertueux) il leur fiſt cette belle reſponſe; *Je n'ayme que ceux qui me ſemblent releuez par deſſus les autres, en eminence de Doctrine, & en merite de vie; qui ſont les deux conditions à l'eſgal deſquelles ie meſure la Vertu.* Auſſi eſt-il vray, que la choſe du monde la plus capable d'acquerir à vn Prince les volontez de ſes ſujets, c'eſt de ne point rebutter les Vertueux, & de leur eſtre ſecourable au beſoin. Cette maniere de viure, également officieuſe & ciuile, mit en ſi bonne eſtime l'Empereur Titus, que pour l'auoir practiquée auecque ſoin, il fut ſurnommé *l'Amour & les Delices de l'Vniuers.* Xenophon parlant de Cyrus, dit que ce puiſſant Roy faiſoit vanité de dire, Que les plus grands Treſors qu'il eût, c'eſtoient

les amis qu'il faisoit tous les iours, en les obligeant par presens, & par bons offices. Aussi les appelloit-il d'ordinaire *ses oreilles & ses yeux*, pource qu'ils luy rapportoient fidellement tout ce qu'ils oyoient, & qu'ils voyoient faire.

Mais vn des principaux soins qu'vn Souuerain doit auoir, c'est d'administrer la Iustice, & de se rendre inuincible à toutes les considerations, qui luy peuuent faire pancher la Balance. Qu'il se souuienne de ces belles paroles de Macrobe, en son premier Liure du Songe de Scipion; Qu'il est impossible qu'vn Estat, non pas mesme vne petite Famille, se maintienne autrement que par l'equité. S. Cyprian nous le confirme, quand il dit, *Que la Iustice est la tranquilité du Public, la conseruation de la Patrie, l'entretien des Communautez & l'vniuerselle resioüissance des hommes*. C'est pour cela que les meilleurs Autheurs ne cessent de la loüer, afin d'inuiter les Princes à l'embrasser, pour la deffence de leurs

sujets

ſujets. Ciceron au troiſieſme de ſes Offi-ces, la nomme *Le fondement de la vraye gloi-re;* Platon en ſa Republique, *Vn ſouuerain bien donné du Ciel aux Mortels;* Ariſtote au cinquieſme de ſon Ethique, *Vn Parfait abregé de toutes les autres Vertus;* Athenée au Bãquet des Sages, *vn Oeil de fin or;* Et l'Empereur Iuſtinian, *l'vnique defẽce du Gouuernement Politique, en temps de paix & de guerre.*

I'adjouſte pour concluſion à tout ce que ie viens de dire, Qu'il eſt hors de doute que ces excellentes Vertus, neceſſaires à l'embelliſſement de l'ame d'vn Prince, redoublent encore plus fort leur éclat; ſi elles ſe rencõtrent dans vn beau Corps. Voylà pourquoy les Indiens ſouloient anciennement eſlire pour Roy, celuy d'entr'eux qui leur ſembloit eſtre plus beau, & auoir meilleure mine que les autres, comme le remarque Strabon au quinziéme liure de ſa Coſmographie. Les Ethiopiens en faiſoient de meſme, ſelon Bion, & donnoient le Sceptre à

celuy des leurs, en qui la Valeur & la Majesté se trouuoient jointes ensemble. Ce qui fait aussi qu'à tout propos l'ingenieux Homere louë la grace d'Agamemnon, Prince des Grecs : Plutarque, la beauté d'Alcibiades, & Virgile celle de Nisus, d'Eurialus, d'Enée, & de Turnus; Que Maxime de Tyr, Philosophe Platonicien, dit que tout ce qui est beau est precieux, & que Proclus Lycien tache de prouuer, Que les choses laides ont ordinairement de la sympathie auec le Vice. Mais quoy que ce dire de Paccatus se trouue souuent veritable, Que la Beauté (qui dans les Sacrifices de la Deesse Eleusine passoit pour vne chose diuine) donne de l'accroissement à la Vertu, i'oseray bien dire neantmoins, & n'en déplaise à tous ces Autheurs, Que cette regle n'est pas tousiours si generale, qu'elle ne souffre des exceptions, veu qu'au temps des Anciens, & au nostre mesme, on a veu plu-

ſieurs grands hommes, leſquels bien que depourueus de l'air, des proportions, & des traits requis à la perfection d'vn beau corps, n'ont pas laiſſé pour cela d'auoir l'Ame bonne, & le jeu meilleur que la mine, Et à vray dire, ce ne ſont pas les apparences, mais les effets, qui recommandent vn Prince, lequel i'eſtime accomply, lors qu'eſtant doüé des Vertus que nous venons d'alleguer, il a l'eſprit de les mettre en pratique, & le cœur en ſi bon lieu, qu'il ſçait veritablement, comme le Lyon,

Pardonner aux Vaincus, & dompter les Rebelles.

De la force de l'Art, en la nourriture du Prince.

DISCOVRS XXXV.

BIEN que les plus grands hommes demeurent d'accord, que la Nature eſt merueilleuſe en la procreation des Animaux & des Plantes; ſi eſt-ce qu'il faut qu'ils m'aduoüent, qu'il eſt demonſtré par des exemples & par des raiſons fort manifeſtes, Que ſi l'Art ne change pas tout à fait la Nature, il eſt capable à tout le moins d'en corriger ſouuent les defauts. En effet, ne voyons nous pas les Lyons, les Pantheres, les Ours, les Sangliers, & tels autres animaux, quelques farouches qu'ils ſoient, s'apriuoiſer par couſtume, & ſe dépoüiller, s'il faut ainſi dire, de ce qu'ils ont de ſauuage? Ne voyons nous pas les Arbres porter de meilleurs

fruits, si on les arrache d'vn lieu, pour les planter en vn autre plus fertile ? Et ne voyons nous pas encore la plus-part des grains tenir de la qualité du terroir où ils sont semez ? Que si la Nature fait ces merueilles en semblables choses : peut-on mettre en doute, que par le moyen de l'Art il ne soit possible de rendre les hommes plus accomplis qu'ils ne sont, & d'adoucir mesme ce qu'ils ont de rude dans leur humeur : si on prend le soin de bonne heure, de les instruire en la Vertu, de les éleuer dans la conuersation des honnestes gens, & de les accoustumer insensiblement à ne faire que de bonnes actions ? Ce sont asseurement les seuls moyens, qui peuuent, comme dit le Poëte.

Polir les mœurs, rendre les hommes sages,
Apriuoiser leurs naturels sauuages,
Marquer en eux les vrays traits de Bonté,
Et de leurs cœurs bannir la Cruauté.

Or s'il est ainsi : comme le remarque

Pline dans ſon excellent Panegyrique, que de la felicité du bon Prince deſpen-de celle de ſon Eſtat, il s'enſuit de là qu'il importe extremement, que pour le rendre tel qu'il doit eſtre, on l'inſtruiſe en ſon bas aage en toutes les Vertus & en tous les Arts, qu'on iuge à peu pres eſtre neceſſaires, & dignes de luy. Car il eſt certain que lors qu'on aura trauaillé auecque ſoin à ſa cõnduite, & à former ſes mœurs, il ſera difficile que ſon Gouuernement ne ſoit bon, & que tous ſes Peuples n'en proffitent. Cette maxime eſt ſi veritable, que les perſonnes de naiſſance Royale l'ont de tout temps obſeruée; eſtabliſſant là deſſus, comme ſur vn fondement in-eſbranlable, la plus haute Fortune de leurs Succeſſeurs. Teſmoin Philippe de Macedoine, qui ne ſe reſiouyſt pas tant de la naiſſance de ſon fils Alexandre, que du bon-heur que ce luy ſeroit d'auoir pour Precepteur Ariſtote,

Tesmoin encore la vertueuse Mamée Mere d'Alexandre Seuere, de l'éducation duquel elle se monstra si fort soigneuse, que durant tout le temps qu'il fut en minorité, apres auoir esté proclamé Empereur Romain, elle ne voulut iamais souffrir pres de sa personne, que des hommes d'vne haute Vertu, de peur que la pureté de ses mœurs ne fut corrompuë par la conuersation des meschans. Par où certes cette grande Princesse fit assez voir, combien il est veritable, Que les Roys ne doiuent pas tant craindre leurs Ennemis que leurs propres Vices. Aussi est-il certain qu'ils peuuent par la force des armes se défaire des premiers. Mais quant aux derniers, qui sont les Vices, ils se donnent vn Empire absolu sur ceux qu'ils possedẽt vne fois; & ne ruinent pas seulement les Villes & les Prouinces entieres, mais les Princes mesme, à qui elles appartiennent. Où il est à remarquer, que les Courages illu-

ſtres & genereux, qui ſe veulent porter auec ardeur à la Vertu, n'y peuuent mieux paruenir que par la connoiſſance des Arts dignes d'eux, & par l'exercice des choſes honneſtes.

Que les grands Roys prennent donc le ſoin ſur toutes choſes, de ne point faire éleuer dans les delices, & dans l'oiſiueté de la vie, ceux qui doiuent heriter de leurs Couronnes & de leurs Sceptres; mais pluſtoſt de les accouſtumer aux choſes penibles, & à la fatigue des armes. Ie rapporteray à ce propos vn exemple bien remarquable de Sigiſmond I. Roy de Polongne, qui ne racontoit iamais de quelle façon luy & ſes freres auoient eſté nourris, qu'il ne rauit d'etonnement ceux qui l'écoutoient. *Le Roy noſtre Pere*, diſoit-il, *nous donna pour Precepteur vn habile-homme appellé Longin. En Hyuer nous eſtions veſtus de peaux d'agneau, & ne portions qu'aux iours de feſte des fourrures de renard. Nous ne mangions ordinairement que des vian-*

des assez communes, & ne beuuions point de vin. On nous auoit si bien accoustumez à coucher sur la dure, que nous reposions par tout sans incommodité. Les personnes vicieuses n'auoient aucun accez prés de nous; Et quelque rude que fut la saison, nous ne laissions pas pour cela de faire nos exercices, & de nous endurcir insensiblement à la fatigue, &c. Voylà comme viuoient ces grand Princes; En cela certes bien esloignez de la mollesse de la plus-part des hommes d'auiourd'huy. Car il ne s'en trouue que trop, qui n'estant que mediocrement riches, & fort peu considerables pour leur naissance, ne laissent pas toutesfois de vouloir paroistre par dessus leur condition, & de croupir laschement, ou dans les delices, ou dans la faineantise, comme si de l'Oisiueté seule ils en faisoient leur souuerain bien.

Il nous est donc enseigné par cét Embleme, Qu'encore que la Nature puisse beaucoup en toute sorte de choses; si est-

ce que la plus-part du temps elle ne peut ſe paſſer du ſecours de l'Art. Mais les hommes ſur tout, & particulierement les Princes en ont beſoin en leurs plus tendres années. Cela ſe demonſtre par la Figure Hyerogliphique du Cheual que vous voyez peint icy: qui ſelon Pierius, eſt vn Symbole d'empire, & de grandeur de courage. Car bien qu'au dire du Poëte Lyrique.

Il tienne ſa vigueur & ſa fougue de race;

Il eſt pourtant vray, que ſi cette genereuſe qualité de Nature, que le meſme Poëte appelle Vertu, n'eſt ſecondée par l'Art, & ſi on ne dreſſe de bonne heure au maſnege ce noble Animal, pour s'en ſeruir par galanterie, ou dans les occaſions de la guerre: & ſur tout ſi on ne le fait trauailler, on luy verra perdre peu à peu toute cette generoſité, qui luy eſtoit naturelle. Auſſi faut-il aduoüer auec Horace.

Que l'Art à la Nature eſt vne viue amorce,
Et que par le trauail noſtre Corps ſe renforce

Que la voye du milieu est la plus ſeure.

DISCOVRS XXXVI.

LA Mediocrité, ou la voye du milieu, eſt grandement loüable en ce qui touche les choſes Morales; Et à l'égard des Intellectuelles, elle eſt moins eſtimée, mais plus profitable. Que ſi elle rend ſuſpecte en quelque façon, ce n'eſt qu'en matiere d'affaires Politiques; de maniere que l'homme s'en doit ſeruir auec iugemēt. Touchant les choſes Morales, la Mediocrité nous eſt demonſtrée par le chemin preſcrit à Icare; & pour le regard des Intellectuelles , par le Deſtroit qui ſe treuue entre Scylla, & Carybde, eſcueils rendus fameux par les dangers qui s'y rencontrent. Icare euſt commandement de ſon pere, qu'ayant à trauerſer la mere par ſon vol, il tint vn milieu entre le haut & le bas, de peur que ſes aiſles de cire ne ſe

fondiſſent, s'il approchoit trop prés du ſoleil. Mais ce temeraire emporté d'vne fougue de jeuneſſe, voulut s'éleuer trop haut, & ainſi il ſe precipita dans la mer.

Cette Fable, aſſez facile à expliquer, nous apprend que la voye de la vertu s'ouure droictement entre le defaut & l'excez. L'on nedoit pas s'eſtonner, ſi la ruine d'Icare naſquit de l'excez, d'autant que ce vice eſt commun aux jeunes gens comme le deffaut l'eſt aux vieillards. A raiſõ dequoy, de ces deux extremités, ou de ces deux voyes vicieuſes, Icare deuoit choiſir celle qui l'eſtoit le moins; car le defaut eſt eſtimé toûjours pire que l'excez: veu que ce dernier a ie ne ſçay quoy de magnanime, qui s'auoiſine du Ciel, & vne certaine reſſemblance auec le vol de l'oyſeau: au lieu que cét autre ſe traine par terre à la façon des Reptiles. Auſſi Heraclite dit fort bien, *Que de la lumiere ſeiche l'ame en eſt fort bonne.* Car ſi l'vne s'abreuue de l'humeur de la terre, elle degenere entieremẽt: bien que d'vn autre côté la Me-

diocrité y ſoit requiſe: afin que cette ſe-chereſſe rende la lumiere plus ſubtile, sãs que l'embraſement s'en enſuiue.

Or d'autant que la connoiſſance de ces choſes eſt aſſez commune, ie paſſe au détroit de Scylle, & à celuy de Carybde, où il eſt beſoin d'eſtre expert Nauigateur: car ſi les vaiſſeaux choquent fortuitement Scylle, ils ſe briſent contre les eſcueils: & ſont engloutis par les bancs de ſable, s'ils coſtoyent de trop prés Carybde. La principale force de cette Fable, que nous toucherons ſuccinctement, bien qu'elle attire auec ſoy vne lõgue cõtẽplation, conſiſte à ſçauoir, Qu'en quelque doctrine que ce ſoit, en matiere de preceptes & de maximes, il faut toûjours tenir vn milieu entre les diſtinctions & les Golphes des choſes vniuerſelles: la raiſon eſt, d'autant que ces deux bancs ſont fort ſuiets à expoſer au naufrage les eſprits trop hazardeux, & ceux qui s'égagent auſſi trop auant dans les ſubtilitez des Arts dont ils font profeſſion.

Que la Sageſſe humaine eſt folie deuant Dieu.

DISCOVRS XXXVII.

PAR ce Monſtre diforme, qui n'eſt ny tout à fait ſerpent, ny tout à fait homme, & dont on ne ſçauroit dire le nom au vray, ſe doiuent entendre ces perſonnes brutales & maladuiſées, qui ſans conſiderer que Dieu leur a donné vne ame raiſonnable, & qui tire ſon origine du Ciel, ſe ſouïllent vilainement des ordures de la terre, où elles ranpent & ſe veautrent à la maniere

des bestes. Aussi de la façon que ce Monstre est icy dépeint, il est à moitié Reptile en la partie d'enbas; Ce qui signifie, que tels Epicuriens n'ont pour but que leur brutalité, & qu'ils ne considerent iamais la fin pour laquelle l'homme est fait capable de raison. Car ils en abusent miserablement, ou du moins ils en ternissent l'éclat par vne ignorance volontaire, & qui n'est pas moins pernicieuse qu'elle est ridicule. Ainsi en vsoient autresfois ces trop austeres Partisans de la philosophie des Anciens, lesquels sous vn specieux pretexte d'en obseruer ponctuellement les regles & les preceptes, n'attachoient leurs affections qu'aux vanitez d'icy bas; Et vouloient cependant qu'on se persuadât qu'ils n'applicquoient leur estude qu'à la contemplation des choses celestes: Dequoy les blâme à bon droit S. Augustin, en ses liures de la Cité de Dieu; & pareillement Eusebe, Lactance, & plusieurs autres Docteurs, qui n'appellent

ſeur vaine Philoſophie qu'vne Sageſſe maſquée.

Or ce n'eſt pas ſans ſujet que par la monſtrueuſe figure qui ſert de corps à cét Embleme, quelques-vns veulent que ſoit repreſenté Cecrops, ancien Roy d'Athenes. Car au rapport d'Euſebe & d'Herodote, ce fut luy qui rendit vniuerſelle par toute la Grece l'Idolatrie: luy qui le premier de tous inuoqua Iupiter, qui mit en vſage les Images des faux Dieux, & qui leur fit baſtir des Autels, où il leur ſacrifia. Et d'autant que luy-meſme encore, comme le remarque Pauſanias, eſtabit vne Regle certaine au Mariage, qui iuſques alors n'en auoit eu aucune dans Athenes entre l'homme & la femme; ce fut à raiſon de cela que les Atheniens dirent de luy, qu'il auoit deux formes differentes. Par où l'on peut bien iuger, que la Sageſſe du Monde, à qui les Politiques de ce temps-là donnoient pour voile la Superſtition,

n'eſtoit qu'vne pure folie. Car on ne ſçauroit mettre en doute qu'elle n'euſt entierement degeneré de la vraye Inſtitution de ces anciens Peres, qui auoient receu les Loix diuines du Patriarche Noé, & des plus gens de bien de ſes Deſcendans. Cela eſtant, ie ne penſe pas qu'il faille appeller hommes ces Libertins & ces Debauchez, qui ne ſuiuoient que la Volupté, & qui ſe faiſoient vn Dieu de leur ventre. Que ſi l'on m'allegue qu'ils auoient pourtant le raiſonnement fort bon, & meſme vne grande politeſſe, à laquelle eſtoit iointe vne profonde doctrine; Ie reſpondray à cela, que toutes ces qualitez eſtoient peu conſiderables en eux, puiſque la principale leur manquoit, à ſçauoir la Religion, qui fait le ſouuerain bien de l'homme, & qui le diſtingue d'auecque les Beſtes. Car qui peut douter qu'il ne doiue eſtre mis à bon droit au nombre des Creatures irraiſonnables, s'il ſe rauale à ce point, que

de ne vouloir pas connoiſtre ſon Createur, dont il eſt la reſſemblance & la viue Image? Qui peut douter, disje, que ſon vain ſçauoir ne le confonde, & qu'il ne ſe perde dans la recherche des choſes du monde, s'il ne reconnoiſt celuy qui en eſt Autheur? Concluons donc auecque Lactãce: Que la Religion & la vraye Sageſſe ſont inſeparables, qu'vn meſme lien les joint toutes deux enſemble, & qu'en elles ſeules eſt compris le vray deuoir de l'homme de bien. Car comme la Religion ſans la Sageſſe ſe doit appeller Superſtition: ainſi la Sageſſe ſans la Religion, n'eſt proprement que Folie; Ce qui nous eſt enſeigné par ces paroles du Prophete: *Ie perdray la Sageſſe des Sages du monde, & repreuueray la Prudence de ceux qui ſe diſent Prudens.*

Que les Hommes bien-aduisez ne parlent iamais beaucoup.

DISCOVRS XXXVIII.

IL s'est remarqué de tout temps que les grands hommes n'ont pas esté grands parleurs; & que dans les choses les plus difficiles, ils ont eu l'esprit subtil & penetrant. Aussi est-il vray que ce qui fait discerner vn Sot d'auec vn Honneste-homme, c'est que l'vn parle tousiours, & l'autre rarement; ioint que celuy-cy paroist clair-voyant dans les affaires les plus obscures; au lieu que celuy-là n'y voit du tout rien, ou du moins qu'il semble auoir les yeux de l'Ame tousiours couuers de nuages. De

cecy nous eſt vn vray Symbole le Chat-huan, ou le Hibou, Oiſeau conſacré à Minerue, Deeſſe tutelaire des Atheniens, qui dans les occaſions de la guerre tiroient de ſon vol vn certain Augure de la Victoire. Iuſtin en attribuë la cauſe au valeureux Hieron; qui n'eſtant encore qu'vn ieune Garçon, comme il faiſoit ſes premieres Armes, fuſt tout eſtonné de voir qu'vn Chat-huan & vn Aigle volerent autour de luy, & ſe percherent en meſme temps, l'vn ſur ſa picque, & l'autre ſur ſon Eſcu. Par où les Deuins iugerent, que ce Guerrier reüſſiroit en ſes entrepriſes, & qu'il ſeroit homme de conſeil & d'execution: iuſques là meſme, que par ſes memorables faits d'armes, il paruiendroit vn iour à la Royauté.

Mais à quoy ſont bonnes ces choſes, dira quelqu'vn, & que peut ſignifier cét Embleme? Il nous apprend, luy reſpondray-ie, qu'vne Ville bien policée ſe

maintient par la Prudence, & par le Conseil, plûtost que par de vaines paroles. Il en faut dire de mesme de tous les Magistrats en general, sur la Vigilance desquels on se repose du bien d'vn Estat. A raison dequoy Demosthene, & les autres excellens Orateurs de son tẽps, auoient tous vne auersion naturelle contre ces Harangueurs qui flattoient le peuple, & dont les discours artificieux estoient plustost des amorces au Vice, que des allechemens à la Vertu. Les plus gens de bien d'entre les Philosophes les haysoient encore plus fort, & leur tesmoignoient autant de mauuaise volonté, qu'ils en auoient d'ordinaire pour les Sophistes. que s'il ne tenoit maintenant qu'à prouuer par les exemples; Qu'vne serieuse Prudence vaut tousiours mieux qu'vne flatteuse Caiolerie, i'alleguerois celuy du grand Fabius; qui sans s'arrester à tous les contes qu'Annibal faisoit de luy, ny à la vanité dont il se picquoit,

en le menaçant par vne ardeur de courage, ou plustost par vne fougue de ieunesse, rompit par sa patience tous ses effors, & repara par ses delais les grands dommages que la Republique Romaine auoit receus de ce superbe Ennemy. Mais au lieu de produire icy quantité d'euenemens semblables, ie me contenteray du seul exẽple d'Etonicus. Cét excellent Chef des Lacedemoniens, ayant sceu que les Soldats qu'il auoit à Chio, estoiẽt sur le point de se mutiner, & que pressez de la faim, ils auoient fait vne secrette coniuration contre ceux de l'Isle, apres auoir conclu entr'eux de porter chacun en main vne canne, afin de se reconnoistre; s'aduisa iudicieusement, que pour les mettre à la raisõ, il valoit mieux recourir aux voyes de la Prudence, que les attacquer à force ouuerte. Ayant donc choisi quinze de ses meilleurs hõmes, il marcha par la Ville auec eux, qui suiuant l'ordre qu'ils en auoient, mirent

à mort tout ce qu'ils rencontrerent de Soldats qui auoient des cannes. Alors tous les autres qui eſtoient de la partie, iugeāt par là qu'on les auoit découuerts, poſerent bien viſte de ſi funeſtes enſeignes, & ſe deporterent de leur mauuais deſſein. Cependant Etonicus ayant fait aſſembler les Inſulaires, ne leur dit rien de ce qui s'eſtoit paſſé, pour ne leur donner de l'aprehenſion, ou de l'ombrage, & fit diſtribuer aux Soldats vne aſſez bonne ſomme d'argēt, afin qu'ils ne tramaſſent à l'aduenir quelque nouuelle mutinerie. Voila comme quoy ce General d'Armée, pour auoir eſté prudent & ſecret, arreſta cette conſpiration par la mort de quelques particuliers; au lieu que s'il y euſt procedé autrement, la Violence euſt attiré ſans doute la perte Vniuerſelle des habitans de cette Iſle.

Ce que ie viens de dire en faueur de la Prudence, repreſentée par le Chat-huāt; & contre le vice de la langue, nous eſt in-

genieuſement declaré par la pluſpart des anciens Poetes, & particulierement par Ouide au 2. de ſes Metamorphoſes. C'eſt là qu'il feint que Minerue ayant appellé les filles de Recrops, leur donna la garde d'Erichthonius, apres l'auoir enfermé dans vne corbeille d'oſier, qu'elle leur deffendit d'ouurir. Mais elles ne laiſſerent pas de le faire, ny Coronis d'en aduertir la Deeſſe; qui pour la punir de ſa curioſité, & d'auoir eſté trop babillarde, la changea en Corneille. Elle ſe plaint ainſi dans Ouide.

Voila donc ce grand bien que le Ciel me reſerue,
Ie perds en vn moment les faueurs de Minerue,
Ie prens d'vne Corneille, & la forme & la voix,
Et ſuis moins qu'vn Hibou, de Nymphe que i'eſtois.
Vous, en qui le Babil eſt vn mal volontaire;
Inſtruits par mon exẽple, apprenez à vous taire.

Ces dernieres paroles du Poëte ne ſont

pas dittes ſans beaucoup de raiſon, puis que l'on void par épreuue, qu'il eſt impoſſible que ceux qui parlent à la volée, ayent grand commerce auec les hommes bien aduiſez, qui ne diſent iamais rien; ſans l'auoir auparauant digeré. Ces Babillards au contraire s'échapent à tout propos dans l'extrauagance de leur diſcours, qui les fait enfin honteuſement chaſſer de la compagnie des honneſtes gens; tant il eſt vray que la Prudence & le Vice de la langue ſont mal enſemble. Ce que Plutarque nous fait remarquer iudicieuſement, & fort à propos de la Fable que nous auons rapportée, touchant le Chat-huan & la Corneille, quād il dit que le ſang de ces deux oiſeaux ne ſe peut meſler, & ſe ſepare touſiours; comme ſi la Nature ne pouuoit ſouffrir qu'ils euſſent rien de commun enſemble, l'vn eſtant le ſymbole de la Sageſſe, & l'autre de l'imprudence.

De l'Abstinence ; Et qu'il ne faut iamais croire de leger.

DISCOVRS XXXIX.

CEVX qui s'estudient à deuenir honnestes gens, sont aduertis icy de deux choses ; La premiere, d'aimer la Sobrieté, & la seconde de ne point croire de leger. L'vne nous est figurée par le Pouliot, herbe qui est vn symbole d'Abstinence ; l'autre par vne main ouuerte, auec vn œil au milieu ; ce qui signifie, si ie ne me trompe, Qu'il faut auoir l'esprit clair-voyant, & comme l'on dit, toucher au doigt ce qu'on nous rapporte, auant qu'y adjouster foy. C'est le conseil que nous donne le Sage Epi-

charme, Philoſophe Sicilien, quand il s'eſcrie dans Ciceron; qu'il ne faut iamais eſtre ſi credule, qu'on en ſoit trompé; & qu'il y a certaines defiances qu'on peut appeller iuſtes, comme eſtant les nerfs de la Sageſſe.

Quant à la Sobrieté, qui nous eſt figurée par le Pouliot, ce ſeroit auoir peu de connoiſſance de ce qu'elle vaut, que d'ignorer les legitimes loüanges que les plus celebres Autheurs de l'Antiquité lui donnent. Ciceron l'appelle la ſource de toutes les autres Vertus: Platon, la fidelle garde du corps, & l'ame de la ſanté, Et Xenophanes, la mortelle Ennemie des Vices, qui n'ont iamais de retraitte aux lieux où elle ſe trouue. Auſſi ne peut-on pas mettre en doute, qu'elle n'ait touiours eſté grandement cherie de tous ces hommes extraordinaires, que les Anciés ont honorez du tiltre de Sages. Témoin Socrate, à qui l'on attribuë la gloire de s'eſtre eſchappé par ſon Abſtinence

de

de cette Peste vniuerſelle, qui en peu de temps rauagea tout le païs d'Athenes. Témoin le diuin Philoſophe, chez qui le grand Capitaine Thimotée ayant ſoupé ſobrement, & le rencontrant le lendemain en pleine ruë, *Mon cher Platon,* luy dit-il, *ie t'auouë que tu me fis hier ſi bonne chere, que ie ne deſire pas que deſormais tu me traictes autrement. Car ie ſuis bien aſſeuré, que ceux qui mangent au ſoir à ton logis, ne s'en trouuët iamais mal le lendemain:* Témoin Pythagore, qui auoit pour l'ordinaire ces belles paroles à la bouche; Que le ventre plein rendoit l'eſprit vuide, pource qu'il embaraſſoit ſi fort la Raiſon, qu'il en étouffoit toutes les puiſsāces; Et témoin encore le meſme Platon, que ie viens d'alleguer, qui dās vne Epiſtre qu'il écrit aux parens de Dion, reproche aux Siciliens leur brutale Gourmādiſe, & les prodigieux excez qui ſe faiſoient dans leur Iſle. Mais cette illuſtre Vertu de Sobrieté n'eſtoit pas ſi particuliere aux Grecs

qui ne mangeoient qu'vne fois le iour, qu'elle ne trouuaſt encore parmy les anciens Romains qu'antité d'autre adorateurs. Valere le Grãd dit là deſſus, que la boulie leur eſtoit plus ordinaire que le pain, que le vin ne leur pouuoit nuire, de de la façon qu'ils le trempoient; & qu'en quelque tẽps que ce fuſt, ils s'étudioient à maintenir leur ſanté par leur regime de viure. A quoy l'on peut adioûter, que l'Abſtinence ne mettoit pas ſeulement en eſtime les Philoſophes de ce temps-là, mais encore les Senateurs, les Conſuls, les Generaux d'Armée, & les Empereurs; comme il ſe remarque de Fabrice, de Curius, de Coruncanius, de Caton, de Iules Ceſar, & de leurs ſemblables.

Pour ce qui regarde la creance des choſes; ou il y faut proceder meuremẽt, ou ne s'y arreſter du tout point. Car il eſt certain qu'en telles matieres, les plus credules ſont ordinairement les premiers trompez: Comme au contraire, il

est difficile de surprendre ceux qui se tiennent sur leurs gardes, & qui veulent tousiours estre éclaircis de l'estat des choses, auant que se les persuader. L'œil & la main qui seruent à nostre Embleme, nous démontrent cette verité; à laquelle doiuēt auoir égard plus que tous les autres ceux qui trauaillent pour le public; & se souuenir de ce bon mot de Pythagore, qu'il ne faut pas toucher dãs la main de toute sorte de gens. Car la pluspart des hommes du monde sont artificieux à ce poinct, que leurs paroles, leurs yeux & leur mine mentent souuent, sans qu'on y prenne garde, tant ils ont d'adresse à se déguiser du masque d'Hypocrisie. L'on raconte à ce propos, qu'Apolonius se voyāt vn iour pressé par vn Roy de Babylone, de luy dire libremēt cōme quoy il pourroit estre paisible dans ses Estats: *Seigneur*, luy répondit il, *cela vous sera facile, si vous n'adjoûtez foy qu'à*

peu de perſonnes. En effet, ie ne penſe pas qu'il y ait rien ſi nuiſible à la grãdeur des Rois, que la creance qu'ils dõnent ſouuent aux faux rapports que les Flatteurs ſe licentient de leur faire. A quoy ſe rapporte la maxime de Platon, qui veut dãs ſa Republique, que les hõmes de conſequence, & qui ſont dans les grands emplois, ne s'arreſtent iamais aux extrauagances ny aux contes que fait le Vulgaire, & pareillemẽt ce dire de Plaute, *Qu'il faut tenir pour impertinent celuy qui croit plûtoſt ce qu'on luy dit, que ce qu'il void, puis qu'vn témoin oculaire vaut plus que dix, qui ne parlent que par ouy dire.* Ce qui fait auſſi qu'entre tant de perſonnages qu'on introduit dãs les Comedies, Ciceron n'en trouue point de plus ridicule, que celuy d'vn Vieillard ſans preuoyance, & qui tiẽt pour veritables toutes les fourberies dont on le berne. Pour cette meſme raiſon les Anciens loüent pluſtoſt qu'ils ne blaſment ceux qui ſont d'humeur à ne

croire les choſes qu'auecque peine; Et nous conſeillent pourtant, de n'eſtre pas du tout incredules, mais de nous deffier des perſonnes que nous iugeons apparāment nous deuoir eſtre ſuſpectes. Demoſthene appelle cette Défiance vn ſalutaire preſeruatif contre les maux de la vie, & l'eſtime tres-profitable aux hommes, quand ils en ſçauent vſer. Auſſi fut-ce par ſon moyen, qu'Vlyſſe, qui dans Homere eſt nommé le plus Sage de ſon temps, s'echappa heureuſement de tous les perils où il ſe vid expoſé dans les païs eſtrangers. Ce qui ne luy fut pas arriué ſans doute, s'il n'euſt ſceu l'art de les preuenir, en ne communiquant ſes ſecrets ny ſes deſſeins à perſonne. Mais ie trouue que le Poëte Heſiode encherit encore par deſſus, lors qu'alleguant vn exemple de deux freres, il eſt d'auis que l'vn ſe défie ſi fort de l'autre, qu'il ne traicte d'aucune affaire auec luy,

quand ce feroit mefme par maniere de jeu, fans y appeller auparauant des témoins: & à vray dire, quelques dangereux que puiffent eftre des Ennemis, il faut aduoüer que de faux Amis font encore plus à craindre. L'on fe donne garde des embufches des vns, à caufe qu'on s'en défie, mais il eft fort difficile d'éuiter celles des autres, pource qu'on ne croit point qu'ils doiuent vfer de supercherie. Que s'il eftoit befoin de monftrer icy, qu'il s'eft trouué de tout temps bien plus de perfonnes ruinées par d'infidelles Amis, que par des Ennemis declarez; & pareillement plus de Villes prifes par trahifon, que par la force des armes; ie dirois que le perfide Calipe fe feruit artificieufement du facré nom d'Hofpitalité, pour mettre à mort le pauure Dion; Et qu'Antipater fils de Caffander, ayant inuité Demetrius à fouper, rendit tragique fa fin, par vn

effort violant qu'il fit ſur luy, contre la foy qu'il luy auoit donnée. Mais d'autant que ce Diſcours me ſemble aſſez long, il eſt plus à propos que ie le finiſſe, pour expliquer l'Embleme ſuiuant.

Du ſoin, & de la Vigilance.

DISCOVRS XL.

PLVSIEVRS grandes qualitez sõt requiſes à tous ceux generalement qui ont de la preéminence ſur les autres, & qui ſont à obligez à leur cõmune conſeruation par le deuoir de leurs charges. Mais ie trouue pour moy, qu'vn vray Prelat, à qui Dieu a donné la conduite des Ames, doit faire toute ſorte d'efforts, pour s'acquitter d'vne Commiſſion de cette importance. Deux choſes luy ſont neceſſaires à cét effect. La premiere, d'eſtre ſi zelé au ſalut de ceux qui dependent de luy, qu'à force de les

éclairer par ſon exemple, il leur ſerue de fidelle Guide dans le chemin de la Foy; Et la ſecõde, de faire en ſorte, s'il eſt poſſible, que pas vn d'eux ne ſe jette hors des bornes de la vraye & ſalutaire Doctrine. Or ce n'eſt pas aſſez que pour attein-dre à cette fin qu'il s'eſt propoſée, il vſe de Vigilãce: Il faut encore qu'il y apporte de ſon coſté vn ſoin infatigable; & qu'adjoûtant au ſçauoir l'integrité de la vie, il combatte les Libertins, & fortifie dans les bons ſentimens de la Religion, ceux qui s'y portẽt d'eux-meſmes. Cela nous eſt icy demõtré par deux Symboles bien remarquables, qui sõt tirez de deux Animaux aſſez cõnus, à ſçauoir du Coq, & du Lion; la figure deſquels eſt miſe ordinairemẽt ſur les Clochers, & deuãt les principales portes des Egliſes. Par l'vn, les anciens Peres nous ont voulu ſignifier la Vigilance des Prelats, & par l'autre, le ſoin qu'ils doiuent auoir de ceux

qui sont sous leur charge. Car, cõme dit fort bien S. Gregoire, il faut que la personne qu'on a choisie pour esclairer les actiõs du peuple, les cõsidere d'enhaut, & que les siennes soient eminentes, afin d'estre profitables. Quelques autres par la figure Hieroglyphique du Coq, entendẽt les saincts Docteurs; pource qu'à l'imitation de cét Oiseau, qui chante de nuict, ils annoncent dans les tenebres de cette vie, le iour de nostre salut, & la lumiere de la Gloire future.

Pour le regard du Lion, Orus & Pierius demeurent d'accord, que la plus-part des peuples du Leuãt, & particulieremẽt les Egyptiẽs en leurs Figures mystiques auoiẽt accoustumé de le peindre, lors qu'ils vouloient donner à entendre le soin que les Princes doiuent auoir de leurs sujets. Car c'est le propre de ce noble Animal, d'ouurir les yeux, quand il dort, & de les fermer quand il veille. D'où il s'ensuit, que pour sa merueilleuse

Vigilance, il n'eſt pas moins à eſtimer que le Coq, qui en a touſiours eſté vn particulier Symbole. C'eſtoit pour cela, dit Plutarque, que les Anciens le conſacroient à Apollon; & qu'ils le ſacrifioient à la Nuict: Ces vers d'Ouide nous l'apprennent.

Quand par des routes inconnuës
Latone, ſans faire du bruit,
Fait rouler ſon Char dans les nuës,
Et ſert de Soleil à la Nuit;
On luy preſente en Sacrifice
Le Coq qu'on trouue le plus blanc;
Ou bien vne noire Geniſſe
Arrouſe l'Autel de ſon ſang.

Mais d'autant que dans tous les liures des Peres, il eſt difficile de trouuer vn endroit plus exprés que le ſuiuant, qui eſt de Sainct Ambroiſe, ny qui ſoit plus du ſujet de cét Embleme, il ne me ſemble pas hors de propos de le rapporter icy, de la façon que ie l'ay traduit. *Le chant du Coq*, dit-il, *n'eſt pas ſeulement*

agreable la nuict, mais encore vtile. Car cét Oiseau, comme vn Hoste fidelle, réueille ceux qui dorment, sert d'horloge aux hommes d'affaires, & encourage les Voyageurs, qu'il aduertit que le iour s'approche. Quand il chante, le Voleur se donne l'alarme, & s'enfuyt; l'Estoile du iour paroist, & illumine le le Ciel: Le Pilote épouuanté se rasseure dans la tempeste: Le sçauant se remet à l'estude, & le Deuot à la priere. Quoy d'auantage? Par son chant le Prince des Apostres se ressouuint de sa faute, & s'en repentit. En vn mot, c'est par son chant que la santé reuient aux malades, & l'espoir à ceux qui n'en ont point; Que l'ardeur de la Fieure s'esteint peu à peu; Que la douleur des blesseures se diminuë, & que les Ames égarées sont remises dans le chemin de la Foy, comme par luymesme encore Iesus-Christ corrige les Pecheurs, & les releue de leur cheute.

De la Prudence requise en la conduite de la Vie.

DISCOVRS XLI.

LEs hommes de toute sorte de cõditions, & particulieremẽt ceux qui s'adonnent à l'estude des bonnes lettres, peuuent beaucoup profiter de cét Embleme, d'ont le sujet est tiré de trois differẽs preceptes que Pythagore nous donne. Par le premier, il nous auertit, de ne sortir iamais hors des bornes que nous nous sõmes prescrites, ou, si vous voulez, de la Profession que nous auons embrassée. Dequoy ne se

ſoucient gueres la pluſpart du temps ces folaſtres ieunes hommes, qui dans les Vniuerſitez où les Sciẽces ſe montrent, ne penſent à rien moins qu'à l'eſtude. Car bien que dans l'opinion de tout le monde ils paſſent pour Eſcholiers; c'eſt vn nom pourtãt duquel ils ne ſemblent pas tãt ſe picquer que de celuy d'Eſprits forts, & de Gladiateurs, ou pour mieux dire de Fanfarõs. C'eſt de ceux-cy dõt Seneque dit, ſe ſeruãt des termes d'vn vieil Iuriſcõſulte, *Que leur vie s'écoule inſenſiblement, ou à mal faire, ou à ne rien faire, ou à faire autre choſe.* Le ſecond conſeil de nôtre Philoſophe, eſt de prẽdre ſoigneuſement garde à ce que nous faiſons; afin que les bõnes actions nous dõnent autãt de ſujet de nous réjouïr, que les mauuaiſes nous en doiuent donner de nous attriſter. Car ce n'eſt pas vne petite recompenſe aux Vertueux, que le contentemẽt qu'ils reçoiuent de ſe ſatisfaire eux-meſmes dãs les choſes hõneſtes. Le troiſieſme

me, eſt de ne laiſſer rien à faire quand on le peut; Et c'eſt en cela principalement que pechent pour l'ordinaire la pluſpart des ieunes gens, qui frequentent les Eſcholes.

De ce que ie viẽs de dire il s'enſuit neceſſairement, que pour ne tomber dans les plus dangereuſes fautes de la vie, il n'eſt queſtion que de mettre en pratique ces trois Preceptes de Pythagore; d'où, ſi ie ne me trompe, Seneque a tiré ces paroles, qui ſe liſent dãs ſon troiſieſme Liure, *de la Colere*. Et d'autant qu'elles ſont trop belles, pour eſtre obmiſes, ie les ay ainſi traduites. *Il faut faire en ſorte*, dit-il, *de regler les ſens; afin que l'aſſiette en ſoit ferme. Vous les trouuerez aſſez patiens de leur nature ſi l'Ame ne les débauche. C'eſt pourquoy, pour empécher que cela n'arriue, il luy faut tous les iours rẽdre compte. Sextius en vſoit ainſi; & ne ſe couchoit iamais, qu'il ne ſe fit auparauant à ſoy-meſme de pareilles demandes. De quel mal t'és-tu guery auiourd'huy? A quel Vice as-tu*

Ee

resisté? Es-tu plus homme de bien que tu n'estois hier? Si nous faisons comme luy, ne doutons point que la Colere ne rende les armes; ou du moins, qu'elle ne perde beaucoup de sa fougue, quand elle sçaura qu'il luy faudra venir tous les iours deuant vn Iuge. Cela estant, y peut-il auoir rien de si beau, que de s'accoustumer à voir cõme on a passé la iournée. O qu'aprés cela l'on dort d'vn bon somme! Qu'on a de tranquilité! & que nostre Ame est satisfaite des loüanges que nous luy donnons, ou qu'elle est mortifiée des remonstrances qu'on luy fait, qui sont à ses mœurs vne secrette Censure, &c. A ce bel endroit de Seneque ne s'accommode pas mal cét autre passage d'Apulée, où parlant des Gymnosophistes. *Tout à mesme temps*, dit-il, *que l'on a mis le couuert, auant qu'on ait seruy sur table, tous les jeunes hommes qui viennent là pour souper, sont interrogez par leur Precepteur, quelles bonnes actions ils ont faites ce iour-là. A quoy l'vn répond, qu'il a reconcilié deux personnes qui estoient mal ensemble, l'autre qu'il a rendu vn bon*

office à ſon amy, ou témoigné par ſon obeyſſance ce qu'il deuoit à ſes plus proches, & ainſi du reſte. Que ſi de hazard il ſe trouue quelqu'vn parmy eux, qui n'ait rien fait de loüable, il eſt auſſi-toſt renuoyé, ſans qu'on luy donne à manger.

Ces authoritez ſuffiſent à mon aduis, pour montrer combien eſt grande la ſatisfaction de la Conſcience de l'hõme; quãd aprés l'auoir examinée, il n'y trouue rien qui luy reproche d'auoir paſſé le iour inutilemẽt, & negligé les preceptes de Pythagore, en pechant contre les regles de la Prudence. Les Gruës, qui en sõt le Symbole, & qui font auſſi la principale partie de cét Embleme ne faillent iamais de ce coſté-là. Car, à ce qu'en diſẽt les meilleurs Autheurs, elles ont accouſtumé, quand elles prennent l'eſſor, de porter chacune vn caillou, afin de connoiſtre par ſa cheute, ſi elles volent au deſſus de la mer, ou de la terre: & ſi elles doiuent s'arreſter, ou paſſer outre. Or

bien que cette raiſon ſoit aſſez bonne, il eſt pourtant vray que Maxime de Tyr en allegue vne meilleure: Car il dit, Que ce qu'elles portent vn caillou à chaque pied, eſt pour s'en ſeruir comme de contre-poids, durant la plus forte violence du vent. Auſſi comme leur Prudéce n'eſtoit pas inconnuë au ſage Deucalion, il en vſa bien à poinct au temps du Deluge: & ſelon Pauſanias, il prit pour vn aduertiſſement de ſe ſauuer à la nage, l'eſtrange bruit qu'elles faiſoiét en volant. Elles ſçauét bien pourtát ſe taire au beſoin, & quand par vn inſtinct naturel, elles connoiſſent que leur vie depend du ſilence. Car lors que les chaleurs trop violentes les chaſſent du Leuant en Occident, & qu'il leur faut paſſer le Mont Taurus, ou il y a quantité d'Aigles, l'apprehenſion qu'elles ont d'en eſtre déchirées, faitque pour s'épécher de crier, elles ſe fourrent dans le bec de petits cailloux, qu'elles ne rejettent qu'aprés auoir paſſé la Monta-

gne, ce quelles font auec vne incroyable visteſſe, que le grand Virgile exprime ainſi.

telles qu'on voit les Gruës,
Lor qu'elles-meſmes font des nuës dãs les nuës,
Se donner le ſignal, & ſe perdre dans l'air.
Où s'eſlance leur vol, plus viſte qu'vn éclair.

Il ne faut donc pas qu'en la conduite de leur vie, les hommes dedaignent de ſe regler par l'exemple de ces Oiſeaux. Mais ſur tout qu'ils les imitent, quand il le faut, en la moderation de la langue, au bout de laquelle, comme diſoit Ariſtote à Calliſthenes, ils portent ſouuent l'arreſt de leur mort, ou de leur vie. Que ſi les Animaux irraiſonnables ſçauent ſi bien preuoir ce qui leur doit eſtre, ou profitable, ou nuiſible, concluons par là, que les Creatures qui ne doiuent agir que par la Raiſon, ſont grandement à blaſmer, ſi elles ſe laiſſent vaincre par les Beſtes, en matiere de diſcerner le bien d'auecque le mal.

Briot fe.

Qu'il faut auoir ſoin de la Pudicité des Filles.

DISCOVRS XLII.

BIEN que tous les Amans ſe faſſent accroire qu'Amour eſt trop ingenieux & trop fin, pour ne point tromper la vigilance de ceux qui l'éclairent ; Et que celuy de nos Satiriques qui raille de meilleure grace, croye auoir dit vn bon mot, quand il a mis en auant, Que ſi quelqu'vn vouloit entreprendre de garder vne femme amoureuſe, pour s'oppoſer à la violence de ſa paſſion.

Il luy faudroit auoir plus d'yeux, & plus aigus,
Que Lyncé l'Argonaute, ou le ialous Argus;

Ie me perſuade pourtant, que la Pudeur, qui eſt naturelle à ce beau Sexe, l'empeſche ſouuent de ſe laiſſer cheoir dans vn chemin ſi gliſſant, & qu'on en peut meſme détourner les occaſions par les ſoings qu'on y apporte. Ils nous ſont repreſentez dans cét Embleme par vne Pallas armée, de l'inuention de Phidias, à ce que diſent quelques Autheurs. Cét excellent Ouurier luy mit aux pieds vn Dragon (à qui les Poëtes ingenieux ont donné en garde le jardin des Heſperides) pour nous apprendre par là, combien doiuent eſtre ſoigneux de la Pudicité de leurs Filles, ceux qui deſirent que leur Maiſon ſe maintienne dans l'honneur, & ne ſe ſouïlle d'aucune tache. A quoy leur ſeruira principalement, de les empeſcher de courir, & de les tenir toûjours en occupation.

Oſtez l'Oiſiueté vous verrez Cupidon
N'auoir plus de Carquois, ny d'Arc, ny de Brandon;
Vous verrez ſans effet ſes plus viues atteintes,
Tous ſes dards emouſſez, & ſes flammes eſteintes.

Qu'ils ſe ſouuiennent pour cét effect de l'exemple de Publius Mæmus, qui fit punir à toute rigueur vn de ſes Affranchis, (bien que d'ailleurs il l'euſt en conſideration par deſſus les autres) pour s'eſtre licentié de baiſer ſa Fille, qui eſtoit en aage d'eſtre mariée. Par où il voulut qu'elle appriſt, qu'à moins que de rendre ſa Chaſteté ſuſpecte, elle deuoit éuiter l'approche des hommes, & garder ſes baiſers tous purs pour le Mary qu'elle auroit.

Cette maniere de viure vſitée parmy les Romains, eſtoit ſi recommandable encore aux anciens Grecs, qu'ils ne permettoient iamais que leurs Filles, non plus que leurs Femmes, allaſſent ſeules

par la ville ; comme le témoigne Homere en la perſonne de Penelope, tant ils apprehendoient que leur ſolitude n'attiraſt les compagnies, & ne leur fuſt vn ſujet de ſe débaucher. Nous liſons à ce propos que Q. Antiſtius repudia ſa femme, pour l'auoir ſurpriſe en pleine ruë, parlant en ſecret à vn Affranchy: Et que Sempronius Sophus en fit autant de la ſienne, pour la hardieſſe qu'elle auoit priſe d'aller voir les jeux publics, ſans luy en demander congé.

Ce n'eſt donc pas ſans ſujet, que les Meres particulierement ſont aduerties de garder les ieunes Vierges, par la myſterieuſe Image de Pallas, Deeſſe de la Virginité. Auſſi ſe voit-elle peinte icy en ieune Fille, pour montrer combien elle cherit vne ſi belle Vertu. Les Armes qu'elle porte nous aduiſent que le Sage eſt inuincible à tous les traits de la Fortune ; Qu'en quelque temps que ce ſoit, il ſe fortifie contre les Paſſions, & que

ſa Vertu n'a beſoin que de ſon propre ſecours. Son Heaume eſt le Symbole du Iugement, dont le ſiege eſt au Cerueau; Et ſa Lance en eſt vn autre de la force de ſes paroles, dont elle perce les Cœurs, comme d'autant de traits & de pointes. Quant à ſon Eſcu, qui eſt de criſtal, il marque la connoiſſance de l'homme prudent, par le moyen de laquelle il ſe voit ſoy-meſme auſſi clairement, que s'il regardoit dans vn Miroir les choſes exterieures. Que ſi la teſte de la Gorgone eſt poſée au milieu du Bouclier, c'eſt pour montrer que le Sage a le cœur ſi ferme & ſi aſſeuré, que ſes Ennemis en ſont épouuentez, toutes les fois qu'ils l'approchent: Ce qui ſignifie encore que Pallas ne ſçait rien craindre, & que c'eſt elle pluſtoſt, qui remplit d'apprehenſion & de terreur les perſonnes de mauuaiſe vie. Adioûtons à cecy, que ſon habillement eſt de trois couleurs

meslées ensemble, à sçauoir d'argent, d'or, & de pourpre, pource que la Sagesse est tousiours pure, qu'elle ne se laisse point voir à toutes sortes de gens, & que ceux qui la contemplent de trop prés, sont bien souuent éblouïs de sa clairté, comme de celle d'vn éclair. I'obmets qu'on la feint sortie du Cerueau de Iupiter, pour nous apprendre qu'estant la Reine de la Sagesse, qui l'est aussi des autres Vertus, il estoit bien raisonnable que sa naissance eust ie ne sçay quoy d'extraordinaire, & qu'elle nasquist armée. Par où il nous est enseigné, Que ce qu'il y a de plus fort en l'homme, est dans la teste, où la Raison a son Empire. On luy consacroit au reste des Dragons & des Cheueches, à cause de la grande ressemblance qu'il y a de ses yeux à ceux de ces Animaux. Car elle ne les a pas moins subtils, ny moins agissans que le Dragon, de qui

les Naturaliſtes diſent, qu'il ne ſe laſſe iamais de veiller. Elle tout de meſme, eſt infatigable en la contemplation des choſes de la Nature, & demeure perpetuellement Vierge, d'autant que la force de la Sageſſe, ſubſiſte touſiours, & qu'elle ne peut eſtre ſoüillée d'aucune tache.

Du Riche Ignorant.

DISCOVRS XLIII.

COMME tout le monde n'a pas le don d'eſtre Riche ; tout le Monde auſſi n'a pas le don d'eſtre Sçauant. Ce ſont deux choſes differentes, & qui neantmoins ne ſont pas incompatibles dans vn meſme ſujet. Car nous voyons par eſpreuue quantité d'honneſtes gens, en qui les biens de l'Eſprit & de la Fortune s'accordent enſemble, & qui dans leur Abondance ne ſortent point hors des bornes de la Moderation, ny de la vraye Philoſophie. Ce n'eſt donc pas mon deſſein

de parler d'eux en ce diſcours, non plus que de ces autres Riches, qui pour n'auoir point eſtudié, ne laiſſent pas pourtant d'auoir le ſens bon, & la ſcience du Monde. Ie ne comprends dans cét Embleme, que ces Riches ignorans, que Diogene appelle des Moutõs couuerts d'vne toiſon d'or, & Socrate, des Cheuaux chargez d'argét. Auſſi n'eſt ce point mentir, que de dire qu'en cette engeãce d'hõmes brutaux, plus qu'en toute autre ſorte de perſonnes, ſe verifie l'ancien Prouerbe, qui dit que *les Richeſſes ſont le bagage de la Vertu*. En effet, ſi celles qu'ils poſſedent par excez, ne leur oſtent pas l'eſprit, (qu'ils ne peuuent perdre, puiſque naturellement ils n'en ont point) du moins eſt-il bien certain, qu'elles leur donnent de tres-grandes habitudes dans le Vice; Ce qui n'arriue ſans doute que de leur Inſuffiſance; qui leur faiſant negliger les connoiſſances du vray bien, ne les attache qu'au mal. De cette meſme ſource procede

procede leur haine contre les perſonnes de merite; Et de cette haine le peu d'eſtime qu'ils ont accouſtumé d'en faire. Car tous ceux qui ne daignent s'accommoder à la foible portée de leur Eſprit paſſent pour impertinens chez eux; Et tant plus les perſonnes ſont habiles, tant plus ils ont d'auerſion pour elles. Qui leur parle de Science, leur ſemble parler d'vn Monſtre. Ils appellent Pedanterie tout ce qu'ils n'entendent pas. Ils conſiderent les Philoſophes comme des Gueux, les Poëtes comme des Fols, & les Orateurs comme des Babillards, & des conteurs de ſornettes. Au contraire, ils ne trouuent point de plus honneſtes gens à leur mode, que ceux qui pour leur eſtre agreables, font vanité de ne rien ſçauoir; & qui pareils aux Hapelourdes, ne brillent que d'vn faux éclat, encore eſt-il emprunté. Que ſi quelque choſe pouuoit rendre ſupportable ces Veaux d'or, ce ſeroit poſſible leur Ignorance.

Mais ce que i'y trouue de pire, c'eſt qu'vne extreme malice y eſt jointe, & que tous mal-habiles qu'ils ſont, ils veulent faire les ſuffiſans & les imperieux chez autruy. Cependant ils n'ont pas l'eſprit de commander dans leur maiſon, où ils n'ont ny œconomie, ny conduite, où ils ſe laiſſent mener comme des enfans, par le caprice d'vne femme; & où leurs propres valets connoiſſans leur foibleſſe, les tiennent dans la contrainte, ſans que ces maladuiſez oſent s'en plaindre, tant ils apprehendent de les faſcher. Dequoy ie m'aſſeure qu'ils ne ſeroient pas en peine, s'ils auoient eſté moins ſtupides, & plus retenus à ne leur communiquer point leurs ſecrets, ny à ſe repoſer ſur eux de leurs principales affaires.

Voila pour le premier poinct de cét Embleme. Ie paſſe au ſecond, auquel a donné lieu la Fable de Phrixus; qui pour ne tomber dans les pieges que ſa maraſtre luy auoit tendus, s'enfuït auec

ſa ſœur Hellé ; & fendit les vagues de la mer ſur ce precieux Mouton , dont la Toiſon eſtoit d'or. Or comme il n'y a point de doute que ce recit ne ſoit fabuleux, il ſe peut faire auſſi que quelque vray-ſemblance ait donné lieu à cette Fable, que les eſcrits des Poëtes, & meſme des Hiſtoriens ont authoriſée. Mais laiſſant à part ce qu'en ont dit entre les autres, Ouide & Iuſtin ; ie rapporteray icy l'explication qu'en donnent quelques Autheurs. Ils diſent donc que cette Toiſon, ou cette peau de fin or, n'eſtoit autre choſe qu'vn certain Liure en velin, où ſe voyoit par eſcrit le grand Oeuure des Philoſophes Chymiques, c'eſt à dire la Science de faire de l'or. Ils adiouſtent à cela, que l'aduis en eſtant venu à Diocletian, il enuoya des hommes exprés en Egypte ; où ils ſe ſaiſirent de tout ce qu'ils y trouuerent de Liures de cette nature ; que l'Empereur fit bruſler, de peur que les Egyptiens

ayant ce ſecret, n'euſſent auſſi de trop grandes richeſſes, & qu'ils ne s'en ſeruiſſent vn iour à faire la guerre aux Romains. En ſuitte dequoy l'vſage de ces Liures, en cas qu'il s'en trouuaſt encore, fuſt defendu par Edict public, comme pernicieux, & dommageable à la Republique. Quelques autres neantmoins ſont d'opinion differente, & souſtiennent que par cette Toiſon ſe doit entendre vne prodigieuſe quantité d'or, que les Princes de Colchos auoient ſucceſſiuement amaſſée. La meilleure raiſon qu'ils en donnent, eſt qu'au païs de Colchos, pour eſtre proche du Mont Caucaſe, il y a de ce metail en abondance. Ce qui nous eſt confirmé par Strabon, qui dit que le Caucaſe a pluſieurs belles fontaines, & de grands ruiſſeaux où il ſe trouue du ſablon d'or; Et d'autant qu'il eſt comme impalpable, & imperceptible aux yeux, pour eſtre extremement brillant & menu; il adiouſte

que pour le ramaſſer, ceux du païs ont accouſtumé de plonger dans l'eau vne peau de Brebis, afin que ce ſable s'y attache, & qu'aprés cela ils en faſſent la ſeparation : D'où peut bien la Fable dont nous parlons eſtre tirée, eſtant certain que ces peaux dorées ont vne entiere conformité auec la Toiſon, qui ſert de ſujet à cét Embleme.

Que les gens de bien ne doiuent point craindre la violence des Riches.

DISCOVRS XLIV.

CET Embleme a pour fondement la Fable des Harpies, qu'il eſt neceſſaire de ſçauoir, auant qu'en dõner l'explication. Les Mythologiſtes en parlẽt diuerſemẽt auec les Poëtes, entre leſquels Heſiode n'ẽ met que deux. Mais l'opinion la plus cõmune eſt, qu'elles eſtoiẽt trois, à ſçauoir Aëllo, Ocypetes, & Celœno, car c'eſt ainſi que les appelle Virgile. La deſ-

cription qu'il en fait, frappe d'abord l'imagination, & luy represente ie ne sçay quoy d'estrãge, sous la forme de certains Oiseaux mõstrueux, qui auoient le visage d'vne Fille, & les pieds d'vn Vautour. Mais pour penetrer plus auant dans le fonds de cette Fable; il faut sçauoir que Phinée ayant pris pour fẽme Cleopatre, fille de Borée & d'Orithie, fut si mal aduisé que d'en épouser encore vne autre, qu'on nommoit Idée, fille de Dardanus; par les persuasions de laquelle, il creua les yeux aux Enfans qu'il auoit eus de Cleopatre; ce qui fut cause, que pour le chastier de son crime, les Dieux l'aueuglerent luy-mesme; & que pour le tourmenter encore plus fort, ils enuoyerent contre luy les Harpies, qui l'empéchoiẽt de manger, par les continuelles ordures qu'elles faisoient sur les viandes qu'on luy seruoit. Mais à quelque temps de là, le bon-heur voulut que Zetes & Calais faisant le voyage de Colchos auec les

autres Arge-Nochers, s'en allerẽt loger chez luy, qui les receut honorablemẽt, & les pria de le déliurer de la persecution de ces funestes Oiseaux; Ce qu'ils luy promirent aussi-tost, & chasserent les Harpies iusques dans les Isles Plotines.

Que si maintenant, cõme c'est nostre ordinaire, nous voulons chercher l'Allegorie de cette Fable, il ne nous sera pas difficile de la trouuer. On les appelle *Harpies*, ou *larronesses*, pource que rien ne leur échappe, & qu'elles portent leurs mains crochuës sur toute sorte de choses. Aussi est-ce pour la mesme raison qu'on les feint Vierges, d'autant qu'il n'est point de rapine qui porte du fruict, & qui ne deuiẽne sterile. Elles sont trois de nombre, pour montrer qu'on a premierement de la conuoitise pour le bien d'autruy, qu'en suitte de cela on le vole, & que finalement on le cache. Il y en a qui disent que par ces Harpies se doiuẽt entendre les plus violentes Passions de l'A-

me; & d'autres qui disent qu'elles nous marquent particulierement trois Vices bien dangereux, qui sont l'Auarice, l'Enuie, & l'Orgueil. Quoy qu'il en soit, il est tres-certain que les Poëtes n'ont pas feint sans vne grande raison, que Iupiter enuoya les Harpies contre Phinée, pour le punir de son crime; afin de nous aduertir par là, que la tempeste, la sterilité, la famine, & les autres maux, ne viennent pas de la terre, mais plustost du Ciel qui nous en afflige, pour chastier nos meschancetez.

Ce sont les orages & les fleaux que doiuent apprehender tous les hõmes en general, & particulierement les riches qui persecutent les pauures. La pluspart d'entr'eux nous sont fort bien representez par les Harpies de cét Embleme. Car à leur imitation ils se seruét des charmes de leur visage, pour attirer ceux qu'ils veulent perdre; & comme elles encore, ils ont des aisles & des mains, dont ils vo-

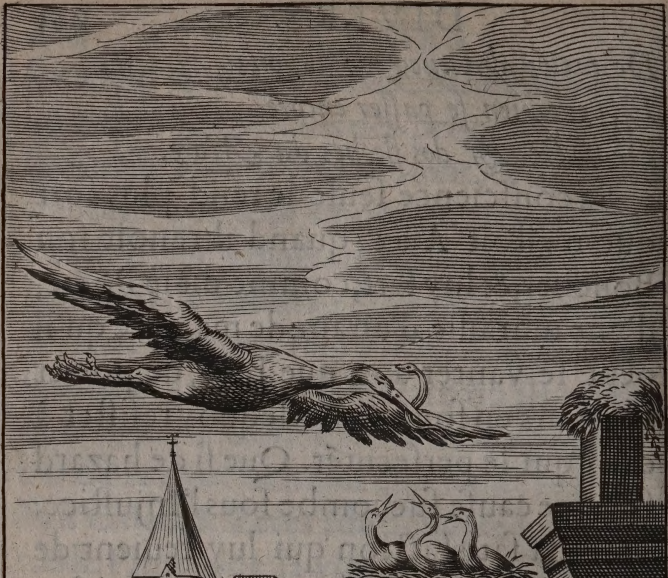
lent doublement. O que les plus gens de bien ont de peine à s'échapper des ſerres de ces Oiſeaux affamez & inſatiables ! Il n'eſt pas à croire combien de pieges ils dreſsẽt à l'integrité de leur vie, ny combiẽ ils font joüer de reſſorts, pour attraper ce peu de commoditez qu'ils ont, & les heritages que leurs predeceſſeurs leus peuuent auoir laiſſez. Pour s'en ſaiſir finement, ils les attirent d'abord par douces paroles, par quantité de belles promeſſes, & par des offres continuelles. Ils leur repreſentent en ſuitte leur grand credit, les amis qu'ils ont, les bons offices qu'ils leur peuuent rendre ; & tout cela ſe conclud par d'inuiolables proteſtations de ſeruice. Que s'ils voyent que tous ces artifices ſoiẽt inutiles à léur deſſein, qui n'eſt autre que de ruiner entierement ceux qu'ils amadoüent ainſi ; ils ſe declarent alors contr'eux, & les perſecutent ouuertement. Alors, dis-je, ils leur ſuſcitent de jeunes mutins, qui leur

font des querelles, des Chicaneurs qui les embaraſſent dans des procez, des calomniateurs qui les accuſent, & de faux témoins qui leur impoſent des choſes dőt ils n'ont iamais eu la moindre penſée. Mais ils ont beau faire; tous leurs efforts ne peuuent rien à la fin. Car la conſtance & la probité de ceux qu'ils attaquent, ont la meſme force de les preſeruer de tels perſecuteurs, qu'eurét autresfois Calais & Zetes, de déliurer le miſerable Phinée de la violéce des Harpies, qu'ils exterminerét. Auſſi eſt il veritable, que le iuſte Ciel ne laiſſe iamais dépourueus de ſecours, ceux que leur Innocéce en rend dignes. Elle triomphe des artifices des Méchans; & l'homme de bien peut dire ſans ſe tromper, qu'il eſt toûjours à couuert de tous les coups que la Malice luy porte.

Quand on l'attaque ſans raiſon;
L'on tâche en vain de le ſurprendre,
Il n'a beſoin, pour ſe defendre

De traits abreuuez de poiſon;
Et peut bien ſe paſſer encore
De l'Arc, & des fleches du More.

Sa conſcience ſeule le rend plus fort que n'eſtoit Aiax, quand il tenoit ſon Bouclier, & luy ſert, comme dit le Poëte, d'vne muraille d'airain: de maniere qu'il peut ſe vanter auecque Bias, de porter toûjours en ſoy-méme dequoy reſiſter à ceux qui le perſecutét. Que ſi de hazard ſa bõne cauſe ſuccombe ſous l'Injuſtice; outre la ſatisfaction qui luy reuient de n'auoir point merité ce mauuais traicte-ment, il eſt aſſeuré que l'injure qu'on luy fait ne doit point demeurer impunie: car il en a touſiours mal pris à ceux qui ont opprimé les Innocés, & violé la Iuſtice: cõme à Archias, de s'eſtre ſoüillé du ſãg d'Archilochus, au Roy Attalus d'auoir fait tuër ſans cauſe, ceux qui en qualité d'Al-liez croyoient viure en confidence auec luy; & à Cecilius Metellus, d'auoir ſans raiſon triõphé des peuples de Dalmatie.



Du deuoir des Enfans enuers les Peres.

DISCOVRS XLV.

TOVS ceux que la Nature a faict naistre raisonnables, & dans l'ame desquels elle a tracé le moindre traict de reconnoissance, sont obligez d'en donner des preuues continuelles à ceux qui les ont mis au Monde, & ausquels ils doiuent l'estre aprés Dieu. S'ils font autrement, qu'ils ne s'estonnent pas si les elements se reuoltent contre eux ; si toutes les choses d'icy bas leur reprochent leur ingratitude, & si les bestes

mefme leur apprennent les deuoirs de Pieté, dont ils s'acquittent fi mal, à leur grande honte. Car au rapport de Solin; les vieilles Cigognes reçoiuent des Oifeaux de leur efpece le méme bien qu'elles leur ont fait quãd ils eftoient encore petits. Auffi eft-il vray qu'en leurs lettres Hierogliphiques, les Egyptiens voulant reprefenter vn Enfant qui auoit foin de fon Pere, peignoient ordinairemẽt vne Cigogne, comme celuy de tous les Animaux, le moins ingrat, & qui a le plus de tendreffe: car de la mefme façon qu'elle a efté nourrie de fes Pere & Mere en fon bas aage, elle les nourrit & les foigne quãd ils font vieux. Alors pour leur rendre le sẽblable, elle leur fait vn nid, pour y eftre mollemẽt: Elle leur porte à manger, & leur tire doucemẽt les plumes fuperfluës, afin qu'il leur en reuiẽne d'autres meilleures, à la faueur defquelles ils puiffent chercher dequoy repaiftre. Que s'il eft vray, comme plufieurs Autheurs

nous

nous l'enseignent, qu'il y ait tant de bon naturel en ces Oiseaux; Ne deuons-nous pas rougir de honte de nous laisser vaincre à eux, en matiere de reconnoissance & de Pieté? Il est sans doute bien raisonnable, que nous rendions à la Nature ce que nous auons receu d'elle, & que nous conseruiōs auec soin la vie de ceux à qui nous sommes redeuables de la nostre. Auec ce que le deuoir nous y oblige, il faut que nous y soyons encore portez par vne autre consideration, qui est que nos Enfans s'en reuencheront vn iour, quand nous serons vieux, & que la foiblesse de nostre aage nous déniera le secours qu'il nous faudra mēdier des autres. Mais il n'est pas besoin ce me semble, que nous vsions de tant de paroles; pour démontrer vne verité qui est plus claire que le iour; n'y ayant personne qui ne sçache bien, qu'aprés les trois premiers poincts qui regardent le culte Diuin, la chose du monde qui nous est,

la plus recommandée, c'eſt d'honorer ceux qui nous ont donné naiſſance, & d'eſtre ſoigneux de leur obeïr. C'eſt Dieu méme qui eſt Autheur de cette Loy, & qui pour en faire voir l'importance, a promis pour ſalaire à ceux qui l'obſerueroient, vne longue vie en ce monde, & en l'autre les felicitez eternelles. Auſſi à vray dire, ce deuoir d'obeiſſãce & d'Honneur eſt tellement iuſte, que les moins religieux d'entre les Payés l'ont recõnu. D'où vient qu'Heſiode en la Deſcription qu'il fait du ſiecle de fer & d'Impieté, ne trouue rien de ſi execrable parmy les hõmes de ce temps-là, que l'Ingratitude des Enſans enuers leurs plus proches. Car alors, dit-il, ils leur feront tous les maux imaginables, & les abandonneront en leur vieilleſſe, ſans leur donner aucune aſſiſtance. Surquoy il conclud que Iupiter les frappera d'vn éclat de foudre, & qu'on perdra cette engeance d'hommes pernicieux & maudits.

Voilà le ſentiment d'vn Payen contre ces Enfans dénaturez, qui n'ayant rien que ce ſoit d'humain, ne meritent du tout point d'eſtre appellez hommes. Mais Caſſiodore les deteſte encore plus fort, lors qu'en d'écriuant leur odieuſe méconnoiſſance: *Où eſt*, dit-il, *cette force de la Nature, qui par vne mutuelle vnion d'amour nous deſtine à reuiure en noſtre Poſterité? Les beſtes ſont ſuiuies de leurs petits, qu'elles nourriſſent. Les rejettons s'attachent aux branches, & les branches à l'Arbre qui les produit; les rameaux de la Vigne ne degenerent point du Sep qui les porte: Et toutesfois il ſe trouue des Enfans qui ne tiennent en rien de la vertu de leurs Peres. Mais ce qu'il y a de pire en eux, c'eſt qu'ils oublient entierement les biens faits qu'ils en ont receus; le moindre deſquels ſeroit capable d'obliger à les reconnoiſtre les plus Barbares de tous les hommes.* Choſe eſtrange! *on prend le ſoing de les eſleuer: on ne trauaille que pour eux: on leur amaſſe du bien;*

Et ces Ingrats les possedent sans en sçauoir aucun gré à ceux qui les en ont pourueus liberalement. N'est-ce pas vne grande pitié, de ne receuoir aucune consolation de tels Enfans, que nous auons si fort cheris, & pour qui nous nous sommes tant de fois mis en danger de perdre nos vies? Ne deuroient ils pas rougir de honte, de voir que les Bestes mesmes les instruisent là-dessus; & que les Oiseaux, qui ne se tournent qu'à la mangeaille, ne laissent pas d'auoir toutesfois vn naturel instinct à la Pieté. Témoin la Cigogne, qui voyant que ses Pere & Mere ne peuuent chercher à viure, à cause de la foiblesse de leur aage, s'en vont en queste pour eux, & les couurent de leurs aisles, pour réchauffer leurs membres glacez; se reuenchant ainsi du bien qu'ils luy ont fait, quand elle estoit dans le nid. Voila ce que dit Caſſiodore, touchant le deuoir des Enfans enuers les Peres; que les Iuriſconſultes ont eſtimé ſi legitime, & ſi iuſte, qu'ils ont eſtably des peines expreſſes contre ces

Monſtres qui le violent ingratement. Ce que ie vous démontrerois plus au long, n'eſtoit que vous pouuez voir cette matiere amplement traictée par diuers Autheurs ſacrez & Prophanes, tels que ſont Platon, Ariſtote, Pline, Valere le Grand, & particulierement par le grand Sainct Baſile, dans le beau diſcours qu'il en a fait, où vous trouuerez, ie m'aſſeure, dequoy vous contenter, ſi vous en voulez ſçauoir dauantage.

Contre les Flateurs.

DISCOVRS XLVI.

L'INVENTION de cét Embleme eſt de Plutarque, dans le Traicté qu'il a fait, Des moyẽs de diſcerner le vray Amy d'auec le Flateur qu'il ne cõpare pas ſans ſujet au Cameleon. Car comme ce merueilleux Animal prend toutes les couleurs qu'on luy oppoſe, reſerué le blanc; Le Flateur de meſme, s'accommode à toutes ſortes de choſes, horſmis à celles qui ſont honneſtes, & qui meritent d'eſtre imitées; En cela ſẽblable à ces mauuais Peintres,

qui ne pouuant copier ce qu'il y a d'excellent & de rare dans vn Original, ne s'estudient qu'à peindre des rides, ou des verruës, & ne touchent point aux principales beautez du visage. C'est ainsi que le Flatteur, pour se rendre agreable au Prince qu'il sert, fait gloire d'imiter les defauts qui se remarquent en luy; comme par exemple, son Intemperance, sa colere, son orgueil, sa mauuaise humeur, & ainsi des autres Vices, ausquels il le connoist enclain. A quoy ce singe malicieux s'accommode d'autant plus, qu'il sçait que son Maistre l'en aime mieux, & l'en considere dauantage. Or comme cette façon de viure est vne chose seruile & basse, Aussi a-t'elle toûjours esté blasmée par les bons Autheurs, & par tous les Sages de l'Antiquité. Car l'Histoire remarque, Qu'Alcibiades, pour l'auoir practiquée, auec vne soupplesse indigne de lui, fut appellé du nom de l'Animal dont nous tirons cét Emble-

me: Mais ie ne trouue pour moy rien de si estrange, ny de si conuenable à nostre sujet, que ce qu'on raconte de certains peuples d'Arabie; qui ont accoustumé d'imiter leur Prince en ce qu'il a de defectueux au corps, aussi bien qu'en ce qui regarde les Vices de l'Ame. Car si par Nature, ou par accident il est mutilé de quelque membre, ils font semblant de l'estre de mesme. Nous en auōs vn exemple dans l'Histoire de Philippe de Macedoine; où il est dit, que parmy quantité de Flateurs qui suiuoient sa Cour, il s'en trouua vn si complaisant, & si ridicule, que ce Prince ayant par malheur perdu vn œil d'vn coup de fléche, qui luy fut tiré en assiegeant vne Ville, le Flateur dont nous parlons, parust en public le lendemain, auec vn emplastre sur l'vn de ses yeux; comme si par là il eust voulu persuader au Roy, qu'il prenoit part à son mal, & que la douleur en estoit passée iusqu'à luy. L'on raconte encore,

qu'vne autrefois Philippe s'eſtant rom-pu vne jambe par vne cheute qu'il fiſt dans la meſlée, ce meſme homme fut ſi extrauagant, qu'il ſe montra deuant luy auec la cuiſſe bandée, & que touſiours depuis il contrefit le Boiteux.

C'eſt donc la couſtume des Flatteurs, de ſe rendre touſiours ſouples à l'hu-meur de ceux qu'ils ſeruent, de ne man-quer iamais de complaiſance pour eux; & d'approuuer generalement toutes choſes, de quelque nature qu'elles ſoient, horſmis celles, qui pour eſtre poſſible vn peu trop honneſtes, ne leur ſont pas agreables. Car comme les Fil-les d'amour ne ſouhaitent à leurs Amans que des richeſſes & des threſors, afin d'en auoir leur part, mais point de bon ſens ny de Prudence; Les Flatteurs en font de meſme à leurs Maiſtres, pour profiter de leur dèreglement, & de leur mauuaiſe conduite. Auec tous leurs dé-guiſemens neantmoins, & toutes leurs

ſingeries, ils ſont trompez la pluſpart du temps, & trouuent enfin, qu'il eſt de leur Fortune imaginaire, comme du Cameleon, qui ne ſe nourrit que de vent. Où il me ſemble auſſi, qu'il eſt à propos de remarquer auec Caſſiodore, que ce meſme Animal eſt le Symbole d'vn Chicaneur endetté qui change de ruſes à tout moment; qui ne tient rien de ce qu'il promet, qui fait, comme l'on dit, des contes en l'air; qui ne donne que du vent à ſes Crediteurs; qui par ſa mauuaiſe foy ſe voit continuellement en alarme, & qui prend toute ſorte de formes & de viſages, pour s'échapper des mains de ceux qui luy demandent leur bien.

Briot f

Qu'il n'y a point de Force indomptable.

DISCOVRS XLVII.

L'ORIGINE de cét Embleme est prise de Pline, qui dans le huictiesme Liure de son Histoire, dit qu'aprés la Bataille de Pharsale, Marc-Antoine fut le premier qui fit voir des Lions à Rome, attelez à son chariot de triomphe. Ce qu'on peut nommer par maniere de dire, vne peinture muette des reuolutiõs de ce temps-là, qui procederent la plusspart de la tyranie de ce Vaincœur insolent. Car ce fut luy-mesme, qui par la montre publi-

que qu'il fit de ces nobles Animaux ainſi domptez, voulut donner à connoiſtre que tout cedoit à ſa puiſſance; Que les principaux Citoyens faiſoient joug ſous luy; Et qu'il auoit enfin trouué l'art de ſe vẽger de ces ennemis illuſtres, qui par la force des armes ou de la langue s'eſtoiẽt liguez à ſa perte. Mais celuy de tous qui s'en trouua le plus mal, fut aſſeurément ce Pere de l'Eloquence Romaine; cét inuiolable Protecteur des Loix, ce grand Ciceron, que les méchans haïſſoient ſi fort, & que les gens de bien aimoient & craignoient enſemble. Toute ſa ruine proceda des Harangues que la Verité luy fit faire en plain Senat au deſauantage d'Antoine. Il ſe declara deſlors ſon Ennemy, & ne ceſſa iamais qu'il n'euſt trouué le moyẽ de ſe défaire de luy. Ciceron ſe ſentant dõcques trop foible pour luy pouuoir reſiſter, ſortit de la Ville, aueceque deſſein de s'embarquer au premier port, afin d'aſſeurer ſa vie par ſa fuitte.

Mais la violence de la tempeste luy oſtãt l'eſperance de l'vn & de l'autre, luy fit prendre reſolution de regagner la terre; où s'eſtant mis en chemin pour aller au Formian, le mal-heur voulut pour luy qu'il fit rencontre des ſoldats d'Antoine. Dés auſſi-toſt qu'ils commencerent à le pourſuiure, il iugea bien que c'eſtoit fait de ſa vie; Tellement que ſans marchander dauantage, il mit la teſte hors de ſa litiere, qui luy fut coupée à l'inſtant par Popilius Lænas, & qu'on expoſa depuis entre ſes deux mains, en la meſme place aux Roſtres, où Ciceron auoit fait publiquement contre Antoine des inuectiues & des Harangues.

Or cõme cette action eſtoit execrable & maudite, les Romains auſſi en maudiſſoient ſans ceſſe l'Autheur; & ne pouuoient aſſez deteſter l'humeur furieuſe de cét homme imperieux & cruel, qui ſe plaiſoit à faire tirer ſon char par des Lions. Ce qui nous donne aſſez à con-

noiſtre qu'il n'y a point de force ſi grande, ny de reſolution ſi ferme, ny de perſuaſion ſi puiſsãte, que les Souuerains ne puiſſent quelquefois abattre, s'ils veulẽt abuſer de l'authorité que le Ciel leur a dõnée. En effet, cõbien de fois a-t'on veu à la ruine des grãds Eſtats, la cõmune liberté perduë, & la Vertu comme enſeuelie par la Violence des Tyrans? Qui lira les Hiſtoires, n'y trouuera que trop d'exemples de cette verité, qui par diuers accidens tragiques & lamẽtables s'eſt de tout temps confirmée. Il n'en faut point chercher d'autre, aprés celuy de Ceſar, qui fut miſerablemẽt mis à mort par les principaux Chefs de la Republique Romaine. Ils prirent pour pretexte le Bien public, & la conſeruation de la Liberté. Mais ce fut trop hazarder; & s'engager méchamment dans vne Conſpiration trop ruïneuſe, comme l'effet le montra. Ils oſtoient du monde, celuy qu'ils appelloient Tyran; & ne peurent toutesfois

fois oster de Rome la tyrannie. Car les affaires de la Republique estant ruïnées par ce parricide ; & les courages des Cytoyens abbatus, Marc-Antoine vsurpa tout aussi-tost la mesme puissance que Cesar auoit euë, bien qu'il fut beaucoup au dessous de luy, en matiere de conduite, de viuacité d'esprit, & de grandeur de courage. Ce que Ciceron ne pouuant souffrir, il se ietta dãs le party de la plus-part des Seigneurs de Rome, qu'Antoine s'aduisa de proscrire par le moyen du Trium-virat, & d'en mettre à mort les plus cõsiderables. Or bien que Ciceron eust de long-temps preueu ce malheur, il luy fut impossible pourtant d'y apporter du remede ; & tout ce qu'il pust faire, fut de s'en plaindre publiquemẽt, comme il se voit dans sa seconde Philippique, où se laissant emporter à vne iuste colere : *Vous plaignez-vous*, dit-il, *de la perte de trois armées Romaines ? C'est Antoine qui l'a causée. Cét Ordre a-t'il*

perdu son ancienne authorité ? Cette perte ne vient que d'Antoine. Trouuez-vous à redire icy quantité d'illustres Citoyens ? Antoine vous les a ostez. En vn mot, il ne nous est point aduenu de maux (& les Dieux sçauent combien il nous en est arriué) dont nous ne deuions imputer la faute à vn seul Antoine, aprés que nous aurons bien consideré toutes choses. Il y a quantité d'autres endroits, où il encherit encore par dessus. Mais il me suffit d'auoir rapporté celuy-cy, pour faire voir par l'exemple de cét homme violent, que le mesme Ciceron appelle *la Gangrene, & la Peste de sa Patrie;* combien est veritable ce qui nous est signifié par cét Embleme, dont le docte Alciat a donné l'explication en vers Latins, que i'ay à peu prés ainsi traduits, ou pour le moins imitez.

Quand par vn effort tyrannique
Antoine, Peste de l'Estat,
Eust fait mourir par attentat

Le Pere du bien dire, & de la Republique.
S'imaginant d'eſtre plus qu'homme,
Il oſa triompher à Rome,
Sur vn Char que tiroient deux Lions furieux;
Et ſans parler il voulut dire,
Que les Chefs les plus glorieux
Eſtoient ſouſmis à ſon Empire.

Briot fecit.

Qu'il ne faut iamais offenser personne, ny de fait, ny de parole.

DISCOVRS XLVIII.

ENCORE que ie me souuiéne fort bien d'auoir déja dépeint Nemesis, sous vne autre figure que celle-cy, & rapporté la dessus le docte discours qu'en a fait Bacon; ie ne laisseray pas toutesfois d'en parler derechef, puis qu'elle semble m'y conuier, de la façon quelle se voit representée dans cét Embleme. Ie diray donc, que cette Deesse, autrement appellée Adrastie, & Rhamnusie, est destinée, à ce que

feignent les Poëtes à venger toute sorte de mauuaises actions, & particulierement les insolentes paroles. Car comme ceux qui s'y plaisent, ne peuuent iamais se déroberà sa connoissance; ainsi est-il impossible qu'ils s'exemptent de la punition qu'elle a de coustume d'en faire! car la vengeance diuine est ineuitable; & c'est en ce sens que Catulle dit.

Chasse le Desdain de tes yeux,
Sois fauorable à ma priere,
Et pour me rendre glorieux,
Ne mets pas mes soins en arriere:
N'attire point sur toy la main
De l'impitoyable Adrastie,
Dont le pouuoir est souuerain,
De peur qu'elle ne te chastie.

Macrobe la fait irreconciliable ennemie des courages audacieux; & le Poëte Hesiode la prend pour la Iustice mesme, en vn endroit de ses œuures, où il dit qu'elle & la pudeur ont quitté la terre, &

s'en sont volées dans le Ciel. Elle est icy peinte tenãt vne bride d'vne main, & de l'autre vne baguette; pour mõtrer l'empire qu'elle a sur les méchans, & qu'elle sçait mettre vn frein à leur bouche, quãd ils se jettent dans le débordement de la medisance. Platon dans son quatriesme liure des Loix, la nomme *l'Ange du Iugement*: ce qui sẽble auoir de la conformité auec nostre Religion; qui nous apprend que le souuerain Createur de l'Vniuers a connoissance de toutes choses, & qu'il ne laisse rien impuny. Les Anciens n'ont donc pas eu mauuaise raison, quãd pour regler les mœurs des hommes, & leur apprendre combien est desagreable à Dieu la Superbe, ils ont dit que les personnes sujettes à ce Vice, attiroient sur elles la malediction du Ciel. Aussi est-ce pour cela que par le nom de Nemesis, ils ont entendu cette imaginaire Deïté dont nous parlons, qui preside, comme i'ay

déja dit, au chaſtiment & à la vengeance. Il faut remarquer à ce propos, auec le ſubtil Philoſophe Ficin, que tous les hommes en general ont en eux-meſmes quatre choſes fort conſiderables, qui ſont, la Loy, le Iugement, la Iuſtice, & cette Nemeſis dont il eſt queſtion. Chacun de nous porte en ſoy l'exemple de ces choſes, & il ne tiẽt qu'à luy qu'il n'en vſe comme il faut. Il a en l'entendement la Loy, qui luy apprend ce qu'il luy faut faire, ou ne faire pas, c'eſt à dire la difference de la vertu d'auec le vice. Il a en la raiſon le iugement, qui luy fait connoiſtre ce qu'il y a d'honneſte, ou d'inciuil, & de mal-ſeant dans la vie humaine. Il a en la volonté la Iuſtice, par le moyen de laquelle il ſçait faire election des choſes qu'il eſt raiſonnable, ou de fuir, ou de ſuiure. Il a finalement dans l'imagination cette Nemeſis, non moins ſeuere que iuſte, qui ne pouuant ſouffrir ſa me-

diſance, ny de luy voir commettre des actions des honneſtes, luy en fait ſans ceſſe des reprimendes.

Ie ſçay qu'il y en a quelques-vns, qui ne mettent preſque point de diſtinction entre Nemeſis & l'Envie, à cauſe qu'il y a ie ne ſçay quoy de ſemblable en l'eſmotion de l'vne & de l'autre. Mais ceux-là ſe trompent extremement, de ne voir pas combien la difference en eſt grande. L'Envie n'en met aucune entre les méchans, & les perſonnes de probité. De quelque nature que ſoit le Bien dont les autres jouyſſent, elle s'en afflige indifferemment; & regne ſur tout entre gens de meſme condition. Nemeſis au contraire, ne ſe faſche que de voir eſleuez aux honneurs les meſchans, & les hommes que leur baſſeſſe en rend indignes. Ainſi elle peut eſtre fort à propos définie, vne loüable émotion d'eſprit, qui ne ſe rencontre que parmy les gens de bien;

& par qui la vertu eſt miſe en eſtime. Car eſtant iuſte comme il eſt, que les bons proſperent pluſtoſt que les méchans, la raiſon veut auſſi, que l'homme de bien ſe réjouyſſe & ſe conſole, quand il voit que par vne exacte obſeruatiõ de la Iuſtice, les meurtriers, les traiſtres, & les voleurs, ſont chaſtiez comme ils le meritent; & partant, il ne faut pas s'eſtonner, ſi pour la meſme raiſon encore, il ſe réjouyt des bonnes fortunes qui arriuent aux perſonnes que l'integrité de leur vie en rẽd dignes. De cette punition, que Nemeſis a ſi ſouuent faite, nous eſt vn exemple aſſez manifeſte le plus cruel de tous les Empereurs Romains. Ce monſtre de la nature ayant oſté du mõde celle qui l'y auoit mis, fut biẽ-toſt puny de ſes crimes par les propres remords de ſa conſciẽce, ſi toutesfois il en auoit vne. Cét inhumain, dont les violences auoient contraint le Senat de les ſouffrir, ſans en

oser murmurer, vid en moins de rien tous les Romains se sousleuer contre lui. Quelques-vnes de ses Statuës furent abbatuës de nuit; & l'on ouyt en plein iour des voix qui crioient, *Neron a tué sa Mere*: Ce que plusieurs luy furent dire iusques dans son Palais; non pas tant pour aucune foy qu'ils y adjoustassent que pour accuser Neron deuant Neron mesme. Aussi arriua-t'il enfin par vn iuste chastiment de sa maudite vie; que le Senat ordonna, qu'il seroit mené tout nud par la ville, traisnant son propre Gibet; & que le Bourreau l'ayant fait mourir sous le foüet, ietteroit son corps à la voirie. Quoy dauantage? Sejan n'eust-il pas encore sa Nemesis, qui ne l'abandonna iamais, qu'il n'eust esté payé de ses crimes, & de son ambition demesurée? Aprés s'estre vainement picqué de ce beau tiltre de Collegue de l'Empire, dõt Tybere le leurroit; aprés auoir vilaine-

ment abusé de Liuie; aprés auoir faict empoisonner Drusus; aprés auoir suborné les soldats de la garde du Prince, & par leur moyen conspiré contre luy-mesme, qu'en arriua-t'il enfin? Il se vid enueloppé de toutes parts. Tibere plus fin que luy, le mit dans des pieges dont il ne pust s'échapper. En vn mot, il l'accusa deuant le Senat; & de son accusation s'ensuiuit cét Arrest: *Que Sejan auroit la teste trenchée; Que son corps seroit jetté aux Gemonies, & qu'on puniroit aussi ses enfans.* Voilà combien redoutables sont les effects de la Deesse dont nous parlons; qu'Artemidore nous faict comprendre aussi-tost, quand il dit, qu'elle prend en main la cause des Innocens, & les venge des persecutions que les Meschans ont accoustumé de leur faire.

Car pour exposer ces perfides

Aux tourmens les plus rigoureux,
Elle commande aux Eumenides
De vomir tout leur fiel ſur eux;
De joindre le fer à la flamme,
De donnet la geſne à leur ame
Par de continuels remors;
Et pour chaſtiment de leurs crimes,
D'en faire à Pluton des Victimes,
Dans le noir Royaume des Morts.

Marie Briot, fe.

Qu'il se faut donner garde des Filles d'Amour.

DISCOVRS XLIX.

LEs enchantemens de Circé, que Virgile appelle Fille du Soleil, à cause de la merueilleuse connoissance qu'elle auoit des Plantes, qui prennent leur accroissement & leur force de ce bel Astre; ne peuuent mieux estre décrits, qu'ils le sont dans l'Odissée d'Homere, d'où nous auons tiré cét Embleme. Il feint que quelques-vns des compagnons du Sage Vlysse, estant enuoyez par son ordre, pour voir s'ils ne pourroient point découurir le lieu où cette Magicienne

faisoit sa demeure, furent changez en pourceaux, par le moyen de certain breuuage qu'elle leur fit prendre ; Ce qu'on ne peut mieux appeller qu'vne ingenieuse representation de la volupté, en la personne des femmes lasciues. Car ce luy est vne chose ordinaire, de corrompre & de changer de mal en pis, les mouuemens & les passions ; d'où il s'ensuit que la raison en est peruertie, & que l'homme deuient beste, de raisonnable qu'il estoit auparauant. Cela n'arriua pas neantmoins au prudent Vlisse, à qui tous les charmes, ny tous les Philtres de Circé, ne peurent faire changer de forme : par où nous est demontrée la merueilleuse force de l'entendement, qui est la regle & la guide de l'ame. Pas vn des Modernes ne nous explique mieux cecy que le docte Erasme, qui le rapporte iudicieusement au sens des anciens Mithologistes. *Que signifie*, dit-il, *la Fable de Circé, qui par ses enchantemens changeoit*

les

les hommes en bestes ? N'est-elle pas vn vray Embleme des hommes voluptueux, qui par leurs lasciuetez perdent le tiltre de raisonnables; qui s'addonnent entierement à leurs passions dereglées; qui n'ont rien de l'homme que le nom; qui ne se souuiennent que d'assouuir leur brutalité, & pour le dire en vn mot, qui transformant leur Nature, par leur lubricité deuiennent Ours; par leur paresse Pourceaux; par leur humeur farouche Lions; & ainsi du reste. Au contraire, par Vlysse, qui fut le seul que le breuuage de Circe, ny la Baguette dont elle le toucha, ne peuuent changer en Beste; que nous est-il signifié, sinon que par vne ferme & constante habitude à la Vertu, l'homme sage ne peut ny estre renuersé par les violentes secousses de la Fortune, ny détourné des choses honnestes par aucune sorte d'allechemens & de charmes? Ceux qui penetrent plus auant dant cette Fable, disent, que de ses Amans diuersement corrompus, cette femme impudique en fit enfin des voleurs, des assassins, des

traiſtres, & des meurtriers. Ce qui ne veut dire autre choſe, ſinon que les voluptueux s'addonnent ſouuent à tous les vices, aprés qu'il ne leur reſte plus rien, & que leurs belles Sorcieres, ou ſi vous voulez, leurs inſatiables Harpies, ont épuiſé leur principale ſubſtance. Cette penſée eſt de Xenophon, qui adiouſte en ſuitte, que ſi de hazard le Philoſophe Socrate, ſe rencontroit en quelque feſtin, où il n'alloit que rarement, il n'y mangeoit que fort peu, & beuuoit encore moins, vſant de ce trait de raillerie, que la bonne chere auoit changé en Pourceaux les compagnons d'Vlyſſe; Mais que luy plus fin qu'eux s'en eſtoit exempté par le moyen de ſon abſtinence, & pour s'eſtre touſiours ſouuenu du conſeil que luy auoit donné Mercure. Il y a dans vn Dialogue de Plutarque vn fort bel endroit à ce propos, dont le ſens eſt tel. *Comme il ſe fait certaines paſtes, auec leſquelles on prend du poiſſon, qui ne*

ſert de rien toutesfois, pource qu'on n'en peut manger; Il en eſt de meſme des Philtres, que les femmes débauchées donnent aux hommes pour ſe les acquerir: car ils ne ſeruent à rien, qu'à les faire deuenir brutaux, ſtupides, & furieux. Ainſi en prit-il à Circé; qui des compagnons d'Vliſſe qu'elle enchanta, n'en receut que le plaiſir de les auoir transformez en Beſtes. Mais pour le regard d'Vlyſſe elle l'aima veritablement, à cauſe de ſa Prudence, & de ſa bonne conduite. Elle n'en vſa pas de meſme à l'endroit de Picus, Roy des Latins. Car bien qu'il fut ſon mary, & fils de Saturne, elle ne laiſſa pas toutesfois de le changer en Pie, comme il ſe voit dans le ſeptieſme Liure de l'Eneide, & plus au long dans le quatorzieſme des Metamorphoſes d'Ouide. Ce qu'elle fit, ſelon quelques-vns, à cauſe qu'eſtant Augur, il fut le premier qui dans les Auſpices, ſe ſeruit de cét Oiſeau; Mais ie trouue plus iudicieux ceux qui diſent, que

ce fut vn effect de son inconstance, vice que les impudiques comme elle, ont accoustumé de pratiquer, afin de mieux assouuir, s'il est possible, la brutalité de leur concupiscence. De cecy nous est encore vne preuue l'exemple de Scylla, qui se ressentit, comme les autres que i'ay nommez, des dangereux enchantemens de la mesme Circé, & qui est aussi vn particulier symbole de l'amour deshonneste. Ce qu'il est aisé de remarquer, en ce qu'elle a par le haut le visage d'vne Fille, & qu'en bas elle est enuironnée de chiens enragez, qui ne cessent d'abboyer à l'entour d'elle. Aussi representent-ils l'audace le vol, la gourmandise, & quantité d'autres vices enormes, qui precipitent dans le dernier malheur, tous ceux qui ne s'estudient imprudemment qu'à satisfaire à leurs desirs impudiques. De toutes lesquelles choses, on peut conjecturer & conclure, qu'il importe en-

tierement à tous les hommes en general, de fuïr plus que la Peste le honteux commerce des femmes lasciues, & de se souuenir auec Ciceron, *Que la Volupté du corps est tout à fait indigne de l'excellence de l'homme, qui par consequent la doit hayr, comme vne chose pernicieuse, & qui n'est propre qu'aux bestes.*

De trois ſortes de perſonnes denotées par la Chauue-Soury.

DISCOVRS L.

QVoy que le nom de *Chauue-Soury* ſe puiſſe approprier à diuerſes choſes; ſi eſt-ce qu'il s'attribuë particulierement à trois ſortes de perſonnes. Car en premier lieu l'on appelle Chauues-Souris, ceux qui gardent la maiſon, pour quelque action noire qu'ils ont commiſe, qui les a mis dans la mauuaiſe eſtime du monde; au nombre deſquels ſont compris encore ces ſigna-

lez affronteurs, qui pour ne payer leurs debtes, bien qu'ils le puissent, ne sortent iamais que de nuict, tant ils apprehendent de rencontrer ceux qu'ils fuyent, & d'estre contraints de s'acquitter par les voyes ordinaires de la Iustice.

Secondement, ce nom ne conuient pas mal à cette maniere d'esprits pointilleux, qui veulent faire les raffinez en matiere de Science; qui cherchent curieusement icy bas, ce qui est au dessus d'eux; & qui se mettent en peine de penetrer dans les secrets du Ciel, que nous ne pouuons ny voir, ny toucher, ny les comprédre non plus, si fort ils sont éloignez de nostre connoissance. Et toutesfois ils osent bien en esmouuoir des disputes, & en parler comme d'vne chose qu'ils croyent sçauoir asseurément. Mais ils ne voyent pas combien ils s'abusent dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mesmes; Car tandis, qu'à force de contredire, ils en perdent presque l'esprit,

&qu'en blâmant les bons ſentimens des autres, ils s'opiniaſtrent à defendre leurs propres ſottiſes, ils cherchent la Verité où elle n'eſt pas, & ne la peuuent iamais trouuer. En quoy certes ils ne ſuiuent point l'exemple de Socrate, qui pour n'eſtre pas blâmé de reprendre les ignorans, auoit accouſtumé de dire, *que la choſe du monde qu'il ſçauoit le mieux, c'eſtoit qu'il ne ſçauoit rien du tout*; bien que neãtmoins Apollon meſme l'euſt eſtimé le plus ſçauant & le plus ſage de tous les Philoſophes. Ce que cét excellẽt homme n'euſt point dit vray-ſemblablement, auec vn ſi grand mépris de ſoy-meſme, s'il n'euſt bien veu que la Philoſophie humaine n'auoit ſans doute rien de certain, ny de veritable. Car de croire, comme font quelques-vns, qu'il ſe fut fait ignorant, pour de là tirer aduantage de reprendre ceux qui l'eſtoient, c'eſt à mon aduis vne choſe, à laquelle il n'y a du tout point d'apparence. En effect, comme il diſoit

ſans flatterie, que les hommes ignoroiẽt tout, à cauſe que leur eſprit eſtoit toûjours chancelant; auſſi ſembloit-il faire gloire de ſe mocquer de l'Aſtrologie, dont la pluſpart des Philophes de ſon temps faiſoient profeſſion ouuerte.

Le nom de Chauue-Souris ſe peut donner en troiſieſme lieu à tous ces illuſtres Fourbes, qui ne vont iamais qu'à taſtons dans les affaires du monde; A ces fameux Charlatans, qui ne parlẽt qu'obſcurement, & par équiuoque; qui couurẽt du voile d'hypocriſie leurs mauuaiſes actions, & dont la langue venimeuſe décoche des traits qui volẽt dãs les tenebres. Ce qui veut dire, qu'ils n'épargnẽt pas meſme la reputatiõ des gẽs de bien, non plus que celle de leurs Amis, qu'ils dechirent ſecrettement; En cela d'autãt plus malicieux, qu'au lieu de ſe tenir fermes dans leur cõfidence, ils ne s'en ſeruent qu'à les trahir laſchement, & tournent ainſi leurs pas à la tromperie,

comme dit fort bien l'Oracle de la Sapience diuine. Tels hommes perfides & lasches, doiuent estre detestez & fuys de tout le monde. Car quelle asseurance peut-on mettre en eux, qui n'ont ny foy ny parole? Qui peut douter qu'ils ne trompent les autres, puis qu'ils se sont premierement trompez eux-mesmes? Certes, s'ils aimoient tant soit peu la verité, ils feroient en sorte de n'auoir commerce qu'auec ceux qui la cherissent; & ne trahiroient iamais leurs sentimens, pour apprendre ceux des autres, afin de s'en seruir à leur nuire. Mais aprés tout, quel bien leur en reuient-il? En font-ils plus en repos, & les en estime-t'on d'auantage? Rien moins: Au contraire, leur mauuaise consciēce les gesne sans cesse, & ils ne passent enfin que pour imposteurs dans l'opinion de tout le monde, qui ne les croit iamais plus, quand mesme ils diroient la verité. Pour conclure donc par où i'ay commencé, ie dis auec

Hesychius, que tous ces esprits artificieux & malings, qui tachent de rendre obscures les choses claires; qui embrassent indifferemment toute sorte de partis, qui se font vne Morale à leur mode, & qui mesme en matiere de Religion, quittent les interests de la conscience pour ceux du monde; ne peuuent mieux estre comparez qu'aux Mineïdes, qui pour auoir méprisé les sacrifices de Bachus, furent changées en Chauues-Souris, & tacherent en vain de se sauuer à la faueur des tenebres, comme le témoigne Ouide.

A l'instant ces deux Sœurs Thebaines,
Trop dédaigneuses, & trop vaines,
Virent auecque déplaisir,
Leurs fléches en Tyrses changées;
Et la fureur les vint saisir,
Qui les rendit comme enragées.
Bacchus ce redoutable Dieu,
Leur ayant fait changer de lieu,

Leur fit auſſi changer de forme:
Et chaſtia leur vanité
Comme vn Vice par trop énorme.
Puis qu'elles s'attaquoient à ſa Diuinité.

De la Constance dans les trauaux.

DISCOVRS LI.

PAR cette Palme victorieuſe, & par cét enfant qu'elle eſleue en haut, au lieu d'en eſtre abbaiſſée, nous ſont ſignifiées dans cét Embleme deux choſes bien remarquables. La premiere, Qu'il faut eſtre conſtant dans les trauaux de la vie ; & la ſeconde, Qu'à l'exemple de noſtre Sauueur, qui nous en a montré le chemin, il eſt neceſſaire de nous y accouſtumer dés noſtre bas aage. Car comme ce merueilleux Arbre, qui ſe roidit contre le fardeau qu'on luy op-

poſe, porte vn fruict delicieux, & qui merite d'eſtre ſeruy à la table des Rois, ainſi les fruits du trauail ſõt agreables, & dignes de pareſtre deuant les yeux des plus grands hommes du monde. Mais ceux de l'eſtude ſur tout ont des douceurs incomparables; & ce qu'il y a de peine eſt recompenſé au double par le contentemẽt qui s'y trouue. Auſſi eſt-il vray, comme dit Phornutus, ancien Autheur Grec, que les Muſes ſont courõnées de Palmes, pour montrer que comme il eſt fort difficile de monter ſur cét arbre-là, il l'eſt auſſi grandement, de gagner le haut du Parnaſſe, & de s'eſleuer au ſommet des connoiſſances de la Nature: Ce que ie ſouhaitterois volontiers qu'euſſent ſans ceſſe deuãt les yeux tous les ieunes Eſcoliers, qui ont ce noble deſſein, & qui sõt rebuttez des bõnes lettres par les moindres difficultez qu'ils y rencontrent d'abord. Mais s'ils ſçauoient conſiderer, combien eſt doux & charmant le fruict

de l'estude ie ne doute point que pour le cueillir, & pour le gouster vn iour, ils ne fissent toute sorte d'efforts, sans que les choses les plus penibles peussent lasser leur perseuerance. A quoy les inuite, par vn merueilleux effect de Nature cét inuincible Palmier. Car l'experience fait voir que plus on l'oppresse, & plus il resiste. Que si de hazard on le charge si fort, que ne pouuãt soustenir la pesanteur du fardeau, il soit cõtraint de ceder, il le fait de telle sorte, que ses branches courbées se redressent aussi-tost cõtre la violence du poids, sãs en pouuoir estre accablées. A raison dequoy, cõme elle a tousiours esté le vray symbole de la Victoire, que l'on ne peut gagner sans combattre, aussi l'est-elle de la constance, qui nous est absolument necessaire, & sans laquelle il nous est impossible de vaincre icy bas les ennemis de nostre repos. Parmy tant de grands exemples que nous en auõs, il me suffit de rapporter icy le témoignage de

Marc Aurele, *Ie ſçay*, diſoit-il, *que Ceſar s'eſt éleué à l'Empire par ſon eſpée, que la naiſſance l'a donné à Auguſte; Que Caligula y eſt paruenu par les victoires de ſon Pere; Neron par ſa tyrannie; Titus, pour auoir dompté la Iudée; Et Trajan par ſes illuſtres actions. Mais de moy, ie l'ay obtenu par ma conſtance, dans les malheurs de la vie.* De cette meſme vertu donna des preuues illuſtres le ſage Pelopidas, lors qu'Epaminondas, ſon compagnon d'armes, l'ayant déliuré des fers, où l'auoit mis iuſtement Alexandre Phereſien; *Et bien*, dit-il, *encore ay-je de l'obligation à ce Tyran: car il eſt cauſe que ie me ſuis armé de conſtance contre les dangers de la guerre, & meſme contre les apprehenſions de la mort.* Ce fut elle encore, qui accompagna touſiours Anaxagoras dans la priſon; & qui fit que Socrate ne parla iamais ſi bien de la Philoſophie, qu'vn peu auant que mourir, & qu'aualer la Ciguë. Mais quoy que tous ces exemples de conſtance fuſſent admirables, i'oſe dire

poutant que ceux du grand Fabius le furent encore dauantage. Cét excellent hōme ayant rachepté de ses propres deniers les Esclaues qu'Annibal auoit pris sur les Romains, fut si peu reconnu de ce bon office, que le public ne lui en voulut iamais tenir cōpte. Il n'en dit mot neantmoins, ne croyant pas qu'à moins que de se rendre coupable, il luy fut permis de murmurer contre sa Patrie, qu'il reconnoissoit pour sa bonne Mere. A ce sujet de se plaindre en succeda vn autre, par l'ingratitude du Senat, qui voulut que Minutius eust la mesme authorité que luy. Il ne se fascha point pourtant de cette injustice, non plus que de l'autre. Quoy d'auantage? On luy fit quantité d'affrōts & de tres-grādes supercheries, sās que pour cela il témoignast d'en estre émeu. Sa constance fut plus grande que l'animosité de ses ennemis; Et quelques bruits qu'ils fissent courir que c'estoit vn lasche qui fuyoit deuant Annibal, &

qui n'osoit l'attaquer, il faisoit semblant d'en n'en rien oüir, ne laissant pas cependãt d'agir bellement, & d'essayer à prendre son temps. Aussi le prit-il si bien, que par ses iudicieux délais, il vint à bout de la ieune fougue d'Annibal, & restablit les affaires de sa Patrie, sans se laisser iamais emporter, ny à la colere, ny à l'esperance, ny à la crainte. Cela estant, l'on peut bien dire de luy, qu'il merita plusieurs Palmes, puis qu'il donna pareillement diuerses preuues de sa constance.

Ie viens maintenant au second poinct de nostre discours, qui consiste à monstrer que dés le bas âge il faut s'accoustumer au trauail, afin de s'y endurcir par vne longue habitude. Ainsi en vsoient àutrefois les peuples de Germanie, qui pour rendre supportables à leurs enfans les miseres & les trauaux de la guerre, les plongeoient tous nuds dãs de l'eau froide, aussi-tost qu'ils estoient nais: ce que les Rutiliens pratiquoient aussi, comme

Virgile l'a remarqué. A quoy se rapporte ce que les Poëtes ont feint d'Achille, à sçauoir qu'il fut ainsi baigné dās la mer par sa mere Thetis; ce qui le rēdit inuulnerable en tous les endroits de sō corps, hormis au talon, qui ne trempa point dans l'eau, d'autant que c'estoit par là que sa mere le tenoit; Et à vray dire tous ces personnages illustres que l'Antiquité vāte si fort, n'ōt iamais reüssi en leurs entreprises que par la glorieuse habitude qu'ils ont prise dans la fatigue des Armes; Ce que les Historiens & les Poëtes ont remarqué dās les diuerses descriptiōs qu'ils ont faites des trauaux d'Hercule, de ceux de Iason, d'Vlysse, d'Alexandre, de Cesar, d'Enée, & de quantité d'autres grands hōmes Grecs & Romains; à l'imitation desquels il faut que les ieunes gēs se roidissent courageusemēt contre les choses les plus difficiles, s'ils veulēt comme eux auoir vn prix de vertu, & gagner la Palme qui leur est proposée dās cét Embleme

Des Statuës en general, & particulierement de celle de Mercure.

DISCOVRS LIII.

AYant à traicter succinctement cette matiere, qui me semble assez diuertissante, i'en diuiseray le discours en deux principaux poincts, comme i'ay fait le precedẽt. En l'vn, aprés auoir parlé des Statuës en general, ie descendray en particulier à celle de Mercure, qui ne se faisoit pas de tout bois, cõme dit l'ancien prouerbe; & en l'autre i'en dõneray l'explicatiõ aprés Alciat. Pour le premier poinct, ie rapporteray icy ce que i'en ay escrit autrefois; & commençant par les

ouuriers, ie diray, que comme ils sont diuers en sçauoir, les matieres aussi, sur lesquelles ils trauaillent, sont differẽtes. Parmy ceux qui se sont meslez autrefois de faire des ouurages d'Argile (Art que les Latins appellent *Plāstices*) les Anciens ont tenu pour excellents Maistres Demophilus, Gorgasus, & Porsuinius, qui selon Varron, forma de terre certains poissons, si au naturel, qu'ils sembloient estre viuans: & pareillement Arcesilaus, à qui Luculle donna soixante Sesterces, pour vne Statuë de la Deesse Venus, sans oublier Turianus, qui fit le simulachre de Iupiter Capitolin, & celuy d'Hercule, auec vn artifice inimitable.

Quant à la Graueure, Virgile appelle excellents en cét Art, Pretus, Alcon, & Euricion; qui neantmoins en ont cedé la premiere gloire à Mentor, les Ouurages duquel furent estimez incomparables, principalement le Iupiter du Capitole, & la Diane d'Ephese.

Pline en ſon trente-troiſieſme liure, eſtime fort vn certain Loede Stratide, qui graua ſur des lames d'argent des batailles confuſes d'hõmes armez, auec vn trauail qu'on ne pouuoit aſſez admirer. En vn mot, en matiere de Graueure, il s'eſt trouué des ouuriers, qui par maniere de dire, ont fait ceder la Nature à l'Art. Pline neantmoins dit que de ſon temps il n'y auoit perſonne qui ſçeut bien grauer en or. Mais nous liſons dans l'Exode, chap.35. Que Beſelcel, fils d'Vrie, & Ooliab, fils d'Alchiſamech, ſceurent parfaitement buriner l'or & l'argent, le cuiure, le fer, le marbre, & le bois; mais que par vne grace particuliere, ils eurent cette connoiſſance infuſe de Dieu.

Les Anciens eurent encore pluſieurs Ouuriers, qui trauaillerent en Bronze; cõme Polichetus, qui ietta en fonte des jouëurs de dez; Iphicrates, qui fit la Statuë de Lena, fameuſe Courtiſane de ſon temps; & qui l'ayant cachée ne la

voulut iamais découurir aux Tyrás Hermippe, & Ariſtogiton, de quelques tourmens dõt ils le fiſſent menacer ; Myron, que les Statuës qu'il fit d'vn Satyre, d'Apollon & de Minerue, firẽt admirer par deſſus tous ceux de sõ ſiecle; & l'incomparable Phidias, qui fit des poiſſons ſi au naturel, qu'il ne leur falloit plus rien, cõme dit Martial, qu'eſtre dans l'eau afin d'y nager: & à quoy i'adjouſte, que ce fut luy-meſme encore, qui fit en or & en iuoire vne Statüe de Minerue, de la hauteur de vingt-cinq coudées, ſur l'Eſcu de laquelle eſtoient grauez les combats des Amazones & des Geants; & ſur ſes brodequins, celuy des Lapithes & des Centaures. Quant aux Graueures qui ſe faiſoiẽt ſur les pierres precieuſes, Pirgotelez eſtoit l'hõme de ſon temps qui s'y connoiſſoit le mieux : Auſſi liſons-nous qu'Alexandre le Grand ne voulut point qu'autre que luy grauaſt ſon portrait.

Parmy tant de ſortes de Sculpteurs,

qui s'estudient à representer diuersemẽt les choses de la Nature, ie n'en trouue point pour moy de plus anciens, ny de plus recommandables que ceux qui s'adõnent à faire des Statuës. Pline dit, que l'on commença d'en voir en Grece, enuiron l'Olympiade 50. Durant l'Empire des Medes & auant que Darius eust encore pris en main le Sceptre des Perses, Dypenus & Scylus, natifs de l'Isle de Crete, furent les premiers qui grauerent sur du marbre les anciennes Idoles. Macrobe neantmoins attribuë aux Pelagiens l'origine des Statuës, Epicadus à Hercule Diodore aux Ethiopiens, Lactance Firmian à Promethée, & la plus-part aux anciens Idolatres. Cela nous est cõfirmé ien expressemẽt dans les saintes Lettres, où nous lisons que Rachel déroba les Idoles de son pere Laban; & pareillement par l'anciẽne Histoire, qui rapporte que Semiramis s'estant fait dresser vne statuë de la hauteur de dix-sept

ſtades, voulut que de temps en temps, cent hommes veſtus en Preſtres luy fiſſent des offrandes & l'adoraſſent. Outre cecy quelques Autheurs ont écrit, qu'il y euſt anciennement en Egypte vn hôme grandement riche, qui pour alleger en quelque façõ le déplaiſir que luy apportoit la perte d'vn Fils vnique, en fit faire vne Statuë, qui le repreſẽtoit au naturel; Si biẽ que depuis l'vſage en deuint aſſez cõmun. Ciceron en vne de ſes Harãgues contre Verres, dit qu'il ne fut introduit que pour l'embelliſſement des Temples & des Citez, afin que la Poſterité ne mit point en doute les ſacrez Myſteres de la Religion: Et en ſes Philippiques il aſſeure, que par le moyen des Statuës on rendoit immortelle la memoire de ceux qui eſtoient morts honorablement pour la conſeruation de la Republique. Les principaux Chefs-d'œuure de cet art ont eſté, le Iupiter Olympien de Phidias, la Statuë de Diane, faite per Arcilaus:

la Venus Gnidienne de Praxiteles, l'Apollon Pithien commencé par Teleclée, & acheué par Theodore son frere; le Mausole d'Arthemise, de l'inuention de Timothée: L'Hecate de Meteſtratus, erigée dãs Ephese: la Statuë de Lysias, toute d'vne piece, & comprenant diuerses choses ensemble, à sçauoir vn Chariot, vn Apollon, vne Diane de marbre, & plusieurs Cupidons, qu'Arcesilaus y adjousta. I'obmets les Fourmis de Callicrates, les pieds desquelles, & tous leurs autres membres, estoient si desliez, qu'ils sembloiẽt imperceptibles à la veuë, bien qu'õ ne lissast pas de les discerner. A ces merueilleux ouurages on peut adjouster encore eux de Policlet, d'Eufranor, d'Aleximene, & de Lysippe, Sculpteur du Grand Alexandre; ensemble le prodigieux Colosse de Rhodes, fait par le fameux Sculpteur Chares; La Statuë du Soleil que fit Zenodore pour l'Empereur Neron; celle de Pharnasses, Roy du

Pont, qui fut transportée à Rome, pour le triomphe du grand Pompée, & vne infinité d'autres que ie laisse à part, pour passer à celle de Mercure, qui sert de sujet à cét Embleme.

Les Anciens la representoient diuersement, selon la difference des charges & des offices qu'ils luy attribuoient; cõme à celuy de tous les Dieux, qui s'entremettoit de plus d'affaires, suiuant l'ordre exprés qu'il en auoit de son per Iupiter. Tantost ils mettoiét vn Coq au pied de sa Statuë, afin de montrer par là sa Vigilance: Tãtost vn Belier, qui se tenoit debout deuãt lui, pour signifier qu'il estoit Dieu des Bergers. Souuent aussi ils luy donnoient vne Lyre en main, cause que ce fut luy qui l'inuéta, & qui mesme en fit present à Apollon. Quelqus-vns encore ont voulu dire qu'on le peignoit auecque trois testes: soit que cela se fist, ou pour dõner à entendre qu'ayant couché auec Hecate, il en auoit eu trois fil-

les, ou pour marquer les trois diuerſes puiſſances qu'il auoit en mer, en terre, & au Ciel, comme autant de Symboles des facultez qui eſtoiét en lui, à ſçauoir, de la Naturelle, de la Morale, & de la Raiſonnable. Mais quoy qu'il en ſoit, il eſt bien certain que pour l'ordinaire on en faiſoit la Figure comme elle ſe voit icy; c'eſt à dire, qu'il eſtoit repreſenté auecque des aiſles à la teſte, & qu'il en auoit auſſi aux pieds, qu'on appelloit des Talonnieres. Auec cela il tenoit d'vne main vn Caducée, pour marque de ſon authorité, & de l'autre il montroit le chemin aux Voyageurs, dont il auoit vn ſoin tres-particulier. Auſſi luy addreſſoient-ils leurs vœux, & amonceloient autour de ſes Statües tout ce qu'ils trouuoient de pierres dans les grands chemins; ſoit qu'ils le fiſſent, ou pour en oſter l'embarras, ou pour rendre plus remarquable aux paſſans la figure de ce Dieu; ou ſoit qu'ils creuſſent encore que c'eſtoit

l'honorer, que de luy offrir la premiere chose qui se rencontroit deuant eux. D'autres disent (& presque tous les Autheurs qui en ont escrit s'y accordent) que la pluspart des Statuës de Mercure estoient faites à my-corps, & quarrées par en bas, ou à quatre faces, chacune desquelles marquoit le chemin par vne inscription particuliere; ce que nous appellons encore auiourd'huy des *Termes*, par corruption du mot Grec.

Voila sommairement pour ce qui regarde la Statuë de Mercure, qui nous apprend, (& c'est le second point de nostre Discours,) Que c'est à nous à ne suiure que les choses à quoy Dieu & la Nature nous ont fait naistre, pour auoir iugé qu'elles estoient de nostre portée. Aussi n'y a-t'il point de pire folie, que d'entreprendre vne chose à laquelle on n'a du tout point d'inclination; ce que l'ancien prouerbe appelle,

Embrasser vn trauail, en dépit de Minerue.

Cela

Cela me remet en memoire ce bon mot de Caton, *Que la Nature est vne excellente Guide à ceux qui la suiuent: & que la vouloir chocquer, c'est faire la guerre aux Dieux, à la façon des Geants.* Voila pourquoy S. Paul nous exhorte, *à nous tenir dans la profession & dans le genre de vie, où il a pleu à Dieu nous appeller.* Mais d'autant que l'homme est de sa nature, & si aueugle, & si ignorant, qu'il ne sçait quel chemin prendre; il luy faut regler sa vie de telle sorte, qu'il ne s'éloigne iamais de la route du vray bien; & auec vne parfaicte soubmission d'esprit, recourir droit à Celuy, qui se dit estre à bon droict, *la Voye, la Verité, & la Vie*; Comme en effet, quiconque le suit ne s'égare iamais dans les tenebres; ce qui nous oblige d'auoir continuellement à la bouche ces belles paroles de Dauid, *Montrez-moy, Seigneur, le chemin dans lequel il faut que ie marche.* C'est la voye, que Socrate mesme, tout Payen qu'il estoit, n'a pas igno-

rée: Et qui luy fait dire dans Platon, qu'il n'en faut iamais prendre d'autre que celle par où il plaiſt à Dieu nous conduire. Vn ancien Poëte nous fait la meſme leçon:

------Souuien toy de ton Eſtre,
Et demeure en l'eſtat auquel Dieu t'a fait naiſtre.

Diſons en ſuitte, que par l'ancien Mercure, qui eſtoit Ambaſſadeur des Dieux, nous deuons entendre, ou les Sainctes Eſcritures, qui nous découurent la volonté diuine, ou les Prophetes & les Saincts Docteurs, ſacrez Interpretes de la parole de Dieu; par les inſtructions deſquels nous ſommes guidez dans le chemin du ſalut, & de la vie eternelle. Surquoy ie diray, que dans le genre de vie que nous embraſſons; n'eſtant pas poſſible qu'il ne s'y rencontre de l'obſtacle, comme cet Embleme l'enſeigne, nous auons beſoin neceſſairement d'vn Mercure, c'eſt à dire d'vn Di-

recteur, qui nous montre par où il faut que nous allions. Car nous ſommes icy bas enueloppez de tant de nuages, qu'il eſt difficile de les diſſiper, ſans l'aſſiſtance diuine. Ce que noſtre Sauueur meſme nous declare expreſſement par ces paroles. *Vous ne pouuez rien faire ſans moy*: Et ſainct Paul par les ſuiuantes: *Si nous ſemblons propres à quelque choſe, aſſeurément cela vient de Dieu, & non pas de nous.*

Que l'Eloquence vaut plus que la Force.

DISCOVRS LIV.

SOit que les anciens Celtes, c'est à dire les Gaulois, ayant peint Hercule comme le voicy, ou soit que de cette Figure Lucian ait pris sujet de nous exprimer la force de l'Eloquence: Tant y a qu'il est certain que dans vn Discours qu'il en a écrit en forme de Preface, pour l'accommoder à quelque plus grãd Traicté, il nous a fort ingenieusement tracé le crayon de cét

Embleme. Et d'autant qu'il feroit fort difficile de le mieux reprefenter qu'il a fait, ny d'en dõner vne meilleure explication que la fiẽne, ie rapporteray icy le fens de fes paroles, que i'ay copiées fur la traduction que i'en ay faite autresfois.

Les Gaulois en leur langue vulgaire appellent Hercule *Oymois*, & le reprefentent d'vne nouuelle & eftrãge façon, differente de celle des Grecs. C'eft vn homme fort vieil, & tout chauue, ayant les cheueux (s'il en a quelques-vns) tous chenus, la peau ridée, & pluftoft noire que bazannée à caufe de la chaleur, ny plus ny moins que nous voyõs les vieux Nautoniers, tous brûlez du hale de la Marine. A levoir d'abord, on ne diroit iamais que ce fut Hercule, mais bien Charon, ou Iapet, tels qu'ils font dans les Enfers, où ils font leur fejour ordinaire. En vn mot ce Portrait ne reffemble à rien moins qu'à luy ; & toutesfois il en a la mine, l'habillemẽt & les Armes. Car il eft cou-

uert de la peau d'vn Lion. Il tient en ſa main droite vne maſſuë;en la gauche vn Arc,qu'il eſt tout preſt à decocher, & vn carquois ſur les épaules: de maniere qu'à le voir en cét équipage on peut dire veritablemét qu'il eſt tout Hercule. En effet. la premiere fois que ie le vis,ie m'imaginay que les Gaulois l'auoient ainſi peint à plaiſir, afin de meſpriſer la Diuinité que les Grecs luy attribuënt, & de ſe venger par ce moyé des courſes & des rauages,qu'on tient qu'il fit autresfois dans leur païs,lors qu'en cherchant le Beſtail du Roy Geryon, il s'aſſujettit pluſieurs contrées dãs l'Occidét.Ce que ie trouue de plus merueilleux en cette peintute,eſt de voir que ce Vieillard traiſne aprés ſoy quantité de gens, tous liez par les oreilles, auec de petites chaiſnes extremement deſliées, qui ſont d'or & d'ambre, & faites à la façon des carquans. Or bien que ces chaiſnes ſoient ſi foibles, qu'on s'en peut déliurer aiſément; ceux neant-

moins qu'elles tiennẽt attachez, ne pensent point à les rompre, n'y à s'enfuyr. Au contraire, trãsportez d'vne allegresse incroyable, ils loüẽt le Dieu qui les conduit, & marchent si viste, en le suiuant, qu'à voir leurs chaines si laches, il sẽble qu'ils ayent enuie de le deuãcer, & qu'il leur facheroit fort de n'estre plus captifs: tant s'en faut qu'à la façon des persõnes lassées, ils ayent de la peine à mettre vn pied deuãt l'autre. Ie n'oublieray point à dire ce qui s'ensuit, qui me semble fort plaisant, & toutesfois bien estrange. C'est que le Peintre ne sçachant comme quoy joindre toutes ces chaines, à cause qu'Hercule tenoit sa Massuë de la main droicte, & de la gauche son Arc, s'aduisa de luy percer le bout de la langue, & de se faire suiure ainsi de cette trouppe de Prisonniers, vers lesquels ce Dieu joyeux & sousriant auoit la face tournée. Aprés que tout triste & tout fasché, j'eus esté vn assez long-temps à considerer cette

Peinture,il ſe trouua fortuitement par-my nous vn Gaulois, qui ſçauoit fort bien noſtre langue (côme nous le connuſmes depuis,s'eſtant mis à nous entretenir en Grec) & qui de plus excelloit en la Philoſophie,que l'on tient eſtre commune en ce païs-là. Celuy-cy s'adreſſant à moy; Paſſant, me dit-il, ce tableau te met en peine,ce me ſemble,& ie te voy ſi fort eſtonné, que tu voudrois bien ie m'aſſeure en apprendre le ſecret, que ie ſuis contant de te découurir. Tu ſçauras donc,que nous qui ſommes Gaulois, ne croyons pas comme font les Grecs, que Mercure ſoit le Dieu de l'Eloquence. C'eſt vne loüange que nous donnons à Hercule, qui a de beaucoup ſurpaſſé Mercure en l'Art de bien dire; Et partant ne trouue pas eſtrange, ſi nous le faiſons peindre vieil & chenu; Car c'eſt principalement vers le declein de l'aage que l'Eloquence ſe fait paroiſtre: Ou ſi cela n'eſt, vos Poëtes Grecs mentent

bien fort quand ils disent.

L'Esprit des Ieunes est volage
Les Vieillards vont plus posément;
Et sçauent joindre eloquemment,
La Raison auec le Langage.

Voilà pourquoy le plus grád de tous vos Poëtes a écrit, que de la bouche de Nestor couloient des paroles plus douces que le miel; & que les Ambassadeurs des Troyens, qui estoient vieux, excelloiẽt par dessus tous en l'art de bien dire. Il ne faut pas s'estõner au reste, si tu vois que ce Vieillard tient attachées par les oreilles tant de sortes de persõnes. Car il n'est pas que tu ne sçaches bien que telle est la force de l'Eloquence, representée par Hercule; & que tu ne connoisses encore la grãde simpathie qu'ont les oreilles & la langue. Que si la sienne est percée, ce n'est pas sans vne grãde raison, & ie me souuiens à ce propos de certains vers Comiques qui disent,

Quand il aduient que l'on harangue,

Sçauoir parler facilement,
Et s'expliquer disertement,
C'est auoir des trous à la langue.

Nous auōs de plus cette ferme croyance, qu'Hercule n'a point fait d'exploits que par la force de son bien dire: Car il est certain qu'il n'ignoroit rien, & que par ses persuasions il vint à bout de plusieurs grandes entreprises. Aussi est-il vray encore, que par les traits de son Arc, nous est signifiée la merueilleuse facilité de son Discours. En effect, ses paroles alloient si viste, qu'elles assiegeoient l'esprit, & sembloient voler; ce qui ne s'accommode pas mal aux sentimens de vos Autheurs Grecs, qui disent que les mots ont des aisles.

Tout ce que i'ay dit iusques icy est tiré de Lucian, qui par la Description qu'il fait de la peinture d'Hercule, nous enseigne que l'eloquence & la valeur estoiēt deux qualitez naturelles à ce Heros; & que ce fut particulierement par

les charmes de ſa Langue, qu'il vnit enſemble les anciens Gaulois, qui n'auoient entr'eux ny Loix ny Police, auant qu'ils l'euſſent connu, car il leur apprit luy ſeul la vie ciuile, & la politeſſe des Mœurs. Or d'autant qu'entre les Peuples qui ont de pareils deſirs de gloire, il y a pour l'ordinaire de l'emulation & de l'enuie; les Grecs ne pouuât ſouffrir l'éclat de nôtre Hercule, ny les prodiges de ſes actions, voulurent faire paſſer pour fables les veritez que la renommée en auoit publiées, & les attribuerent toutes à leur Hercule, fils de Iupiter & d'Alcmene. Mais ce fut fauſſement & ſans raiſon, puis qu'on ſçait bié que toutes ces grandes qualitez furent particulieres à l'Hercule Gaulois, homme diuin, à vray dire, & en qui le tiltre d'Eloquent fut inſeparable d'auec celuy de Sage, de Vaillant, & de Courageux. Auſſi apprit-il toutes ces belles Vertus à ceux de ſon pays, qui les cultiuerent ſoigneuſement, & qui fu-

rent en outre, non seulement Eloquens, mais fort sçauans dans la langue Grecque. Surquoy l'on peut remarquer encore, auec les plus grands esprits de l'Antiquité, qu'Hercule se fit moins considerer par les forces du corps, que par celles de l'esprit, & que ce qu'on nous raconte de ses douze trauaux, est pour nous marquer vn excellent chef-d'œuure de vertu, qui ne peut s'accomplir en l'homme, que par vne grace du Ciel, du tout extraordinaire.

M. Briot. fe.

Que la Sobrieté ſert de remede à l'Amour.

DISCOVRS LV.

CEvx qui ont écrit la mort d'Adonis, diſent qu'elle n'euſt pas eſté tragique, s'il euſt voulu croire Venus; qui l'aimant paſſionnement, pour ſa beauté merueilleuſe; & voyant qu'il la ſuiuoit touſiours à la chaſſe, l'aduiſoit à tout propos de ſe donner garde des beſtes ſauuages.

Cher Adonis, luy diſoit-elle,
Dont les victorieux regards,

Me blessent, comme autant de dards,
D'vne atteinte plus que mortelle;
Suy les rusés dont ie me sers,
Lors que ie relance à la chasse
Les Cheureuls, les Daims & les Cerfs,
Que ie poursuis, & que ie lasse.
Au contraire, euite tousiours,
Les Loups, les Sangliers, & les Ours,
Dont l'abord à tous est funeste,
Car ces Animaux furieux,
En te rauissant à mes yeux,
M'osteroient par ta mort le seul bien qui
me reste.

Voilà, dit Ouide, quel fut le langage que l'amoureuse Venus s'aduisa de tenir vn iour à son ieune Amãt; à qui elle n'eut pas plustost dõné ce cõseil, que remontant sur son char, elle s'en retourna dans le Ciel. Mais son Fauory, qui se croyoit plus aduisé qu'elle, n'obeït qu'à son caprice, & se mit incõtinẽt à brosser aprés vn Sãglier, qui luy fit tomber l'épieu des mains, & luy donna le coup mortel auec

ses

ſes deffenſes. Or bien que Venus ne fuſt pas encore éloignée qu'elle n'en ouïſt le bruit, ſi eſt-ce qu'elle ne puſt deſcendre aſſez toſt pour le ſecourir. Voyant donc que c'eſtoit fait de ſa vie, elle luy dit les derniers adieux; & aprés auoir arrouſé ſon corps de ſes larmes, elle le cacha ſoubs des laittuës, ſi nous croyons aux vers qu'en a fait la Poëteſſe Saptio.

Athenée en dit de meſme, & en rend vne raiſon fort vray-ſemblable, qui eſt, que ceux qui mangent ordinairement des laittuës, ſe reſſentent de leur qualité, qui eſt extremement froide; & que leur complexion amoureuſe en eſt de beaucoup diminuée. Il nous eſt dõc enſeigné par cét Embleme, qu'il faut retrancher de noſtre façon de viure, non ſeulement les viãdes ſuperfluës, mais encore celles, qui peuuẽt irriter, ou entretenir en quelque façon que ce ſoit les voluptez deshonneſtes. Car il n'eſt pas à croire combien a d'empire ſur Venus la Sobrieté

qu'on a tournée en habitude, & cõbien elle eſt capable de tenir en bride les paſſiõs dereglées. Auſſi eſt-elle vn des principaux remedes que le plus amoureux de tous les Poëtes ait donnez cõtre l'amour.

Fuyez auecque ſoing les viandes exquiſes,
Que le Luxe produit,
Et dont ſe ſert Venus, comme de friandiſes
Aux plaiſirs de la nuit.
Fuyez encore plus ces dangereuſes Plantes,
Et ces Philtres charmans,
Que dans la Volupté, rendent plus violantes
Les flammes des Amans.
Pour les mieux amortir, vſez pluſtoſt de ruë
Et de ſimples connus,
Ou de remedes froids, par qui ſe diminuë
La chaleur de Venus.

Or il n'y a point de doute, que les laittües ſur tout ne produiſent cét effet, par vne vertu qui leur eſt ſpecifique, principalement ſi on les mange cuittes; Car alors, cõme le remarque Dionyſ. Caſſius au 12. liure de l'Agriculture, chap. 13. elles

emoussent les aiguillons de la chair, & voilà pourquoy les Pythagoriciens ont appellé cette Plante *Eunuque*. Les Bracmanes en vsoiēt aussi;& il est à croire, que pour la mesme raison les anciens Hermites en faisoient leurs plus delicieux repas dans le Desert, où ils ne viuoient ordinairement que d'herbes, de racines, & de legumes; ne trouuant point de plus fortes armes pour combatre la cōcupiscence, que celles de la Sobrieté. Sās elle aussi ny les hommes, ny les femmes, qu'elle Deïfie, comme dit Plutarque, ne pourroient se conseruer inuiolables de corps & d'esprit, contre les passions qui leur font la guerre: sans elle le déreglement & la brutalité se donneroient vn souuerain empire sur la raison, & sans elle mesme on n'auroit point de part à cette vertu diuine que tous les peuples ont adorée, & qui fit meriter à l'ancienne Vesta des Temples & des Autels, aprés quelle eut obtenu de Iupiter le sacré don d'vne Virginité perpetuelle.

Qu'vn Estat se maintient par les Armes, & par le Conseil.

DISCOVRS LVI.

CEVX qui sans l'ayde des lettres, ont de la Prudence à gouuerner vn Estat, & qui ne manquent pas de bonne conduite, en sont obligez sans doute à deux choses bien considerables, & dont l'vne ou l'autre leur est absolument necessaire. Car ils doiuent auoir vn diuin Genie, par le moyen duquel ils comprennent aussi-tost ce qu'il y a de plus difficile dans vne affaire, & s'en demeslent heureusemét; comme firent au-

trefois Thesée, Cecrops, & Numa, qui par vne Science particuliere, infuse du Ciel, plustost que par les preceptes de la Philosophie, rendirent fleurissante la Republique Grecque & Romaine, ou bien il faut necessairement que l'experience, les reuolutions diuerses, & les accidés inopinez, les ayent instruits dãs les connoissances politiques. Et certainement les vns & les autres ne meritent pas vne petite loüange, s'ils sont gens de bien, & s'ils se tiẽnent dãs les bornes que les Loix leur ont prescrites, quoy qu'aprés tout il y ait toûjours quelque chose à redire dans cette sorte de prudence. Que s'il leur arriue d'estre méchans, en tel cas ils sont d'autant plus à blasmer, qu'ils ont moins d'esprit & de conduite dans les affaires; ce qui est cause que ne sçachant ce qu'ils font, & n'ayant pour guide que leur passion; leur igno ance grossiere, jointe à leur extreme malice,

eſt l'origine & la ſource de la ruïne publique. Or eſtant certain qu'il faut conſiderer vn Eſtat, ou comme paiſible, ou cōme en deſordre, & agir diuerſement dans la paix & dans la guerre; il importe que le Prince ſoit ſi aduiſé, que ſe repreſentant les cōmoditez & les dommages qui s'enſuiuent de l'vn & de l'autre; il ſçache non ſeulemēt preuoir quel remede on y doit mettre, mais qu'ē effet il l'y mette ſi bon, qu'il merite d'en eſtre aimé de ſes Sujets, & craint des Eſtrangers. Or de quelque façon que cette prudence s'acquiere; ſoit par les Liures, ſoit par l'experience; tāt y a que celuy qui la poſſede eſt beaucoup à eſtimer. Et d'autāt qu'vn Eſtat ne ſubſiſte que par le moyen des Loix, qui ſont au corps politique ce que l'ame eſt au corps naturel, & que le Prince eſt vne Loy viuāte; il faut que par ſon exemple il donne des preuues de ce qu'il eſt, que par l'adminiſtratiō de la Iuſtice, il déracine ce qui nuit à la paix, & pareil-

lement que par le moyen de la Difcipline Militaire, il détruife ce qui empefche le progrez de la guerre. Il ne faut pas douter qu'il ne vienne à bout de tous les deux enfemble, s'il eftudie fouuent l'Hiftoire de ces Grands hommes, qui par les Armes & par les Lettres ont fait fleurir les Eftats; & fi bien gouuerner le fien, il n'appelle à fon Confeil que des perfonnes qui fçachent faire valoir ces deux talens. Pour le premier, il eft tres-certain qu'il ne fçauroit s'en paffer, puis que par la force tant feulement, & par l'addreffe de fes foldats il peut defendre fon païs, & le mettre à couuert de la violence des eftrangers. Auffi n'eft-ce que pour cette fin, qu'en leurs premieres années, les Gentils-hommes font dreffez au maniment des armes, à monter à cheual, à rompre en lice, aux jouxtes, aux tournois, aux combats de barriere, & à tous les autres exercices, qui peuuent ou endurcir leur corps à la fatigue, ou for-

tifier leur ieune courage. Quant au second talent, qui eſt celuy des bonnes Lettres, l'experience fait voir tous les iours, qu'il ſert infiniment à la conſeruation des Eſtats, & des fortunes publiques. Car s'il eſt vray que les Empires & les Royaumes ont beſoin encore de quelque autre choſe que des Armes, pour ſe pouuoir maintenir; c'eſt aſſeurément des Lettres, & de tous les plus beaux Arts qui dependent de leur connoiſſance. Diſons donc que pour affermir vn Eſtat, il eſt neceſſaire qu'vne meſme chaiſne les lie enſemble, & qu'en quelque temps que ce ſoit elles doiuent eſtre inſeparables: Ce que le grand Iuſtinian reconnoiſt fort bien, lors qu'en ſa Prefaee; *Il faut*, dit-il, *que la Majeſté de l'Empire ſoit non ſeulement embellie par les Armes, mais auſſi fortifiée par les Loix, afin de gouuerner l'Eſtat également bien, & dans la Paix, & dans la guerre.* Cette verité nous eſt aſſez bien demon-

trée par cét Embleme, où ſe voit vne Couronne ſur vne Table, & vne eſpée jointe à vn Liure, entre deux rameaux, dont l'vn eſt vn laurier, & l'autre vne palme. Ce qui ſignifie, qu'il eſt difficile qu'vn Prince ne demeure victorieux de ſes ennemis, ſi deuant que les combattre, il ſe ſert iudicieuſement du conſeil des hommes aguerris, & pareillement de ceux que l'experience & les Liures ont rendus habiles. Car de ces deux ſources il doit attendre ſa principale gloire ; qui ne ſera pas ſeulement vne forte impreſſion dans les cœurs de ſes ſujets, mais qui par les eſcrits des hommes illuſtres, durera touſiours dans la memoire de tous les peuples.

Ceux de qui les illuſtres plumes
Dédaignent l'injure du Sort;
Eſcriront pour luy des Volumes,
Qui vaincront le Temps & la Mort;

Ses loüanges aduantageuſes
N'auront point ces couleurs trompeuſes
Dont ſe pare la vanité,
Et l'eſtime en ſera ſi juſte;
Que ſes faits, comme ceux d'Auguſte
Iront iuſqu'à l'Eternité.

Que le bon Droit triomphe à la fin.

DISCOVRS LVII.

LES plus celebres de tous les Poëtes Grecs & Latins, ſemblent auoir pris plaiſir à nous décrire cette fameuſe querelle, qui ſuruint autrefois entre Aiax & Vliſſe touchant les armes d'Achille; que ce ruſé Prince d'Ithaque n'euſt iamais emportées, ſi par la force de ſon bien dire, comme par vn certain charme, il n'euſt contraint ſes Iuges à les luy ceder. Il eſt vray que comme il les acquit injuſtement, auſſi ne les poſſedera-il pas long-temps.

Car nous lisons dans Pausanias, qu'aprés le naufrage d'Vlysse, elles furent iettées tout contre le Tombeau d'Ajax, par la violence de la tempeste. De cét euenement remarquable, nous pouuons tirer vne instruction aduātageuse, quand on nous fait injustice. Car il est certain (& c'est vne espece de cōsolation ordinaire aux affligez) *Que l'ignorance, & la verité sont souuent opprimées, sans que toutesfois on les puisse iamais accabler.* C'est ce que dit Ciceron, lors que plaidāt la cause de Cœlius; *Asseurément*, s'escrie-t'il, *la force de la verité doit estre bien grande, puis qu'elle s'échappe si facilement des embusches que les méchans luy dressent, & qu'elle n'a besoin que de soy-mesme pour se defendre.* Aussi est-elle puissante en effect, veu qu'il se voit par espreuue, qu'elle triomphe tous les iours de l'artifice des enuieux, de la ruse des fourbes, de l'imposture des calomniateurs, de la perfidie des traistres, de la malice des faux amis, de la violence des

ennemis, & pour le dire en vn mot, de la perſecution de tous les Tyrans. Comme elle eſt fille du temps qui reuelle tout, il n'eſt point d'obſcurité qu'elle ne perce de ſes regards, ny point d'entrepriſe contre les gens de bien, qu'elle n'apprenne par le moyen de ſon pere. Ainſi de la meſme bouche dont elle découure les actions des coupables, elle ſouſtient celles des innocens, & defend ſi bien leur cauſe, qu'enfin elle leur fait rendre par la Iuſtice ce que la violence leur a rauy. Cela ſe remarque à tout moment, par les exemples qu'elle meſme nous en donne. Car elle nous fait voir quãtité de gens, qui aprés auoir eſté mal traictez durant quelque temps, ou par la malice de leurs Iuges, ou par les fauſſes pourſuittes de leurs accuſateurs, ont eu cette gloire, que de ſe iuſtifier des fautes qu'on leur impoſoit, & cette ſatisfaction de n'auoir point trahy leur conſcience, en ſe diſans innocens, quand par l'artifi-

ce de leurs ennemis, ils paſſoient pour criminels. Par où certes il eſt aiſé de voir combien eſt iudicieux ce dire de Tite-Liue, qu'on peut choquer la verité, mais non pas l'abbatre. Car comme les choſes fauſſes ne ſçauroient ſubſiſter long temps, & ſe deffont d'elles-meſmes; ainſi les vrayes cedent bien quelquefois aux orages que les méchans leur ſuſcitent; mais c'eſt de telle ſorte qu'on les ébranle, ſans iamais renuerſer.

Telles que ces Colomnes fermes,
Qu'Hercule planta ſur les flots;
Et qui ſeruent comme de Thermes
A la route des Matelots;
Hauſſent leurs orgueilleuſes teſtes
Sur les broüillards & les tempeſtes,
Qui font des rauages en l'air,
Et paroiſſent deux Pyramides,
Qui deſſus les pleines humides,
Dédaignent la Foudre & l'eſclair.

Telles

Telles, & plus fortes encore
Se font voir dans l'obſcurité,
Deux beautez que le Ciel honore,
La Iuſtice, & la Verité:
Le Vice n'a point de nuage,
Que les rayons de leur viſage
Ne diſſipe ſoudainement;
Et quelque vent qui les menace,
Elles ramenent la Bonace,
Sans ſe troubler aucunement.

Ie diray au reſte pour noſtre commune inſtruction, qu'il y a trois principales remarques à faire dans cét Embleme. La premiere, que par la force de ſon bien dire vn homme eloquent, tel qu'eſtoit Vlyſſe, peut quelquefois rendre vray-ſemblables les choſes fauſſes, ou meſme corrompre la Iuſtice à ſon aduantage, en la faiſant paroiſtre toute autre qu'elle n'eſt, par de fauſſes couleurs de Rhetorique; D'où il s'enſuit que Ciceron a raiſon de dire, qu'il faut que l'Orateur ſoit

homme de probité, d'autant que les armes de l'Eloquence sont dangereuses entre les mains d'vn fourbe. La seconde, qu'vn bien iniustement acquis reuient enfin à son Maistre, comme fit le bouclier d'Ajax, ou du moins que l'Vsurpateur n'en jouyt pas longuement: & la troisiesme; Que les Elemens, comme dit Seneque, sont quelquefois plus iustes, & plus sensibles à la pitié que les hommes mesmes: Ce qui se verifie icy par l'exemple de la mer irritée, qui rendit au vaillant Ajax aprés sa mort, les Armes d'Achille, que les Capitaines Grecs auoient, comme i'ay dit cy-dessus, mal à propos adiugées au cauteleux Vlysse.

Ainsi, quand l'iniuste licence,
Persecute les gens de bien,
Et reserue la recompense
Pour ceux qui ne meritent rien;
Aprés tant de peines diuerses,

Tant de maux, & tant de trauerſes,
Qui les ont chocquez à l'enuy,
Enfin le Ciel leur eſt propice,
Et leur rend ce que la Malice
Inſolemment leur a rauy.

De l'Enuie, & de ses effets.

DISCOVRS LVIII.

CEtte Femme épouuentable, ou plustost cette Fureur que vous voyez icy peinte, se nomme l'Enuie. Elle n'a pour tous cheueux, ny pour toute nourriture que des Serpens, & fait sa demeure ordinaire dans vne Cauerne, où elle est tousiours couchée, sans que toutesfois elle repose iamais. Le mal qu'elle se donne du bien d'autruy, la rend si defaite; qu'à voir sa peau retressie, ses membres décharnez, & ses os qui luy percent la peau, on la prendroit plustost pour vn

squelet que pour vne creature viuante. Aussi ne vit-elle pas, puis que les peines continuelles & les douleurs qu'elle souffre, la font mourir mille fois le iour. Mais n'y auroit-il pas de l'injustice à la plaindre, & ne deuroit-on pas plustost luy souhaiter, s'il estoit possible, des maux plus grands que les siens, s'il est vray, comme il n'en faut pas douter, qu'elle se donne la gesne à soy-mesme, & que ses supplices soient volontaires? Ouy certes on le deuroit, afin de purger pour vne fois la terre de ce monstre: Le malheur est qu'il ne s'est point trouué iusques icy d'Hercule qui l'ait pû faire, & ie ne pense pas qu'il s'en puisse non plus trouuer à l'aduenir. Il n'est point d'imperfection plus vieille que celle-cy, ny qui deust plustost finir, veu les tourmens qu'elle souffre. Elle ne peut mourir toutesfois: & il est de ses supplices comme de ceux de Promethée, qui par vn priuilege qu'il voudroit bien n'auoir

pas, ne l'assujettissent point aux loix de la Parque. Toute la difference qu'il y a, c'est qu'vn Vautour insatiable luy mange le cœur, au lieu que l'enuie se le ronge à soy-mesme.

Que si maintenant on considere ce vice comme il faut, ie suis bien certain qu'on n'en trouuera point de plus vniuersel, ny de plus estrãge dans le monde. Ceux qui sõt sujets aux autres vices, ont quelque plaisir, au lieu que l'enuieux n'en a du tout point. Il est tousiours réueur & chagrin. Il trouue des sujets de pleurer, où les autres en ont de rire; & quelque bonne Fortune qui luy arriue, il n'en peut joüir en aucune sorte, d'autant qu'elle luy semble tousiours au dessous des prosperitez des autres, dõt il s'afflige sans cesse. Miserable condition, à vray-dire, qui des bons succez de ceux qui ne l'offensent point, en tire le sujet de ses mécontentemens, & de ses propres disgraces. C'est la remarque que fait Oui-

de, lors que décriuant à quel poinct de malheur les enuieux se trouuent reduits. *Ils couuent, dit-il, au fonds de leur ame, des pensées contagieuses. Ce sont des Animaux venimeux, qui sans raison & sans iugement pestent contre ceux qui sont bien dans leurs affaires; qui vomissent contr'eux tout leur fiel, & qui n'en retirent toutesfois ny profit ny aduantage quelconque.* Qu'y-a t'il donc de plus dangereux que cette commune ennemie du genre humain; cette execrable & maudite enuie, qui ne se soucie point de se faire du tort à soy-mesme, pourueu qu'elle puisse nuire generalement à tout le monde? Aussi ne feint-on pas sans sujet, qu'elle se nourrit de chair de Viperes; pour montrer par là, qu'elle fait ses plus cheres delices des infortunes d'autruy; Les serpens ayant cela de particulier par dessus tous les autres Animaux nuisibles, que plus ils se nourrissent de venin, & plus ils deuiennent venimeux. Son pernicieux na-

turel nous eſt encore fort bien démonſtré par ce Rocher tout en feu, qui ſe voit au deſſous d'elle. Car comme le Mont Ætna entretient à ſa propre ruine, les flammes qu'il ne ceſſe de vomir iour & nuict; l'enuieux de meſme ſe conſume & ſe bruſle dans le profond de ſes entrailles, par cette ardeur violente qu'il a de poſſeder ce que les autres ont par deſſus luy. Ce mal, comme ie penſe auoir déja dit, eſt ſi commun dans le monde, qu'il y a ie m'aſſeure, fort peu de gens qui en ſoient exempts. Cela procede, ſi ie ne me trompe, de ce que comme l'Amour propre eſt naturel à tous, tous s'imaginent auſſi deuoir prendre part aux choſes que les autres poſſedent, & que les en priuer c'eſt leur faire tort. Quoy qu'il en ſoit, & de quelque ſource que procede l'enuie, elle ne peut eſtre que tres-contagieuſe, puis qu'elle fait ſouffrir, comme dit Horace, de ſi rigoureux tourmens à ceux qu'elle infecte de

ſon venin, que les plus cruels Tyrans de Sicile n'en ont iamais inuentez de ſemblables. Et partant, quiconque voudra poſſeder ſon eſprit, qu'il ne donne point de priſe à cette Megere, & qu'il ſe souuienne auecque Phocilides, ancien Poëte Grec, qu'enuier le bien d'autruy, c'eſt agir contre l'ordre du monde, où l'on ne voit pas que les riuieres portent enuie à la Mer, ny que la Lune, qui fut autresfois ialouſe d'Endymion, le ſoit maintenant de voir luire le Soleil, de qui elle emprunte ſa lumiere.

L'Eſprit vniuerſel du Monde
Entretient la pluſpart des Corps,
Qui ſont ſur la Terre, & ſur l'Onde,
Par d'inſeparables accors.
On voit dans le Ciel les Planettes
Agir, & ne s'enuier pas,
Pour les influences ſecrettes,
Qu'elles répandent icy bas.
Les Animaux les moins paiſibles

Abhorrent les choſes nuiſibles,
Et qui chocquent leur ſentiment:
L'Homme ſeul trauaille ſa vie:
Et n'eſtant iamais ſans Enuie,
N'eſt iamais auſſi ſans tourment.

Contre les Temeraires.

DISCOVRS LIX.

PAR ce temeraire ieune homme, qui ſans auoir ny art ny addreſſe, s'imagine follemẽt de pouuoir dompter ce cheual fougueux, il nous eſt enſeigné, qu'il fait mauuais ſe fier à la conduite d'vne perſonne qui n'en a point, & qui ſe laiſſe emporter à ſes paſſions dereglées. A ce propos auſſi le diuin Platon compare iudicieuſemẽt noſtre ame à vn Cocher; & les brutales affectiõs de noſtre Corps, à des cheuaux

indomptez. Le grand sainct Hierosme vse de cette comparaison encore; & Ciceron mesme, tout Payen qu'il est, nous conseille de regler si bien nos mouuemens impetueux, qu'ils obeïssent à la raison. A quoy Maxime de Tyr nous exhorte par de si belles paroles, que i'ay creu qu'elles meritoient bien d'estre traduites, pour estre icy rapportées. *Pour nous faire confesser que la condition humaine est infiniment au dessous de la Diuine, il ne se pouuoit trouuer de meilleur moyen que celuy-cy, qu'il a pleu à Dieu inuenter. C'est qu'il a mis l'ame en vn corps terrestre, comme vn Cocher dans vn Chariot. Pour cette mesme fin il luy a donné la force de le mener, & l'addresse de tenir les resnes, remettant à sa libre disposition d'en vser comme il aduiseroit. Si donc ce Cocher, c'est à dire cette Ame, ou cét Esprit, qui à la conduite de ce Chariot, se represente que c'est Dieu qui la luy a donnée, il n'y a point de doute que pour s'acquitter de sa charge, il taschera de tout son possible*

d'aller touſiours bride en main ; d'arreſter la fougue de ſes cheuaux , & de les mener par des endroits où il n'y ait rien à craindre. Comme au contraire . s'il ne le fait, il ſera tout eſtonné qu'il verra ſoudainement les cheuaux deuenus indomptables , s'emporter à pleine courſe, & entraiſner ainſi le Chariot. Il verra, dis-je, l'vn faire des degaſts & des rauages par tout, pour aſſouuir ſa brutale concupiſcence : l'autre ſe precipiter hazardeuſement dans tous les dangers, où ſon inſolence & ſon humeur imperieuſe l'expoſeront; l'vn courir à la ſeruitude , à la molleſſe , & à la faineantiſe ; l'autre au tumulte , à la trahiſon , & à l'infamie : Voilà cependant qu'au milieu de ces deſordres , & le Chariot & le Cocher ſe trouuent ſi embarraſſez, qu'ils ſont contraints de ſe laiſſer aller à l'appetit du vaincœur,qui les proſtituë ordinairement à toute ſorte de voluptez, & de mauuaiſes actions, ſi bien qu'il les iette enfin dans vn gouffre de malheurs, d'où ils ne peuuent iamais ſe tirer.

Voilà ce que dit Maxime de Tyr, qui adjoûte en ſuitte, que ces accidens ruineux & funeſtes n'arriuent iamais aux hommes, que lors qu'ils perdent la route de la raiſon. Sans elle auſſi, que peuuent-ils faire qui ne ſoit defectueux, qui ne degenere du glorieux tiltre qui les diſtingue d'auec les autres animaux, & qui par conſequent ne tienne de la brutalité? C'eſt ce que les Poëtes nous ſignifient par le Centaure Chiron, qu'ils repreſentent homme par deuant, & cheual par derriere; outre qu'ils luy font tenir vn Arc tendu vers le Ciel; comme s'ils vouloient montrer par là, qu'à l'égard du corps, l'homme eſt à vray dire & ſenſuel & brutal: mais que du coſté de l'ame il eſt ſpirituel, & diuin; & partant, qu'il doit ſuiure conſtamment la raiſon, eſleuer ſes penſées en haut, d'où il a tiré ſon origine, & taſcher de vaincre les ennemis domeſtiques, c'eſt à dire les paſſions & les vices, qui s'oppoſent à ſon repos, en

luy,

quelque reuolte interieure, il ne faut pas laisser pourtant de prendre courage, & de combattre vaillamment, puisque c'est pour s'acquerir vne tranquillité perdurable. Ie diray à ce propos, que ceux de Cirrha ayant vn iour consulté l'Oracle, sur ce qu'il leur falloit faire, pour iouïr du bien de la Paix, eurent pour response, *Qu'ils fissent perpetuellement la guerre à leurs voisins Estrangers;* par où estoient entendus leurs Vices, & leurs appetits déreglez. Ce fut le mesme conseil que donnerent les Bracmanes au grand Alexandre, quand pour luy faire connoistre ses propres defauts; *Prends garde, luy dirent ils, à changer desormais de vie, si desormais aussi, tu veux viure plus contant. Tu fais la guerre aux Ennemis de dehors, pour entretenir ceux que tu as au dedans: Tu t'assujettis quantité de Peuples, & te fais Esclaue de beaucoup de Vices.* A ces paroles ne se rapportent

pas mal ces autres de Claudian, à l'Empereur Theodose.

Ie veux que ta valeur soubs ton Empire range
Toutes les Nations de l'Eufrate, & du Gange,
Tu seras sous le joug, au lieu d'estre vainqueur,
Si l'effroy te saisit & te glace le cœur;
Si le cruel Amour te brusle de sa flamme,
Ou si quelque remords tyrannise ton ame.

L'Empereur Valerius, comme le remarque sainct Augustin, fut le Prince du monde qui connust mieux cette verité, lors qu'encore vierge en l'aage de quatre-vingts ans, se ressouuenant de toutes ses victoires, il dit le mesme iour qu'il mourut, qu'il en auoit gagné vne entre les autres, dont il s'estimoit infiniment glorieux; & là-dessus enquis, quelle victoire c'estoit; *C'en est vne*, répondit-

il, *que i'ay remportée ſur ma propre chair, & ſur les appetits ſenſuels, qu'on peut nommer à bon droict les cruels Tyrans de la vie, & les ennemis qui ſont le plus à craindre.*

ECCE ELONGAVI FVGIENS

De la Solitude.

DISCOVRS LX.

CET homme qui marche dans le Desert, où il semble se mettre en peine de chercher vn lieu qui soit encore plus à l'écart, afin d'y mieux entretenir ses pensées, me fait souuenir des anciens Philosophes, qui preferoient la demeure des champs à celle des villes, dont ils abandonnoient volontairement la Pompe & le Luxe. Aussi se neglige-t'il à vn poinct, qu'il a comme eux, la teste toûjours découuerte, & le corps à demy nud; mettant toutes choses dans l'indif-

ference, & au deſſous des contentemens que luy apporte la Solitude, Ie ſçay neãtmoins qu'elle ſemble inſupportable à quantité de perſonnes, qui l'appellent vn exil, d'autant que pour auoir accouſtumé d'eſtre touſiours en compagnie, il leur eſt cõme impoſſible de viure ailleurs que dans le grand monde. Mais s'ils ſçauoient veritablemẽt, quel plaiſir c'eſt de s'entretenir ſoy-meſme, ils ſe perſuaderoient auec Scipion, de n'eſtre iamais moins ſeuls, que lors qu'ils ſont ſeuls. Ils trouueroiẽt loing du tumulte dequoy ſe diuertir agreablement. Les objets de la Campagne, qui ſont les tableaux d'vn ouurier inimitable, fourniroiẽt à leur eſprit vn ſujet illuſtre de les admirer ſans ceſſe, & de ſes merueilles de la terre, les feroiẽt paſſer à la contemplation de celles du Ciel. Ainſi ſe poſſedans tous ſeuls, ils verroient nettement dans le deſert ce que dans la foulle, on ne peut voir que groſſierement, & qu'à trauers vn nuage,

C'estoit en effect la seule cause, pour laquelle les Anciens auoiét accoustumé de bastir loing des villes, les Temples des Muses, & les autres lieux sacrez, qui leur seruoiét de retraicte. Pour le mesme sujet encore, ils appelloient la nuict *Euphroné*, c'est à dire *Sage*, afin de montrer que la solitude & le repos sont necessaires aux productions de l'esprit, & aux meditations des Philosophes. La plus solide raison que l'on en puisse donner, est dãs Seneque, qui dit, que quand l'on est auec plusieurs, l'on n'est point proprement auecque soy-mesme ; & partant, que toutes occupations laissées à part, il faut retourner le plustost qu'õ peut, du corps à l'esprit, & l'exercer iour & nuict à la contemplation. Que s'il n'est point de lieu plus propre à cecy que la Solitude, faut-il s'estonner si tant de grands hommes de l'Antiquité l'ont si passionnement aimée? Témoin ce Vieillard que Claudian loüe si fort, qui n'estant qu'à

vn quart de lieuë de Veronne, ne voulut iamais quitter son village, pour aller voir cette ville-là. Témoin Psophidius, dont parle Pline, qui pour n'estre iamais forty de l'enclos de sa maison, fut estimé par l'Oracle le plus heureux homme de son temps. Témoin Mison, à qui vn de ses amis ayant demãdé pourquoy il rioit ainsi tout seul; *C'est pour cela mesme*, respondit-il, *car i'aime fort à m'entretenir;* Et tesmoin encore le grand Pericles, qui s'estant démeslé des charges publiques, pour viure en homme priué; Courage, dit-il, me voilà dans l'estat où ie me suis tousiours souhaitté.

Ma condition me plaist fort,
Maintenant rien ne m'importune;
Puis donc que i'ay trouué le Port,
Adieu l'espoir, & la Fortune.

Que si l'on m'allegue que la Solitude attriste l'esprit, qui par cõsequent en est

moins propre à l'estude; à cela ie réponds que ce qu'on appelle icy tristesse, est plus proprement melancolie, c'est à dire vne des quatre cóplexions naturelles, & que cette humeur s'attachant aux Solitaires, leur fortifie le iugement, d'autant que si elle est plus terrestre que les autres humeurs, elle est aussi plus rassise. Ce qui fait dire à Ciceron, qu'il souhaitteroit volontiers d'estre du nombre de ces esprits posez, que l'on appelle melancholiques. Ce sont eux aussi qui iouyssent d'vne felicité toute pure dans le repos, tandis que ceux qui s'en mocquent, ne peuuent estre que mal-heureux parmy l'embarras des choses du monde. Que si les hómes qui sont dans les grands emplois, consideroiét bien qu'ils ne viuent que pour les autres, quelquefois sans doute, il leur prendroit enuie de viure pour eux-mesmes; quelquefois, dis-je, pour penser au bien de l'ame, ils se relascheroient des occupations qu'ils ont

pour le corps, que bien souuent ils ne leur donnent pas loisir de mourir comme il faut, & de se reconcilier auec Dieu. Heureux au contraire se peuuent dire ceux qui pour mieux se disposer à cette derniere fin, ont quitté les soings & les soucis de la terre; qui se sont déchargez de ce qui les incommodoit en ce Pelerinage mortel; & qui ont choisi la solitude, non seulement pour y apprendre à bien viure, mais encore à bien mourir. Heureux encore vne fois les peut-on nommer, si loing du tumulte, ils s'addonnent à cette haute Philosophie; que Platon appelle vne continuelle meditation de la mort; & s'ils se representent à tout moment, que c'est folie de penser trouuer icy bas vne prosperité qui soit de durée. C'est le conseil que donne S. Cyprian à son amy Donat, quand il le prie de s'imaginer qu'il est au sommet de quelque rocher qui s'auoisine du Ciel; d'où il découure les afflictions &

les malheurs de la terre: d'où il voit tous les chemins remplis de voleurs, & toutes les mers pleines de corſaires : & d'où, quelque part qu'il tourne ſes yeux , il n'apperçoit que trahiſons & que vilainies, qu'injures & que blaſphemes , que ſeditions & que meurtres. Par où il conclud en faueur de la ſolitude, que ceux à qui Dieu a fait la grace d'y pouuoir viure, l'en doiuent remercier à tout moment, puis qu'elle leur eſt vn lieu de ſeureté contre les dangers & les diſgraces du monde.

Briot

De la Contemplation, ou du rauissement de l'Esprit.

DISCOVRS LXI.

LA plusspart des Poëtes ont esté Philosophes, comme dit Maxime de Tyr: Mais ils ont eu cét auantage sur eux, d'auoir trouué l'Art de dire agreablemẽt les choses, & d'attirer l'admiration dans les esprits, en leur faisant comprẽdre insensiblemẽt les plus hauts mysteres de la Sagesse, qu'ils ont couuerts du voile des Fables. Ils en ont feint quantité d'excellentes, dans lesquelles

leur principal but a toûjours esté de plaire & d'instruire: Mais celle-cy me semble illustre par dessus toutes. Ils disent que Iupiter amoureux de Ganymede, fils d'vn Roy de Troye, prit la forme d'vne Aigle, & l'enleua dans le Ciel, non pas pour la beauté de son corps, mais pour celle de sō ame. C'est ainsi que le remarque Xenophon, qui dit, que les Dieux & les Heros font incomparablement plus d'estat de ce dernier que non pas de l'autre; & que Iupiter ne mit au nombre des Immortels que ceux dont il aima l'ame; tels que furent autrefois Hercule, Castor & Pollux, & ce mesme Ganimede dont nous parlons. Par son rauissement donc, nous est signifiée l'ame raisonnable, laquelle, selon Plotin, se desrobe d'icy bas, pour se cacher en haut, lors qu'en quelque façon elle se destache d'auecque le corps, pour contempler les choses celestes; ce qui ne se peut faire que par vne maniere de rauissement & d'ex-

tafe. Le diuin Platon l'entend comme cela, quand il veut que l'ame foit feparée du corps ; c'eft à dire qu'il ne faut pas qu'elle le ferue en efclaue, de peur qu'ayant trop de cõmerce auec luy, les chofes de la terre ne luy fafsẽt oublier celles du Ciel. Or pour reuenir à ce rauiffemẽt, on ne le trouuera pas eftrange, fi l'on confidere bien que nous auõs naturellement, & noftre cœur, & noftre ame, en la chofe que nous aimons ; Ce qui n'eft, à proprement parler, qu'vn pur effet de l'imagination, par le moyen de laquelle les autres actions demeurent comme en fufpens ; d'où peut s'enfuiure reéllement cette merueilleufe extafe, par qui la perfonne eft comme dérobée à foy-mefme, & priuée de tout fentimẽt. Que fi la force de l'imaginatiõ va iufques là, celle de la raifon peut aller encore bien plus auant, quãd elle s'efleue à la contemplation des chofes d'enhaut. Ce que l'on raconte à ce propos de certains Philofo-

phes anciens, feroit merueilleux à vray dire, s'il ne tenoit entierement de la Fable. Car de croire qu'ils abandonnassent leurs corps cõme s'il eust esté mort; & que leur ame en ayant pris possession, aprés s'estre bien promenée de part & d'autre, il fallut adjoûter foi aux merueilles qu'ils asseuroient d'auoir veuës; ce seroit, sans doute, manquer d'esprit, & mesme de sens commun. Les principaux de ces Visionnaires, estoient Hermotin, Epimenides de Crete, & le prodigieux Aristeas. Suidas raconte de ce dernier, que durant qu'il estoit ainsi en extase, ses ennemis bruslerent son corps; de maniere que son ame se trouua bien empeschée, quãd elle y voulut retourner, & s'en alla de toutes parts en queste aprés luy, se voyant comme vne espée sans fourreau. Que si ces choses sont aduenuës, elles ne peuuent vray-semblablement auoir esté faites, que comme les trãsports des Sorcieres; Car le commun ennemy du genre humain

humain ayant à les porter au Sabat, ſuppoſe quelquefois vn Fantoſme qui les repreſente, durãt quelles y ſont; & quelquefois auſſi il leur trouble ſi fort l'imagination, qu'en dormant d'vn profond ſommeil, il leur ſemble voyager bien loin, & voir des choſes eſtranges, qu'elles ſe perſuadent pour vrayes, bien qu'en effet elles n'ayent bougé d'vne place. Mais laiſſant à part ces rauiſſemens imaginaires & Diaboliques, nous pouuons dire ſans nous abuſer, qu'il y en a d'autres ſurnaturels, & qui s'appellent *Extaſes*. Tels ſont generalement ceux qui par vne particuliere grace de Dieu arriuent aux Ames ſainctes. C'eſt par ces diuins tranſports que l'ame rauie dans la contemplation des merueilles de ſon Createur, ſe degage de ſoy-meſme; & qu'embraſée de l'amour de Dieu, ainſi que d'vn feu celeſte, elle ſemble vouloir rompre ſa priſon, comme fait le feu Elementaire pour paruenir à ſon centre. Auſſi aduiét-

il quelquefois, que Dieu la porte si haut par dessus les forces naturelles, que le corps en est éleué en l'air, par vn effet extraordinaire, & du tout miraculeux. Ainsi en arriua-t'il à S. Paul, lors qu'il fut rauy iusqu'au troisiesme Ciel; où il eust ce bon-heur inestimable, de voir ce que les yeux n'ont iamais veu, ce que les oreilles n'ont iamais ouy, & ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre. Il vid, dis-je, les Throsnes resplandissans, & la glorieuse demeure des Bien-heureux. Car ce qu'il appelle le troisiesme Ciel, se doit entendre de l'onziéme, comme il se voit par demonstration, & suiuant la supputation ordinaire. Il faut sçauoir pour cét effect, que toute cette estenduë d'air, ou tout cét espace qu'il y a depuis la terre iusqu'au premier Ciel est conté pour vn, à le prendre dans les termes ordinaires de la parole diuine. Quant au second, il comprend toute la machine des Cieux, selon le mesme témoignage des sainctes

Lettres, & de ce paſſage exprés, où Dieu dit, *Le Ciel eſt mon Throſne, & la terre eſt l'Eſcabeau de mes pieds.* Conformément à cecy, le troiſieſme Ciel n'eſt autre que celuy dont iouyſſent les Bien-heureux, qui ſont dans vne eternelle contemplation des grandeurs & des merueilles diuines, comme il nous eſt demonstré par l'Aigle de cét Embleme. Le rauiſſement de Ganimede ſe peut appliquer encore à ces ames deuotes & ſainctes, qui penetrent iuſques dans le Ciel par leur zele ardant, & par la force de leurs Meditations. Car comme toute leur eſtude n'eſt icy bas qu'aprés les choſes qu'elles ſçauent eſtre agreables à Dieu, auſſi leur donne-t'il, meſme en cette vie, vn auant-gouſt des delices, & des Felicitez eternelles.

Que la Clemence fait estimer, & cherir vn Prince.

DISCOVRS LXII.

LES Atheniens, comme dit Macrobe, bastirent autresfois vn superbe Temple à la clemence, où se voyoiét erigées les Statuës de plusieurs Princes, qui auoiét passionnément aimé cette vertu. Là nul ne pouuoit entrer, pour y faire ses prieres, s'il n'auoit vne particuliere permission du Senat; & les portes n'en estoiét ouuertes qu'à ceux qui estoient naturellemét enclains à pardonner les offenses. Car la chose du monde qu'ils prisoient le plus,

eſtoit de ne paſſer point pour cruels dans l'opinion de leurs ennemis, & de faire des actions de clemence, qui éclataſſent, & qui les miſſent dãs l'eſtime de tout le mõde. Que ſi l'on ſçait bien cõſiderer cette vertueuſe habitude, on trouuera sãs doute, qu'elle eſtoit d'autãt plus loüable en eux, qu'il eſt certain qu'on eſt touſiours moins blaſmé d'eſtre enclain à la compaſſion, que de pancher à la cruauté. C'eſt le ſentiment de Lipſe, dont les paroles m'ont ſemblé ſi belles, que i'ay bien voulu les traduire icy, pour en faire la plus eſsẽtielle partie de ce Diſcours. La clemence, dit-il, eſt ſi conuenable à ceux qui ſont grãds de courage, & de fortune, qu'elle ne ſied bien à perſonne cõme à eux; ce qui me ſemble vne choſe tres-remarquable. Les hommes de peu ſont la pluſpart brutaux & cruels, dans la licence qu'on leur en donne. Comme au cõtraire, ceux de haute naiſſance ne s'emportent iamais dans le de-

bord. Ils ne degenerent point de ce ſang illuſtre d'où ils ſont ſortis; & plus le chemin leur eſt ouuert au déreglement, tant plus ils ſe tiennent dans la moderation. Mais quoy? me direz-vous; à quel propos inuiter les Princes à cette vertu, qui chocque en quelque façon la Iuſtice; & qui en apparence la rend plus molle, & plus laſche? On ſe l'imagine ainſi: mais en effet cela ne peut eſtre, puis que l'vne & l'autre ont meſme fin. La Iuſtice corrige par l'apprehenſion de la peine, & par la peine meſme: La clemence, par la douceur & par la miſericorde. Celle-là punit, celle-cy pardonne: Mais toutes deux le font auſſi auec diſcretion: auſſi en doiuent elles vſer; & i'adiouſteray en la perſonne de qui: Car cette vertu n'appartient pas à toute ſorte de gés, mais aux Souuerains ſeulement, qui pour quelque bien peuuent adoucir les Loix, & les rẽdre moins ſeueres. En vn mot, elle eſt proprement la vertu des Princes; & voila pourquoy

dans la definition qu'en donne Seneque *La Clemence*, dit-il, *est vne bonté dont vse le Prince enuers son sujet, en ordonnant des peines.* Où il est à remarquer, que ces mots, *En ordonnant*, sont vrays d'vn costé; mais qu'il y faut adiouster de l'autre, *En remettant les peines*: d'autant que la clemence le fait d'ordinaire. *Ce dernier poinct*, adjoûte le mesme Philosophe, *regarde le Souuerain, pource qu'il n'y a rien de plus beau à ceux qui sont en eminente fortune, que de donner permission de beaucoup de choses, & de ne la demander d'aucune;* Et de quelles choses dóc? car il ne faut pas que ce soit de toutes. Il y en a plusieurs que la Loy defend de violer, & particulierement celles où le Prince est interessé. Telles sont par exemple les injures de fait & de parole, les calomnies, & autres semblables offenses, qu'il pardonne de son authorité, bien qu'elles soiēt punissables. En quoy certes il considere qu'il est Pere commun. Car comme les Peres particuliers

chaſtient ſouuent leurs enfans, quand ils ont failly, & ſe contentent auſſi quelquefois de leur monſtrer les verges, afin de leur faire peur; luy tout de meſme les corrige par la ſeule apprehenſion qu'il leur donne. Ainſi ſelon que les humeurs des hommes ſont differentes, la douceur, qui engendre le reſpect, en rend quelques-vns meilleurs, & la ſeuerité, d'où naiſt la crainte, en fait de meſme des autres: tellement que c'eſt touſiours pour vn bien que le Prince ſe ſert de tous ces moyens. Ce mot ordinaire eſt auſſi tres-veritable, *Que la Clemence du Souuerain retirent le ſujet, & fait auoir honte de pecher.* Voilà quelle eſt la penſée de Lipſe, qui adiouſte pour concluſion, que de toutes les vertus, celle-cy, pour eſtre la plus humaine, eſt auſſi la plus propre, & la plus ſeante à l'homme. Or bien que le Prince qui les met en pratique, en doiue eſtre loüé; ſi eſt-ce qu'eſtant eſtably de Dieu, ou eſleu du peuple, non pas tant

pour luy-mesme, que pour ses sujets, & pour le commun bien de son Estat, il doit auoir vn soin tres-particulier de practiquer la clemence. La raison est, d'autant que par elle il peut accroistre & conseruer ses Prouinces, joint que c'est le vray moyen de gagner à soy les volontez, & les cœurs de ceux qui viuent sous son Empire. Car il n'y a point d'homme si peu sensible à la re-connoissance, qui aprés auoir failly con-tre les Loix, & merité punition, n'aime infiniment son Prince, s'il voit que luy pouuant oster les biens & la vie, il luy sauue l'vn & l'aure par vne grace par-ticuliere. Or il n'y a point de doute que nous souhaitons toute sorte de biens à celuy que nous aimons; comme au contraire, nous voudrions voir perdu tout à fait celuy que nous haïssons. Ad-joustons encore à cecy, que par la cle-mence les Souuerains & les Magistrats sont par maniere de dire, rendus sem-

blables à Dieu, qui en eſt le Pere, & qui à ſon exemple nous recommande la miſericorde ſur toutes choſes. Que ſi l'Empire qu'ont les plus grands ſur les autres, les oblige d'en auoir du ſoin, c'eſt le deuoir du bon Prince, de ſe reſſerrer quelquefois dans ſa puiſſance, de mettre des bornes à ſa colere, & de ne chercher point à guerir vn mal par des remedes violents, de peur qu'il ne l'irrite pluſtoſt; & qu'à force d'impoſer à ſes ſujets des peines vniuerſelles, il ne ſe faſſe haïr auſſi d'eux vniuerſellement. Qu'il ſe ſouuienne qu'vne victoire, où la douceur n'a point eu de part, attire ſouuent la ruine du Victorieux, & qu'il n'eſt point d'objet plus funeſte à la vieilleſſe, comme diſoit Ceſar autresfois, que le ſouuenir d'auoir eſté grandement cruel: Car la cruauté n'accroiſt pas tant la puiſſance (comme quelques-vns l'ont voulu croire) qu'elle fortifie la haine, & le nombre des ennemis.

Mais les Conquerans ſur tout doiuent prẽdre garde à n'irriter point leurs nouueaux ſujets par vn excez de ſeuerité; puis qu'il eſt vray que ſouuent l'apprehenſion de la peine engendre le deſeſpoir, qui porte ordinairement ceux qu'il poſſede à toute ſorte de maux & de violences. Ainſi Galba) qui fut neãtmoins plus vertueux que Tybere) pour auoir à ſon aduenement à la Courõne, vſé d'vne trop grande ſeuerité en la punition des coupables, fut mis à mort en plein iour par les ſoldats de ſes gardes. Ainſi de noſtre temps meſme, Demetrius Duc de Moſcouie, ſeruit de Victime à ſes plus grands Confidents, qui dans la capitale de ſon Empire, l'aſſaſſinerent le premier iour de ſes nopces. Ce qui ne fut iamais arriué, ſi au commencement de ſon Regne il euſt traicté plus doucement qu'il ne fit ces peuples cruels, & Barbares de leur naturel. De ſi grands malheurs pouuoiẽt apparamment eſtre

détournez par la clemence; que l'Empereur Diocletian n'appelle pas ſans raiſon *le plus illuſtre ornement du Prince*; & Seneque, *vn grand remede contre la crainte:* Auſſi à t'elle touſiours eſté profitable à tous les Princes, parmy leſquels il s'en eſt trouué pluſieurs qui l'ont eüe en ſinguliere recommendation. Témoin Philippe de Macedoine, qui pouuant ſe venger des iniures que ceux du Peloponneſe luy auoiét faites, aima mieux les aſſiſter que leur nuire, & adiouſta de nouuelles obligations à celles qu'ils luy auoient. Témoin le fameux Pericles, qui ſe voyant proche de ſa fin, & enuirõné de ſes amis, dont les vns loüoient ſa Generoſité, ſa bõne conduite, & ſon Eloquence; les autres ſes memorables faits d'armes, & ſes illuſtres victoires; *Ne vous amuſez point*, leur dit-il, *à loüer en moy toutes ces choſes, qui ſont petites, & fortuitemẽt arriuées. Dites pluſtoſt, que durant ma vie, mes actions n'ont iamais fait porter le deüil à perſonne.* Té-

moin M. Bibulus, à qui la Reine Cleopatre ayãt enuoyé quelques ſoldats, qui par vn excez de cruauté auoient mis à mort deux de ſes fils qu'il aimoit vniquement, il ne s'en voulut point venger; & ſe contentant de l'auoir pû faire, les renuoya genereuſement à Cleopatre. Témoin encore le grand Auguſte, qui durant qu'il eſtoit en Eſpagne, ayãt mis à vn million de ſeſterces la teſte de Corocotta, pour le faire punir de ſes volleries, lui pardõna ſes crimes depuis, pource qu'il ſe vint rendre à luy volontairement; & luy fit dõner de plus la ſomme qu'il auoit promiſe à ceux qui le pourroient prendre, à cauſe, dit-il, que Corocotta auoit amené Corocotta. A tous ces exẽples, que Lipſe deduits au long, i'en pourrois joindre quãtité d'autres: mais ie me contenteray de celuy de Louis 12. Roy de Frãce. L'Hiſtoire raporte que Charles 8. dõt la Courõne luy deuoit eſtre hereditaire, à faute d'enfans, le traittoit ſi mal, qu'il en eſtoit

en prison, & en dãger de sa vie, sãs auoir aucun support des Grãds du Royaume, qui suiuoiẽt tous la passion de leur maistre. Charles mourut cependãt, & Louis appellé à la Couróne, fut aussi tost courtisé de quelques particuliers, qui l'auoiẽt toûjours seruy dãs sa mauuaise fortune. Parmy ceux-cy donc, il s'en trouua vn, qui s'aduisa de luy demãder la confiscation d'vn Bourgeois d'Orleans, qui s'estoit ouuertement declaré contre Louis. Mais ce Prince genereux, n'estimant pas iuste de luy accorder sa requeste; *Demandez-moy quelqu'autre chose*, luy dit-il, *& ie vous reconnoistray. Pour cellecy, ie ne puis vous l'octroyer: car il sieroit mal au Roy de France, de venger l'injure faite au Duc d'Orleans.* Par où il voulut donner à connoistre, qu'il se croyoit obligé de changer d'humeur, en changeant de dignité. Cela ne luy sembla pas assez encore; & par vne extraordinaire grandeur de courage il declara publiquement, *Qu'il n'en-*

tendoit point changer le Conſeil ny les Gardes, non plus que les autres Officiers du Roy ſon Predeceſſeur, & qu'il les retenoit à ſon ſeruice, auec les meſmes honneurs & les meſmes gages qu'ils auoient eus. Dequoy certes il ne faut pas s'eſtonner, puis que la Vertu ſe croit touſiours en ſeureté ; & que par conſequent elle ſe promet, que les choſes qu'on luy doit legitimement, luy ſeront auſſi legitimement renduës. Or ce n'eſt pas ſeulement par l'exemple des plus grands hommes, que nous ſommes inuitez à la clemence, mais par celuy encore des beſtes irraiſonnables.

Il ſuffit au Lion, d'auoir porté par terre,
Ceux qui luy font la guerre :
L'on a ſur l'Ennemy témoigné ſa vertu,
Quand il eſt abbatu ;
C'eſt imiter des Ours l'inſatiable rage,
Que d'aimer le carnage.

Dans cét Embleme donc, par le Lion, qui de l'vn de ſes pieds de deuãt s'appuye ſur vn petit chien, nous eſt ſignifiée la

clemence

clemence des Princes. Car ce genereux Animal en eſt vn ſymbole dãs la pluſpart des Autheurs, comme le Chien en eſt vn autre de bien-veillance & de bon naturel. Par où il eſt donné à cõnoiſtre, qu'il faut pardonner, non pas ſeulement aux ennemis que l'on a vaincus, mais encore aux amis, s'il arriue fortuitement qu'ils ſe licentient à quelque choſe qui nous déplaiſe. Auſſi eſt-ce le propre d'vn grãd courage, d'eſtimer petites la pluſpart des offenſes qui luy ſont faites, & de ne s'en venger point, quand il en a le moyen. A cecy ſe rapportent ces belles paroles de Salomon, *Que la miſericorde & la verité sõt les gardes du Roy, & que la clemence fortifie ſon Throſne.* En effet, ſoit que l'homme ſe faſſe conſiderer, ou par ſa naiſſance, ou par ſa valeur, toutes ſes conqueſtes & ſes victoires ne le ferõt iamais eſtimer heureux, s'il ne ſçait point ſe vaincre ſoy-meſme, & s'il ne joint comme il faut, la moderation à la grandeur de courage.

Que la Pauureté s'oppose à la Fortune des bons Esprits.

DISCOVRS LXIII.

LA plainte que fait icy ce ieune Escolier, n'est que trop commune à la pluspart des hommes de Lettres, qui ne demeureroient point dans la bouë, comme ils font, s'ils auoient dequoy s'aduancer, & par les grandes connoissances qu'ils s'acquerroient dans les disciplines humaines, se rendroiēt capables vn iour de s'esleuer aux charges publiques. Mais le malheur est, qu'à faute

de commoditez, ils ſe trouuent dans vn Labyrinthe, d'où il leur eſt impoſſible de ſortir.

Ceux qui ſont vertueux, & pauures de naiſſance,
S'ils n'ont quelque ſupport;
Ne peuuent autrement que par la patience,
Vaincre le mauuais Sort.

Cela nous eſt ſignifié par l'Embleme de ce ieune homme, qui fait toute ſorte d'efforts pour s'eſleuer en haut, auec les aiſles qu'on luy a miſes en la main gauche, marques de la vigueur de ſon eſprit; mais qui en eſt empeſché par le contrepoids de la droite, où ſe voit attachée vne groſſe pierre. Car les Poëtes diſent, qu'à cauſe de ſon embarras, & de ſa peſãteur, elle eſt le ſymbole de la pauureté.

Qui de tous les fardeaux le plus inſupportable,
Et le corps, & l'eſprit de miſeres accable.

C'eſt elle en effet, qui noüe la langue, & qui retiẽt la main aux vertueux, qu'el-

le rend inhabiles, ſoit à eſcrire, ſoit à parler. Tels euſſent eſté poſſible Virgile & Horace, ou du moins ce precieux talent qu'ils auoiét de leur naiſſance, n'euſt iamais éclatté, comme il a fait, ſi le genereux Mecene ne leur euſt donné moyen de le faire valoir dans leurs ouurages incomparables. Tels ſeroiét encore parmy nous pluſieurs hõmes de merite, qui pour n'auoir point d'autres biens que ceux de l'eſprit, ne les pourroient cultiuer que dans les eſpines, & verroient comme étouffées ces belles ſemences qu'ils tiennent de la nature; ſi pour les remettre en vigueur, il ne ſe trouuoit en France de nouueaux Mecenes, beaucoup plus loüables & plus illuſtres que ceux de l'ăcienne Italie. C'eſt par leur fauorable aſſiſtance que les Muſes leur donnent des fruits, en lieu de fleurs & de feüilles; par elle auſſi ils trouuent au milieu des trauaux vn agreable repos, & reſpirent à loiſir dans les douceurs de l'eſtude. Ce

qu'asseurément ils ne pourroient faire, à moins que d'auoir la vertu de Caton, s'il falloit, comme on disoit de luy, qu'ils fussent perpetuellement embarrassez à lutter contre la mauuaise fortune. Cette inhumaine s'oppose entierement à la tranquillité des vertueux, quand elle les priue des choses necessaires, & leur apprend par épreuue, qu'il n'y a rien de fabuleux en ce que les Poëtes ont écrit de la peine de Sysiphe, puis que l'incommodité en est vne encore plus pesante aux hommes d'esprit & de courage.

Il leur déplaist de voir leur vertu méprisée,
Et que leur pauureté ;
Les ait reduits au poinct, de seruir de risée
Au Vulgaire effronté.

Cela n'a pas empesché pourtant, que plusieurs grands personnages, que leurs escrits ont rendus immortels, n'ayent vaincu tous les plus facheux obstacles, qui durãt leur vie se sõt opposez à la naturelle inclinatiõ qu'ils ont euë pour les

Sciences. Tous pauures, & tous incõmodez qu'ils estoient, ils ont trouué l'Art de se satisfaire dãs le desir qu'ils auoient d'apprendre; & ce mesme desir les a fait heureusemẽt reüssir à l'estude, malgré la faim, que le grand Virgile nomme à bon droict le pire de tous les maux. A quoy, certes ie ne puis trouuer d'autre raison, sinon qu'il falloit absolument que leur ame fut d'vne trempe extraordinaire, & leur Genie extremement fort, puis qu'il les rendoit ainsi constãs & inuincibles à la fatigue. De ce nombre estoit Cleante, qui passoit la meilleure partie de la nuict à puiser de l'eau pour gagner sa vie, & le iour entier à prendre des leçons que luy donnoit le Philosophe Chrysippe. l'obmets cét excellent Poëte Comique, qui fit la pluspart de ses Comedies dans vn moulin, où il se loüoit pour tourner la meule afin d'auoir dequoi subsister. Ie ne parle point non plus du Prince des Poëtes Grecs, qui s'en alloit chantãt ses vers

pour du pain, & qui durant sa vie ayant esté le rebut de tout le monde, donna de l'emulation aprés sa mort à sept des plus fameuses villes de Grece, qui eurent cõtraste pour le lieu de sa naissance. I'en pourrois alleguer encore quantité d'autres Anciens; mais vn seul d'entre les Modernes, me tiendra lieu de tous ensemble. C'est le diuin Tasso, que les Muses Italiennes ont reconnu pour leur Apollon; que ses écrits admirables font aller du pair auec les plus celebres Autheurs de l'Antiquité; à qui les plus belles lãgues de l'Europe ont à l'enuy fait parler la leur; & qui toutesfois, ô merueille estrange! composa tous ces excellẽs vers que nous auons de luy, qui sont comme vn rare chef-d'œuure de la Nature & de l'Art, parmy de continuelles trauerses d'esprit & de corps, qui luy vindrent de sa mauuaise fortune. Elle le traicta si mal, que par elle-mesme il se vid indignemẽt priué de la liberté, de la conuersation de ses

amis, & ce qui eſt le pire, de la pluſpart des choſes neceſſaires à la vie ; ce qui ſeroit difficile à croire, veu le merite de ce rare homme, ſi par ſes propres écrits il ne ſe verifioit à la honte de ſon Siecle, que les plus grãds Princes de ce temps-là, qui l'honoroient de leurs lettres, ne luy faiſoient aucun bien. Aprés ces témoignages & ces exemples, ie ne penſe pas qu'il ſoit beſoin d'en produire d'autres, pour prouuer que ce n'eſt pas d'aujourd'huy que la condition des gens de lettres eſt trauerſée. Mais ce qui me ſemble deplorable ſur tout, c'eſt qu'il arriue ſouuent que ceux que la nature a fait naiſtre aux Siences, & qui meſme y ont de tres-bons commencemens, ſont contraints de tout quitter, & de ceder à la tyrannie de la neceſſité, que s'ils ſe roidiſſent contre; ce n'eſt, comme i'ay dit cy-deuant, que par le moyen d'vne haute vertu, d'vn trauail continuel, & d'vne patience extraordinaire, qu'ils s'ouurẽt vn chemin à

la continuation de leurs estudes. Par où ie concluds, que c'est vn grand aduantage aux Sçauans, de n'estre point dépourueus de ce qu'il leur faut pour mieux cultiuer les Sciences; & à ceux qui aspirent à le deuenir, d'auoir dequoy le faire, ou par le bien de leur maison, ou par celuy qu'ils reçoiuent de leurs amis, & de la generosité des hommes Illustres. Car en quelque façon que ce soit, comme dit fort bien vn de nos Poëtes,

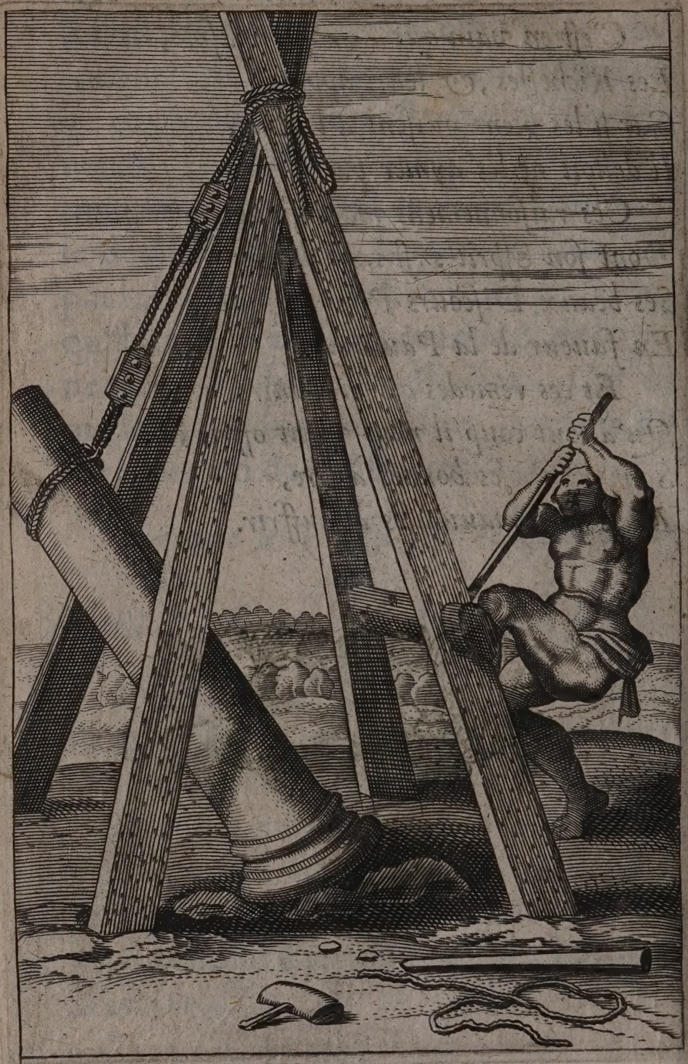
L'or dore les Vertus, & leur donne des aisles,
Afin de s'esleuer aux choses les plus belles.

Que si quelques grands hommes de l'Antiquité, semblent auoir eu dans leurs escrits des sentimens contraires à celuy-cy; ils n'ont pas esté faschez pourtant de Philosopher, comme ils ont fait, dans l'abondance de toutes choses. Témoin le plus moral d'entr'eux, de qui l'on a dit autresfois.

C'eſt en vain que Seneque blaſme,
Les Richeſſes, & leurs appas;
Car ſi les biens nuiſent à l'Ame,
Il deuoit ne les aymer pas.

Ces raiſonnemens magnifiques,
Dont ſon Eſprit s'eſt tant flatté;
Ses beaux Diſcours Panegyriques,
En faueur de la Pauureté;

Et ces remedes qu'on admire,
Qu'à tout coup il nous vient offrir;
Sont des choſes bonnes à lire,
Mais fort mauuaiſes à ſouffrir.



Que le Conseil vaut plus que la Force.

DISCOVRS LXIV.

CE n'a pas esté sans raison qu'vn Ancien a comparé le Gouuernemẽt d'vn Estat à celuy d'vn grand Nauire. Car bien que dans vn vaisseau il y ait plusieurs offices, ils n'ont pourtant qu'vne mesme fin, & dependent tous du soing d'vn seul homme. C'est le Pilote qui tient le gouuernail, qui preuoit les tempestes, & qui par les bons aduis qu'il donne, y met si bon ordre, qu'il empesche le Nauire & les Nauigateurs de faire naufrage. De

cette mesme façon, quoy que les Offi-
ciers d'vn Royaume soient diuers en
nombre & en dignité; ils releuent neant-
moins d'vn plus grand qu'eux, qui sçait
détourner prudemment l'orage & les
dangers de l'Estat, accroistre les fortu-
nes publiques, conseruer le bien des par-
ticuliers, affermir ce qui est foible de soi,
& maintenir toutes choses en ordre, par
son conseil, & par sa bonne conduite. En
effet, l'experience nous apprend, que les
plus importantes affaires ne subsistent
que par le Conseil. Aussi ny a-t'il rien si
diuin entre les hommes, que de le sça-
uoir donner, ny rien si profitable, que de
le sçauoir prendre. C'est le fondement
de toutes les bonnes actions, & des en-
treprises les plus hautes.

La Force sans Conseil, se défait d'elle-mesme.

Il n'en faut point de plus forte preuue
que celle que nous en auons dans l'Hi-
stoire, où il est dit, qu'à faute d'auoir esté
bien cõseillé, Xerxes mit en vain sus

pied ce prodigieux nombre de gens de guerre, qui épuisoient les riuieres, & dont il menaçoit l'Ocean. Ce qui fait dire au Poëte Euripide,

Qu'vn bon conseil est vaincœur d'vne armée; à Gellius, que les Princes & leurs sujets se perdent souuent, à faute de consulter des personnes bien aduisées; à Salomon, *Que l'homme prudent ne fait rien que par conseil*, Et à l'Empereur Antonin, Qu'encore que le Rasoir trenche bien, si est-ce qu'il est bon quelquefois de le repasser par la meule; c'est à dire, que pour subtil & raffiné que soit vn esprit, il le sera dauantage, s'il n'entrepréd rien que par le conseil de se amis. Et certainement, il est comme impossible que de plusieurs aduis joints ensemble, & bien debattus, on n'en tire vn bon, pour détourner la ruine d'vne affaire, & en auoir vn fauorable succez. A quoy tous les hommes en general doiuent bien s'estudier, & se souuenir auec Seneque, que

Iupiter ne lance iamais la foudre, ſans y auoir penſé auparauant, & s'en eſtre conſeillé.

Il faut neãtmoins ſeigneuſemẽt prendre garde, que le Cõſeil ſoit exempt, s'il eſt poſſible, de paſſions ambitieuſes, de ſentimens violens, & de prejugez opiniaſtres. Car il eſt certain, comme diſoit Bias, qu'il a pour ennemis irreconciliables la colere & de precipitation, que Democrite appelle à bon droit des ſources d'erreur & de repentance. Auſſi ſont-elles à la conduite des grãdes affaires, ce qu'eſt à la route de la Nauigation le Détroit de Scylle & de Caribde, que les ſeuls naufrages qui s'y font, rendent fameux & celebre. Il faut donc deliberer lentement, comme dit Ariſtote, & imiter ces deux excellens hommes, Pericles, & Demoſthene, qui demandoient touſiours du temps, pour mieux reſoudre des choſes qui leur eſtoient propoſees.

Bien conſeiller, & courir promptement,

N'ont

N'ont mesme fin ny mesme euenement.

C'est ce qui a donné lieu à ce Prouerbe, qu'en matiere d'entreprises, il faut se seruir du bras des jeunes, & de la teste des vieillards; & ce qui fait dire aussi fort judicieusement à Tacite, que les souueraines puissances sont mieux soustenuës & mieux asseurées par les conseils froids & murs, que par ceux où il y a trop d'ardeur & de violence. C'estoit pour cela qu'Agamemnon ne souhaitoit rien tant que d'auoir dix Chefs tels que le vieillard Nestor; se promettant par leur bon conseil, plustost que par la force d'Ajax, d'auoir raison de Troye assiegée. A ce sentiment estoit conforme celuy du grand Agesilaus, qui menoit ordinairement auec soy cinquante vieux Conseillers, sans l'aduis desquels il n'entreprenoit iamais aucune chose. L'Empereur Seuere en faisoit de mesme, & s'en trouuoit bien; Comme au cōtraire il en a toûjours mal pris à ceux qui n'ont

pas tenu cette maxime, & qui ont plus fait d'eſtat du conſeil des ieunes gens, que de celuy des vieillards. Les mal-aduiſez Troyens ne l'eſpreuuerent que trop à leur dommage. Car pour n'auoir voulu croire les plus Anciens d'entr'eux, ny rendre la belle Heleine, ils virent, comme i'ay dit autrefois,

Vne Machine, dont le flanc
Engendra la fatale Armée,
Par qui fut ſoudain allumée
La Guerre, qui noya ſa flamme dans leur ſang.

Ie pourrois confirmer encore cecy par le témoignage des ſainctes Lettres, où il eſt dit, que le Roy Roboam n'euſt du mal que par le conſeil que luy dõnoient de ieunes hommes; & qu'il en arriua de meſme à Ioas, aprés la mort du bon Preſtre Ioiadas, ſon Precepteur. Mais cette verité ſe manifeſte ſi fort d'elle-meſme; qu'aprés les preuues continuelles que l'experience nous en donne, ie ne penſe

pas qu'il ſoit beſoin de les eſclaircir da-
uantage.

C'eſtoit la couſtume des Grecs & des Perſes, de parler entr'eux de leurs affaires à table, & de les reſoudre le lendemain à cœur jeun. En quoy, dit Tacite, ils auoient pour imitateurs les anciens peuples de Germanie. Les Romains tout au contraire, tenoient leur conſeil en public, & pour l'ordinaire dans les Temples; afin que ce lieu ſacré, qui leur eſtoit en veneration, les empeſchaſt de rien propoſer qui ne fut iuſte, & digne d'eſtre mis en deliberation. Les Senateurs qu'ils y appelloient, eſtoient tous hommes d'eſlite & de probité. Auſſi faut-il qu'ils ſoient tels, pour opiner equitablement : Car, comme diſoit Alexandre Seuere au jeune Conſtantin ſon fils, vn Eſtat où le Prince eſt mauuais, & le conſeil bon, vaut mieux incomparablement que celuy où le Prince eſt bon, & le Conſeil mauuais. La raiſon eſt,

pource qu'vn meſchant ſera ſans doute pluſtoſt corrigé par pluſieurs hommes de bien, que pluſieurs meſchans ne le feroient par vn ſeul homme d'integrité. Mais il faut ſur tout que les Conſeillers ſe ſouuiennent touſiours de ce bel endroit d'Heſiode, où il dit,

Que iamais le conſeil n'eſt nuiſible à perſonne,
Comme il l'eſt à celuy qui meſchamment le donne.

Témoin Perille, témoin Thraſilus, & témoin encore l'inhumain Eutropius, premier Chambellan de l'Empereur Arcadius; qui aprés auoir fait oſter le droict des Azyles, & les franchiſes des Temples; ſentit depuis à ſon dommage, comme il s'y voulut refugier, les effects de ſon mauuais Conſeil. Or eſtant certain que les entrepriſes des Souuerains ſont touſious conſiderables, & importantes à leur Eſtat, il importe auſſi grandement, qu'auant que d'en venir à l'exe-

cution, ils les communiquent à leurs plus fidelles seruiteurs. Car comme ces peuples qui sont auprés du mont Athos, voyent leuer le Soleil plustost que ne font les autres; ainsi les principaux Conseillers des Roys, doiuent les premiers sçauoir leur dessein, afin de dire en conscience ce qu'il leur en semble, cõme le deuoir les y oblige. Mais le malheur est, que les Grands du monde imitent quelquefois ce Roy de Perse, dont i'ay parlé cy-deuant; qui voulant porter ses armes en Grece, fit assembler ses Estats, où les principaux de son Empire estãs venus; ie vous ay appellez, leur dit-il, afin qu'il ne semble pas que ie fasse rien, sans en prendre aduis. Pensez neantmoins à m'obeïr, non pas à me conseiller; car de ce que i'ay à faire le sort en est jetté, & la resolution prise. Il eust mieux fait pourtant d'auoir vn peu moins bonne opinion de soy-mesme, de ne gesner point les sentimens de ceux qui ne vouloient que son

bien, & de se souuenir qu'en vn conseil tout doit estre libre; le lieu, les hommes, les opinions & la verité; pourueu toutesfois qu'on se tienne dans les bornes du deuoir, & de la moderation. Ainsi toute cette grande puissance qu'auoit ce Prince, luy fut inutile, pource qu'elle manqua de conduite, & que le conseil l'emporte sur la force. Cela nous est figuré par cette Colomne, que plusieurs hommes ensemble ne pourroient ébranler qu'auec peine; & qui toutesfois est esleuée par l'addresse d'vn seul, & par le moyen d'vne petite Machine. Il en est de mesme du gouuernement d'vn Estat; où quelques grandes que soient les forces, elles ne seruent pas de beaucoup, si le conseil ne les fait agir, & s'il ne leur donne la principale vigueur.

Par luy, plus que par la puissance,
Les Chefs, & les grands Potentats,

Rengent ſoubs leur obeïſſance
Les Prouinces, & les Eſtats;
Par luy les Couronnes ſubſiſtent
Sur la teſte des Conquerans;
Et par luy les Foibles reſiſtent
Aux violences des Tyrans.

Qu'il faut obeïr aux Loix.

DISCOVRS LXV.

IE ne penſe pas qu'il y ait rien ſi neceſſaire à la tranquilité publique, que l'obſeruation des Loix. Les hommes les doiuent donc bien reuerer, & meſme les craindre, à cauſe de leur Autheur, qui eſt Dieu, & du grand profit qu'elles apportent à tout le mõde. Auſſi eſt-il vray que pour les mieux imprimer dans l'eſprit des peuples, & les rendre plus venerables, les Roys & les Anciens Legiſlateurs leur firent accroire, qu'ils les

auoient receües de la main des Dieux. Ainſi Numa Pompilius publia par tout, que la Deeſſe Egerie les auoit jointes à la Religion, pour les donner enſemble aux Romains. Ainſi Minos, Roy de Crete, auoit accouſtumé de neuf en neuf ans, de ſe retirer dans vn Antre profond, que l'on eſtimoit ſacré; au ſortir duquel, il proteſtoit que Iupiter, dont il ſe diſoit deſcendu, luy auoit donné de nouuelles Loix; Ainſi Lycurgue faiſoit Autheur Apollon de celles que les Lacedemoniens tenoient de luy, qui en eſtoit inuenteur. Mais pour paſſer des témoignages prophanes aux choſes ſacrées; n'eſt-il pas vray que Moïſe aſſeure aux Iſraëlites, d'auoir receu les deux Tables de la Loy Diuine, ſur la montagne de Synaï? Et n'eſt-il pas vray encore, que pour la faire également reuerer & craindre à ce Peuple, Dieu permit que ſur ſon viſage paruſſent deux cornes, ou pluſtoſt des rayons reſplendiſſans,

qui joints ensemble, en representoient la forme, selon les plus doctes, bien que neantmoins la corne soit vn Symbole de préeminence & d'authorité dans les sainctes Lettres. Estant donc certain, que par la force des Loix, les esprits des hommes sont tenus en bride, & détournez du chemin des Vices, pour suiure la route des Vertus; il est du deuoir du bon Prince, de n'en faire aucunes qui ne soiét bõnes, & qu'on ne puisse obseruer: car les choses injustes ne doiuent point passer pour Loix, & nul ny est obligé: Ce qui fait dire à Plutarque, qu'en ce qu'on ordonne, il faut qu'il y ait de la facilité, pour s'en pouuoir acquitter. Et d'autant que c'est peu de chose de faire des Loix, si celuy qui les a instituées ne les defend, & ne les obserue; ou mesme s'il n'empesche que ses Sujets ne les violent; il faut que le Prince y tiéne la main, & qu'il les y pousse par son exemple. Car nous pouuons dificilement reduire les autres à

faire les choſes que nous auons ordonnées, ſi nous-meſmes auparauãt ne leur en montrons le chemin; auſſi n'eſt ce pas le nombre des Loix qui fait proſperer vn Eſtat, mais bien le ſoin que le Prince témoigne auoir de les obſeruer ponctuellement luy-meſme. Heureuſe eſt la Republique, diſoit Platon, en laquelle chacun obeït au Roy, & le Roy à la Loy; cõme faiſoient anciennemẽt Lycurgus, Zeleucus, Ageſilaus, Theopompus, Agis, Themiſtocles, Auguſte, Alexandre, & pluſieurs autres grands Princes. L'experiẽce ordinaire leur apprenoit cette verité, que les Loix ſont l'Ame de l'Eſtat, qu'il n'y a rien que l'on doiue plus religieuſement reſpecter, & qu'il n'eſt pas poſſible que les peuples ni les autres choſes du mõde ſubſiſtẽt sãs elles. Ce fut auſſi pour les auoir obſeruées, que la Republique des Lacedemoniens ſe maintint touſiours fleuriſsãte par l'eſpace de cinq cens ans; & que celle des Sicioniens en

dura ſept cens quarante. A quoy ſeruit grandement le ſoin qu'ils eurent de tenir pour inuiolables les Edicts de leurs Peres, & de ſe declarer mortels ennemis de toute ſorte de nouueautez. Cela s'obſeruoit particulierement en Sparthe, où quelques-vns ayant prié le Roy Pauſanias de leur en dire la cauſe; c'eſt, reſpondit-il, pource qu'il faut que les Loix ſoient les maiſtreſſes des hommes, & non pas que les hommes ſoient maiſtres des Loix. Pour cette meſme raiſon, les Garamãtes n'en receuoient point d'autres que celles de leurs Predeceſſeurs; & parmy les Locriens, quiconque vouloit introduire vne Loy nouuelle, il falloit qu'il en fit la Declaration publiquemẽt, auecque la corde au col, afin d'eſtre eſtanglé ſur le champ, ſi la Loy n'eſtoit trouuée bonne, & profitable à l'Eſtat. Que s'il faut parler des Loix en general, ie diray qu'elles ſont toutes, ou Diuines, ou Humaines; que celles-là ſont par Na-

ture, & que celles-cy se fondent sur les Coustumes. Où il est à remarquer, que les Loix humaines permettent beaucoup de choses, que la Loy Diuine defend, estant, comme elle est, la perfection de la naturelle : car les Loix humaines ne punissent que le fait, & les pechez externes; au lieu que la Loy Diuine defend & punit les internes, & la volonté mesme. Adjoustons à tout cecy, que quand Dieu mesme n'auroit donné aucunes Loix par escrit, ou par sa saincte parole; & qu'il eust laissé au Franc-Arbitre des hommes, de s'en ordonner eux-mesmes, afin de viure ciuilement les vns auecque les autres; ils n'eussent pû en establir de plus humaines, ny de plus naturelles que celles que ce grand Autheur de la Nature leur a données. Ils les doiuent donc bien reuerer, & se souuenir du sens mystique de cét Embleme. Il represente vne cloche, au son de laquelle, comme dit Pencirolle, les hommes ont

accouſtumé de s'aſſembler, pour aſſiſter aux actions publiques Et d'autant qu'elle ne ſert de rien, ou à tout le moins de peu de choſe, ſi elle vient à ſe rompre; les Loix de meſme, ne peuuent eſtre qu'inutiles, ſi elles ne ſont inuiolablement gardées. En effet, on n'a beſoin des cloches que pour le ſon, ny des Loix non plus, que pour les obſeruer, & les reduire en pratique, comme diſoit ordinairement l'Empereur Maximilian.

De la Concorde, ou de l'Vnion mutuelle.

DISCOVRS LXVI.

IL y eust autresfois à Rome le temple de la Cõcorde, que Camillus fit bastir, & où le Senat auoit accoustumé de s'assembler, afin que les Senateurs fussent aduertis par là, que comme ils estoient vnis de corps, il falloit de mesme qu'ils le fussent de volonté, & que les troubles ny les desordres ne se meslassent iamais dans leurs deliberatiõs par vne mauuaise intelligence. Il est bien certain aussi que les affaires

publiques ne ſçauroient aller que tres-mal, quand il aduient que les Magiſtrats ne peuuent s'accorder enſemble, & que la diſcorde ſeme parmy eux des particularitez & des diuiſions, qui s'entretiennent & ſe fomentent par vne haine ſecrette. Cette verité ne ſe peut contredire qu'injuſtement; puis que l'on voit tous les iours, qu'en vne ville où les Citoyens ne ſont iamais ſans querelle, les commoditez particulieres & publiques s'écoulent inſenſiblement, & ſe fondent cõme la neige au Soleil. D'où il s'enſuit; qu'autant que nous deuons haïr la diſſention, autant ſommes-nous obligez d'aimer la concorde. La nature nous inuite à ce deuoir par les merueilles de ſes ouurages. Car ſi nous voulons apprendre à renoncer bien viſte aux inimitiez & aux diſſentions, nous n'auons qu'à conſiderer ſeulement l'ingenieuſe ſtructure du corps humain, & la parfaicte vnion des mem-es qui le compoſent. Car tandis qu'ils

ſont chacun leur office, & que la liaiſon en eſt mutuelle, il eſt impoſſible que le corps ſe porte mal. Au contraire s'il y en a quelqu'vn de retranché, tous les autres s'en reſſentẽt, & deperiſſent enfin. Ceux qui font vn baſtiment, ont beau joindre vne pierre à l'autre, auec ſymmetrie: cela ne leur ſert de rien, s'ils n'en cymentent les ouuertures auecque du plaſtre, pour faire que l'edifice ſubſiſte. De cette meſme façon, il eſt impoſſible de rendre perdurable le bien public, autrement que par la concorde: C'eſt elle qui luy ſert de ciment, & qui en fait la liaiſon. Elle eſt vne Fortereſſe imprenable, où les Grands & les petits, les Citoyens, & les Eſtrangers, les Amis, & les parens; & pour le dire en vn mot, tous les hommes du monde ſont à couuert de toutes ſortes de violences. Ageſilaus le voulut ainſi donner à connoiſtre, lors que quelques-vns ayant voulu ſçauoir de luy, pourquoy la capitale de ſon Roy-

aume n'auoit aucunes murailles, il ne fit point d'autre réponse, sinon que leur montrât en mesme temps ses Citoyens, qui estoient en bonne intelligence, & fort bien armez; *Voilà*, leur dit-il, *les murs, & les rempars de Lacedemone.* En effect, il eust raison de parler ainsi. Car comme on n'épargne ny soin ny argét, pour fortifier de fossez, de murailles, & de bastions vne ville d'importāce, pour la defendre des assauts & des rauages de l'ennemy; (quoy que neantmoins ces fortifications ne seruent de rien, si les Bourgeois ne sōt bien d'accord) on peut dire de mesme, que quelques redoutables que soient les forces des Grāds d'vn Royaume, pour estre opposées à la puissance de ceux qui l'attaquent, elles se trouuent foibles enfin, si la discorde s'y mesle. Tite-Liue & Vegece en donnent vne fort bonne raison, quand ils disent, qu'ayāt mis vne fois en desordre les Citoyens assaillis, il est impossible qu'elle

ne ſoit tres-aduantageuſe aux aſſaillans. L'Hiſtoire rapporte à ce propos, qu'aprés pluſieurs grandes victoires, que les Numantins auoiét gagnées, à la fin Scipion l'Afriquain mit le ſiege deuãt leur ville; & qu'alors s'en eſtãt fait maiſtre, il s'enquit de Tyreſias, Prince du païs des Celtes, d'où pouuoit proceder cette grande cheute de Numance, ville auparauant inuincible, & ſi fameuſe par tout le mõde? A quoy Tyreſias répondit, *Que la diuiſion venoit d'oſter à ſes Citoyens toutes les victoires que la concorde leur auoit autresfois acquiſes.* Dequoy perpes on ne s'eſtõnera pas, ſi l'on conſidere qu'vn Royaume eſtãt comme vn corps bien ſain, dont le Roy eſt le chef; s'il arriue que les Grands, qui en ſont les membres, ſe deſ-vniſſent d'auecque luy, ou qu'ils forment diuers partis entr'eux, il ne ſe peut faire alors, que l'Eſtat ne courre grande fortune. Ce que Scylurus, Prince des Scythes, ayant autresfois preueu, & ſe voyãt proche de

ſa fin, il fit appeller quatre-vingts garçons qu'il auoit, & leur preſenta vn faiſceau de fleches, afin qu'ils euſſent à le rompre. Dequoy s'eſtant excuſez, pource qu'ils ne le pouuoient, Scylurus les prit ſeparément, & les rompit ainſi l'vne aprés l'autre. Par où il leur fit connoiſtre, que tant qu'ils ſeroient vnis enſemble par la concorde, ils trouueroient qu'elle les rendroit heureux & inuincibles; comme au cõtraire, ils ne deuoient attendre de la diuiſion, que du mécontentement, & leur commune ruine. Auſſi eſt-il impoſſible qu'elle produiſe d'autres effects. Car depuis que les affections & les volontez ſont vne fois partagées en quelque Eſtat que ce ſoit, on ne ſçauroit iamais rien conclure de certain, ny rien faire de memorable. Ce qui procede ordinairement, de ce que chacun s'en fait accroire, & que ſes raiſons luy paroiſſant meilleures que celles des autres, il n'eſtime vtile que ce qui luy ſem-

ble l'eſtre. Cependant, de ce deregle-ment d'opinions & de ſentimens, il s'en-ſuit que la pluſpart du temps on quitte ce qui eſt bon de ſoy, pour prendre le pire.

Que s'il ne tient qu'à prouuer par l'vnion des choſes naturelles, combien neceſſaire eſt la concorde à leur commune conſeruation, cela ſe peut facilemét par l'exemple de cette grande machine du monde. Encore que les Principes en ſoient contraires, elle ne ſubſiſte pourtant que par le moyen de cette merueilleuſe harmonie que le Souuerain Createur y a miſe, ſans laquelle il faudroit neceſſairement que les parties de ce Tout ſe desſiſſent d'elles-meſmes.

Si la diſſention regnoit parmy les Dieux.
On verroit s'écrouler la machine des Cieux.

On peut remarquer encore, que ce qui fait que le corps humain ſe porte bien, c'eſt l'égal temperament du ſec & du chaud, comme auſſi du froid & de

l'humide. Quoy dauantage? Ne voyons nous pas que les grandes villes font la plufpart cōpofées de toute forte de perfonnes; à fçauoir de pauures & de riches, de ieunes & de vieux, de malades & de fains, de méchans & de gens de bien; & que neantmoins, quoy que la condition en foit differente, leur mutuelle concorde les joint & les lie fi eftroitement, qu'il femble que ce ne foit qu'vne mefme chofe des vns & des autres. Ce n'eft pas encore vn des moindres biens de la concorde, que celuy qu'en reçoit vniuerfellement tout le public, quand elle fe rencontre parmy les Magiftrats, & parmy les grands: Car alors, à leur exemple, les petits fe tiennēt dans leur deuoir, & n'ofent rien entreprendre qui puiffe nuire à l'Eftat, & troubler la tranquilité publique. Au contraire, quand il fe forme diuers partis entre les Magiftrats, & les principaux d'vne ville; les plus factieux prennent de là fujet de remuër, &

ſe font chefs de la ſedition ; ce qui a fait dire fort à propos à vn ancien Philoſophe, *Qu'en vne Republique où les Magiſtrats ne s'accordent point , ce ne ſont pas eux, mais les Bourgeois qui commandent.* Il faut donc poſer pour maxime, qu'vn Eſtat ne ſe peut mieux conſeruer que par la cõcorde, & qu'elle eſt entierement neceſſaire, quand il s'agit de preuenir vne ſedition, ou de rompre les deſſeins des ennemis; ce qui n'eſt pas mal repreſenté, ce me ſemble, par les Fourmis de cét Embleme. Car nous en voyons quelquefois à miliers, qui vont & qui viennent, ſans que l'vne empeſche l'autre. Ainſi elles ſe ſoulagent, au lieu de ſe nuire, en trauaillant à leur cõmun bien, & faiſant prouiſion de grain, qu'elles ſerrent pour toute l'année. Par où il ſe voit, que la Fourmy n'eſt pas ſeulemẽt le Symbole de la preuoyance, mais auſſi de la concorde. Nous liſons à ce propos, qu'vn Ancien en ayant apperceu quantité dans ſon jardin, dont

les vnes entroient dans leur Fourmilliere, & les autres en ſortoient. *Bon Dieu!* s'écria-t'il, *ſe peut-il faire que tant de Fourmis viuent en paix dans vn petit lieu, & que deux perſonnes ne puiſſent s'accorder enſemble, dans vne grande Republique?* Par cét exemple, & par les autres que i'ay alleguez, il eſt aiſé de iuger, que de quelque façon qu'on ſe repreſente les choſes du monde, aprés les auoir bien conſiderées, on trouuera qu'elles ne ſe maintiennent que par la concorde. Que ſi les Romains luy eſleuoient autresfois des Temples; c'eſtoit ſeulement pour obliger leurs Citoyens à s'y reconcilier quand ils eſtoient mal enſemble, & à poſer au pied de ſes Autels, toutes leurs inimitiez, & leurs animoſitez ſecrettes.

Ceux que le Deſordre, ou l'Enuie
A ſeparez, comme Ennemis,
Ne peuuent mieux regler leur vie,
Que par l'exemple des Fourmis.

On leur voit partager entr'elles
Leurs petits ſoins, & leurs trauaux;
Et de leurs peines mutuelles,
Elles cueillent des fruicts égaux.
C'eſt par vn inſtinct de Nature,
Que dans leurs logis ſouſterrains,
Elles font pour leur nourriture
Vn merueilleux amas de grains.
Comme auec vne ardeur extreme,
Elles trauaillent en Eſté;
Nous en deuons faire de meſme,
Et deteſter l'Oiſiueté.

De l'administration de la Iustice.

DISCOVRS LXVII.

LES Roys n'estant establis que pour gouuerner les peuples, & leur rendre la Iustice; quand ils s'en acquittent comme il faut, Dieu les comble de benedictions, & leurs Subjets les reuerent auec applaudissement; comme au contraire, s'ils ne le font, ils attirent sur eux la haine publique, & l'ire Diuine. Ne nous estant donc pas permis de viure entre nous, c'est à dire dans la societé ciuile, sans le secours de cette hau-

te vertu, il faut necessairement eslire des Iuges, qui l'administrent sans passion. Ils doiuent auoir pour cét effet plusieurs grandes qualitez, qui sont presque toutes comprises dans ces paroles, que Iosaphat leur addresse. *O enfans des hommes, pensez à bien iuger, & prenez garde soigneusement à ce que vous faites : car c'est de la part de Dieu que vous iugez, & non pas d'vn homme. Tous les iugemens que vous donnerez tomberont sur vous. Ayez donc la crainte du Seigneur, & faites diligemment toutes choses; d'autant que celuy qui est nostre Maistre, & nostre Dieu, ne veut point qu'on donne aucun lieu à l'iniquité, ny qu'on ait égard aux personnes, ny qu'on se laisse corrompre par presens.* Que le Prince se souuienne donc d'estre Iuste, puis que sa dignité l'y oblige, que Dieu le cõmande, & que c'est le vray moyen de se faire obeïr à ses Peuples: Car asseurément, par la Iustice il gagne à soy l'amitié de ses Sujets; par l'amitié, la fidelité; par la fide-

lité l'asseurance;par l'asseurance,le bonheur de s'affermir dans son Throsne; & par toutes ces choses ensemble, vne immortelle loüange. Au contraire, de l'injustice que doit-il attendre qu'vne peur continuelle; de la peur, la haine, de la haine, des embusches, des embusches vne ruine asseurée; & de tout cela vne eternelle infamie? Il se voit par là, de quelle importance est la Iustice, & pour la conseruation des Princes, & pour l'establissement de leurs Sujets. Tite-Liue nous l'enseigne, quand il dit fort iudicieusement, *Qu'vne multitude ne peut s'assembler en corps de peuple, par autre moyen que par celuy des Loix.* Aussi sont-elles les fermes liens de la societé, sans lesquels les hommes s'emportent aprés les vices, & viuent en bestes. Le Prince des Poëtes Grecs le remarque par ces paroles, qui doiuent s'entendre de la Iustice, comme les precedentes le démontrent.

Car elle preſide icy
Aux communautez du Monde;
Et c'eſt elle-meſme auſſi,
Qui les défait, & les fonde.

Elle les défait, ſi vous la mépriſez, & les conſerue, ſi vous prenez le ſoin de la conſeruer de meſme. *Ces paroles d'Homere*, dit Lypſe, *ſont admirables, & comprennent beaucoup de choſes. Les Eſtats ſont debiles, ou forts, ſelon que la Iuſtice eſt foible, ou inébranlable. Leur felicité ſe doit conſiderer, comme interieure, & comme exterieure auſſi. Par l'interieure, le vice eſt puny, & la vertu recompenſée. Par l'exterieure, le commerce eſt rendu libre ſur Mer, & ſur Terre; la Paix eſtablie, & la crainte exterminée.* Cette penſée de Boëce eſt excellente; que ce n'eſt pas tant par l'abondance des fruicts, qu'il fait iuger de la fertilité de l'année, que par la Iuſtice de ceux qui regnent. C'eſt elle auſſi qui rend heureux les Royaumes, quãd on la ſçait faire valoir, lors qu'on ne la neglige point, non

pas

pas mesme dans les moindres affaires, & dans les fautes les plus legeres. L'Empereur Andronicus en vsoit ainsi: & sans faire distinction des personnes, de quelque qualité qu'elles fussent, il auoit accoustumé de condamner & de faire punir en sa presence tous ceux generalement qui se trouuoient conuaincus de quelque faute. Tesmoin le Courtisan Theodore, qu'il fit traitter à coups de bastõs sur la plainte que luy firent quelques païsans, que luy & ses gens auoient logé par force chez eux, & qu'ils s'en estoient allez sans les payer. A cét exemple d'Andronicus, s'en pourroiét ioindre quantitez d'autres assez communs dans l'Histoire: comme celuy de l'Empereur Leon l'Armenien, qui punit ensemble vn Preuost nonchallant, & vn Senateur conuaincu d'Adultere, en ostant à l'vn sa charge, & à l'autre la vie: Celuy du Roy Totila, qui par la mort d'vn des Archers de ses gardes, expia la violence

qu'il auoit faite à vne pauure fille. Celuy d'Alphonce Roy d'Espagne, qui s'en alla depuis Tolede iusques aux derniers confins de Galice, pour chastier la rebellion d'vn Gentil-homme, qui refusoit de rendre le bien qu'il auoit pris à vn Païsan, à la porte duquel il le fit pendre; Et pareillement celuy de Baudoüin septiesme, Comte de Flandres, qui estrangla luy-mesme onze Caualiers, qui auoient volé sur vn grād chemin, & mis à mort trois Marchands; acte loüable, dit Lypse, mais qui se deuoit faire par d'autres mains, que par celles d'vn Prince

Or d'autant qu'on ne sçauroit iamais bien rendre la Iustice, si l'on s'attache aux personnes, & aux considerations humaines; il est necessaire de se dépouiller de toutes les affectiōs qui la peuuent corrompre. Plusieurs grands hommes des siecles passez l'ont ainsi obserué: de l'integrité desquels ie me contēteray de produire ces deux illustres exemples. Le premier est tiré de la vie de ce grand Ma-

rius, que les Romains esleurent sept fois Consul. Estant appellé par eux-mesmes, pour estre fait General d'Armée, durant la guerre des Cimbres, il honnora de la charge de Tribun vn de ses Neueux, qu'il sçauoit estre homme de cœur, mais qui se laissoit vaincre à ses plaisirs, ou pour mieux dire, à ses sensualitez tout à fait brutales. Comme il deuint dõc passionnement amoureux d'vn ieune soldat, qu'on appelloit Caius Plotius, il le sonda premierement, puis se descouurit à luy; Et se voyant rebutté, il se seruit du commandement qu'il auoit sur luy, pour emporter par la force ce qu'il ne pouuoit gaigner par ses prieres. Le stratageme en fut tel. Il fait appeller de nuit en sa tente, le valeureux Plotius, qui sçachant qu'il y alloit de la vie, de n'estre point prest au commandement du Tribun, s'en va le trouuer aussi-tost. A son arriuée, il est sollicité comme de coustume par cét hõme abominable; qui pour en tirer ce qu'il

pretend vſe de tous les artifices imaginables, & ioint les flatteries aux belles promeſſes. A la fin voyant que c'eſt inutilement qu'il le caiolle, il ſe iette ſur luy, & le veut forcer. Mais le Soldat, qui auoit trop de cœur pour le ſouffrir, *Apprends*, luy dit-il; *que ie ſuis homme*, & le tue en meſme tẽps. Il ſe fait à l'heure meſme vn fort grand bruit dans la tente, & de ce bruit s'enſuit vn tumulte vniuerſel par tous les quartiers du Camp. La mort du Tribun les met en alarme, & les eſtonne d'autant plus, que c'eſt par vn ſimple ſoldat qu'elle eſt aduenuë. Voyla donc que le lendemain matin il eſt mené deuant Caius Marius, qui l'interroge deuant ſon Cõſeil. Le ſoldat ſe trouue d'abord bien en peine, & ne ſçait que répondre, pource que la honte le retient. Mais enfin le deſir de conſeruer ſa vie, luy fait rompre cét obſtacle, & deduire ponctuellement l'affaire; que Marius n'euſt pas pluſtoſt appriſe, qu'il conclud que ſon Neueu

n'auoit eu qu'vne partie de ce qu'il meritoit, & renuoya le Soldat abſous. Il fit encore bien d'auantage: Car apres l'auoir comblé de loüanges, il l'honnora d'vne Couronne, & luy dit tout haut, *Que cette recompenſe luy eſtoit legitimemẽt deüe, pour auoir fait vne ſi belle action, en vn temps auquel on auoit grand beſoin d'inſtruction, & de teſmoignages de Vertu.*

Le ſecond exéple que i'ay à rapporter, eſt celuy-cy de l'Empereur Othon troiſiéme. Durant qu'il eſtoit à Modene, ville d'Italie, on tient qu'en ſon abſence la Reine ſa femme deuint paſſionnément amoureuſe d'vn ieune Comte: & que s'eſtant declarée, à luy elle n'en pût tirer ce qu elle ſe promettoit: Ce qui la mit ſi fort en colere, qu'elle conclud de s'en venger à quelque prix que ce fut. Cette reſolution priſe, elle l'accuſe d'auoir entrepris ſur ſon honneur. L'Empereur le croit ainſi d'abord, & condãne le Comte à auoir la teſte couppée. Luy cepen-

dāt decouure l'affaire à sa femme, qu'elle prie de venger sa mort, & de preuuer son Innocence en empoignant le fer chaud, qui estoit vne formalité qu'on obseruoit alors pour se iustifier, & qui maintenant n'est plus en vsage. Apres qu'on l'eust donc executé, & que l'Empereur se fut presenté le lendemain pour rendre la Iustice à l'accoustumée, la Vefue du Comte se iette à ses pieds, & le prie de luy dire, *Quel supplice pourroit auoir merité celuy, qui auroit iniustement fait mourir quelqu'vn?* Madame, luy respond l'Empereur, *cette question n'est pas difficile à decider: c'est vn fait digne de mort: Bien donc, reprit elle, cette peine vous est deüe, pour auoir osté la vie à mon Mary, tout innocent qu'il estoit. Voyla sa teste* (& ce disant, elle la tire d'entre les replis de sa robe, où elle l'auoit cachée.) *Ie soustiens qu'iniustement vous la luy auez fait trancher; Et d'autant que ie n'ay ny preuues, ny témoins, pour vous en esclaircir; ie m'offre à le iustifier par le fer chaud, & à le prendre à*

pleines mains. Auſſi le fit-elle en meſme temps, & n'en receut aucun mal. Cette merueille eſtonna fort tous les aſſiſtans, & l'Empereur encore plus; qui de crainte qu'il euſt de la Iuſtice du Ciel, remit cette offen ce à la diſcretion de la Dame, comme s'eſtant deſia condamné par ſa propre bouche. La concluſion fut, qu'elle luy pardonna cette offence, que l'Empereur rachetta par la donation qu'elle luy fit de quatre Chaſteaux, qui ſont des plus remarquables de la Toſcane.

Soit qu'il faille tenir cette Relation pour fabuleuſe, ou pour Hiſtorique; tant y a que c'eſt choſe tres-aſſeurée, qu'il en prend touſiours mal à ceux qui s'aueuglent en leur propre cauſe, & qui donnent à leurs intereſts & à leurs paſſions, ce qui ſe doit puremẽt donner à la Iuſtice. Cõme en tous les Eſtats bien policez elle eſt diuiſée en deux, à ſçauoir en Ciuile & en Criminelle, il faut apporter vne merueilleuſe circõſpection en l'vne

& en l'autre: Et que ceux qui font l'offi-ce de Iuges, quelques grands, & quelques considerables qu'ils soient, se represen-tent tousiours deuant les yeux, qu'ils re-leuent tous de la puissãce d'vn autre Iuge encore plus grand, & qui ne laisse iamais l'Equité sans recompense, ny l'iniustice sans punition. Cette consideration est digne d'eux, & particulieremẽt des Prin-ces, que Dieu a mis dãs le Throsne, pour iuger la terre, cõme dit le Roy Prophe-te. Aussi l'Antiquité ne les a iamais tant loüés d'aucune chose, que d'auoir esté iu-stes: Et il se remarque dans l'Histoire, que Trajan le fut à vn poinct, qu'ayant vn iour fait venir à soy le premier Capitaine de ses gardes: & tenant en main vne Es-pée nuë, comme vn symbole de la iusti-ce; *Prends cette Espée*, luy dit-il, *& t'en sers pour ma defence, si tu vois que ie face des actions dignes de Cesar. Sinon, tourne la contre moy-mesme.* L'Empereur Ferdinand n'estoit pas moins iuste que luy, & disoit ordinai-

rement ces mots, qu'il auoit pris pour sa Deuise; *Que la Iustice se face, ou que le Monde perisse.* Il sçauoit que par elle les Sceptres & les Couronnes se maintenoient: & qu'estant la base asseurée des Empires, elle l'estoit aussi de la tranquilité des peuples du monde. Tout ce que ie viens de dire est sommairement compris dans cét Embleme, où par la Balance est signifiée l'equité; par le Liure, le Droit escrit, & par l'Espée l'execution. A quoy se rapportoit tout à fait l'ancienne coustume qu'auoient les Hebrieux, de presenter le liure de la Loy Diuine, auec vne Espée, à celuy qu'ils auoient nouuellement esleu pour leur Roy. Par où ils vouloient qu'il se souuint, Que son prin. cipal deuoir estoit de faire obseruer le vray culte de Dieu, & d'administrer la Iustice, *Par elle aussi*, comme dit Salomon, *est estably le Throsne d'vn Roy, à qui l'impieté doit estre en horreur.*

De la Vigilance, & qu'il faut gaigner le Temps.

DISCOVRS LXVIII.

CE ieune Garçon, qui tout nud qu'il eſt, & ſoubs vn pauure toict couuert de chaume, met de l'huile dans vne Lampe, tandis que ſa vieille Mere le ſemble tançer, & l'accuſer de pareſſe, nous ſollicite nous-meſme à la Vigilance, & au trauail de la nuict. On ne peut douter que ce temps-là ne ſoit fort propre aux hommes de Lettres, & pareillement aux gens de guerre, puis que ce fut par ſon moyen que le Philoſophe Cleante gaigna dequoy viure

pour s'adonner à l'eſtude, & que Gedeon mit en execution ce que Dieu luy auoit commandé contre les Madianites. Tants'en faut donc qu'on doiue blaſmer celuy pui employe à quelque honneſte exercice le temps que les autres paſſent à dormir : qu'au contraire, il en eſt extremement loüable. Car le Sommeil eſtant Fils de la nuict, & l'image de la Mort, il eſt d'autant plus ſeant à l'homme de veiller, qu'il meurt le moins lors qu'il veille le plus : ce qui eſt vne penſée de Pline, en ſon Hiſtoire Naturelle : où il dit encore, que la moitié de la vie ſe paſſe à dormir. Il le faut neantmoins, puis que le repos eſt neceſſaire, pourueu que l'excez ne degenere en faineantiſe ; C'eſt comme cela que l'entend Seneque, quand il loüe le Sommeil ; Et pour la meſme raiſon le docte Auicenne dit, qu'il en faut vſer ſobremẽt, ainſi que du vin. L'Orateur Demoſthene comprit l'vn & l'autre dans la reſponce qu'il fit

autresfois, lors qu'interrogé par quel moyen il auoit pû atteindre à ce haut degré d'Eloquence, où il s'estoit esleué: *I'y suis paruenu*, dit-il, *pour auoir employé plus d'huile à veiller, que de vin à dormir*. Par où il fit connoistre que la Nuict luy sembloit incomparablement plus propre à l'estude que le iour. Aussi l'est-elle en effet, & Aristote en attribuë la cause à l'absence du Soleil. En effet l'obscurité ramasse les sens, par la confusion des couleurs: au lieu que la lumiere les diuertit, par la diuersité des Objets. A cause de quoy ceux qui apprennent à parler aux Oyseaux, ne les sifflent que de nuict, ou si c'est de iour, ils couurent leur cage. L'Histoire rapporte que pour le mesme suiet le Philosophe Democrite se creua les yeux, afin que par la priuation de la veuë il pût mieux entretenir ses grandes pensées: ce qui fit encore qu'Homere, pour estre né aueugle, en eust de si excellentes & de si hautes. L'on peut adiou-

ſter à tout cecy, que l'eſprit ſe poſſede mieux dans le ſilence, comme il eſt auſſi plus clair-voyant dans l'obſcurité. Les Anciens le voulurent ainſi donner à connoiſtre par la figure du Loup (Animal qui voit de nuict) qu'ils mirent aux lieux les plus eminens du Temple d'Apollon, Dieu tutelaire des Sciences.

Que ſi des choſes Prophanes, il faut paſſer aux Diuines, ie diray que S. Paul eſcriuant à ceux de Theſſalie, les exhorte à vacquer de nuict à la priere, Que c'eſtoit le temps auquel Dauid auoit accouſtumé de s'éueiller pour la meſme fin, & auquel ſon Fils Salomon obtint de Dieu le don de Sapience, qu'il luy demanda ſur la Montaigne de Gabaon. Ne fut-ce pas de nuict encore que ſe ſignalerent plusieurs illuſtres Chefs, dont fait mention la ſainte Eſcriture, tels que furent Abraham & Gedeon; dont l'vn ayant ſeparé ſes gens, donna ſur les Ennemis, qu'il défit entierement: & l'autre combatit les

Elamites, par l'ordre exprés qu'il en euſt de Dieu. I'obmets quantité d'autres exẽples, que ie pourrois alleguer icy en faueur de la Vigilance, ſi par les ſentinelles, & les veilles que les Soldats ont accouſtumé de faire, il ne paroiſſoit aſſez, combien elle eſt neceſſaire dans les Armées. Mais, comme i'ay dit cy-deuant, elle ne l'eſt pas moins à l'exercice des lettres: puis que ſelon Ariſtote, ceux qui en font profeſſion ne doiuent pas negliger de ſe leuer auant le iour, s'ils veulent ſe bien porter: & auec vn eſprit plus pur & plus délié, s'adonner à la contemplation de choſes Celeſtes, & des merueilles de la Nature. Tel eſtoit auſſi le ſentiment de tous les Anciens, qui pour cét effet peignoient Eſculape auec vn Coq, Symbole de la Vigilance: Et voilà pourquoy Socrate, qui en auoit vn, le legua par teſtament à ce Dieu, vn peu auant que mourir: Et l'ingenieux Phidias s'aduiſa de le percher ſur le Heaume de la Deeſſe Mi-

nerue, en ayant fait la Statuë. Il faut remarquer à ce propos, auec le Poëte Hesiode, qu'entre tous les Dieux ausquels les anciens auoient accoustumé de consacrer des Statuës, le Sommeil fut le seul qui n'en eust aucunes. Par où ils ne voulurét signifier autre chose, sinon qu'autant qu'on deuoit haïr la paresse, autant il falloit aymer la Vigilance.

C'est par elle aussi que dans l'occurrence des affaires, & des actions de la vie, on gaigne le temps, qui est la chose du monde la plus precieuse: Ie ne le perdray point à preuuer cette verité, puis qu'elle est assés connuë. Il me suffira de dire, que comme d'vne eau coulante on n'en a pas d'auantage que ce qu'on en veut puiser : ainsi n'auons-nous du temps qu'autant que nous en pouuons employer vtilement. *On ne sçauroit s'en pleindre qu'à tort*, dit le Grand sainct Hierosme. *C'est folie d'alleguer que le temps de nos Peres estoit meilleur que le nostre. Ce sont les Vertus qui*

le font

le font bon, & les vices qui le font mauuais. C'eſt de toutes les choſes, celle dont les hommes ont le plus beſoin, & dont ils ſont plus prodigues. Les Lacedemoniens neantmoins en eſtoient ſi chiches, qu'ayant appris, dit Plutarque, que les ſoldats d'vne garniſon le paſſoient inutilement à ſe pourmener, les Ephores les firent venir exprés, & leur commanderent qu'à l'aduenir ils euſſent à le mieux employer, ſur peine de punition. Les maximes de la guerre, & l'experience qu'ils en faiſoient tous les iours, leur aprenoient qu'il falloit agir; & que s'il y auoit quelque obſtacle à rompre dans leurs entrepriſes, ils ne le pouuoient faire autrement que par la diligence. Elle ſeule auſſi fit Agathocles Roy de Sicile, de ſimple Potier qu'il eſtoit auparauant; & ce fut elle-meſme encore, qui ſe pluſt à diſtribuër les Sceptres & les Courõnes à deux des plus grands Princes du monde, pour recompenſe des ſoins qu'ils luy

rendoient, & de l'ardente paſſion qu'ils auoient pour elle. Le premier fut Alexandre, ce guerrier inuincible, & ce fameux conquerant de la meilleure partie du monde. Si quelque choſe luy fit gagner des batailles, prendre des villes, & s'aſſujettir des Nations, que perſonne auant luy n'auoit encore domptées; ce ne fuſt pas tãt la force de ſes armées, que celle de ſon eſprit, touſiours agiſſant; & qui n'eſtoit pas ſi prompt en ſes entrepriſes, qu'il ne le fuſt dauantage en ſes executions. Sa promptitude de ce coſté-là ſurpaſſa celle de tous les Conquerans qui furent iamais. Ou l'Hiſtoire eſt fauſſe, ou il eſt veritable, que de la façon qu'il auoit dreſſé ſes gens de pied, ils n'alloient pas moins viſte que ſes meilleurs hommes de cheual. Tel que le genereux Lion, qui pour ſe haſter d'aller, ſe bat les flancs de ſa queuë; il s'abandonnoit entierement à la fatigue; & toutes les fois que l'occaſion luy ouuroit vn chemin à la

gloire, il voloit pluſtoſt qu'il ne couroit. Il s'épargnoit ſoy-meſme moins que perſonne; & ce qui le rendoit ordinairement victorieux de ſes ennemis, c'eſtoit l'habitude qu'il auoit priſe à vaincre la pareſſe; qu'il diſoit eſtre aux grandes actions, ce que la Remore eſt aux grands nauires. Quand il en falloit executer quelqu'vne, il ne ſçauoit ce que c'eſtoit de dormir, & ne ceſſoit iamais d'aller iour & nuict, afin de laſſer, ou de ſurprédre ceux qu'il vouloit attaquer. Cette vigilance luy eſtoit ſi naturelle, que dés ſon bas âage il commença d'en donner des preuues. Et d'autant qu'elles eſtoient vn peu trop violentes, Ariſtote l'en ayant voulu blâmer vn iour, & luy conſeiller d'attendre que la vigueur de ſes années pût renforcer celle de ſon inclination à la guerre; *Voilà qui eſt bon*, luy répondit-il, *mais il eſt à craindre qu'en temporiſant, ie ne me repente d'auoir mal employé ma ieuneſſe.* Il faut rapporter à ce propos

ce qu'Elian dit de luy; qui eſt, qu'ayant marché trente lieuës ſans repoſer, ny ſon armée non plus, il attaqua l'ennemy; & le défit, pour n'auoir vſé d'aucun delay. C'eſtoit auſſi en ne differant pas, qu'il venoit touſiours à bout de ſes entrepriſes, comme il diſoit ordinairement.

Celuy qu'en ſecond lieu ie me ſuis propoſé d'elleguer, pour vn grãd exemple de diligence, eſt l'inuincible Iules Ceſar. Quelque deſeſperée que fut vne affaire, il ne s'en rebuttoit point, & l'entreprenoit auec ardeur, à l'imitation du grand Alexandre. Sa maxime eſtoit, qu'il ne falloit iamais marchander ſon ennemy, ny s'amuſer à prendre aduis d'vne choſe que la ſeule diligence pouuoit faire reüſſir. Suetone le témoigne ainſi en diuers endroits de ſa vie, où il dit, *Que ce grand Prince eſtoit habile & diligent par deſſus la creance des hommes; que ſoit qu'il fit beau temps, ou qu'il pluſt, il ne laiſſoit pas d'aller à pied tout découuert, ny de marcher à la teſte*

de ſon armée ; qu'en tous ſes voyages il vſoit d'vne diligence incroyable ; qu'il faiſoit des cinquante lieuës par iour, dans vn chariot de loüage ; & qu'afin de n'eſtre point retardé, il trauerſoit les riuieres à la nage, ou ſur des peaux de Bouc ; d'où il s'enſuiuoit, que bien ſouuent il deuançoit les Couriers. Quoy dauantage? Il attaquoit l'ennemy, adiouſte le meſme Autheur, non ſeulement par deſſein exprés, mais ſelon que l'occaſion le luy permettoit ; le plus ſouuent meſme, auſſi-toſt qu'il eſtoit arriué, & quelquefois en vn temps extremément incommode, ou lors qu'on penſoit le moins qu'il deût ſe preſenter au combat. Car il ne ſe montra iamais tardif à la guerre, que ſur ſes derniers iours, eſtimant que plus il auoit vaincu, tant plus il ſe deuoit ſoubmettre à l'Empire de la Fortune. Ainſi toutes les actions de ſa vie furent autant de preuues certaines de ſa diligence infatigable ; qu'il rendit viſible à toute la terre, quand il donna bataille à

Pompée, en la plaine de Pharſale; quand il attaqua Ptolemée Roy d'Egypte; quand d'Alexandrie il paſſa en Syrie, & de Syrie au Royaume du Pont; quand il deffit Pharnaces, fils de Mithridates, quand il ſubiugua Scipion & Iuba; & pour le dire en vn mot, quand il fit des actions inimitables, & qu'autre que luy ne pouuoit faire.

Voilà quelle fut la diligence de ces deux grands Princes, qui eurent de noſtre temps pour illuſtre imitateur, le valeureux Châ Abbas, Pere de ce meſme Roy de Perſe, qui regne aujourd'huy. Il poſſedoit cette vertu au plus haut point où les hommes la puiſſent mettre; & il le témoigna particulierement en la priſe de Thebris. Car ayant ſceu au vray, qu'il ſe preſentoit vne occaſion tres-fauorable à ſon entrepriſe, il partit de Spaham, & fit ces vingt journées, qui ſont de là iuſqu'à Tebris, en moins de dix, auec vne partie de ſon armée; ce qui luy reüſſit

auec tant de bon ſuccez, qu'auant que la Renommée puſt auoir ſemé le bruit de ſon deſſein, il ſurprit par ſa viſteſſe vne des plus fortes places qu'on euſt ſceu attaquer, & qui euſt conſommé de grandes forces, ſi elle euſt attendu vn ſiege. De ces exemples que i'ay apportez en faueur de la diligence, on peut tirer cette concluſion, qu'il y a peu de choſes dans le monde, dont par ſon moyen l'on ne puiſſe venir à bout; & que, comme dit Vegece, elle n'eſt pas moins neceſſaire que la Valeur meſme, aux actions militaires.

FIN.

2 vols
357